

Nd 23.

P.P. 6

SYSTEME
DE LA
NATURE.

PREMIERE PARTIE.

SYSTÈME
DE LA
NATURE
OU

Des Loix du Monde Physique & du Monde
Moral.

PAR M. MIRABAUD,

*Secrétaire Perpétuel, & l'un des Quarante de
l'Académie Française.*

*Naturæ rerum vis atque majestas in omnibus mo-
mentis fide caret, si quis modò partes ejus, ac
non totam complectatur animo.*

PLIN. HIST. NATUR. Lib. VII.

PREMIERE PARTIE.



LONDRES.

M D C C L X X G



4479

92.524

1/5



AVIS DE L'ÉDITEUR.

LE manuscrit de cet ouvrage s'est trouvé parmi plusieurs autres dans la collection d'un sçavant, curieux de rassembler des productions de ce genre. Voici ce que nous apprend au sujet de ce Livre, une note placée à la tête de la copie sur laquelle il a été imprimé.

„ CET ouvrage est attribué à feu M. Mira-
„ baud, Secrétaire perpétuel de l'Académie Fran-
„ çoise, par des personnes très liées avec lui-même, & avec son ami M. de Matha, que la
„ mort seule en a pu séparer. On leur doit les
„ particularités suivantes sur l'Auteur & ses é-
„ crits.

„ INDÉPENDAMMENT des ouvrages avoués &
„ connus, qui ont mérité une très grande répu-
„ tation à Mr. Mirabaud, il en avoit, dit-on,
„ composé beaucoup d'autres dans sa jeunesse, au
„ sortir de la Congrégation des Prêtres de l'Ora-
„ toire, dans laquelle il avoit vécu quelques an-
„ nées. Ces écrits très hardis n'étoient point des-
„ tinés à voir le jour, au moins du vivant de
„ l'Auteur: celui-ci même, ayant été nommé à
„ la place d'instituteur des Princesses de la maison
„ d'Orléans, prit le parti d'anéantir la plupart
„ des manuscrits capables de compromettre son
„ repos. Mais l'infidélité de quelques amis, aux-
„ quels il avoit confié ses ouvrages, rendit cette
„ précaution inutile, & en a du moins conservé
„ la plus grande partie: quelques-uns même d'en-
„ tre eux ont été très imprudemment publiés à
„ l'insçu & durant la vie de notre Philosophe,
„ de ce nombre est le *Monde, son Origine & son*
„ *Antiquité*, en trois parties, qui parut en 1751.
„ On trouve encore quelques morceaux attribués
„ à la même main dans un petit recueil imprimé
„ furtivement & d'une façon très peu correcte

A V I S D E L' E D I T E U R.

„ en 1743, sous le titre de *Nouvelles Libertés de*
 „ *penfer*. Quoiqu'il en soit M. Mirabaud, étant
 „ devenu plus libre, reprit ses études Philosophi-
 „ ques, & même, s'y livra tout entier; ce fut,
 „ dit-on, alors qu'il composa le *SYSTEME DE*
 „ *LA NATURE*, ouvrage auquel il ne cessa jus-
 „ qu'à sa mort de donner tous ses soins, & que
 „ parmi ses amis les plus intimes il appelloit son
 „ *TESTAMENT*. En effet M. M. semble avoir
 „ voulu se surpasser lui-même dans cet ouvrage,
 „ le plus hardi & le plus extraordinaire que l'Es-
 „ prit humain ait osé produire jusqu'à présent.
 „ Il y a tout lieu de croire, par les recherches &
 „ les connoissances dont il est rempli, que l'Au-
 „ teur a fait usage des lumieres de ses amis & mé-
 „ me que plusieurs des notes y ont été ajou-
 „ tées après coup. ”

„ Voici les titres des autres ouvrages non pu-
 „ bliés que l'on attribue au même Auteur. 1. *La*
 „ *vie de Jesus Christ*. 2. *Réflexions impartiales sur*
 „ *l'Evangile*. 3. *La Morale de la nature*. 4. *His-*
 „ *toire Abrégée du Sacerdoce ancien & moderne*. 5.
 „ *Opinions des anciens sur les Juifs*, (*) ce dernier
 „ se trouve imprimé, mais totalement défigurés,
 „ dans un recueil publié en 1740 à Amsterdam
 „ chez J. F. Bernard en 2 petits volumes in 12,
 „ sous le titre de *Dissertations mêlées*.

„ QUELQU'AIENT été les sentimens de M. Mi-
 „ rabaud, tous ceux qui l'ont connu rendent le
 „ témoignage le plus éclatant à sa probité, à sa
 „ franchise, à sa droiture, en un mot à ses ver-
 „ tus sociales & à l'innocence de ses mœurs. Il
 „ mourut à Paris âgé de 85 ans, le 24 de Juin
 „ 1760.

(*) Les *Réflexions impartiales sur l'Evangile & l'Opinion des an-*
ciens sur les Juifs, ont été imprimés en 1769.

P R É F A C E

D E

L'A U T E U R.

L'HOMME n'est malheureux que parce qu'il méconnoît la Nature. Son Esprit est tellement infecté de préjugés, qu'on le croiroit pour toujours condamné à l'erreur : le bandeau de l'opinion, dont on le couvre dès l'enfance, lui est si fortement attaché, que c'est avec la plus grande difficulté qu'on peut le lui ôter. Un levain dangereux se mêle à toutes ses connoissances & les rend nécessairement flottantes, obscures & fausses : il voulut, pour son malheur, franchir les bornes de sa sphère ; il tenta de s'élaner au-delà du monde visible, & sans cesse des chûtes cruelles & réitérées l'ont inutilement averti de la folie de son entreprise, il voulut être Métaphysicien, avant d'être Physicien : il méprisa les réalités, pour méditer des chimères ; il négligea l'expérience, pour se repaître de systêmes & de conjectures ; il n'osa cultiver sa raison, contre laquelle on eût soin de le prévenir de bonne heure ; il prétendit connoître son sort dans les Régions imaginaires d'une autre vie, avant que de songer à se rendre heureux dans le séjour où il vivoit. En un mot l'homme dédaigna l'étude de la Nature pour courir après des phantômes, qui, semblables à ces feux trompeurs que le voyageur rencontre pendant la nuit, l'effrayèrent, l'éblouirent, & lui firent quitter la route simple du vrai, sans laquelle il ne peut parvenir au bonheur.

PREFACE DE L'AUTEUR.

IL est donc important de chercher à détruire des prestiges qui ne sont propres qu'à nous égarer. Il est tems de puiser dans la nature des remèdes contre les maux que l'Entouffiasme nous a faits : la raison guidée par l'expérience doit enfin attaquer dans leur source, des préjugés dont le genre humain fut si longtems la victime. Il est tems que cette raison, injustement dégradée, quitte un ton pusillanime qui la rendroit complice du mensonge, & du délire. La vérité est une ; elle est nécessaire à l'homme, elle ne peut jamais lui nuire, son pouvoir invincible se fera sentir tôt ou tard. Il faut donc la découvrir aux mortels ; il faut leur montrer ses charmes, afin de les dégoûter du culte honteux qu'ils rendent à l'erreur, qui trop souvent usurpe leurs hommages sous les traits de la vérité ; son éclat ne peut blesser que les ennemis du genre humain, dont le pouvoir ne subsiste que par la nuit obscure qu'ils répandent sur les esprits.

Ce n'est point à ces hommes pervers que la vérité doit parler ; sa voix n'est entendue que par des cœurs honnêtes, accoutumés à penser, assez sensibles pour gémir des calamités sans nombre que la Tyrannie religieuse & politique fait éprouver à la terre ; assez éclairés pour appercevoir la chaîne immense des maux que l'erreur fit souffrir en tout tems aux humains consternés. C'est à l'erreur que sont dûes les chaînes accablantes que les Tyrans & les prêtres forgent par-tout aux nations. C'est à l'erreur qu'est dû l'Ésclavage où, presqu'en tout pays, sont tombés les peuples, que la nature destinoit à travailler librement à leur bonheur. C'est à l'erreur que sont dûes ces terreurs religieuses qui font par-tout sécher les hommes dans la crainte, ou s'égorger pour des chimères. C'est à l'erreur

P R E F A C E D E L ' A U T E U R .

que font dûes ces haines invétérées, ces persécutions barbares, ces massacres continuels, ces tragédies révoltantes dont, sous prétexte des intérêts du ciel, la terre est tant de fois devenue le théâtre. Enfin c'est aux erreurs consacrées par la Religion que font dûes l'ignorance & l'incertitude où l'homme est de ses devoirs les plus évidens, de ses droits les plus clairs, des vérités les plus démontrées: il n'est presque en tout climat qu'un captif dégradé, dépourvu de grandeur d'ame, de raison, de vertu, à qui des Géoliers inhumains ne permettent jamais de voir le jour.

TÂCHONS donc d'écarter les nuages qui empêchent l'homme de marcher d'un pas sûr dans le sentier de la vie, inspirons lui du courage & du respect pour sa raison; qu'il apprenne à connoître son essence & ses droits légitimes; qu'il consulte l'expérience, & non une imagination égarée par l'autorité; qu'il renonce aux préjugés de son enfance; qu'il fonde sa morale sur sa nature, sur ses besoins, sur les avantages réels que la société lui procure; qu'il ose s'aimer lui même; qu'il travaille à son propre bonheur en faisant celui des autres; en un mot qu'il soit raisonnable & vertueux, pour être heureux ici bas, & qu'il ne s'occupe plus de rêveries ou dangereuses ou inutiles. S'il lui faut des chimères, qu'il permette au moins à d'autres de se peindre les leurs différemment des siennes; qu'il se persuade enfin qu'il est très important aux habitans de ce monde d'être justes, bienfaisans, pacifiques, & que rien n'est plus indifférent que leur façon de penser sur des objets inaccessibles à la raison.

A I N S I le but de cet ouvrage est de ramener

PREFACE DE L'AUTEUR.

l'homme à la Nature, de lui rendre la raison chère, de lui faire adorer la vertu, de dissiper des ombres qui lui cachent la seule voie propre à le conduire sûrement à la félicité qu'il desire; telles sont les vues sincères de l'Auteur. De bonne foi avec lui-même, il ne présente au Lecteur que les idées qu'une réflexion sérieuse & longue lui a montré comme utiles au repos & au bien-être des hommes, & comme favorables aux progrès de l'esprit humain, il l'invite donc à discuter ses principes; loin de vouloir briser pour lui les nœuds sacrés de la morale, il prétend les resserrer, & placer la vertu sur les autels que jusqu'ici l'imposture, l'entoufflement & la crainte ont élevés à des phantômes dangereux.

PRÊT à descendre au tombeau, que les années lui creusent depuis longtems, l'Auteur proteste de la façon la plus solemnelle ne s'être proposé dans son travail que le bien de ses semblables. Sa seule ambition est de mériter les suffrages du petit nombre des Partisans de la vérité, & des âmes honnêtes qui la cherchent sincèrement. Il n'écrit point pour ces hommes endurcis à la voix de la raison, qui ne jugent que d'après leurs vils intérêts ou leurs funestes préjugés: ses cendres froides ne craindront ni leurs clameurs ni leur ressentiment, si terribles pour tous ceux qui osent de leur vivant annoncer la Vérité.



TABLE

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

Contenus dans la PREMIERE PARTIE.

C H A P I T R E I.

De la Nature. Pag. 1

C H A P I T R E II.

Du mouvement & de son origine. 12

C H A P I T R E III.

De la matiere; de ses combinaisons différentes & de ses mouvements divers; ou de la marche de la Nature. 31

C H A P I T R E IV.

Des loix du mouvement communes à tous les êtres de la nature. De l'attraction, de la répulsion, de la force d'inertie. De la nécessité. . 40

C H A P I T R E V.

De l'ordre, du désordre, de l'intelligence, du hasard. 55

C H A P I T R E VI.

De l'homme; de sa distinction en homme physique & en homme moral; de son origine. 70

C H A P I T R E VII.

De l'ame & du système de la spiritualité. . 89

C H A P I T R E VIII.

Des facultés intellectuelles; toutes sont dérivées de la faculté de sentir. 102

C H A P I T R E IX.

De la diversité des facultés intellectuelles; elles dépendent de causes physiques ainsi que les facultés morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique. 118

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE X.

Notre ame ne tire point ses idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées. Pag. 156

CHAPITRE XI.

Du systême de la liberté de l'homme. 186

CHAPITRE XII.

Examen de l'opinion où l'on est que le systême du fatalisme est dangereux. 222

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'ame; du dogme de la vie future; des craintes de la mort. 254

CHAPITRE XIV.

L'Education, la Morale & les Loix suffisent pour contenir les hommes. Du désir de l'immortalité. Du Suicide. 287

CHAPITRE XV.

Des intérêts des hommes, ou des IDÉES qu'ils se font du bonheur. L'Homme ne peut être heureux sans la vertu. 308

CHAPITRE XVI.

Les idées fausses sur le bonheur sont les vraies sources des malheurs de l'espece humaine. Des vains remedes qu'on a voulu leur appliquer. 332

CHAPITRE XVII.

Des idées vraies ou fondées sur la Nature sont les seuls remedes aux maux des hommes. Récapitulation de cette premiere Partie. Conclusion. 351

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE.



SYSTEME

SYSTÈME DE LA NATURE.

PREMIERE PARTIE.

*De la Nature & de ses loix. De l'Homme.
De l'Ame & de ses facultés. Du dogme
de l'immortalité. Du bonheur.*

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature.

LES HOMMES se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systèmes enfantés par l'imagination. L'Homme est l'ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses loix, il ne peut s'en affranchir, il ne peut, même par la pensée, en sortir; c'est en vain que son esprit veut s'élancer au-delà des bornes du monde visible, il est toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature & circonscrit par elle, il n'existe rien au-delà du grand tout dont il fait partie & dont il éprouve les influences; les êtres que l'on suppose au-dessus de la nature ou distingués d'elle-même, seront toujours

des chimères, dont il ne nous fera jamais possible de nous former des idées véritables, non plus que du lieu qu'elles occupent & de leur façon d'agir. Il n'est & il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres.

QUE l'homme cesse donc de chercher hors du monde qu'il habite, des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refuse: qu'il étudie cette nature, qu'il apprenne ses loix, qu'il contemple son énergie & la façon immuable dont elle agit; qu'il applique ses découvertes à sa propre félicité, & qu'il se soumette en silence à des loix auxquelles rien ne peut le soustraire; qu'il consente à ignorer les causes entourées pour lui d'une voile impénétrable; qu'il subisse sans murmurer les arrêts d'une force universelle qui ne peut revenir sur ses pas, ou qui jamais ne peut s'écarter des règles que son essence lui impose. *Wolff*

ON a visiblement abusé de la distinction que l'on a faite si souvent, de l'homme *physique* & de l'homme *moral*. L'Homme est un être purement physique; l'homme moral n'est que cet être physique considéré sous un certain point de vue, c'est-à-dire, relativement à quelques-unes de ses façons d'agir, dues à son organisation particulière. Mais cette organisation n'est-elle pas l'ouvrage de la nature? Les mouvemens ou façons d'agir, dont elle est susceptible, ne sont-ils pas physiques? Ses actions visibles, ainsi que les mouvemens invisibles excités dans son intérieur, qui viennent de sa volonté ou de sa pensée, sont également des effets naturels, des suites nécessaires de son mécanisme propre, & des impulsions qu'il reçoit des êtres dont il est entouré. Tout ce que l'esprit humain a successivement inventé pour

changer ou perfectionner sa façon d'être & pour la rendre plus heureuse, ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme, & de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connoissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes & ce que nous ferons n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a faits : toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence & des qualités que cette nature a mises en nous, & des circonstances par lesquelles elle nous oblige de passer & d'être modifiés. En un mot l'ART n'est que la Nature agissante à l'aide des instrumens qu'elle a faits.

LA nature envoie l'homme nud & destitué de secours dans ce monde qui doit être son séjour ; bientôt il parvient à se vêtir de peau ; peu à peu nous le voyons filer l'or & la soie. Pour un être élevé au-dessus de notre globe, & qui du haut de l'atmosphère contemplerait l'espece humaine avec tous ses progrès & changemens, les hommes ne paroîtroient pas moins soumis aux loix de la nature, lorsqu'ils errent tout nuds dans les forêts pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorsque, vivant dans des sociétés civilisées, c'est-à-dire enrichies d'un plus grand nombre d'expériences, & finissant par se plonger dans le luxe, ils inventent de jour en jour mille besoins nouveaux & découvrent mille moyens de les satisfaire. Tous les pas que nous faisons pour modifier notre être, ne peuvent être regardés que comme une longue suite de causes & d'effets, qui ne sont

que les développemens des premières impulsions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de son organisation, passe successivement de besoins simples à des besoins plus compliqués, mais qui n'en sont pas moins des suites de sa nature. C'est ainsi que le papillon, dont nous admirons la beauté, commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ^{ver} ver, qui devient chrysalide, & puis se change en un insecte ailé que nous voyons s'orner des plus vives couleurs; parvenu à cette forme, il se reproduit & se ^{propage} propage; enfin dépouillé de ses ornemens, il est forcé de disparaître après avoir rempli la tâche que la nature lui imposoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracés aux êtres de son espece.

Quintessence

Nous voyons des changemens & des progrès analogues dans tous les végétaux. C'est par une suite de la combinaison, du tissu, de l'énergie primitive donnés à l'aloës par la nature, que cette plante, insensiblement accrue & modifiée, produit au bout d'un grand nombre d'années, des fleurs qui sont les annonces de sa mort.

IL en est de même de l'homme qui, dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à son organisation & aux matières dont la nature l'a composé. L'Homme physique est l'homme agissant par l'impulsion de causes que nos sens nous font connoître; l'homme moral est l'homme agissant par des causes physiques que nos préjugés nous empêchent de connoître. L'Homme Sauvage est un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à sa félicité. L'Homme policé est celui que

l'expérience & la vie sociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour son propre bonheur. L'Homme de bien éclairé est l'homme dans sa maturité ou dans sa perfection. (1) L'homme heureux est celui qui sçait jouir des bienfaits de la nature; l'homme malheureux est celui qui se trouve dans l'incapacité de profiter de ses bienfaits. *(N. de la nature)*

C'EST donc à la physique & à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches: ce sont elles qu'il doit consulter dans sa religion, dans sa morale, dans sa législation, dans son gouvernement politique, dans les sciences & dans les arts, dans ses plaisirs & dans ses peines. La nature agit par des loix simples, uniformes, invariables que l'expérience nous met à portée de connoître; c'est par nos sens que nous sommes liés à la nature universelle; c'est par nos sens que nous pouvons la mettre en expérience & découvrir ses secrets; dès que nous quittons l'expérience, nous tombons dans le vague où notre imagination nous égare.

TOUTES les erreurs des hommes sont des erreurs de physique; ils ne se trompent jamais, que lorsqu'ils négligent de remonter à la nature, de consulter ses regles, d'appeller l'expérience à leur secours. C'est ainsi que, faute d'expériences, ils se sont formé des idées imparfaites de la matiere, de ses propriétés, de ses combinaisons, de ses forces, de sa façon d'agir ou de l'énergie qui résulte de son essence; dès lors tout l'univers n'est devenu pour eux qu'une scene d'illusions. Ils ont ignoré la nature, ils ont méconnu ses loix, ils n'ont

(1) Cicero dit, *est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta & ad summum perducta natura.* V. DE LEGIBUS I.

point vu les routes nécessaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis-je ! ils se sont méconnus eux-mêmes ; tous leurs systêmes, leurs conjectures, leurs raisonnemens, dont l'expérience fut bannie, ne furent qu'un long tissu d'erreurs & d'absurdités.

TOUTE erreur est nuisible ; c'est pour s'être trompé, que le genre humain s'est rendu malheureux. Faute de connoître la nature, il se forma des Dieux, qui sont devenus les seuls objets de ses espérances & de ses craintes. Les hommes n'ont point senti que cette nature, dépourvue de bonté comme de malice, ne fait que suivre des loix nécessaires & immuables en produisant & détruisant des êtres, en faisant tantôt souffrir ceux qu'elle a rendus sensibles, en leur distribuant des biens & des maux, en les altérant sans cesse : ils n'ont point vu que c'étoit dans la nature elle-même & dans ses propres forces, que l'homme devoit chercher ses besoins, des remèdes contre ses peines & des moyens de se rendre heureux ; ils ont attendu ces choses de quelques êtres imaginaires qu'ils ont supposés les auteurs de leurs plaisirs & de leurs infortunes. D'où l'on voit que c'est à l'ignorance de la nature que sont dues ces puissances inconnues sous lesquelles le genre humain a si longtems tremblé, & ces cultes superstitieux qui furent les sources de tous ses maux.

C'EST faute de connoître sa propre nature, sa propre tendance, ses besoins & ses droits, que l'homme en société est tombé de la liberté dans l'esclavage ; il méconnut ou se crut forcé d'étouffer les desirs de son cœur, & de sacrifier son bien-être aux caprices de ses chefs ; il ignora le but de l'association & du gouvernement ; il se soumit sans

réserve à des hommes comme lui, que ses préjugés lui firent regarder comme des êtres d'un ordre supérieur, comme des Dieux sur la terre; ceux-ci profitèrent de son erreur pour l'affervir, le corrompre, le rendre vicieux & misérable. Ainsi c'est pour avoir ignoré sa propre nature, que le genre humain tomba dans la servitude & fut mal gouverné.

C'EST pour s'être méconnu lui même & pour avoir ignoré les rapports nécessaires qui subsistent entre lui & les êtres de son espèce, que l'homme a méconnu ses devoirs envers les autres; il ne sentit point qu'ils étoient nécessaires à sa propre félicité. Il ne vit pas plus ce qu'il se devoit à lui même, les excès qu'il devoit éviter pour se rendre solidement heureux, les passions auxquelles il devoit résister ou se livrer pour son propre bonheur; en un mot il ne connut point ses véritables intérêts. De-là tous ses dérèglemens, son intempérance, ses voluptés honteuses, & tous les vices auxquels il se livra aux dépens de sa conservation propre & de son bien-être durable. Ainsi c'est l'ignorance de la nature humaine qui empêcha l'homme de s'éclairer sur la morale; d'ailleurs les gouvernemens dépravés auxquels il fut soumis, l'empêcherent toujours de la pratiquer, quand même il l'auroit connue.

C'EST encore faute d'étudier la nature & ses lois, de chercher à découvrir ses ressources & ses propriétés, que l'homme ^{se}troupe dans l'ignorance, ou fait des pas si lents & si incertains pour améliorer son sort. Sa paresse trouve son compte à se laisser guider par l'exemple, par la routine, par l'autorité, plutôt que par l'expérience qui deman-

de de l'activité, & par la raison qui exige de la réflexion. De-là cette aversion que les hommes montrent pour tout ce qui leur paroît s'écarter des regles auxquelles ils sont accoutumés; de-là leur respect stupide & scrupuleux pour l'antiquité & pour les institutions les plus insensées de leurs peres; de-là les craintes qui les saisissent quand on leur propose les changemens les plus avantageux, ou les tentatives les plus probables. Voilà pourquoi nous voyons les nations languir dans une honteuse léthargie, gémir sous des abus transmis de siecles en siecles, & frémir de l'idée même de ce qui pourroit remédier à leurs maux. C'est par cette même inertie & par le défaut d'expériences, que la médecine, la physique, l'agriculture, en un mot toutes les sciences utiles font des progrès si peu sensibles, & demeurent si longtems dans les entraves de l'autorité: ceux qui professent ces sciences, aiment mieux suivre les routes qui leur sont tracées, que de s'en frayer de nouvelles; ils préfèrent les délires de leur imagination & leurs conjectures gratuites, à des expériences laborieuses, qui seules seroient capables d'arracher à la nature ses secrets.

S. J. P. m.

EN un mot les hommes, soit par paresse, soit par crainte, ayant renoncé au témoignage de leurs sens, n'ont plus été guidés dans toutes leurs actions & leurs entreprises, que par l'imagination, l'entousiasme, l'habitude, le préjugé, & sur-tout par l'autorité, qui sçut profiter de leur ignorance pour les tromper. Des systêmes imaginaires prirent la place de l'expérience, de la réflexion, de la raison: des ames ébranlées par la terreur, & enivrées du merveilleux, ou engourdies par la paresse & guidées par la crédulité que produit l'in-

expérience, se créèrent des opinions ridicules, ou adoptèrent, sans examen, toutes les chimeres dont on voulut les repaître.

C'EST ainsi que, pour avoir méconnu la nature & ses voies, pour avoir dédaigné l'expérience, pour avoir méprisé la raison, pour avoir désiré du merveilleux & du surnaturel, enfin pour avoir tremblé, le genre humain est demeuré dans une longue enfance, dont il a tant de peine à se tirer. Il n'eut que des hypothèses puérides dont il n'osa jamais examiner les fondemens & les preuves; il s'étoit accoutumé à les regarder comme sacrées, comme des vérités reconnues dont il ne lui étoit point permis de douter un instant: son ignorance le rendit crédule; sa curiosité lui fit avaler à longs traits le merveilleux; le tems le confirma dans ses opinions & fit passer de races en races ses conjectures pour des réalités; la force tyrannique le maintint dans ses notions, devenues nécessaires pour asservir la société; enfin la science des hommes en tout genre, ne fut qu'un amas de mensonges, d'obscurités, de contradictions, entremêlé quelquefois de foibles lueurs de vérité, fournies par la nature dont l'on ne put jamais totalement s'écarter, parce que la nécessité y ramena toujours.

ELEVONS-NOUS donc au-dessus du nuage du préjugé. Sortons de l'atmosphère épaisse qui nous entoure pour considérer les opinions des hommes & leurs systèmes divers. Désions-nous d'une imagination déréglée; prenons l'expérience pour guide; consultons la nature; tâchons de puiser en elle-même des idées vraies sur les objets qu'elle renferme; recourons à nos sens que l'on nous a

faulement fait regarder comme suspects; interrogeons la raison que l'on a honteusement calomniée & dégradée; contemplons attentivement le monde visible, & voyons s'il ne suffit point pour nous faire juger des terres inconnues du monde intellectuel; peut-être trouverons-nous que l'on n'a point eu de raisons pour les distinguer, & que c'est sans motifs que l'on a séparé deux empires qui sont également du domaine de la nature.

L'UNIVERS, ce vaste assemblage de tout ce qui existe, ne nous offre par-tout que de la matière & du mouvement: son ensemble ne nous montre qu'une chaîne immense & non interrompue de causes & d'effets: quelques-unes de ces causes nous sont connues parce qu'elles frappent immédiatement nos sens; d'autres nous sont inconnues, parce qu'elles n'agissent sur nous que par des effets souvent très éloignés de leurs premières causes.

DES matières très variées, & combinées d'une infinité de façons, reçoivent & communiquent sans cesse des mouvements divers. Les différentes propriétés de ces matières, leurs différentes combinaisons, leurs façons d'agir si variées, qui en sont des suites nécessaires, constituent, pour nous, les *essences* des êtres; & c'est de ces essences diversifiées que résultent les différens ordres, rangs ou systèmes que ces êtres occupent, dont la somme totale fait ce que nous appelons *la nature*.

AINSI la nature, dans sa signification la plus étendue, est le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un

fens moins étendu, ou considérée dans chaque être, est le tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire des propriétés, des combinaisons, des mouvemens ou façons d'agir qui le distinguent des autres êtres. C'est ainsi que l'homme est un tout, résultant des combinaisons de certaines matieres, douées de propriétés particulieres, dont l'arrangement se nomme *organisation*, & dont l'essence est de sentir, de penser, d'agir, en un mot de se mouvoir d'une façon qui le distingue des autres êtres avec lesquels il se compare: d'après cette comparaison l'homme se range dans un ordre, un systême, une classe à part, qui differe de celle des animaux dans lesquels il ne voit pas les mêmes propriétés qui sont en lui. Les différens systêmes des êtres, ou, si l'on veut, leurs *natures particulieres*, dépendent du systême général du grand tout, de la nature universelle dont ils font partie, & à qui tout ce qui existe est nécessairement lié.

NB. APRÈS avoir fixé le sens que l'on doit attacher au mot *Nature*, je crois devoir avertir le lecteur, une fois pour toutes, que lorsque dans le cours de cet ouvrage, je dis que la nature produit un effet, je ne prétends point personnifier cette nature, qui est un être abstrait; mais j'entends que l'effet dont je parle est le résultat nécessaire des propriétés de quelqu'un des êtres qui composent le grand ensemble que nous voyons. Ainsi quand je dis *la nature veut que l'homme travaille à son bonheur*, c'est pour éviter les circonlocutions & les redites, & j'entends par là qu'il est de l'essence d'un être qui sent, qui pense, qui

veut, qui agit, de travailler à son bonheur. Enfin j'appelle *Naturel*, ce qui est conforme à l'essence des choses, ou aux loix que la nature prescrit à tous les êtres qu'elle renferme, dans les ordres différens que ces êtres occupent, & dans les différentes circonstances par lesquelles ils sont obligés de passer. Ainsi la santé est *naturelle* à l'homme dans un certain état; la maladie est un état *naturel* pour lui dans d'autres circonstances; la mort est un état *naturel* du corps privé de quelques-unes des choses nécessaires au maintien, à l'existence de l'animal &c. Par *ESSENCE*, j'entends ce qui constitue un être ce qu'il est, la somme de ses propriétés ou des qualités d'après lesquelles il existe & agit comme il fait. Quand on dit qu'il est de *l'essence de la pierre de tomber*, c'est comme si l'on disoit que sa chute est un effet nécessaire de son poids, de sa densité, de la liaison de ses parties, des élémens dont elle est composée. En un mot *l'essence* d'un être est sa nature individuelle & particulière.



C H A P I T R E II.

Du mouvement & de son origine.

LE mouvement est un effort par lequel un corps change, ou tend à changer de place, c'est-à-dire à correspondre successivement à différentes parties de l'espace, ou bien à changer de distance relativement à d'autres corps. C'est le mouvement qui seul établit des rapports entre nos organes & les êtres qui sont au-dedans ou hors

de nous; ce n'est que par les mouvemens que ces êtres nous impriment, que nous connoissons leur existence, que nous jugeons de leurs propriétés, que nous les distinguons les uns des autres, que nous les distribuons en différentes classes.

LES êtres, les substances ou les corps variés dont la nature est l'assemblage, effets eux-mêmes de certaines combinaisons ou causes, deviennent des causes à leur tour. Une *Cause* est un être qui en met un autre en mouvement ou qui produit quelque changement en lui. *L'effet* est le changement qu'un corps produit dans un autre à l'aide du mouvement.

CHAQUE être, en raison de son essence ou de sa nature particulière, est susceptible de produire, de recevoir & de communiquer des mouvemens divers; par là quelques êtres sont propres à frapper nos organes, & ceux-ci sont capables d'en recevoir les impressions, ou de subir des changemens à leur présence; ceux qui ne peuvent agir sur aucuns de nos organes, soit immédiatement & par eux-mêmes, soit médiatement ou par l'intervention d'autres corps, n'existent point pour nous, puisqu'ils ne peuvent ni nous remuer, ni par conséquent nous fournir des idées, ni être connus & jugés par nous. Connoître un objet, c'est l'avoir senti; le sentir, c'est en avoir été remué. Voir, c'est être remué par l'organe de la vue; entendre, c'est être frappé par l'organe de l'ouïe, &c. Enfin de quelque manière qu'un corps agisse sur nous, nous n'en avons connoissance que par quelque changement qu'il a produit en nous.

LA nature, comme on a dit, est l'assemblage de tous les êtres & de tous les mouvemens que

nous connoissons, ainsi que de beaucoup d'autres que nous ne pouvons connoître, parce qu'ils sont inaccessibles à nos sens. De l'action & de la réaction continuelle de tous les êtres que la nature renferme, il résulte une suite de causes & d'effets ou de mouvemens, guidés par des loix constantes & invariables, propres à chaque être, nécessaires ou inhérentes à sa nature particulière qui font toujours qu'il agit ou qu'il se meut d'une façon déterminée; les différens principes de chacun de ces mouvemens nous sont inconnus, parce que nous ignorons ce qui constitue primitivement les essences de ces êtres; les élémens des corps échappant à nos organes, nous ne les connoissons qu'en masse, nous ignorons leurs combinaisons intimes, les proportions de ces mêmes combinaisons, d'où doivent nécessairement résulter des façons d'agir, des mouvemens ou des effets très différens.

Nos sens nous montrent en général deux sortes de mouvemens dans les êtres qui nous entourent; l'un est un mouvement de masse par lequel un corps entier est transféré d'un lieu dans un autre; le mouvement de ce genre est sensible pour nous. C'est ainsi que nous voyons une pierre tomber, une balle rouler, un bras se mouvoir ou changer de position. L'autre est un mouvement interne & caché, qui dépend de l'énergie propre à un corps, c'est-à-dire de l'essence, de la combinaison, de l'action & de la réaction des molécules insensibles de matière dont ce corps est composé: ce mouvement ne se montre point à nous, nous ne le connoissons que par les altérations ou changemens que nous remarquons au bout de quelque tems sur les corps ou sur les mélanges. De ce

genre sont les mouvemens cachés que la fermentation fait éprouver aux molécules de la farine qui, d'éparfées & séparées qu'elles étoient, deviennent liées & forment une masse totale que nous nommons du *pain*. Tels sont encore les mouvemens imperceptibles par lesquels nous voyons une plante ou un animal s'accroître, se fortifier, s'altérer, acquérir des qualités nouvelles, sans que nos yeux aient été capables de suivre les mouvemens progressifs des causes qui ont produit ces effets. Enfin, tels sont encore les mouvemens internes qui se passent dans l'homme, que nous avons nommés ses *facultés intellectuelles*, ses *pensées*, ses *passions*, ses *volontés*, dont nous ne sommes à portée de juger que par les actions, c'est-à-dire, par les effets sensibles qui les accompagnent ou les suivent. C'est ainsi que lorsque nous voyons un homme fuir, nous jugeons qu'il est intérieurement agité de la passion de la crainte, &c.

LES mouvemens, soit visibles, soit cachés, sont appellés mouvemens *acquis*, quand ils sont imprimés à un corps par une cause étrangere ou par une force existante hors de lui, que nos sens nous font appercevoir; c'est ainsi que nous nommons *acquis*, le mouvement que le vent fait prendre aux voiles d'un vaisseau. Nous appellons *spontanés* les mouvemens excités dans un Corps qui renferme en lui même la cause des changemens que nous voyons s'opérer en lui; alors nous disons que ce corps agit & se meut par sa propre énergie. De cette espece sont les mouvemens de l'homme qui marche, qui parle, qui pense; & cependant, si nous regardons la chose de plus près, nous serons convaincus, qu'à parler strictement, il n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps

de la nature, vû qu'ils agissent continuellement les uns sur les autres, & que tous leurs changemens sont dus à des causes, soit visibles, soit cachées qui les remuent. La volonté de l'homme est remuée ou déterminée secrètement par des causes extérieures qui produisent un changement en lui; nous croyons qu'elle se meut d'elle même, parce que nous ne voyons ni la cause qui la détermine, ni la façon dont elle agit, ni l'organe qu'elle met en action.

Nous appellons mouvemens *simples*, ceux qui sont excités dans un corps par une cause ou force unique: nous appellons *composés*, les mouvemens produits par plusieurs causes ou forces distinguées, soit que ces forces soient égales ou inégales, conspirantes ou contraires, *simultanées* ou *succeffives*, connues ou inconnues.

DE quelque nature que soient les mouvemens des êtres, ils sont toujours des suites nécessaires de leurs essences ou des propriétés qui les constituent, & de celles des causes dont ils éprouvent l'action. Chaque être ne peut agir & se mouvoir que d'une façon particulière, c'est-à-dire suivant des loix qui dépendent de sa propre essence, de sa propre combinaison, de sa propre nature, en un mot de sa propre énergie & de celle des corps dont il reçoit l'impulsion. C'est là ce qui constitue les loix invariables du mouvement; je dis *invariables*, parce qu'elles ne pourroient changer sans qu'il se fit un renversement dans l'essence même des êtres. C'est ainsi qu'un corps pesant doit nécessairement tomber, s'il ne rencontre un obstacle propre à l'arrêter dans sa chute. C'est ainsi qu'un être sensible doit nécessairement chercher le plaisir & fuir

fuir la douleur. C'est ainsi que la matiere du feu doit nécessairement brûler & répandre de la clarté. &c.

CHAQUE être a donc des loix du mouvement qui lui sont propres, & agit constamment suivant ces loix, à moins qu'une cause plus forte n'interrompe son action. C'est ainsi que le feu cesse de brûler des matieres combustibles dès qu'on se sert de l'eau pour arrêter ses progrès. C'est ainsi que l'être sensible cesse de chercher le plaisir dès qu'il craint qu'il n'en résulte un mal pour lui.

LA communication du mouvement ou le passage de l'action d'un corps dans un autre se fait encore suivant des loix certaines & nécessaires; chaque être ne peut communiquer du mouvement qu'en raison des rapports de la ressemblance, de la conformité, de l'analogie, ou des points de contact qu'il a avec d'autres êtres. Le feu ne se propage que lorsqu'il rencontre des matieres renfermant des principes analogues à lui; il s'éteint quand il rencontre des corps qu'il ne peut embraser, c'est-à-dire qui n'ont point un certain rapport avec lui.

Tout est en mouvement dans l'univers. L'essence de la nature est d'agir; & si nous considérons attentivement ses parties, nous verrons qu'il n'en est pas une seule qui jouisse d'un repos absolu; celles qui nous paroissent privées de mouvement, ne sont dans le fait que dans un repos relatif ou apparent; elles éprouvent un mouvement si imperceptible & si peu marqué que nous ne pouvons appercevoir leurs changemens. (2) Tout ce

(2) Cette vérité, dont tant de spéculateurs affectent encore de



qui nous semble en repos, ne reste pourtant pas un instant au même état: tous les êtres ne font continuellement que naître, s'accroître, décroître & se dissiper avec plus ou moins de lenteur ou de rapidité. L'insecte *éphémère* naît & périt le même jour; par-conséquent il éprouve très promptement des changemens considérables dans son être. Les combinaisons formées par les corps les plus solides & qui paroissent jouir du plus parfait repos, se dissolvent & se décomposent à la longue; les pierres les plus dures se détruisent peu-à-peu par le contact de l'air; une masse de fer, que nous voyons rouillée & rongée par le tems, a dû être en mouvement depuis le moment de sa formation dans le sein de la terre, jusqu'à celui où nous la voyons dans cet état de dissolution.

LES Physiciens, pour la plupart, ne semblent point avoir assez réfléchi sur ce qu'ils ont appelé le *Nisus*, c'est-à-dire, sur les efforts continuels que font les uns sur les autres des corps qui paroissent d'ailleurs jouir du repos. Une pierre de cinq cents livres nous paroît en repos sur la terre, cependant elle ne cesse un instant de peser avec force sur cette terre qui lui résiste ou qui la repousse à son tour. Dira-t-on que cette pierre & cette terre n'agissent point? Pour s'en détromper il suffiroit d'interposer la main entre la pierre & la terre, & l'on reconnoîtroit que cette pierre a néanmoins la force de briser notre main malgré le repos dont elle semble jouir. Il ne peut y avoir dans les corps d'action sans réaction. Un Corps qui éprouve

douter, a été portée jusqu'à la démonstration dans un ouvrage du célèbre Toland, qui parut en Anglais au commencement de ce siècle sous le titre de *letters to serena*; ceux qui entendent cette langue pourront le consulter en cas qu'il leur restât encore quelques doutes là dessus. *Note ajoutée.*

une impulsion, une attraction, ou une pression quelconque, auxquelles il résiste, nous montre qu'il réagit par cette résistance même; d'où il suit qu'il y a pour lors une force cachée (*vis inertiae*) qui se déploie contre une autre force; ce qui prouve clairement que cette force d'inertie est capable d'agir & réagit effectivement. Enfin on sentira que les forces que l'on appelle *mortes* & les forces que l'on appelle *vives* ou *mouvantes* sont des forces de même espèce qui se déploient d'une façon différente. (3)

NE pourroit-on pas aller plus loin encore, & dire que dans les corps & les masses dont l'ensemble nous paroît dans le repos, il y a pourtant une action & une réaction continuelles, des efforts constants, des résistances & des impulsions non interrompues, en un mot des *Nisus*, par lesquels les parties de ces corps se pressent les unes les autres, se résistent réciproquement, agissent & réagissent sans cesse, ce qui les retient ensemble & fait que ces parties forment une masse, un corps, une combinaison dont l'ensemble nous paroît en repos, tandis qu'aucunes de leurs parties ne cessent d'être réellement en action? Les corps ne paroissent en repos que par l'égalité de l'action des forces qui agissent en eux.

(3) *Actiōni equalis & contraria est reactiō.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO § 218. PAG. 241. Surquoi le Commentaire ajoute: *reactiō dicitur actiō patientis in agens, seu corporis in quod agitur actiō in illud quod in ipsum agit. Nulla autem datur in corporibus actiō sine reactione, dum enim corpus ad motum sollicitatur, resistit motui, atque hac ipsa resistentia reagit in agens. Nisus se exerens adversus nisum agentis, seu vis illa corporis, quatenus resistit, internum resilientia principium, vocatur vis inertiae, seu passiva. Ergo corpus reagit vi inertiae. Vis igitur inertiae & vis motrix in corporibus una eademque est vis, diverso tamen modo se exerens..... Vis autem inertiae consistit in nisu adversus nisum agentis se exerente. &c. IBIDEM.*

AINSI les corps même qui semblent jouir du plus parfait repos, reçoivent pourtant réellement, soit à leur surface, soit à leur intérieur, des impulsions continuelles de la part des corps qui les entourent, ou de ceux qui les pénètrent, qui les dilatent, qui les raréfient, les condensent, enfin de ceux même qui les composent; par là les parties de ces corps sont réellement dans une action & une réaction ou dans un mouvement continu, dont les effets se montrent à la fin par des changemens très marqués. La chaleur dilate & raréfie les métaux; d'où l'on voit qu'une barre de fer, par les seules variations de l'atmosphère, doit être dans un mouvement continu, & qu'il n'est point en elle de particule qui jouisse un instant d'un vrai repos. En effet dans des corps durs, dont toutes les parties sont rapprochées & contigues, comment concevoir que l'air, que le froid & le chaud puissent agir sur une seule de leurs parties, même extérieures, sans que le mouvement se communique de proche en proche jusqu'à leurs parties les plus intimes? Comment sans mouvement concevoir la façon dont notre odorat est frappé par des émanations échappées des corps les plus compacts, dont toutes les parties nous paroissent en repos? Enfin nos yeux verroient-ils à l'aide d'un Télescope les astres les plus éloignés de nous, s'il n'y avoit un mouvement progressif depuis ces astres jusqu'à notre rétine?

EN un mot, l'observation réfléchie doit nous convaincre que tout dans la nature est dans un mouvement continu; qu'il n'est aucune de ses parties qui soit dans un vrai repos; enfin que la nature est un tout agissant, qui cesseroit d'être nature, si elle n'agissoit pas, ou dans laquelle, sans

mouvement, rien ne pouroit se produire, rien ne pouroit se conferver, rien ne pouroit agir. Ainsi l'idée de la nature renferme nécessairement l'idée du mouvement. Mais, nous dira-t-on, d'où cette nature a-t-elle reçu son mouvement? nous répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister. Nous dirons que le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matière; qu'elle se meut par sa propre énergie; que ses mouvements sont dûs aux forces qui lui sont inhérentes; que la variété de ses mouvemens & des phénomènes qui en résultent, viennent de la diversité des propriétés, des qualités, des combinaisons qui se trouvent originairement dans les différentes matières primitives, dont la nature est l'assemblage.

LES Physiciens, pour la plupart, ont regardé comme inanimés ou comme privés de la faculté de se mouvoir les corps qui n'étoient mus qu'à l'aide de quelque agent ou cause extérieure; ils ont cru pouvoir en conclure que la matière qui constitue ces corps, étoit parfaitement inerte de sa nature; ils n'ont point été detrompés de cette erreur, quoiqu'ils vissent que toutes les fois qu'un corps étoit abandonné à lui-même ou dégagé des obstacles qui s'opposent à son action, il tendoit à tomber ou à s'approcher du centre de la terre par un mouvement uniformément accéléré; ils ont mieux aimé supposer une cause extérieure imaginaire, dont ils n'avoient nulle idée, que d'admettre que ces corps tenoient leur mouvement de leur propre nature.

DE même quoique ces philosophes vissent au-

dessus de leurs têtes un nombre infini de globes immenses qui se mouvoient très rapidement autour d'un centre commun, ils n'ont cessé de supposer des causes chimériques de ces mouvemens, jusqu'à ce que l'immortel Newton eût démontré qu'ils étoient l'effet de la *gravitation* de ces corps célestes les uns vers les autres. (4) Une observation très simple eût cependant suffi pour faire sentir aux physiciens antérieurs à Newton, combien les causes qu'ils admettoient, devoient être insuffisantes pour opérer de si grands effets; ils avoient lieu de se convaincre dans le choc des corps qu'ils pouvoient observer, & par les loix connues du mouvement, que celui-ci se communiquoit toujours en raison de la densité des corps, d'où ils auroient dû naturellement inférer que la densité de la matiere *subtile* ou *éthérée*, étant infiniment moindre que celle des planetes, ne pouvoit leur communiquer qu'un très foible mouvement.

Si l'on eût observé la nature sans préjugé, on se seroit depuis longtems convaincu que la matiere agit pas ses propres forces, & n'a besoin d'aucune impulsion extérieure pour être mise

(4) Les Physiciens, & Newton lui-même, ont regardé la cause de la gravitation comme inexplicable; cependant il paroît qu'on pourroit la déduire du mouvement de la matiere par lequel les corps sont diversément déterminés. La gravitation n'est qu'un mode du mouvement, une tendance vers un centre; à parler strictement, tout mouvement est une gravitation relative; ce qui tombe relativement à nous s'éleve relativement à d'autres corps; d'où il suit que tout mouvement dans l'univers est l'effet d'une gravitation, vû qu'il n'y a dans l'univers ni haut, ni bas, ni centre positif. Il semble que la pesanteur des corps dépend de leur configuration tant extérieure qu'intérieure, qui leur donne le mode de mouvement qu'on nomme *gravitation*. Une balle de plomb, étant sphérique, tombe promptement & tout droit; cette balle réduite en une lame très mince se soutiendra plus longtems en l'air; l'action du feu forcera ce plomb de s'élever dans l'atmosphère. Voilà le même plomb modifié diversément, & dès lors agissant d'une façon toute diverse.

en mouvement: on se feroit apperçu que toutes les fois que des mixtes sont mis à portée d'agir les uns sur les autres, le mouvement s'y engendre sur le champ, & que ces mélanges agissent avec une force capable de produire les effets les plus surprenants. En mêlant ensemble de la limaille de fer, du soufre & de l'eau; ces matieres ainsi mises à portée d'agir les unes sur les autres, s'échauffent peu à peu & finissent par produire un embrasement. En humectant de la farine avec de l'eau & renfermant ce mélange, on trouve au bout de quelque tems, à l'aide du microscope, qu'il a produit des êtres organisés qui jouissent d'une vie dont on croyoit la farine & l'eau incapables (5). C'est ainsi que la matiere inanimée peut passer à la vie qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens.

ON peut sur-tout remarquer la génération du mouvement ou son développement, ainsi que l'énergie de la matiere, dans toutes les combinaisons où le feu, l'air & l'eau se trouvent joints ensemble; ces élémens, ou plutôt ces mixtes, qui sont les plus volatils & les plus fugitifs des êtres, sont néanmoins dans les mains de la nature les principaux agens dont elle se sert pour opérer ses phénomènes les plus frappants: c'est à eux que sont dûs les effets du tonnerre, les éruptions des volcans, les tremblemens de la terre. L'art nous offre un agent d'une force

(5) Voyez les *observations microscopiques* de M. Nédham, qui confirment pleinement ce sentiment. Pour un homme qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voies ordinaires, seroit-elle donc plus merveilleuse que celle d'un insecte avec de la farine & de l'eau? La fermentation & la putréfaction produisent visiblement des animaux vivants. La génération que l'on a nommée *Equivoque* ne l'est que pour ceux qui ne se sont pas permis d'observer attentivement la nature. *Note ajoutée.*

étonnante dans la poudre à canon, dès que le feu vient à s'y joindre. En un mot les effets les plus terribles se font en combinant des matieres, que l'on croit mortes & inertes.

Tous ces faits nous prouvent invinciblement que le mouvement se produit, s'augmente & s'accélere dans la matiere sans le concours d'aucun agent extérieur; & nous sommes forcés d'en conclure que ce mouvement est une suite nécessaire des loix immuables, de l'essence & des propriétés inhérentes aux élémens divers & aux combinaisons variées de ces élémens. N'est-on pas encore en droit de conclure de ces exemples qu'il peut y avoir une infinité d'autres combinaisons capables de produire des mouvemens différens dans la matiere; sans qu'il soit besoin pour les expliquer de recourir à des agents plus difficiles à connoître que les effets qu'on leur attribue?

Si les hommes eussent fait attention à ce qui se passe sous leurs yeux, ils n'auroient point été chercher hors de la nature une force distinguée d'elle-même qui la mît en action, & sans laquelle ils ont cru qu'elle ne pouvoit se mouvoir. Si par la nature nous entendons un amas de matieres mortes, dépourvues de toutes propriétés, purement passives, nous serons, sans doute, forcés de chercher hors de cette nature le principe de ses mouvemens; mais si par la nature nous entendons ce qu'elle est réellement, un tout dont les parties diverses ont des propriétés diverses, qui dès lors agissent suivant ces mêmes propriétés, qui sont dans une action & une réaction perpétuelles les unes sur les autres, qui pesent, qui gravitent vers un centre commun, tandis que d'autres s'éloignent & vont à la circonférence, qui s'attirent & se

repoussent, qui s'unissent & se séparent, & qui par leurs collisions & leurs rapprochemens continuels produisent & décomposent tous les corps que nous voyons, alors rien ne nous obligera de recourir à des forces surnaturelles pour nous rendre compte de la formation des choses, & des phénomènes que nous voyons. (6)

CEUX qui admettent une cause extérieure à la matière, sont obligés de supposer que cette cause a produit tout le mouvement dans cette matière en lui donnant l'existence; cette supposition est fondée sur une autre, sçavoir, que la matière a pu commencer d'exister, hypothèse qui jusqu'ici n'a jamais été démontrée par des preuves valables. L'éduction du Néant ou la *Création* n'est qu'un mot qui ne peut nous donner une idée de la formation de l'univers; il ne présente aucun sens auquel l'esprit puisse s'arrêter. (7)

(6) Plusieurs Théologiens ont reconnu que la nature étoit un tout actif. *Natura est vis activa seu motrix; hinc natura etiam dicitur vis totius mundi, seu vis universa in mundo.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO. PAG. 278.

(7) Presque tous les anciens philosophes ont été d'accord pour regarder le monde comme éternel. Ocellus Lucanus dit formellement en parlant de l'univers: *οὐρανὸς ὁ γὰρ ἦν καὶ ἔσται ἡ ἀρχὴ αὐτοῦ ἔστιν ἡ ἀρχὴ αὐτοῦ ἔστιν ἡ ἀρχὴ αὐτοῦ* & il sera toujours. Tous ceux qui renonceroient au préjugé sentiraient la force du principe *que rien ne se fait de rien*. Vérité que rien ne peut ébranler. La création dans le sens que les modernes lui attachent, est une Subtilité Théologique. Le mot hébreu *barah* est rendu en grec dans la version des septante par *ποιέω*. Vatable & Grotius assurent que pour rendre la phrase hébraïque du premier verset de la Genèse il faut dire; *lorsque Dieu fit le ciel & la terre, la matière étoit informe*. Voyez le *Monde, son origine & son antiquité* chap. 2. pag. 59. D'où l'on voit que le mot hébreu que l'on a rendu par *créer* ne signifie que *former, façonner, arranger*. *Κτίσειν* & *ποιέω*, *créer* & *faire* ont toujours indiqué la même chose. Selon S. Jérôme *creare* c'est la même chose que *condere* fonder, bâtir. La Bible ne dit nulle part d'une façon claire que le monde ait été fait de rien. Tertullien en convient, & le Pere Pétau dit que cette vérité s'établit plus par le raisonnement que par l'autorité. Voyez *Beausobre hist. du Manichéisme tom. I. pag. 178. 206. 218.*

CETTE notion devient plus obscure encore quand on attribue la création ou la formation de la matiere à un être *spirituel*, c'est-à-dire, à un être qui n'a aucune analogie, aucun point de contact avec elle, & qui, comme nous le ferons voir bientôt, étant privé d'étendue & de parties, ne peut être susceptible du mouvement, celui-ci n'étant que le changement d'un corps relativement à d'autres corps, dans lequel le corps mu présente successivement différentes parties à différents points de l'espace. D'ailleurs tout le monde convient que la matiere ne peut point s'anéantir totalement ou cesser d'exister; or comment comprendra-t-on que ce qui ne peut cesser d'être ait pu jamais commencer?

Ainsi lorsqu'on demandera d'où est venu la matiere? Nous dirons qu'elle a toujours existé. Si l'on demande d'où est venu le mouvement dans la matiere? Nous répondrons que par la même raison elle a dû se mouvoir de toute Éternité, vû que le mouvement est une suite nécessaire de son existence, de son essence & de ses propriétés primitives, telles que son étendue, sa pesanteur, son impénétrabilité, sa figure &c. En vertu de ces propriétés essentielles, constitutives, inhérentes à toute matiere & sans lesquelles il est im-

St. Justin paroît avoir regardé la matiere comme éternelle, puisqu'il loue Platon d'avoir dit que Dieu dans la création du monde n'avoit fait que donner l'impulsion à la matiere & la façonner. Enfin Burnet dit en termes formels; *creatio & annihilatio hodierno sensu sunt vocis fictitie; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos aut Latinos, vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* V. *Archæolog. philosoph. lib. 1. cap. 7. pag. 374. édit. amst. 1699.* Il est très difficile, dit un anonyme, de ne pas se persuader que la matiere soit éternelle, étant impossible à l'esprit humain de comprendre qu'il y ait jamais eu un tems, & qu'il y en ait jamais un autre, où il n'y ait eu & où il n'y aura ni espace, ni étendue, ni lieu, ni abîme & où tout soit néant." Voyez *dissertations mêlées tom. 2. pag. 74.*

possible de s'en former une idée, les différentes matieres dont l'univers est composé, ont dû de toute éternité peser les unes sur les autres, graver vers un centre, se heurter, se rencontrer, être attirées & repoussées, se combiner & se séparer, en un mot agir & se mouvoir de différentes manieres, suivant l'essence & l'énergie propres à chaque genre de matieres & à chacunes de leurs combinaisons. L'existence suppose des propriétés dans la chose qui existe; dès qu'elle a des propriétés, ses façons d'agir doivent nécessairement découler de sa façon d'être. Dès qu'un corps a de la pesanteur, il doit tomber; dès qu'il tombe, il doit frapper les corps qu'il rencontre dans sa chute; dès qu'il est dense & solide, il doit, en raison de sa propre densité, communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec eux, il doit s'y unir; dès qu'il n'a point d'analogie, il doit être repoussé &c.

D'où l'on voit qu'en supposant, comme on y est forcé, l'existence de la matiere, on doit lui supposer des qualités quelconques, desquelles les mouvemens ou les façons d'agir, déterminés par ces mêmes qualités, doivent nécessairement découler. Pour former l'univers, Descartes ne demandoit que de la matiere & du mouvement. Une matiere variée lui suffisoit, les mouvemens divers étoient des suites de son existence, de son essence & de ses propriétés; ses différentes façons d'agir sont des suites nécessaires de ses différentes façons d'être. Une matiere sans propriétés est un pur néant. Ainsi, dès que la matiere existe, elle doit agir; dès qu'elle est diverse, elle doit agir diversément; dès qu'elle n'a pu commencer d'exister, elle existe depuis l'éternité, elle ne cessera

jamais d'être & d'agir par sa propre énergie, & le mouvement est un mode qu'elle tient de sa propre existence.

L'EXISTENCE de la matiere est un fait ; l'existence du mouvement est un autre fait. Nos yeux nous montrent des matieres d'essences différentes, douées de propriétés qui les distinguent entre elles, formant des combinaisons diverses. En effet c'est une erreur de croire que la matiere soit un corps homogene & dont les parties ne different entre elles que par leurs différentes modifications. Parmi les individus que nous connoissons, dans une même espee, il n'en est point qui se ressemblent exactement ; & cela doit être ainsi, la seule différence du site doit nécessairement entraîner une diversité plus ou moins sensible, non seulement dans les modifications, mais encore dans l'essence, dans les propriétés, dans le système entier des êtres. (8).

SI l'on pese ce principe, que l'expérience sensible toujours constater, on fera convaincu que les élémens ou matieres primitives dont les corps sont composés, ne sont point de la même nature & ne peuvent par conséquent avoir ni les mêmes propriétés, ni les mêmes modifications, ni les mêmes façons de se mouvoir & d'agir. Leurs activités ou

(8) Ceux qui ont observé la nature de près savent que deux grains de sable ne sont point strictement égaux. Dès que les circonstances où les modifications ne sont point les mêmes pour les êtres de la même espee, il ne peut point y avoir de ressemblance exacte entre eux. Voyez le chapitre VI. Cette vérité a été très bien sentie par le profond & subtil Leibnitz. Voici comment s'explique un de ses disciples. *Ex principio inäiscernibilium patet elementa rerum materialium singula singulis esse dissimilia, adeoque unum ab altero distingui, convenienter omnia extra se invicem existere, in quo differunt a punctis mathematicis cum illa uti hæc nunquam coincidere possint.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO, PAG. 276.

leurs mouvemens, déjà différens, se diversifient encore à l'infini, augmentent ou diminuent, s'accélèrent ou se retardent, en raison des combinaisons, des proportions, du poids, de la densité, du volume, & des matieres qui entrent dans leur composition. L'élément du feu est visiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre; celle-ci est plus solide & plus pesante que le feu, que l'air, que l'eau: suivant la quantité de ces élémens qui entre dans la combinaison des corps, ceux-ci doivent agir diversément, & leurs mouvemens doivent être en quelque raison composés des élémens dont ils sont formés. Le feu élémentaire semble être dans la nature le principe de l'activité; il est, pour ainsi dire, un levain fécond qui met en fermentation la masse & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la solidité des corps par son impénétrabilité ou par la forte liaison dont ses parties sont susceptibles. L'eau est un véhicule propre à favoriser la combinaison des corps, dans laquelle elle entre elle-même comme partie constituante. Enfin l'air est un fluide qui fournit aux autres élémens l'espace nécessaire pour exercer leurs mouvemens, & qui de plus se trouve propre à se combiner avec eux. Ces élémens, que nos sens ne nous montrent jamais purs, étant mis continuellement en action les uns par les autres, toujours agissant & réagissant, toujours se combinant & se séparant, s'attirant & se repoussant, suffisent pour nous expliquer la formation de tous les êtres que nous voyons; leurs mouvemens naissent sans interruption les uns des autres; ils sont alternativement des causes & des effets; ils forment ainsi un vaste cercle de générations & de destructions, de combinaisons & de décompositions qui n'a pu avoir de

commencement & qui n'aura jamais de fin. En un mot la nature n'est qu'une chaîne immense de causes & d'effets qui découlent sans cesse les uns des autres. Les mouvemens des êtres particuliers dépendent du mouvement général, qui lui-même est entretenu par les mouvemens des êtres particuliers. Ceux-ci sont fortifiés ou affoiblis, accélérés ou retardés, simplifiés ou compliqués, engendrés ou anéantis par les différentes combinaisons ou circonstances qui changent à chaque moment les directions, les tendances, les loix, les facons d'être & d'agir des différens corps qui sont mus. (9) Vouloir remonter au-delà pour trouver le principe de l'action dans la matiere & l'origine des choses, ce n'est jamais que reculer la difficulté, & la soustraire absolument à l'examen de nos sens, qui ne peuvent nous faire connoître & juger que les causes à portée d'agir sur eux ou de leur imprimer des mouvemens. Ainsi contentons-nous de dire que la matiere a toujours existé, qu'elle se meut en vertu de son essence, que tous les phénomènes de la nature sont dûs aux mouvemens divers des matieres variées qu'elle renferme, & qui font que, semblable au Phénix, elle renaît continuellement de ses cendres. (10)

(9) S'il étoit vrai que tout tendt à former une masse seule & unique, & si dans cette masse unique il arrivoit un instart que tout fût *in nifu*, tout resteroit éternellement dans cet état, & il n'y auroit plus à toute éternité qu'une matiere & un effort, un *Nifus*, ce qui seroit une mort éternelle & univèrselle. Les physiciens entendent par *Nifus* l'effort d'un corps contre un autre corps sans translation locale, or dans cette supposition il ne pourroit y avoir de cause de dissolution, vû que suivant l'axiome des chymistes les corps n'agissent que lorsqu'ils sont dissous. *Corpora non agunt nisi sint soluta.*

(10) *Omnium que in sempiterno isto mundo semper fuerunt futuraque sunt, alunt principium fuisse nullum, sed orbem esse quemdam generantium nascentiumque, in quo uniuscujusque genitè initium simul & finis esse videatur.*



C H A P I T R E III.

*De la matiere, de ses combinaisons différentes & de ses mouvemens divers;
ou de la marche de la Nature.*

Nous ne connoissons point les élémens des corps, mais nous connoissons quelques-unes de leurs propriétés ou qualités, & nous distinguons les différentes matieres par les effets ou changemens qu'elles produisent sur nos sens, c'est-à-dire, par les différens mouvemens que leur présence fait naître en nous. Nous leur trouvons en conséquence de l'étendue, de la mobilité, de la divisibilité, de la solidité, de la gravité, de la force d'inertie. De ces propriétés générales & primitives il en découle d'autres, telles que la densité, la figure, la couleur, le poids, &c. Ainsi relativement à nous la matiere en général est tout ce qui affecte nos sens d'une façon quelconque; &

Le Poëte Manilius s'exprime de la même façon dans ces beaux vers.

*Omnia mutantur mortali lege creata,
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis,
Exutas variam faciem per sæcula gentes.
At manet incolumis Mundus suaque omnia servat;
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,
Nec motus puncto currit, cursusque fatigat:
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.*

MANILII ASTRONOM. LIB. I.

Ce fut encore le sentiment de Pythagore, tel qu'il est exposé par Ovide au livre XV. de ses Métamorphoses Vers 165 & suiv.

*Omnia mutantur, nihil interit; errat & illinc
Huc venit, hinc illuc. &c.*

les qualités que nous attribuons aux différentes matieres, sont fondées sur les différentes impressions, ou sur les divers changemens qu'elles produisent en nous-mêmes.

L'ON n'a pas jusqu'ici donné de la matiere une définition satisfaisante; les hommes trompés par leurs préjugés n'en ont eu que des notions imparfaites, vagues & superficielles. Ils ont regardé cette matiere comme un être unique, grossier, passif, incapable de se mouvoir, de se combiner, de rien produire par lui-même; au lieu qu'ils auroient dû la regarder comme un genre d'êtres, dont tous les individus divers, quoiqu'ils eussent quelques propriétés communes, telles que l'étendue, la divisibilité, la figure &c., ne devoient cependant point être rangés sous une même classe, ni être compris sous une même dénomination.

UN exemple peut servir à éclaircir ce que nous venons de dire, à en faire sentir l'exactitude, & à en faciliter l'application: les propriétés communes à toute matiere sont l'étendue, la divisibilité, l'impenétrabilité, la figurabilité, la mobilité ou la propriété d'être mue d'un mouvement de masse; la matiere du feu, outre ces propriétés générales & communes à toute matiere, jouit encore de la propriété particulière d'être mue d'un mouvement qui produit sur nos organes le sentiment de la chaleur, ainsi que d'un autre mouvement qui produit dans nos yeux la sensation de la lumiere. Le fer, en tant que matiere en général, est étendu, divisible, figurable, mobile en masse; si la matiere du feu vient se combiner avec lui dans une certaine proportion ou quantité, le fer acquiert alors deux nouvelles propriétés, sçavoir, celle d'exciter en nous les sensations de la
chaleur

chaleur & de la lumiere qu'il n'avoit point auparavant &c. Toutes ces propriétés distinctives en sont inséparables, & les phénomènes qui en résultent, en résultent nécessairement dans la rigueur du mot.

POUR peu que l'on considère les voies de la nature ; pour peu que l'on suive les êtres dans les différens états par lesquels, en raison de leurs propriétés, ils sont forcés de passer, on reconnoîtra que c'est au mouvement seul que sont dûs les changemens, les combinaisons, les formes, en un mot toutes les modifications de la matiere. C'est par le mouvement que tout ce qui existe se produit, s'altère, s'accroît & se détruit ; c'est lui qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute ou leur ôte des propriétés, & qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux est forcé par une suite de sa nature, d'en sortir pour en occuper un autre, & de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la décomposition d'autres êtres totalement différens pour l'essence, le rang & l'espece.

DANS ce que les Physiciens ont nommé les trois *regnes de la nature*, il se fait à l'aide du mouvement une transmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matiere ; la nature a besoin, dans un lieu, de celles qu'elle avoit placées pour un tems dans un autre : ces molécules, après avoir, par des combinaisons particulières, constitué des êtres doués d'essences, de propriétés, de façons d'agir déterminées, se dissolvent ou se séparent plus ou moins aisément, & en se combinant d'une nouvelle maniere, elles forment des êtres nouveaux. L'observateur attentif

D'un
Galvanisme

voit cette loi s'exécuter, d'une façon plus ou moins sensible, par tous les êtres qui l'entourent; il voit la nature remplie de germes errants, dont les uns se développent, tandis que d'autres attendent que le mouvement les place dans les sphères, dans les matrices, dans les circonstances nécessaires pour les étendre, les accroître, les rendre plus sensibles par l'addition de substances ou de matières analogues à leur être primitif. En tout cela nous ne voyons que des effets du mouvement, nécessairement dirigé, modifié, accéléré ou ralenti, fortifié ou affoibli en raison des différentes propriétés que les êtres acquièrent & perdent successivement; ce qui produit infailliblement à chaque instant, des altérations plus ou moins marquées dans tous les corps; ceux-ci ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux instants successifs de leur durée; ils sont à chaque moment forcés d'acquérir ou de perdre, en un mot obligés de subir des variations continuelles dans leurs essences, dans leurs propriétés, dans leurs forces, dans leurs masses, dans leur façons d'être, dans leurs qualités.

LES animaux, après avoir été développés dans la matrice qui convient aux élémens de leur machine, s'accroissent, se fortifient, acquièrent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, soit en se nourrissant de plantes analogues à leur être, soit en dévorant d'autres animaux, dont la substance se trouve propre à les conserver, c'est-à-dire, à réparer la déperdition continuelle de quelques portions de leur propre substance qui s'en dégagent à chaque instant. Ces mêmes animaux se nourrissent, se conservent, s'accroissent & se fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Privés de

l'air, ou de ce fluide qui les environne, qui les presse, qui les pénètre, qui leur donne du res-
 sort, ils cesseroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air, entre dans tout leur mécanisme, dont elle facilite le jeu. La terre leur sert de base en donnant la solidité à leur tissu; elle est chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps avec lesquelles elle peut se combiner. Enfin le feu lui-même, déguisé sous une infinité de formes & d'enveloppes, est continuellement reçu dans l'animal, lui procure la chaleur & la vie, & le rend propre à exercer ses fonctions. Les alimens, chargés de tous ces divers principes, en entrant dans l'estomac, rétablissent le mouvement dans le système des nerfs, & remontent, en raison de leur propre activité & des élémens qui les composent, la machine qui commençoit à languir & à s'affaïsser par les pertes qu'elle avoit souffertes. Aussitôt tout change dans l'animal; il a plus d'énergie & d'activité; il prend de la vigueur & montre plus de gaïté; il agit, il se meut, il pense d'une façon différente, toutes ses facultés s'exercent avec plus d'aisance (11). D'où l'on voit que ce qu'on appelle les élémens ou les parties primitives de la matiere, diversément combinés, sont, à l'aide du mouvement, continuellement unis & assimilés à la substance des animaux, modifient

(11) Il est bon de remarquer ici d'avance que toutes les substances spiritueuses, c'est-à-dire, qui contiennent une grande abondance de matieres inflammables & ignées, telles que le vin, l'eau de vie, les liqueurs &c. sont celles qui accélèrent le plus les mouvemens organiques des animaux en leur communiquant de la chaleur. C'est ainsi que le vin donne du courage & même de l'esprit, quoique le vin soit un être matériel. Le printemps & l'été ne font éclorre tant d'insectes & d'animaux, ne favorisent la végétation, ne rendent la nature vivante, que parce qu'alors la matiere du feu se trouve plus abondante que dans l'hiver. La matiere ignée est évidemment la cause de la fermentation, de la génération, de la vie: c'est le Jupiter des anciens. Voyez partie II. chapitre 1 vers la fin.

visiblement leur être, influent sur leurs actions, c'est-à-dire, sur les mouvemens, soit sensibles, soit cachés, qui s'operent en eux.

LES mêmes éléments qui servent à nourrir, à fortifier, à conserver l'animal, deviennent dans de certaines circonstances les principes & les instrumens de sa dissolution, de son affoiblissement, de sa mort: ils operent sa destruction, dès qu'ils ne sont point dans cette juste proportion qui les rend propres à maintenir son être. C'est ainsi que l'eau devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerve, relâche ses fibres & empêche l'action nécessaire des autres élémens. C'est ainsi que le feu admis en trop grande quantité, excite en lui des mouvemens défordonnés & destructifs pour sa machine; c'est ainsi que l'air chargé de principes peu analogues à son mécanisme, lui porte des contagions & des maladies dangereuses. Enfin les alimens modifiés de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruisent & le conduisent à sa perte; toutes ces substances ne conservent l'animal qu'autant qu'elles sont analogues à lui; elles le ruinent lorsqu'elles ne sont plus dans le juste équilibre qui les rendoit propres à maintenir son existence.

LES plantes qui, comme on a vu, servent à nourrir & à réparer les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, se développent dans son sein, s'accroissent & se fortifient à ses dépens, reçoivent continuellement dans leur tissu, par les racines & les pores, l'eau, l'air & la matiere ignée. L'eau les ranime visiblement toutes les fois que leur végétation ou leur genre de vie languit; elle leur porte les principes analogues qui peuvent les per-

fectionner ; l'air leur est nécessaire pour s'étendre, & leur fournit de l'eau, de la terre & du feu avec lesquels il est lui même combiné. Enfin elles reçoivent plus ou moins de matieres inflammables, & les différentes proportions de ces principes constituent les différentes *familles* ou *classes* dans lesquelles les botanistes ont divisé les plantes, d'après leurs formes & leurs combinaisons, d'où résulte une infinité de propriétés très variées. C'est ainsi que croissent le cèdre & l'hyssope, dont l'un s'éleve jusqu'aux nues, tandis que l'autre rampe humblement sur la terre. C'est ainsi que d'un gland sort peu à peu le chêne qui nous couvre de son feuillage ; c'est ainsi qu'un grain de bled, après s'être nourri des sucs de la terre, sert à la nourriture de l'homme, en qui il va porter les élémens ou principes dont il s'est accru lui même, modifiés & combinés de la maniere qui rend ce végétal le plus propre à s'affimiler & à se combiner avec la machine humaine, c'est-à-dire, avec les fluides & les solides dont elle est composée.

Nous retrouvons les mêmes élémens ou principes dans la formation des minéraux, ainsi que dans leur décomposition, soit naturelle, soit artificielle. Nous voyons que des terres diversement élaborées, modifiées & combinées servent à les accroître, à leur donner plus ou moins de poids & de densité. Nous voyons l'air & l'eau contribuer à lier leurs parties ; la matiere ignée ou le principe inflammable leur donner leurs couleurs & se montrer quelquefois à nud par les étincelles brillantes que le mouvement en fait sortir. Ces corps si solides, ces pierres, ces métaux se détruisent & se dissolvent à l'aide de l'air, de l'eau

& du feu, comme le prouvent l'analyse la plus ordinaire, ainsi qu'une foule d'expériences dont nos yeux sont témoins tous les jours.

LES animaux, les plantes & les minéraux rendent, au bout d'un certain tems, à la nature, c'est-à-dire, à la masse générale des choses, au magasin universel, les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La terre reprend alors la portion du corps dont elle faisoit la base & la solidité; l'air se charge des parties analogues à lui-même & de celles qui sont les plus subtiles & les plus légères; l'eau entraîne celles qu'elle est propre à dissoudre; le feu, rompant ses liens, se dégage pour aller se combiner avec d'autres corps. Les parties élémentaires de l'animal ainsi défunies, dissoutes, élaborées, dispersées, vont former de nouvelles combinaisons; elles servent à nourrir, à conserver ou à détruire de nouveaux êtres, & entre autres des plantes, qui parvenues à leur maturité nourrissent & conservent de nouveaux animaux; ceux-ci subissent à leur tour le même sort que les premiers.

TELLE est la marche constante de la nature; tel est le cercle éternel que tout ce qui existe est forcé de décrire. C'est ainsi que le mouvement fait naître, conserve quelque tems & détruit successivement les parties de l'univers, les unes par les autres, tandis que la somme de l'existence demeure toujours la même. La nature, par ses combinaisons, enfante des soleils, qui vont se placer aux centres d'autant de systèmes; elle produit des planetes qui par leur propre essence gravitent & décrivent leurs révolutions autour de ces soleils; peu-à-peu le mouvement altere & les uns & les

autres; il dispersera, peut-être un jour, les parties dont il a composé ces masses merveilleuses, que l'homme dans le court espace de son existence ne fait qu'entrevoir en passant.

C'EST donc le mouvement continuel, inhérent à la matière, qui altere & détruit tous les êtres, qui leur enlève à chaque instant quelques-unes de leurs propriétés pour leur en substituer d'autres: c'est lui qui, en changeant ainsi leurs essences actuelles, change aussi leurs ordres, leurs directions, leurs tendances, les loix qui reglent leurs façons d'être & d'agir. Depuis la pierre formée dans les entrailles de la terre, par la combinaison intime de molécules analogues & similaires qui se sont rapprochées, jusqu'au soleil, ce vaste réservoir de particules enflammées qui éclaire le firmament; depuis l'huître engourdie jusqu'à l'homme actif & pensant, nous voyons une progression non interrompue, une chaîne perpétuelle de combinaisons & de mouvemens, dont il résulte des êtres, qui ne diffèrent entre eux que par la variété de leurs matières élémentaires, des combinaisons & des proportions de ces mêmes élémens, d'où naissent des façons d'exister & d'agir infiniment diversifiées. Dans la génération, dans la nutrition, dans la conservation, nous ne verrons jamais que des matières diversement combinées, qui chacune ont des mouvemens qui leur sont propres, réglés par des loix fixes & déterminées, & qui leur font subir des changemens nécessaires. Nous ne trouverons dans la formation, la croissance & la vie instantanée des animaux, des végétaux & des minéraux, que des matières qui se combinent, qui s'agregent, qui s'accumulent, qui s'étendent & qui forment, peu-à-peu, des

un grand nombre

un instant

êtres sentants, vivants, végétants, ou dépourvus de ces facultés, & qui, après avoir existé quelque tems sous une forme particuliere, sont forcés de contribuer par leur ruine à la production d'une autre. (12)



C H A P I T R E I V.

Des loix du mouvement communes à tous les êtres de la nature. De l'attraction & de la répulsion. De la force d'inertie. De la Nécessité.

LES hommes ne sont point surpris des effets dont ils connoissent les causes; ils croient connoître ces causes, dès qu'ils les voient agir d'une manière uniforme & immédiate, ou dès que les mouvemens qu'elles produisent sont simples: la chute d'une pierre qui tombe par son propre poids, n'est

(12) *Destructio unius, generatio alterius.* A parler exactement rien ne naît & ne meurt dans la nature; vérité qui a été sentie par plusieurs anciens Philosophes. Empédocle dit, *il n'y a ni naissance ni mort pour chacun des mortels; mais seulement une combinaison, & une séparation de ce qui étoit combiné, & c'est ce que parmi les hommes l'on appelle naissance & mort.* Le même Philosophe dit encore, *ceux là sont des enfans, ou des gens dont les vues sont bornées, qui s'imaginent qu'il naît quelque chose qui n'existoit pas auparavant, ou que quelque chose puisse mourir ou périr totalement.* VIDE PLUTARCI. CONTR. COLOT. Platon avoue que suivant une ancienne tradition, *les vivants naissent des morts, de même que les morts venoient des vivants & que c'est là le cercle constant de la Nature.* Il ajoute ailleurs de lui-même, *qui sçait si vivre n'est point mourir, & si mourir n'est point vivre?* C'étoit encore la doctrine de Pythagore, à qui Ovide fait dire

*... nascique vocatur.
incipere esse aliud quam quod fuit ante; morique
desinere illud idem.*

V. METAMORAH. LIB. XV. v. 224.

un objet de méditation que pour un philosophe, pour qui la façon d'agir des causes les plus immédiates, & les mouvemens les plus simples ne sont pas des mystères moins impénétrables, que la façon dont agissent les causes les plus éloignées & que les mouvemens les plus compliqués. Le vulgaire n'est jamais tenté d'approfondir les effets qui lui sont familiers, ni de remonter à leurs premiers principes. Il ne voit rien dans la chute de la pierre qui doive le surprendre ou mériter ses recherches: il faut un Newton pour sentir que la chute des corps graves est un phénomène digne de toute son attention; il faut la sagacité d'un physicien profond pour découvrir les loix suivant lesquelles les corps tombent & communiquent à d'autres leurs propres mouvemens: enfin l'esprit le plus exercé a souvent le chagrin de voir que les effets les plus simples & les plus ordinaires, échappent à toutes ses recherches, & demeurent inexplicables pour lui.

Nous ne sommes tentés de rêver & de méditer sur les effets que nous voyons, que lorsqu'ils sont extraordinaires & inusités, c'est-à-dire, lorsque nos yeux n'y sont point accoutumés, ou quand nous ignorons l'énergie de la cause que nous voyons agir. Il n'est point d'Européen qui n'ait vu quelques-uns des effets de la poudre à canon; l'ouvrier qui travaille à la faire, n'y soupçonne rien de merveilleux, parce qu'il manie tous les jours les matières qui entrent dans la composition de cette poudre; l'Américain regardoit autrefois sa façon d'agir comme l'effet d'un pouvoir *divin*, & sa force comme *supernaturelle*. Le Tonnerre, dont le vulgaire ignore la vraie cause, est regardé par lui comme l'instrument de la vengeance céleste; le

physicien le regarde comme un effet naturel de la matière électrique, qui est cependant elle-même une cause qu'il est bien éloigné de connoître parfaitement.

mesp. 2.
QUOIQ'IL en soit, dès que nous voyons une cause agir, nous regardons ses effets comme naturels; dès que nous nous sommes accoutumés à la voir ou familiarisés avec elle, nous croyons la connoître, & ses effets ne nous surprennent plus. Mais, dès que nous appercevons un effet inusité sans en découvrir la cause, notre esprit se met en travail, il s'inquiète en raison de l'étendue de cet effet: il s'agite sur-tout lorsqu'il y croit notre conservation intéressée, & sa perplexité augmente à mesure qu'il se persuade, qu'il est essentiel pour nous de connoître cette cause dont nous sommes vivement affectés. Au défaut de nos sens, qui souvent ne peuvent rien nous apprendre sur les causes & les effets que nous cherchons avec le plus d'ardeur, ou qui nous intéressent le plus, nous avons recours à notre imagination qui, troublée par la crainte, devient un guide suspect, & nous crée des chimères ou des causes fictives, auxquelles elle fait honneur des phénomènes qui nous allarment. C'est à ces dispositions de l'esprit humain que sont dues, comme nous verrons par la suite, toutes les erreurs religieuses des hommes, qui, dans le désespoir de pouvoir remonter aux causes naturelles des phénomènes inquiétans dont ils étoient les témoins & souvent les victimes, ont créé dans leur cerveau des causes imaginaires, devenues pour eux des sources de folies.

NÉANMOINS dans la nature il ne peut y avoir que des causes & des effets naturels. Tous les mouvemens qui s'y excitent, suivent des loix

constantes & nécessaires; celles des opérations naturelles que nous sommes à portée de juger ou de connoître, fussent pour nous faire découvrir celles qui se dérobent à notre vue; nous pouvons au moins en juger par analogie; & si nous étudions la nature avec attention, les façons d'agir qu'elle nous montre, nous apprendront à n'être point si déconcertés de celles qu'elle refuse de nous montrer. Les causes les plus éloignées de leurs effets, agissent indubitablement par des causes intermédiaires, à l'aide desquelles nous pouvons quelquefois remonter aux premières. Si dans la chaîne de ces causes il se trouve quelques obstacles qui s'opposent à nos recherches, nous devons tâcher de les vaincre; & si nous ne pouvons y réussir, nous ne sommes jamais en droit d'en conclure que la chaîne est brisée, ou que la cause qui agit est *supernaturelle*; contentons-nous pour lors d'avouer que la nature a des ressources que nous ne connoissons pas; mais ne substituons jamais des phantômes, des fictions ou des mots vuides de sens, aux causes qui nous échappent; nous ne ferions par là, que nous confirmer dans l'ignorance, nous arrêter dans nos recherches, & nous obstiner à croupir dans nos erreurs.

MALGRÉ l'ignorance où nous sommes des voies de la nature ou de l'essence des êtres, de leurs propriétés, de leurs élémens, de leurs proportions & combinaisons, nous connoissons pourtant les loix simples & générales suivant lesquelles les corps se meuvent, & nous voyons que quelques-unes de ces loix, communes à tous les êtres, ne se démentent jamais; lorsqu'elles semblent se démentir dans quelques occasions, nous sommes souvent à portée de découvrir les causes qui,

venant à se compliquer en se combinant avec d'autres, empêchent qu'elles n'agissent de la façon que nous nous croyions en droit d'en attendre. Nous sçavons que le feu appliqué à la poudre, doit nécessairement l'allumer: dès que cet effet ne s'opere point, quand même nos sens ne nous l'apprendroient pas, nous sommes en droit de conclure que cette poudre est mouillée, ou se trouve jointe à quelque substance qui empêche son explosion. Nous sçavons que l'homme dans toutes ses actions tend à se rendre heureux; quand nous le voyons travailler à se détruire ou à se nuire à lui-même, nous devons en conclure qu'il est mu par quelque cause qui s'oppose à sa tendance naturelle, qu'il est trompé par quelque préjugé, que, faute d'expériences, il ne voit point où ses actions peuvent le mener.

Si tous les mouvemens des êtres étoient simples, ils seroient très faciles à connoître, & nous serions assurés des effets que les causes doivent produire, si leurs actions ne se confondoient point. Je sçais qu'une pierre qui tombe, doit tomber perpendiculairement; je sçais qu'elle sera forcée de suivre une route oblique, si elle rencontre un autre corps qui change sa direction; mais je ne sçais plus quelle est la ligne qu'elle décrira, si elle est troublée dans sa chute par plusieurs forces contraires qui agissent alternativement sur elle: il peut se faire que ces forces l'obligent à décrire une ligne parabolique, circulaire, spirale, elliptique &c.

LES mouvemens les plus composés ne sont pourtant jamais que les résultats de mouvemens simples qui se sont combinés; ainsi, dès que nous

Connoissons les loix générales des êtres & de leurs mouvemens, nous n'aurons qu'à décomposer & analyser pour découvrir ceux qui sont combinés, & l'expérience nous apprendra les effets que nous pouvons en attendre: nous verrons alors que des mouvemens très simples, sont les causes de la rencontre nécessaire des différentes matieres dont tous les corps sont composés; que ces matieres variées pour l'essence & les propriétés, ont chacune des façons d'agir ou des mouvemens qui leur sont propres, & que leur mouvement total est la somme des mouvemens particuliers qui se sont combinés.

P A R M I les matieres que nous voyons, les unes sont constamment disposées à s'unir, tandis que d'autres sont incapables d'union: celles qui sont propres à s'unir, forment des combinaisons plus ou moins intimes & durables, c'est-à-dire, plus au moins capables de persévérer dans leur état & de résister à la dissolution: les corps que nous nommons *solides*, sont composés d'un plus grand nombre de parties homogenes, similaires, analogues disposées à s'unir, & dont les forces conspirent ou tendent à une même fin. Les êtres primitifs ou les élémens des corps ont besoin de s'étayer, pour ainsi dire, les uns les autres, afin de se conserver, d'acquérir de la consistance & de la solidité; vérité également constante dans ce qu'on appelle le *physique* & dans ce qu'on appelle le *moral*.

C'EST sur cette disposition des matieres & des corps, les uns relativement aux autres, que sont fondées les façons d'agir que les physiciens dési-

gnent sous les noms *d'attraction* & de *répulsion*, de *sympathie* & *d'antipathie*, *d'affinités* ou de *rappports* (13). Les moralistes désignent cette disposition, & les effets qu'elle produit sous le nom *d'amour* ou de *haine*, *d'amitié* ou *d'aversion*. Les hommes, comme tous les êtres de la nature, éprouvent des mouvemens d'attraction & de répulsion; ceux qui se passent en eux, ne different des autres, que parce qu'ils sont plus cachés, & que souvent nous ne connoissons point les causes qui les ex-tent, ni leur façon d'agir.

QUOIQ'IL en soit, il nous suffit de sçavoir que, par une loi constante, certains corps sont disposés à s'unir avec plus ou moins de facilité, tandis que d'autres ne peuvent point se combiner. L'eau se combine avec les sels & ne se combine point avec les huiles. Quelques combinaisons sont très fortes, comme dans les métaux; d'autres sont plus foibles & très faciles à décomposer. Quelques corps, incapables par eux-mêmes de s'unir, en deviennent susceptibles à l'aide de nouveaux corps qui leur servent *d'intermedes* ou de liens communs; c'est ainsi que l'huile & l'eau se combinent & font du façon à l'aide d'un sel alcalin. De tous ces êtres diversement combinés dans

(13) Empédocle disoit, selon Diogene Laërce, qu'il y avoit une sorte *d'amitié* par laquelle les élémens s'unissoient, & une sorte de *discord* par laquelle ils s'éloignoient. D'où l'on voit que le Système de l'attraction est fort ancien, mais il falloit un Newton pour le développer. L'amour, à qui les anciens attribuoient le débrouillement du *Cahos*, ne paroît être que l'attraction personnifiée. Toutes les allégories & les fables des anciens sur le *cahos*, n'indiquent visiblement que l'accord & l'union qui se trouve entre les substances analogues ou homogenes, d'où résulte l'existence de l'univers, tandis que la répulsion ou la discord, que les anciens nommoient *επις* étoit la cause de la dissolution, de la confusion, du désordre. Voilà sans doute l'origine du dogme des *deux principes*,

des proportions très variées, il résulte des corps, des tous physiques ou moraux, dont les propriétés & les égalités sont essentiellement différentes, & dont les façons d'agir sont plus ou moins compliquées ou difficiles à connoître, en raison des élémens ou matieres qui sont entrées dans leur composition, & des modifications diverses de ces mêmes matieres.

C'EST ainsi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives & insensibles dont tous les corps sont formés, deviennent sensibles, forment des mixtes, des masses aggrégatives, par l'union de matieres analogues & similaires que leur essence rend propres à se rassembler pour former un tout. Ces mêmes corps se dissolvent, ou leur union est rompue, lorsqu'ils éprouvent l'action de quelque substance ennemie de cette union. C'est ainsi que, peu-à-peu, se forment une plante, un métal, un animal, un homme qui, chacun dans le système ou le rang qu'ils occupent, s'accroissent, se soutiennent dans leur existence respective, par l'attraction continuelle de matieres analogues ou similaires qui s'unissent à leur être, qui le conservent & le fortifient. C'est ainsi que certains alimens conviennent à l'homme, tandis que d'autres le tuent; quelques-uns lui plaisent & le fortifient, d'autres lui répugnent & l'affoiblissent. Enfin, pour ne jamais séparer les loix de la physique de celles de la morale, c'est ainsi que les hommes, attirés par leurs besoins les uns vers les autres, forment des unions que l'on nomme *mariages, familles, sociétés, amitiés, liaisons*, & que la vertu entretient & fortifie, mais que le vice relâche ou dissout totalement.

QUELQUE soient la nature & les combinaisons des êtres, leurs mouvemens ont toujours une direction ou tendance: sans direction, nous ne pouvons avoir d'idée du mouvement: cette direction est réglée par les propriétés de chaque être; dès qu'il a des propriétés données, il agit nécessairement, c'est-à-dire, il suit la loi invariablement déterminée par ces mêmes propriétés, qui constituent l'être ce qu'il est & sa façon d'agir, qui est toujours une suite de sa façon d'exister. Mais quelle est la direction ou tendance générale & commune que nous voyons dans tous les êtres? Quel est le but visible & connu de tous leurs mouvemens? C'est de conserver leur existence actuelle, c'est d'y persévérer, c'est de la fortifier, c'est d'attirer ce qui lui est favorable, c'est de repousser ce qui peut lui nuire, c'est de résister aux impulsions contraires à sa façon d'être & à sa tendance naturelle.

EXISTER, c'est éprouver les mouvemens propres à une essence déterminée. Se conserver, c'est donner & recevoir des mouvemens dont résulte le maintien de l'existence; c'est attirer les matieres propres à corroborer son être; c'est écarter celles qui peuvent l'affoiblir ou l'endommager. Ainsi, tous les êtres que nous connoissons, tendent à se conserver chacun à leur maniere. La pierre, par la forte adhésion de ses parties, oppose de la résistance à sa destruction. Les êtres organisés se conservent par des moyens plus compliqués, mais qui sont propres à maintenir leur existence contre ce qui pourroit lui nuire. L'homme tant physique que moral, être vivant, sentant, pensant & agissant, ne tend à chaque instant

stant de sa durée qu'à se procurer ce qui lui plaît, ou ce qui est conforme à son être, & s'efforce d'écartier de lui ce qui peut lui nuire. (14)

LA conservation est donc le but commun vers lequel toutes les énergies, les forces, les facultés des êtres semblent continuellement dirigées. Les physiciens ont nommé cette tendance ou direction *gravitation sur soi*; Newton l'appelle *force d'inertie*; les moralistes l'ont appelé dans l'homme *amour de soi*, qui n'est que la tendance à se conserver, le desir du bonheur, l'amour du bien-être & du plaisir, la promptitude à saisir tout ce qui paroît favorable à son être, & l'aversion marquée pour tout ce qui le trouble ou le menace: sentimens primitifs & communs de tous les êtres de l'espece humaine, que toutes leurs facultés s'efforcent de satisfaire, que toutes leurs passions, leurs volontés, leurs actions ont continuellement pour objet & pour fin. Cette *gravitation sur soi* est donc une disposition nécessaire dans l'homme & dans tous les êtres, qui, par des moyens divers, tendent à persévérer dans l'existence qu'ils ont reçue, tant que rien ne dérange l'ordre de leur machine ou sa tendance primitive.

TOUTE cause produit un effet; il ne peut y avoir d'effet sans cause. Toute impulsion est suivie de quelque mouvement plus ou moins sensible, de quelque changement plus ou moins remarquable, dans le corps qui la reçoit. Mais tous les mouvemens, toutes les façons d'agir sont, comme on a vu, déterminés par leurs na-

(14) S. Augustin admet, comme nous, une tendance à se conserver dans tous les êtres, soit organisés soit non organisés. Voyez son traité de *Civitate Dei Lib. XI. cap. 28.*

tures, leurs essences, leurs propriétés, leurs combinaisons; il faut donc en conclure que tous les mouvemens, ou toutes les façons d'agir des êtres, étant dûs à quelques causes, & ces causes ne pouvant agir & se mouvoir que d'après leur façon d'être ou leurs propriétés essentielles, il faut en conclure, dis-je, que tous les phénomènes sont nécessaires, & que chaque être de la nature dans des circonstances, & d'après des propriétés données, ne peut agir autrement qu'il ne fait.

LA nécessité est la liaison infaillible & constante des causes avec leurs effets. Le feu brûle nécessairement les matières combustibles qui sont placées dans la sphère de son action. L'homme desire nécessairement ce qui est, ou ce qui paroît utile à son bien-être. La nature dans tous ses phénomènes agit nécessairement d'après l'essence qui lui est propre; tous les êtres qu'elle renferme agissent nécessairement d'après leurs essences particulières; c'est par le mouvement que le tout a des rapports avec ses parties, & celles-ci avec le tout; c'est ainsi que tout est lié dans l'univers; il n'est lui-même qu'une chaîne immense de causes & d'effets, qui sans cesse découlent les uns des autres. Pour peu que nous réfléchissions, nous ferons donc forcés de reconnoître que tout ce que nous voyons est *nécessaire*, ou ne peut être autrement qu'il n'est; que tous les êtres que nous appercevons, ainsi que ceux qui se dérobent à notre vue, agissent par des loix certaines. D'après ces loix les corps graves tombent, les corps légers s'élevent, les substances analogues s'attirent, tous les êtres tendent à se conserver, l'homme se chérit lui-même, il aime ce qui lui est avantageux dès qu'il le connoît, & déteste ce qui peut lui

être défavorable. Enfin nous sommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cause isolée, d'action détachée dans une nature, où tous les êtres agissent sans interruption les uns sur les autres, & qui n'est elle-même qu'un cercle éternel de mouvemens donnés & reçus suivant des loix nécessaires.

DEUX exemples serviront à nous rendre plus sensible le principe qui vient d'être posé ; nous emprunterons l'un du physique & l'autre du moral. Dans un tourbillon de poussière qu'éleve un vent impétueux, quelque confus qu'il paroisse à nos yeux, dans la plus affreuse tempête excitée par des vents opposés qui soulevent les flots, il n'y a pas une seule molécule de poussière ou d'eau qui soit placée au *hasard*, qui n'ait sa cause suffisante pour occuper le lieu où elle se trouve, & qui n'agisse rigoureusement de la manière dont elle doit agir. Un géometre, qui connoitroit exactement les différentes forces qui agissent dans ces deux cas, & les propriétés des molécules qui sont mues, démontreroit que, d'après des causes données, chaque molécule agit précisément comme elle doit agir, & ne peut agir autrement qu'elle ne fait.

DANS les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, & qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté, une seule passion dans les agens qui concourent à la révolution, comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opere infailliblement les effets qu'elle doit opé-

Héglon
 rer suivant la place qu'occupent ces agens dans ce tourbillon moral. Cela paroîtroit évident pour une intelligence qui seroit en état de saisir & d'apprécier toutes les actions & réactions des esprits & des corps de ceux qui contribuent à cette révolution.

Héglon
 ENFIN, si tout est lié dans la nature; si tous les mouvemens y naissent les uns des autres, quoique leurs communications secrètes échappent souvent à notre vue, nous devons être assurés qu'il n'est point de cause si petite ou si éloignée, qui ne produise quelquefois les effets les plus grands & les plus immédiats sur nous-mêmes. C'est peut-être dans les plaines arides de la Lybie, que s'amasent les premiers élémens d'un orage, qui porté par les vents viendra vers nous, appesantira notre atmosphère, influera sur le tempérament & sur les passions d'un homme, que ses circonstances mettent à portée d'influer sur beaucoup d'autres, & qui décidera, d'après ses volontés, du sort de plusieurs nations.

L'HOMME en effet se trouve dans la nature & en fait une partie; il y agit suivant des loix qui lui sont propres, & il reçoit d'une façon plus ou moins marquée l'action ou l'impulsion des êtres qui agissent sur lui, d'après les loix propres à leur essence. C'est ainsi qu'il est diversement modifié; mais ses actions sont toujours en raison composée de sa propre énergie & de celle des êtres qui agissent sur lui, & qui le modifient. Voilà ce qui détermine si diversement & souvent si contradictoirement ses pensées, ses opinions, ses volontés, ses actions, en un mot les mouvemens; soit visibles soit cachés, qui se pas-

sent en lui. Nous aurons occasion par la suite de mettre cette vérité, aujourd'hui si contestée, dans un plus grand jour; il nous suffit ici de prouver en général que tout dans la nature est nécessaire, & que rien de ce qui s'y trouve ne peut agir autrement qu'il n'agit.

C'EST le mouvement communiqué & reçu de proche en proche, qui établit de la liaison & des rapports entre les différens systêmes des êtres; l'attraction les rapproche, lorsqu'ils sont dans la sphere de leur action réciproque; la répulsion les dissout & les sépare; l'une les conserve & les fortifie; l'autre les affoiblit & les détruit. Une fois combinés, ils tendent à persévérer dans leur façon d'exister, en vertu de leur *force d'inertie*; mais ils ne peuvent y réussir, parce qu'ils sont sous l'influence continuelle de tous les autres êtres qui agissent successivement & perpétuellement sur eux: leurs changemens de formes, leurs dissolutions, sont nécessaires à la vie, à la conservation de la nature, qui est le seul but que nous puissions lui assigner, vers lequel nous la voyons tendre sans cesse, qu'elle suit sans interruption par la destruction & la reproduction de tous les êtres subordonnés, forcés de subir ses loix, & de concourir à leur maniere au maintien de l'existence active, essentielle au grand tout.

Ainsi chaque être est un individu qui, dans la grande famille, remplit sa tâche nécessaire dans le travail général. Tous les corps agissent suivant des loix inhérentes à leur propre essence, sans pouvoir s'écarter un seul instant de celles, suivant lesquelles la nature agit elle-même: force centrale à laquelle toutes les forces, toutes les

essences, toutes les énergies sont soumises, elle règle les mouvemens de tous les êtres; par la nécessité de sa propre essence, elle les fait concourir de différentes manières à son plan général; & ce plan ne peut être que la vie, l'action, le maintien du tout par les changemens continuels de ses parties. Elle remplit cet objet en les remuant les uns par les autres, ce qui établit & détruit les rapports subsistans entre eux, ce qui leur donne & leur ôte des formes, des combinaisons, des qualités, d'après lesquelles ils agissent pour un tems, & qui leur sont enlevées bientôt après pour les faire agir d'une toute autre manière. C'est ainsi que la nature les accroît & les altère, les augmente & les diminue, les rapproche ou les éloigne, les forme & les détruit, suivant qu'il est nécessaire pour le maintien de son ensemble, vers lequel cette nature est essentiellement nécessaire de tendre.

CETTE force irrésistible, cette nécessité universelle, cette énergie générale, n'est donc qu'une suite de la nature des choses en vertu de laquelle tout agit sans relâche d'après des loix constantes & immuables; ces loix ne varient pas plus pour la nature totale que pour les êtres qu'elle renferme. La nature est un tout agissant ou vivant, dont toutes les parties concourent nécessairement, & à leur insçu, à maintenir l'action, l'existence & la vie: la nature existe & agit nécessairement, & tout ce qu'elle contient conspire nécessairement à la perpétuité de son être agissant. (15) Nous verrons par la suite combien l'i-

(15) Platon dit que la matière & la nécessité sont la même chose, & que cette nécessité est la mère du monde. En effet la matière agit parce qu'elle existe, & elle existe pour agir; nous ne pouvons aller

l'imagination des hommes a travaillé pour se faire une idée de l'énergie de la nature qu'ils ont personnifiée, & distinguée d'elle-même. Enfin nous examinerons les inventions ridicules & nuisibles que, faute de connoître la Nature, ils ont imaginées pour arrêter son cours, pour suspendre ses loix éternelles, pour mettre des obstacles à la nécessité des choses.



CHAPITRE V.

De l'ordre & du désordre, de l'intelligence, du hasard.

LA vue des mouvemens nécessaires, périodiques & réglés qui se passent dans l'univers fit naître dans l'esprit des hommes l'idée de l'ordre. Ce mot, dans sa signification primitive, ne représente qu'une façon d'envisager & d'apercevoir avec facilité l'ensemble & les différens rapports d'un tout, dans lequel nous trouvons par sa façon d'être & d'agir, une certaine convenance ou conformité avec la nôtre. L'homme, en étendant cette idée, a transporté dans l'univers les façons d'envisager, les choses qui lui sont particulières; il a

au-delà. Si l'on demande comment ou pourquoi la matière existe? Nous dirons qu'elle existe nécessairement, ou parce qu'elle renferme la raison suffisante de son existence. En la supposant produite ou créée par un être distingué d'elle-même & plus inconnu qu'elle, il faudra toujours dire que cet être, quel qu'il soit, est nécessaire ou renferme la cause suffisante de sa propre existence. En substituant la matière ou la nature à cet être, on ne fait que substituer un agent connu ou possible à connoître, au moins à quelques égards, à un agent inconnu, totalement impossible à connoître, & dont l'existence est impossible à démontrer.

supposé qu'il existoit réellement dans la nature des rapports & des convenances tels que ceux qu'il avoit désignés sous le nom d'*ordre*, & conséquemment il a donné le nom de *désordre* à tous les rapports qui ne lui paroissent pas conformes à ces premiers.

IL est aisé de conclure de cette idée de l'ordre & du désordre, qu'ils n'existent point réellement dans une nature où tout est nécessaire, qui suit des loix constantes, & qui force tous les êtres à suivre dans chaque instant de leur durée les regles qui découlent de leur propre existence. C'est donc dans notre esprit seul qu'est le modele de ce que nous nommons *ordre* ou *désordre*; comme toutes les idées abstraites & métaphysiques, il ne suppose rien hors de nous. En un mot l'ordre ne fera jamais que la faculté de nous coordonner avec les êtres qui nous environnent, ou avec le tout dont nous faisons partie.

CEPENDANT, si l'on veut appliquer l'idée de l'ordre à la nature, cet ordre ne fera qu'une suite d'actions ou de mouvemens que nous jugeons conspirer à une fin commune. Ainsi dans un corps qui se meut, l'ordre est la série, la chaîne des actions ou des mouvemens propres à le constituer ce qu'il est, & à le maintenir dans son existence actuelle. L'ordre relativement à la nature entière, est la chaîne des causes & des effets nécessaires à son existence active, & au maintien de son ensemble éternel. Mais, comme on vient de le prouver dans le chapitre qui précède, tous les êtres particuliers dans le rang qu'ils occupent, sont forcés de concourir à ce but; d'où l'on est obligé de conclure que ce que nous appellons *l'ordre de*

la nature ne peut être jamais qu'une façon d'envisager la nécessité des choses à laquelle tout ce que nous connoissons est soumis. Ce que nous appellons *désordre* n'est qu'un terme relatif fait pour désigner les actions ou mouvemens nécessaires, par lesquels des êtres particuliers sont nécessairement altérés & troublés dans leur façon d'exister instantanée, & forcés de changer de façon d'agir ; mais aucunes de ces actions, aucuns de ces mouvemens ne peuvent un seul instant contredire ou déranger l'ordre général de la nature, de laquelle tous les êtres tiennent leurs existences, leurs propriétés, leurs mouvemens particuliers. Le désordre pour un être, n'est jamais que son passage à un ordre nouveau, à une nouvelle façon d'exister, qui entraîne nécessairement une nouvelle suite d'actions ou de mouvemens, différens de ceux dont cet être se trouvoit précédemment susceptible.

CE que nous appellons *ordre dans la nature* est une façon d'être ou une disposition de ses parties rigoureusement *nécessaire*. Dans tout autre assemblage de causes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons ; dans tout autre système de matieres, s'il étoit possible, il s'établirait nécessairement un arrangement quelconque. Supposez les substances les plus hétérogenes & les plus discordantes mises en action & rassemblées ; par un enchaînement de phénomènes nécessaires, il se formera entre elles un ordre total quelconque ; & voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir, une aptitude à constituer un être tel qu'il est en lui-même, & tel qu'il est dans le tout dont il fait partie.

AINSI, je le répète, *l'ordre* n'est que la nécessi-

té, envisagée relativement à la suite des actions, ou la chaîne liée des causes & des effets qu'elle produit dans l'univers. Qu'est-ce en effet que l'ordre dans notre système planétaire, le seul dont nous ayons quelque idée, sinon la suite des phénomènes qui s'opèrent suivant des loix nécessaires, d'après lesquelles nous voyons agir les corps qui le composent? En conséquence de ces loix, le soleil occupe le centre, les planetes gravitent sur lui & décrivent au-tour de lui, en des tems réglés, des révolutions continuelles. Les satellites de ces mêmes planetes gravitent sur celles qui sont au centre de leur sphere d'action, & décrivent au-tour d'elles leurs routes périodiques. L'une de ces planetes, la terre que nous habitons, tourne au-tour d'elle-même, & par les différens aspects que sa révolution annuelle l'oblige de présenter au soleil, elle éprouve des variations réglées que nous nommons *saisons*; par une suite nécessaire de l'action du soleil sur différentes parties de notre globe, toutes ses productions éprouvent des vicissitudes; les plantes, les animaux, les hommes sont en hyver dans une sorte de léthargie; au printems tous les êtres semblent se ranimer & sortir d'un long assoupissement. En un mot la façon dont la terre reçoit les rayons du soleil influe sur toutes ses productions; ces rayons dardés obliquement n'agissent point comme s'ils tomboient à plomb; leur absence périodique, causée par la révolution de notre globe sur lui-même, produit le jour & la nuit. En tout cela nous ne verrons jamais que des effets nécessaires, fondés sur l'essence des choses, & qui, tant qu'elles demeureront les mêmes, ne peuvent jamais se démentir. Tous ces effets sont dûs à la gravitation, à l'attraction, à la force centrifuge &c.

Fig. 1. 1. 1.

1. 1. 1.

D'UN autre côté cet ordre, que nous admirons comme un effet surnaturel, vient quelquefois à se troubler, ou se change en désordre; mais ce désordre lui-même est toujours une suite des loix de la nature, dans laquelle il est nécessaire que quelques-unes de ses parties, pour le maintien du tout, soient dérangées dans leur marche ordinaire. C'est ainsi que des comètes s'offrent inopinément à nos yeux surpris; leur course excentrique vient troubler la tranquillité de notre système planétaire; elles excitent la terreur du vulgaire, pour qui tout est merveille; le physicien lui-même conjecture que jadis ces comètes ont renversé la surface de notre globe & causé les plus grandes révolutions sur la terre. Indépendamment de ces désordres extraordinaires, il en est de plus communs auxquels nous sommes exposés; tantôt les saisons semblent déplacées; tantôt les élémens en discorde semblent se disputer le domaine de notre monde; la mer sort de ses limites; la terre solide s'ébranle; les montagnes s'embrâsent; la contagion détruit les hommes & les animaux; la stérilité déssole les campagnes; alors les mortels effrayés rappellent à grands cris l'ordre, & levent leurs mains tremblantes vers l'être qu'ils en supposent l'auteur, tandis que ces désordres affligeans sont des effets nécessaires, produits par des causes naturelles, qui agissent d'après des loix fixes, déterminées par leurs propres essences, & par l'essence universelle d'une nature dans laquelle tout doit s'altérer, se mouvoir, se dissoudre, & où ce que nous appelons *l'ordre* doit être quelquefois troublé & se changer en une façon d'être nouvelle qui pour nous est un désordre.

L'ORDRE & le désordre de la nature n'existent

point; nous trouvons de *l'ordre* dans tout ce qui est conforme à notre être, & du *désordre* dans tout ce qui lui est opposé. Cependant tout est dans l'ordre dans une nature dont toutes les parties ne peuvent jamais s'écarter des règles certaines & nécessaires qui découlent de l'essence qu'elles ont reçue; il n'y a point de désordre dans un tout, au maintien duquel le désordre est nécessaire, dont la marche générale ne peut jamais se déranger, où tous les effets sont des suites de causes naturelles qui agissent, comme elles doivent infailliblement agir.

Il suit encore qu'il ne peut y avoir ni monstres, ni prodiges, ni merveilles, ni miracles dans la nature. Ce que nous appelons des monstres sont des combinaisons avec lesquelles nos yeux ne sont point familiarisés, & qui n'en sont pas moins des effets nécessaires. Ce que nous nommons des *prodiges*, des *merveilles*, des effets *supernaturels* sont des phénomènes de la nature dont notre ignorance ne connoît point les principes ni la façon d'agir, & que, faute d'en connoître les causes véritables, nous attribuons follement à des causes fictives, qui, ainsi que l'idée de l'ordre, n'existent que dans nous mêmes, tandis que nous les plaçons hors d'une nature, au-delà de laquelle il ne peut rien y avoir.

QUAND à ce que l'on nomme des *miracles*, c'est-à-dire, des effets contraires aux loix immuables de la nature; on sent que de telles œuvres sont impossibles, & que rien ne pourroit suspendre un instant la marche nécessaire des êtres sans que la nature entière ne fut arrêtée & troublée dans sa tendance. Il n'y a de merveilles & de miracles dans la nature que pour ceux qui ne l'ont

point suffisamment étudiée, ou qui ne sentent point que ses loix ne peuvent jamais se démentir dans la moindre de ses parties, sans que le tout ne fut anéanti, ou du moins ne changeât d'essence & de façon d'exister. (16)

L'ORDRE & le désordre ne sont donc que des mots par lesquels nous désignons des états dans lesquels des êtres particuliers se trouvent. Un être est dans l'ordre, lorsque tous ses mouvemens conspirent au maintien de son existence actuelle & favorisent sa tendance à s'y conserver; il est dans le désordre, lorsque les causes qui le remuent troublent ou détruisent l'harmonie ou l'équilibre nécessaires à la conservation de son état actuel. Cependant le désordre dans un être n'est, comme on a vu, que son passage à un ordre nouveau. Plus ce passage est rapide, & plus le désordre est grand pour l'être qui l'éprouve; ce qui conduit l'homme à la mort est pour lui le plus grand des désordres; cependant la mort n'est pour lui qu'un passage à une nouvelle façon d'exister: elle est dans l'ordre de la nature.

Nous disons que le corps humain est dans l'ordre, lorsque les différentes parties qui le composent agissent d'une manière dont résulte la conservation du tout, ce qui est le but de son existence actuelle; nous disons qu'il est en santé, lorsque les solides & les fluides de son corps con-

(16) Un miracle, selon quelques métaphysiciens, est un effet qui n'est point dû à des forces suffisantes dans la nature. *Miraculum vocamus effectum qui nullas sui vires sufficientes in natura agnoscit.* VOYEZ BILFINGER DE DEO, ANIMÂ ET MUNDO. On en conclut qu'il faut chercher la cause au-delà de la nature ou hors de son enceinte; cependant la raison nous suggère que nous ne devrions point recourir à une cause surnaturelle, ou placée hors de la nature avant que de connoître parfaitement toutes les causes naturelles, ou les forces que la nature renferme.

courent à ce but & se prêtent des secours mutuels pour y arriver; nous disons que ce corps est en désordre aussitôt que sa tendance est troublée, lorsque quelques-unes de ses parties cessent de concourir à sa conservation, & de remplir les fonctions qui lui sont propres. C'est ce qui arrive dans l'état de maladie, dans lequel néanmoins les mouvemens qui s'excitent dans la machine humaine sont aussi nécessaires, sont réglés par des loix aussi certaines, aussi naturelles, aussi invariables que ceux dont le concours produit la santé: la maladie ne fait que produire en lui une nouvelle suite, un nouvel ordre de mouvemens & de choses. L'homme vient-il à mourir, ce qui nous paroît pour lui le plus grand des désordres, son corps n'est plus le même, ses parties ne concourent plus au même but, son sang ne circule plus, il ne sent plus, il n'a plus d'idées, il ne pense plus, il ne desire plus; la mort est l'époque de la cessation de son existence humaine; sa machine devient une masse inanimée par la soustraction des principes qui le faisoient agir d'une façon déterminée; sa tendance est changée, & tous les mouvemens qui s'excitent dans ses débris conspirent à une fin nouvelle: à ceux dont l'ordre & l'harmonie produisoient la vie, le sentiment, la pensée, les passions, la santé, il succede une suite de mouvemens d'un autre genre, qui se font suivant des loix aussi nécessaires que les premiers: toutes les parties de l'homme mort conspirent à produire ceux que l'on nomme dissolution, fermentation, pourriture; & ces nouvelles façons d'être & d'agir, sont aussi naturelles à l'homme réduit en cet état, que la sensibilité, la pensée, le mouvement périodique du sang, &c. l'étoient à l'homme vivant: son essence étant

Sa n. l. m. 75

changée, sa façon d'agir ne peut être la même; aux mouvemens réglés & nécessaires qui conspirent à produire ce que nous appellons la *vie*, succèdent des mouvemens déterminés qui concourent à produire la dissolution du cadavre, la dispersion de ses parties, la formation de nouvelles combinaisons, d'où résultent de nouveaux êtres: ce qui, comme on a vu ci-devant, est dans l'ordre immuable d'une nature toujours agissante. (17)

ON ne peut donc trop le répéter, relativement au grand ensemble, tous les mouvemens des êtres, toutes leurs façons d'agir ne peuvent être que dans l'ordre & sont toujours conformes à la nature; dans tous les états par lesquels ces êtres sont forcés de passer, ils agissent constamment d'une façon nécessairement subordonnée à l'ensemble universel. Bien plus, chaque être particulier agit toujours dans l'ordre; toutes ses actions, tout le système de ses mouvemens, sont toujours une suite nécessaire de sa façon d'exister durable ou momentanée. L'ordre dans une société politique est l'effet d'une suite nécessaire d'idées, de volontés, d'actions dans ceux qui la composent, dont les mouvemens sont réglés de manière à concourir au maintien de son ensemble ou à sa dissolution. L'homme constitué ou modifié de la manière qui fait ce que nous appellons

(17) „ On s'est accoutumé, dit un auteur anonyme, à penser „ que la vie est le contraire de la mort, qui, paroissant sous l'idée „ de la destruction absolue, a fait qu'on s'est empressé de chercher „ des raisons d'en exempter l'ame, comme si l'ame étoit essentiel- „ ment autre chose que la vie... mais la simple perception nous „ apprend que les opposés de ce genre sont *l'animé & l'inanimé*. „ La mort est si peu opposée à la vie, qu'elle en est le principe: „ du corps d'un seul animal qui a cessé de vivre, il s'en forme mil- „ le autres vivants; tant il est évident que la vie est dans la puis- „ sance de la nature.” *Voyez dissertations mêlées imprimées à Am- „ sterdam, en 1740. pag. 252 & 253.*

un homme vertueux, agit nécessairement d'une façon dont résulte le bien être de ses associés; celui que nous appellons *méchant* agit nécessairement d'une manière dont résulte leur malheur. Leurs natures & leurs modifications étant différentes, ils doivent agir différemment; le système de leurs actions, ou leur *ordre relatif*, est dès lors essentiellement différent.

AINSI l'ordre & le désordre dans les êtres particuliers ne sont que des manières d'envisager les effets naturels & nécessaires qu'ils produisent relativement à nous-mêmes. Nous craignons le méchant & nous disons qu'il porte le désordre dans la société, parce qu'il trouble sa tendance & met obstacle à son bonheur. Nous évitons une pierre qui tombe, parce qu'elle dérangerait en nous l'ordre des mouvemens nécessaires à notre conservation. Cependant l'ordre & le désordre sont toujours, comme on a vu, des suites également nécessaires de l'état durable ou passager des êtres. Il est dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il est de son essence de brûler; il est dans l'ordre que le méchant nuise, parce qu'il est de son essence de nuire; mais d'un autre côté il est dans l'ordre qu'un être intelligent s'éloigne de ce qui peut lui nuire, & s'efforce de s'écarter de ce qui peut le troubler dans sa façon d'exister. Un être que son organisation rend sensible, doit, d'après son essence, fuir tout ce qui peut endommager ses organes, & mettre son existence en danger.

Nous appellons *intelligens* les êtres organisés à notre manière, dans lesquels nous voyons des facultés propres à se conserver, à se maintenir dans
l'ordre

l'ordre qui leur convient, à prendre les moyens nécessaires pour parvenir à cette fin, avec la conscience de leurs mouvemens propres. D'où l'on voit que la faculté que nous nommons *intelligence*, consiste dans le pouvoir d'agir conformément à un but que nous connoissons dans l'être à qui nous l'attribuons; nous regardons comme privés d'intelligence, les êtres dans lesquels nous ne trouvons ni la même conformation qu'à nous-mêmes, ni les mêmes organes, ni les mêmes facultés, en un mot, dont nous ignorons l'essence, l'énergie, le but & conséquemment l'ordre qui leur convient. Le tout ne peut point avoir de but, puisqu'il n'y a hors de lui rien où il puisse tendre; les parties qu'il renferme ont un but. Si c'est en nous-mêmes que nous puisons l'idée de *l'ordre*, c'est encore en nous-mêmes que nous puisons celle de *l'intelligence*. Nous la refusons à tous les êtres qui n'agissent point à notre manière; nous l'accordons à ceux que nous supposons agir comme nous; nous nommons ceux-ci des *agens intelligens*; nous disons que les autres sont des causes aveugles, des agens inintelligens qui agissent au *hasard*; mot vuide de sens que nous opposons toujours à celui d'intelligence, sans y attacher d'idée certaine.

EN effet nous attribuons au hasard tous les effets dont nous ne voyons point la liaison avec leurs causes. Ainsi nous nous servons du mot *hasard* pour couvrir notre ignorance de la cause naturelle qui produit les effets que nous voyons, par des moyens dont nous n'avons point d'idées, ou qui agit d'une manière dans laquelle nous ne voyons point d'ordre ou de système suivi d'actions semblables aux nôtres. Dès que nous vo-

yons ou croyons voir de l'ordre, nous attribuons cet ordre à une *intelligence*, qualité pareillement empruntée de nous-mêmes & de notre façon propre d'agir & d'être affectés.

UN être *intelligent*, c'est un être qui pense, qui veut, qui agit pour parvenir à une fin. Or pour penser, pour vouloir, pour agir à notre manière, il faut avoir des organes & un but semblables aux nôtres. Ainsi, dire que la nature est gouvernée par une intelligence, c'est prétendre qu'elle est gouvernée par un être pourvu d'organes, attendu que sans organes il ne peut y avoir ni perception, ni idée, ni intuition, ni pensée, ni volonté, ni plan, ni action.

L'HOMME se fait toujours le centre de l'univers; c'est à lui-même qu'il rapporte tout ce qu'il y voit; dès qu'il croit entrevoir une façon d'agir qui a quelques points de conformité avec la sienne, ou quelques phénomènes qui l'intéressent, il les attribue à une cause qui lui ressemble, qui agit comme lui, qui a ses mêmes facultés, ses mêmes intérêts, ses mêmes projets, sa même tendance; en un mot, il s'en fait le modèle. C'est ainsi que l'homme ne voyant hors de son espèce que des êtres agissant différemment de lui, & croyant cependant remarquer dans la nature un ordre analogue à ses propres idées, des vues conformes aux siennes, s'imagina que cette nature étoit gouvernée par une cause intelligente à sa manière, à laquelle il fit honneur de cet ordre qu'il crut voir, & des vues qu'il avoit lui-même. Il est vrai que l'homme se sentant incapable de produire les effets vastes & multipliés qu'il voyoit s'opérer dans l'univers, fut forcé de

mettre une différence entre lui & cette cause invisible qui produisoit de si grands effets; il crut lever la difficulté en exagérant en elle toutes les facultés qu'il possédoit lui-même. C'est ainsi que peu-à-peu il parvint à se former une idée de la cause intelligente qu'il plaça au dessus de la nature, pour présider à tous ses mouvemens, dont il la crut incapable par elle-même: il s'obstina toujours à la regarder comme un amas informe de matieres mortes & inertes, qui ne pouvoit produire aucuns des grands effets, des phénomènes réglés dont résulte ce qu'il appelle *l'ordre de l'univers*. (18)

D'où l'on voit que c'est faute de connoître les forces de la nature ou les propriétés de la matiere, que l'on a multiplié les êtres sans nécessité, & qu'on a supposé l'univers sous l'empire d'une cause intelligente, dont l'homme fut & fera toujours le modele; il ne fera que la rendre inconcevable, lorsqu'il en voudra trop étendre les facultés; il l'anéantira ou la rendra tout-à-fait impossible, quand dans cette intelligence il voudra supposer des qualités incompatibles, comme il y sera forcé pour se rendre raison des effets contradictoires & déordonnés que l'on voit dans le monde: en effet nous voyons des désordres dans ce monde dont le bel ordre oblige, nous dit-on, de reconnoître l'ouvrage d'une intelligence souveraine; cepen-

(18) Anaxagore fut, dit-on, le premier qui supposa l'univers créé & gouverné par une *intelligence* ou un par un *entendement*. Aristote lui reprochoit d'employer cette intelligence à la production des choses comme un *Dieu - Machine*, c'est-à-dire, lorsque toutes les bonnes raisons lui manquoient. Voyez le *Dictionnaire de Bayle* article ANAXAGORAS, Note E. On est, sans doute, fondé à faire le même reproche à tous ceux qui se servent du mot *intelligence*, pour trancher les difficultés.

dant ces défordres démentent & le plan, & le pouvoir, & la sagesse, & la bonté qu'on lui suppose, & l'ordre merveilleux dont on lui fait honneur.

ON nous dira, fans doute, que la nature renfermant & produisant des êtres intelligens, ou doit être intelligente elle-même, ou doit être gouvernée par une cause intelligente. Nous répondrons que l'intelligence est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire, constitués & combinés d'une manière déterminée, d'où résultent de certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers d'après les différens effets que ces êtres produisent. Le vin n'a pas les qualités que nous appellons *esprit* ou *courage*; cependant nous voyons qu'il en donne quelquefois à des hommes que nous en supposons totalement dépourvus. Nous ne pouvons appeler la nature *intelligente* à la manière de quelques-uns des êtres qu'elle renferme, mais elle peut produire des êtres intelligens, en rassemblant des matières propres à former des corps organisés d'une façon particulière, d'où résulte la faculté que nous nommons *intelligence*, & les façons d'agir qui sont des suites nécessaires de cette propriété. Je le répète, pour avoir de l'intelligence, des desseins & des vues; il faut avoir des idées; pour avoir des idées, il faut avoir des organes & des sens, ce que l'on ne dira point de la nature ni de la cause que l'on suppose présider à ses mouvemens. Enfin l'expérience nous prouve que les matières que nous regardons comme inertes & mortes, prennent de l'action, de l'intelligence, de la vie, quand elles sont combinées de certaines façons.

IL faut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que l'ordre n'est jamais que l'enchaînement uniforme & nécessaire des causes & des effets, ou la suite des actions qui découlent des propriétés des êtres, tant qu'ils demeurent dans un état donné; que le *désordre* est le changement de cet état; que tout est nécessairement en ordre dans l'univers, où tout agit & se meut d'après les propriétés des êtres; qu'il ne peut y avoir ni désordre ni mal réel dans une nature où tout suit les loix de sa propre existence. Qu'il n'y a ni *hasard* ni rien de fortuit dans cette nature, où il n'est point d'effet sans cause suffisante, & où toutes les causes agissent suivant des loix fixes, certaines, dépendantes de leurs propriétés essentielles, ainsi que des combinaisons & des modifications qui constituent leur état permanent ou passager. Que l'intelligence est une façon d'être & d'agir propre à quelques êtres particuliers, & que si nous voulions l'attribuer à la nature, elle ne seroit en elle que la faculté de se conserver par des moyens nécessaires dans son existence agissante. En refusant à la nature l'intelligence dont nous jouissons nous-mêmes; en rejetant la cause intelligente que l'on suppose son moteur ou le principe de l'ordre que nous y trouvons, nous ne donnons rien au hasard, ni à une force aveugle, mais nous attribuons tout ce que nous voyons à des causes réelles & connues, ou faciles à connoître. Nous reconnoissons que tout ce qui existe est une suite des propriétés inhérentes à la matiere éternelle, qui, par ses mélanges, ses combinaisons & ses changemens de formes, produit l'ordre, le désordre & les variétés que nous voyons. C'est nous qui sommes aveugles, lorsque nous imaginons des causes aveugles; nous ignorons les forces & les loix de

la nature, lorsque nous attribuons ses effets au *hasard*; nous ne sommes pas plus instruits, lorsque nous les donnons à une intelligence, dont l'idée n'est jamais empruntée que de nous-mêmes & ne s'accorde jamais avec les effets que nous lui attribuons: nous imaginons des mots pour suppléer aux choses, & nous croyons nous entendre, à force d'obscurcir des idées que nous n'osons jamais nous définir ni nous analyser.



C H A P I T R E VI.

De l'homme; de sa distinction en homme physique & en homme moral; de son origine.

APPLIQUONS maintenant aux êtres de la nature qui nous intéressent le plus, les loix générales qui viennent d'être examinées; voyons en quoi l'homme peut différer des autres êtres qui l'entourent; examinons s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformité qui font que, notwithstanding les différences subsistantes entre eux & lui à certains égards, il ne laisse pas d'agir suivant les regles universelles auxquelles tout est soumis. Enfin voyons si les idées qu'il s'est faites de lui-même, en méditant son propre être, sont chimeriques ou fondées.

L'HOMME occupe une place parmi cette foule d'êtres dont la nature est l'assemblage: son essence, c'est-à-dire la façon d'être qui le distingue, le rend susceptible de différentes façons d'agir ou

de mouvemens, dont les uns sont simples & visibles, tandis que les autres sont compliqués & cachés. Sa vie n'est qu'une longue suite de mouvemens nécessaires & liés, qui ont pour principes, soit des causes renfermées au dedans de lui même, telles que son sang, ses nerfs, ses fibres, ses chairs, ses os, en un mot les matieres tant solides que fluides dont son ensemble, ou son corps est composé; soit des causes extérieures qui en agissant sur lui, le modifient diversement, telles que l'air dont il est environné, les alimens dont il se nourrit, & tous les objets dont ses sens sont continuellement frappés, & qui, par conséquent, operent en lui des changemens continuels.

AINSI que tous les êtres, l'homme tend à conserver l'existence qu'il a reçue; il résiste à sa destruction, il éprouve la force d'inertie, il gravite sur lui-même, il est attiré par les objets qui lui sont analogues, il est repoussé par ceux qui lui sont contraires, il cherche les uns, il fuit, ou s'efforce d'écarter les autres. Ce sont ces différentes façons d'agir & d'être modifié, dont l'homme est susceptible, que l'on a désignées sous des noms divers: nous aurons bientôt occasion de les examiner en détail.

QUELQUE merveilleses, quelque cachées, quelque compliquées que parbissent ou que soient les façons d'agir, tant visibles qu'intérieures, de la machine humaine, si nous les examinons de près, nous verrons que toutes ses opérations, ses mouvemens, ses changemens, ses différens états, ses révolutions sont réglés constamment par les mêmes loix que la nature prescrit à tous les êtres

qu'elle fait naître, qu'elle développe, qu'elle enrichit de facultés, qu'elle accroît, qu'elle conserve pendant un tems, & qu'elle finit par détruire ou décomposer, en leur faisant changer de forme.

L'HOMME dans son origine n'est qu'un point imperceptible, dont les parties sont informes, dont la mobilité & la vie échappent à nos regards, en un mot, dans lequel nous n'apercevons aucuns signes des qualités que nous appellons *sentiment*, *intelligence*, *pensée*, *force*, *raison*, &c. Placé dans la matrice qui lui convient, ce point se développe, il s'étend, il s'accroît par l'addition continuelle de matieres analogues à son être qu'il attire, qui se combinent & s'assimilent avec lui. Sorti de ce lieu propre à conserver, à développer, à fortifier pendant quelque tems les foibles rudimens de sa machine, il devient adulte; son corps a pris alors une étendue considérable, ses mouvemens sont marqués, il est sensible dans toutes ses parties, il est devenu une masse vivante & agissante, c'est-à-dire, qui sent, qui pense, qui remplit les fonctions propres aux êtres de l'espece humaine; elle n'en est devenue susceptible, que parce qu'elle s'est peu-à-peu accrue, nourrie, réparée, à l'aide de l'attraction & de la combinaison continuelle qui s'est faite en elle, de matieres du genre de celles que nous jugeons inertes, insensibles, inanimées; ces matieres néanmoins sont parvenues à former un tout agissant, vivant, sentant, jugeant, raisonnant, voulant, délibérant, choisissant, capable de travailler plus ou moins efficacement à sa propre conservation, c'est-à-dire au maintien de l'harmonie dans sa propre existence.

Tous les mouvemens ou changemens que l'homme éprouve dans le cours de sa vie, soit de la part des objets extérieurs, soit de la part des substances renfermées en lui-même, sont ou favorables ou nuisibles à son être, le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le désordre, sont tantôt conformes & tantôt contraires à la tendance essentielle à cette façon d'exister, en un mot, sont agréables ou fâcheux; il est forcé par sa nature d'approuver les uns & de désapprouver les autres; les uns le rendent heureux, les autres le rendent malheureux; les uns deviennent les objets de ses desirs, les autres de ses craintes.

DANS tous les phénomènes que l'homme nous présente depuis sa naissance jusqu'à sa fin, nous ne voyons qu'une suite de causes & d'effets nécessaires & conformes aux loix communes à tous les êtres de la nature. Toutes ses façons d'agir, ses sensations, ses idées, ses passions, ses volontés, ses actions sont des suites nécessaires de ses propriétés & de celles qui se trouvent dans les êtres qui le remuent. Tout ce qu'il fait & tout ce qui se passe en lui, sont des effets de la force d'inertie, de la gravitation sur soi, de la vertu attractive & répulsive, de la tendance à se conserver, en un mot, de l'énergie qui lui est commune avec tous les êtres que nous voyons; elle ne fait que se montrer dans l'homme d'une façon particulière, qui est dûe à sa nature particulière, par laquelle il est distingué des êtres d'un système ou d'un ordre différent.

LA source des erreurs dans lesquelles l'homme est tombé, lorsqu'il s'est envisagé lui-même, est venue, comme nous aurons bientôt occasion de le

montrer, de ce qu'il a cru se mouvoir de lui-même, agir toujours par sa propre énergie; dans ses actions & dans les volontés, qui en sont les mobiles, être indépendant des loix générales de la nature & des objets que, souvent à son insçu & toujours malgré lui, cette nature fait agir sur lui: s'il se fût attentivement examiné, il eût reconnu que tous ses mouvemens ne sont rien moins que spontanés; il eût trouvé que sa naissance dépend de causes entièrement hors de son pouvoir, que c'est sans son aveu qu'il entre dans le système où il occupe une place; que depuis le moment où il naît jusqu'à celui où il meurt, il est continuellement modifié par des causes qui, malgré lui, influent sur sa machine, modifient son être & disposent de sa conduite. La moindre réflexion ne suffit-elle pas pour lui prouver que les solides & les fluides dont son corps est composé; que son mécanisme caché qu'il croit indépendant des causes extérieures, sont perpétuellement sous l'influence de ces causes, & seroient sans elle dans une incapacité totale d'agir? Ne voit-il pas que son tempérament ne dépend aucunement de lui-même, que ses passions sont des suites nécessaires de ce tempérament, que ses volontés & ses actions sont déterminées par ces mêmes passions & par des opinions qu'il ne s'est pas données? Son sang plus ou moins abondant ou échauffé, ses nerfs & ses fibres plus ou moins tendus ou relâchés, ses dispositions durables ou passagères, ne décident-elles pas à chaque instant de ses idées, de ses mouvemens, soit visibles, soit cachés, & l'état où il se trouve ne dépend-il pas nécessairement de l'air diversément modifié, des alimens qui le nourrissent, des combinaisons secrètes qui se font en lui-même, & qui conservent l'ordre, ou portent le désordre

dans sa machine? En un mot tout auroit dû convaincre l'homme, qu'il est dans chaque instant de sa durée un instrument passif entre les mains de la nécessité.

DANS un monde où tout est lié, où toutes les causes sont enchaînées les unes aux autres, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante & isolée. C'est donc la nature toujours agissante qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire; c'est elle qui élabore & combine les élémens dont il doit être composé; c'est elle qui lui donne son être, sa tendance, sa façon particulière d'agir; c'est elle qui le développe, qui l'accroît, qui le conserve pour un tems, pendant lequel il est forcé de remplir sa tâche; c'est elle qui place sur son chemin les objets & les événemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable & tantôt nuisible pour lui. C'est elle qui lui donnant le sentiment, le met à portée de choisir les objets & de prendre les moyens les plus propres à se conserver; c'est elle qui, lorsqu'il a fourni sa carrière, le conduit à sa perte & lui fait ainsi subir une loi générale & constante dont rien n'est exempté. C'est ainsi que le mouvement fait naître l'homme, le soutient quelque tems, & enfin le détruit, ou l'oblige de rentrer dans le sein d'une nature qui bientôt le reproduira épar^s sous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ses parties parcoureront de même les différens périodes, aussi nécessairement, que le tout avoit parcouru ceux de son existence précédente.

LES êtres de l'espece humaine sont, ainsi que tous les autres, susceptibles de deux sortes de mouvemens; les uns sont des mouvemens de masse

par lesquels le corps entier ou quelques-unes de ses parties sont visiblement transférées d'un lieu dans un autre; les autres sont des mouvemens internes & cachés, dont quelques-uns sont sensibles pour nous, tandis que d'autres se font à notre insçu, & ne se font deviner que par les effets qu'ils produisent au-dehors. Dans une machine très composée, formée par la combinaison d'un grand nombre de matières, variée pour les propriétés, pour les proportions, pour les façons d'agir, les mouvemens deviennent nécessairement très compliqués; leur lenteur aussi bien que leur rapidité les dérobent souvent aux observations de celui même dans lequel ils se passent.

NE soyons donc pas surpris si l'homme rencontre tant d'obstacles, lorsqu'il voulut se rendre compte de son être & de sa façon d'agir; & s'il imagina de si étranges hypothèses pour expliquer les jeux cachés de sa machine, qu'il vit se mouvoir d'une façon qui lui parut si différente de celle des autres êtres de la nature. Il vit bien que son corps & ses différentes parties agissoient; mais souvent il ne put voir ce qui les portoit à l'action: il crut donc renfermer au-dedans de lui-même un principe moteur, distingué de sa machine, qui donnoit secrètement l'impulsion aux ressorts de cette machine, se mouvoit par sa propre énergie, & agissoit suivant des loix totalement différentes de celles qui reglent les mouvemens de tous les autres êtres. Il avoit la conscience de certains mouvemens internes qui se faisoient sentir à lui; mais comment concevoir que ces mouvemens invisibles pussent souvent produire des effets si frappants? Comment comprendre qu'une idée fugitive, qu'un

acte imperceptible de la pensée pussent souvent porter le trouble & le désordre dans tout son être? En un mot il crut appercevoir en lui-même une substance distinguée de lui, douée d'une force secrète dans laquelle il supposa des caractères entièrement différens de ceux des causes visibles qui agissoient sur ses organes, ou de ceux de ces organes mêmes. Il ne fit point attention que la cause primitive qui fait qu'une pierre tombe, ou que son bras se meut, est peut-être aussi difficile à concevoir ou à expliquer, que celle du mouvement interne dont la pensée & la volonté sont les effets. Ainsi faute de méditer la nature, de l'envisager sous ses vrais points de vue, de remarquer la conformité & la simultanéité des mouvemens de ce prétendu moteur & de ceux de son corps ou de ses organes matériels, il jugea qu'il étoit non seulement un être à part, mais encore d'une nature différente de tous les êtres de la nature, d'une essence plus simple, & qui n'avoit rien de commun avec tout ce qu'il voyoit. (19)

C'EST de là que sont venues successivement les notions de *spiritualité*, d'*immaterialité*, d'*immortalité*, & tous les mots vagues que l'on inventa peu-à-peu à force de subtiliser, pour marquer les attributs de la substance inconnue que l'homme croyoit renfermer en lui-même, & qu'il jugeoit

(19) „ Il faudroit, dit un auteur anonyme, définir la vie avant de raisonner de l'ame; mais c'est ce que j'estime impossible, parce que, dans la nature, il y a des choses uniques & si simples que l'imagination ne peut ni les diviser, ni les réduire à des choses plus simples qu'elles-mêmes; telles sont la vie, la blancheur, la lumière que l'on n'a pu définir que par leurs effets." *Voyez dissertations mêlées pag. 252.* La vie est l'assemblage des mouvemens propres à l'être organisé, & le mouvement ne peut être qu'une propriété de la matière.

être le principe caché de ses actions visibles. Pour couronner les conjectures hasardées que l'on avoit faites sur cette force motrice, on supposa que, différente de tous les autres êtres & du corps qui lui seroit d'enveloppe, elle ne devoit point comme eux subir de dissolution; que sa parfaite simplicité l'empêchoit de pouvoir se décomposer ou changer de formes, en un mot, qu'elle étoit, par son essence, exempte des révolutions auxquelles on voyoit le corps sujet, ainsi que tous les êtres composés dont la nature est remplie.

A I N S I l'homme devint double; il se regarda comme un tout composé par l'assemblage inconcevable de deux natures différentes, & qui n'avoient point d'analogie entre elles. Il distingua deux substances en lui-même; l'une visiblement soumise aux influences des êtres grossiers, & composée de matières grossières & inertes, fut nommée *corps*; l'autre, que l'on supposa simple, d'une essence plus pure, fut regardée comme agissante par elle-même & donnant le mouvement au corps avec lequel elle se trouvoit miraculeusement unie; celle-ci fut nommée *ame*, ou *esprit*; & les fonctions de l'une furent nommées *physiques*, *corporelles*, *matérielles*; les fonctions de l'autre furent appelées *spirituelles* & *intellectuelles*; l'homme considéré relativement aux premières, fut appelé *l'homme physique*; & quand on le considéra relativement aux dernières, il fut désigné sous le nom *d'homme moral*.

C E S distinctions adoptées aujourd'hui par la plupart des philosophes, ne sont fondées que sur des suppositions gratuites. Les hommes ont toujours cru remédier à l'ignorance des choses

en inventant des mots, auxquels il ne purent jamais attacher un vrai sens. On s'imagina que l'on connoissoit la matiere, toutes ses propriétés, toutes ses facultés, ses ressources & ses différentes combinaisons, parce qu'on en avoit entrevu quelques qualités superficielles; l'on ne fit réellement qu'obscurcir les foibles idées que l'on avoit pu s'en former, en lui associant une substance beaucoup moins intelligible qu'elle-même. C'est ainsi que des spéculateurs, en créant des mots & en multipliant les êtres, n'ont fait que se plonger dans des embarras plus grands, que ceux qu'ils vouloient éviter, & mettre des obstacles aux progrès des connoissances: dès que les faits leur ont manqué, ils ont eu recours à des conjectures, qui bientôt pour eux se sont changées en réalités, & leur imagination, que l'expérience ne guidoit plus, s'est enfoncée sans retour dans le labyrinthe d'un monde idéal & intellectuel, qu'elle seule avoit enfanté: il fut presque impossible de l'en tirer pour la remettre dans le bon chemin, dont il n'y a que l'expérience qui puisse donner le fil. Elle nous montrera que dans nous-mêmes, ainsi que dans tous les objets qui agissent sur nous, il n'y a jamais que de la matiere douée de propriétés différentes, diversement combinée, diversement modifiée, & qui agit en raison de ses propriétés. En un mot, l'homme est un tout organisé, composé de différentes matieres; de même que toutes les autres productions de la nature, il suit des loix générales & connues, ainsi que des loix ou des façons d'agir qui lui sont particulieres & inconnues.

A I N S I, lorsqu'on demandera ce que c'est que l'homme? Nous dirons que c'est un être maté-

riel, organisé ou conformé de maniere à sentir, à penser, à être modifié de certaines façons propres à lui seul, à son organisation, aux combinaisons particulieres des matieres qui se trouvent rassemblées en lui. Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'espece humaine? Nous dirons que, de même que tous les autres, l'homme est une production de la nature, qui leur ressemble à quelques égards, & se trouve soumise aux mêmes loix, & qui en differe à d'autres égards, & suit des loix particulieres, déterminées par la diversité de sa conformation. Si l'on demande d'où l'homme est venu? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de résoudre cette question, & qu'elle ne peut nous intéresser véritablement; il nous suffit de sçavoir que l'homme existe & qu'il est constitué de maniere à produire les effets dont nous le voyons susceptible.

MAIS, dira-t-on, l'homme a-t-il toujours existé? L'espece humaine a-t-elle été produite de toute éternité? ou bien n'est-elle qu'une production instantanée de la nature? Y a-t-il eu de tout tems des hommes semblables à nous, & y en aura-t-il toujours? Y a-t-il eu de tout tems des mâles & des femelles? Y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres son descendus? L'animal a-t-il été antérieur à l'œuf, ou l'œuf a-t-il précédé l'animal? Les especes sans commencement, seront-elles aussi sans fin? Ces especes sont-elles indéstructibles, ou passent-elles comme les individus? l'homme a-t-il toujours été ce qu'il est, ou bien avant de parvenir à l'état où nous le voyons, a-t-il été obligé de passer par une infinité de développemens successifs? L'homme peut-il enfin se flatter

ter d'être parvenu à un état fixe, ou bien l'espèce humaine doit-elle encore changer? Si l'homme est le produit de la nature, on nous demandera si nous croyons que cette nature puisse produire des êtres nouveaux & faire disparaître les espèces anciennes? Enfin dans cette supposition l'on voudra savoir pourquoi la nature ne produit pas sous nos yeux des êtres nouveaux ou des espèces nouvelles?

IL paroît que l'on peut prendre sur toutes ces questions, indifférentes au fond de la chose, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience, c'est à l'hypothèse à fixer une curiosité, qui s'élançe toujours au-delà des bornes prescrites à notre esprit. Cela posé, le contemplateur de la nature dira, qu'il ne voit aucune contradiction à supposer que l'espèce humaine, telle qu'elle est aujourd'hui, a été produite, soit dans le tems, soit de toute éternité; il n'en voit pas davantage à supposer que cette espèce soit arrivée par différens passages ou développemens successifs, à l'état où nous la voyons. La matiere est éternelle & nécessaire, mais ses combinaisons & ses formes sont passageres & contingentes, & l'homme est-il autre chose que de la matiere combinée, dont la forme varie à chaque instant?

CEPENDANT quelques réflexions semblent favoriser ou rendre plus probable l'hypothèse que l'homme est une production faite dans le tems, particuliere au Globe que nous habitons, qui par conséquent ne peut dater que de la formation de ce globe lui même, & qui est un résultat des loix particulieres qui le dirigent. L'existence est essentielle à l'univers, où à l'assemblage total de

matieres essentiellement diverses que nous voyons, mais les combinaisons & les formes ne leur sont point essentielles. Cela posé, quoique les matieres qui composent notre terre aient toujours existé, cette terre n'a point toujours eu sa forme & ses propriétés actuelles: peut-être cette terre est-elle une masse détachée dans le tems de quelque autre corps céleste: peut-être est-elle le résultat de ces taches ou de ces croûtes que les astronomes apperçoivent sur le disque du soleil, qui de-là ont pu se répandre dans notre système planétaire: peut-être ce globe est-il une comete éteinte & déplacée, qui occupoit autrefois une autre place dans les régions de l'espace, & qui conséquemment étoit alors en état de produire des êtres très différens de ceux que nous y trouvons maintenant, vût que pour lors sa position & sa nature devoit rendre toutes ses productions différentes de celles qu'il nous offre aujourd'hui.

QUELQUE soit la supposition que l'on adopte, les plantes, les animaux, les hommes peuvent être regardés comme des productions particulièrement inhérentes & propres à notre globe, dans la position ou dans les circonstances où il se trouve actuellement; ces productions changeroient si ce globe par quelque révolution venoit à changer de place. Ce qui paroît fortifier cette hypothese, c'est que sur notre globe lui-même toutes les productions varient en raison de ses différens climats. Les hommes, les animaux, les végétaux & les minéraux ne sont point les mêmes par-tout, ils varient quelquefois d'une façon très sensible à une distance peu considérable. L'Eléphant est indigene à la zone torride; le Renne est propre aux climats glacés du Nord; l'Indostan est la pa-

trie du Diamant, qui ne se rencontre point dans nos contrées; l'ananas croit en Amérique à l'air libre, il ne vient dans nos pays que lorsque l'art lui fournit un soleil analogue à celui qu'il exige; enfin les hommes varient dans les différens climats pour la couleur, pour la taille, pour la conformation, pour la force, pour l'industrie, pour le courage, pour les facultés de l'esprit: mais qu'est ce qui constitue le climat? C'est la différente position des parties du même globe relativement au soleil; position qui suffit pour mettre une variété sensible entre ses productions.

L'ON peut donc conjecturer avec assez de fondement que, si par quelque accident notre globe venoit à se déplacer, toutes ses productions seroient forcées de changer, vû que les causes n'étant plus les mêmes ou n'agissant plus de la même façon, les effets devroient nécessairement changer. Toutes les productions pour pouvoir se conserver ou se maintenir dans l'existence, ont besoin de se coordonner avec le tout dont elles sont émancipées, sans cela elles ne peuvent subsister. C'est cette faculté de se coordonner, c'est cette coordination relative que nous appellons *l'ordre de l'univers*, c'est son défaut que nous nommons *désordre*. Les productions que nous traitons de *monstrueuses* sont celles qui ne peuvent se coordonner avec les loix générales ou particulières des êtres qui les entourent, ou des touts où elles se trouvent; elles ont pu dans leur formation s'accommoder de ces loix, mais ces loix se sont opposées à leur perfection, ce qui fait qu'elles ne peuvent subsister. C'est ainsi qu'une certaine analogie de conformation entre des animaux d'especes différentes, produit bien des mulets; mais ces mulets ne peuvent

se propager. L'homme ne peut vivre qu'à l'air & le poisson dans l'eau : mettez l'homme dans l'eau & le poisson à l'air, bientôt, faute de pouvoir se coordonner avec les fluides qui les entourent, ces animaux seront détruits. Transportez en imagination un homme de notre planète dans *Saturne*, bientôt sa poitrine sera déchirée par un air trop raréfié, ses membres seront glacés par le froid, il périra faute de trouver les élémens analogues à son existence actuelle : transportez un autre homme dans *Mercur*e, & l'excès de la chaleur l'aura bientôt détruit.

AINSI tout semble nous autoriser à conjecturer que l'espece humaine est une production propre à notre globe, dans la position où il se trouve, & que cette position venant à changer, l'espece humaine changeroit, ou seroit forcée de disparaître, vù qu'il n'y a que ce qui peut se coordonner avec le tout, ou s'enchaîner avec lui, qui puisse subsister. C'est cette aptitude dans l'homme à se coordonner avec le tout qui, non seulement lui donne l'idée de l'ordre, mais encore qui lui fait dire que *tout est bien*, tandis que tout n'est que ce qu'il peut être ; tandis que ce tout est nécessairement ce qu'il est ; tandis qu'il n'est *positivement* ni bien ni mal. Il ne faut que déplacer un homme pour lui faire accuser l'univers de désordre.

CES réflexions semblent contrarier les idées de ceux qui ont voulu conjecturer que les autres Planètes étoient habitées comme la nôtre par des êtres semblables à nous. Mais si le *Lapon* diffère d'une façon si marquée du *Hottentot*, quelle différence ne devons-nous pas supposer entre un ha-

bitant de notre Planete & un habitant de *Saturne* ou de *Vénus*?

QUOIQV'IL en soit, si l'on nous oblige de remonter par l'imagination à l'origine des choses & au berceau du genre humain, nous dirons qu'il est probable que l'homme fut une suite nécessaire du débrouillement de notre globe, ou l'un des résultats des qualités, des propriétés, de l'énergie dont il fut susceptible dans sa position présente; qu'il naquit mâle & femelle; que son existence est coordonnée avec celle de ce globe; que tant que cette coordination subsistera, l'espece humaine se conservera, se propagera d'après l'impulsion & les loix primitives qui l'ont jadis fait éclore: que si cette coordination venoit à cesser, ou si la terre déplacée cessoit de recevoir les mêmes impulsions ou influences de la part des causes qui agissent actuellement sur elle & qui lui donnent son énergie, l'espece humaine changeroit pour faire place à des êtres nouveaux, propres à se coordonner avec l'état qui succéderoit à celui que nous voyons subsister maintenant.

EN supposant donc des changemens dans la position de notre globe, l'homme primitif différoit, peut-être, plus de l'homme actuel, que le quadrupede ne differe de l'insecte. Ainsi l'homme, de même que tout ce qui existe sur notre globe & dans tous les autres, peut être regardé comme dans une vicissitude continuelle. Ainsi le dernier terme de l'existence de l'homme, nous est aussi inconnu & aussi indifférent que le premier. Ainsi il n'y a nulle contradiction à croire que les especes varient sans cesse, & il nous est aussi impossible de

ſçavoir ce qu'elles deviendront, que de ſçavoir ce qu'elles ont été.

A L'ÉGARD de ceux qui demandent pourquoi la nature ne produit pas des êtres nouveaux, nous leur demanderons à notre tour ſur quel fondement ils ſuppoſent ce fait? Qu'eſt-ce qui les autorife à croire cette ſtérilité de la nature? Sçavent-ils ſi dans les combinaifons qui ſe font à chaque inſtant, la nature n'eſt point occupée à produire des êtres nouveaux à l'inſçu de ſes obſervateurs? Qui leur a dit ſi cette nature ne rasſemble point actuellement dans ſon laboratoire immense les élémens propres à faire éclore des générations toutes nouvelles, qui n'auront rien de commun avec celles des eſpeces exiſtantes à préſent? Quelle abſurdité ou quelle inconſéquence y a-t-il donc à imaginer que l'homme, le cheval, le poiſſon, l'oiſeau ne feront plus? Ces animaux ſont-ils donc d'une néceſſité indiſpenſable à la nature, & ne pourroit-elle ſans eux continuer ſa marche éternelle? Tout ne change-t-il pas au-tour de nous? Ne changeons-nous pas nous-mêmes? N'eſt-il pas évident que l'univers entier n'a pas été, dans ſon éternelle durée antérieure, rigoureuſement le même qu'il eſt, & qu'il n'eſt pas poſſible que, dans ſon éternelle durée poſtérieure, il ſoit à la rigueur un inſtant le même qu'il eſt? Comment donc prétendre deviner ce que la ſucceſſion infinie de déſtructions & de réproductions, de combinaifons & de diſſolutions, de métamorphoſes, de changemens, de tranſpoſitions pourra par la ſuite amener? Des ſoleils s'éteignent & s'encroûtent, des planetes périffent & ſe diſperſent dans les plaines des airs; d'autres ſoleils s'allument, de nouvelles planetes ſe forment pour faire leurs révolutions

ou pour décrire de nouvelles routes, & l'homme, portion infiniment petite d'un globe, qui n'est lui-même qu'un point imperceptible dans l'immensité, croit que c'est pour lui que l'univers est fait, s'imaginer qu'il doit être le confident de la nature, se flatte d'être éternel, se dit le Roi de l'univers!

O HOMME! ne concevras-tu jamais que tu n'es qu'un Ephemere? Tout change dans l'univers; la nature ne renferme aucunes formes constantes; & tu prétendrais que ton espece ne peut point disparaître, & doit être exceptée de la loi générale qui veut que tout s'altère! Hélas! dans ton être actuel n'es-tu pas soumis à des altérations continuelles? Toi qui dans ta folie prend arrogamment le titre de *Roi de la nature!* Toi qui mesures & la terre & les cieus! Toi, pour qui ta vanité s'imaginer que le tout a été fait, parce que tu es intelligent; il ne faut qu'un léger accident, qu'un atôme déplacé, pour te faire périr, pour te dégrader, pour te ravir cette intelligence dont tu parois si fier!

Si l'on se refusoit à toutes les conjectures précédentes, & si l'on prétendoit que la nature agit par une certaine somme de loix immuables & générales; si l'on croyoit que l'homme, le quadrupede, le poisson, l'insecte, la plante &c. sont de toute éternité & demeurent éternellement ce qu'ils sont; si l'on vouloit que de toute éternité les astres eussent brillé au firmament; si l'on disoit qu'il ne faut pas plus demander pourquoi l'homme est tel qu'il est, que demander pourquoi la nature est telle que nous la voyons, ou pourquoi le monde existe, nous ne nous y opposerons pas. Quel-

que soit le systême qu'on adopte, il répondra peut-être également bien aux difficultés dont on s'embarasse, & considérées de près, on verra qu'elles ne font rien aux vérités que nous avons posées d'après l'expérience. Il n'est pas donné à l'homme de tout sçavoir; il ne lui est pas donné de connoître son origine; il ne lui est pas donné de pénétrer dans l'essence des choses ni de remonter aux premiers principes; mais il lui est donné d'avoir de la raison, de la bonne foi, de convenir ingénument qu'il ignore ce qu'il ne peut sçavoir, & de ne point substituer des mots inintelligibles & des suppositions absurdes à ses incertitudes. Ainsi nous dirons à ceux qui, pour trancher les difficultés, prétendent que l'espece humaine descend d'un premier homme & d'une première femme, créés par la divinité, que nous avons quelques idées de la nature & que nous n'en avons aucune de la divinité ni de la création, & que se servir de ces mots, c'est ne dire qu'en d'autres termes que l'on ignore l'énergie de la nature & qu'on ne sçait point comment elle a pu produire les hommes que nous voyons. (20)

CONCLUONS donc que l'homme n'a point de raisons pour se croire un être privilégié dans la nature; il est sujet aux mêmes vicissitudes que toutes ses autres productions. Ses prétendues prérogatives ne sont fondées que sur une erreur. Qu'il s'éleve par la pensée au dessus du globe qu'il habite, & il envisagera son espece du même oeil que tous les autres êtres: il verra que, de même que chaque arbre produit des fruits en raison de

(20) *Ut Tragici poëtae confugiunt ad Deum aliquem, cum aliter explicare argumenti exitum non possunt. CICERO DE DIVINATIONE LIB. II. Il dit encore: magna stultitia est earum rerum Deos sacros effectores, causas rerum non quærerere. IBIDEM.*

son espece, chaque homme agit en raison de son énergie particuliere & produit des fruits, des actions, des ouvrages également nécessaires. Il sentira que l'illusion qui le prévient en faveur de lui-même, vient de ce qu'il est spectateur à la fois & partie de l'univers. Il reconnoitra que l'idée d'excellence qu'il attache à son être, n'a d'autre fondement que son intérêt propre & la prédilection qu'il a pour lui-même.



CHAPITRE VII.

De l'ame & du système de la spiritualité.

APRÈS avoir gratuitement supposé deux substances distinguées dans l'homme, on prétendit, comme on a vu, que celle qui agissoit invisiblement au-dedans de lui-même étoit essentiellement différente de celle qui agissoit au-dehors, on désigna la premiere, comme nous avons dit, sous le nom *d'esprit* ou *d'ame*. Mais si nous demandons ce que c'est qu'un *esprit*? Les modernes nous répondent que le fruit de toutes leurs recherches métaphysiques, s'est borné à leur apprendre que ce qui fait agir l'homme, est une substance d'une nature inconnue, tellement simple, indivisible, privée d'étendue, invisible, impossible à saisir par les sens, que ses parties ne peuvent être séparées même par abstraction ou par la pensée. Mais comment concevoir une pareille substance qui n'est qu'une négation de tout ce que nous connoissons? Comment se faire une idée d'une substance privée d'étendue & néanmoins agissante sur

nos sens, c'est-à-dire, sur des organes matériels qui ont de l'étendue? Comment un être sans étendue peut-il être mobile & mettre de la matière en mouvement? Comment une substance dépourvue de parties peut-elle répondre successivement à différentes parties de l'espace?

EN effet, comme tout le monde en convient, le mouvement est le changement successif des rapports d'un corps avec différens points d'un lieu ou de l'espace, ou avec d'autres corps; si ce qu'on appelle *esprit* est susceptible de recevoir ou de communiquer du mouvement, s'il agit, s'il met en jeu les organes du corps, pour produire ces effets, il faut que cet être change successivement ses rapports, sa tendance, sa correspondance, la position de ses parties relativement aux différens points de l'espace, ou relativement aux différens organes de ce corps qu'il met en action: mais pour changer ses rapports avec l'espace & les organes qu'il meut, il faut que cet *esprit* ait de l'étendue, de la solidité, & par conséquent des parties distinctes: dès qu'une substance a ces qualités, elle est ce que nous appellons de la *matière*, & ne peut être regardée comme un être simple au sens des modernes. (21)

AINSI, l'on voit que ceux qui ont supposé dans

(21) Ceux qui prétendent que l'ame est un être simple, ne manquent pas de nous dire que les matérialistes & les physiciens eux-mêmes admettent des élémens, des atômes, des êtres simples & indivisibles dont tous les corps sont composés; mais ces êtres simples ou atômes des physiciens ne sont pas la même chose que les *ames* des métaphysiciens modernes. Lorsque nous disons que les atômes sont des êtres simples, nous indiquons par-là qu'ils sont purs, homogènes, sans mélanges, mais néanmoins qu'ils ont de l'étendue & par conséquent des parties, séparables par la pensée, quoiqu'aucun agent naturel ne puisse les séparer: des êtres simples de cette espèce, sont susceptibles de mouvement, tandis qu'il est impossible de concevoir comment les êtres simples inventés par les théologiens, pourroient se mouvoir eux-mêmes ou mouvoir d'autres corps.

l'homme une substance immatérielle distinguée de son corps, ne se font point entendus eux-mêmes, & n'ont fait qu'imaginer une qualité négative, dont ils n'ont point eu de véritable idée; la matière seule peut agir sur nos sens, sans lesquels il nous est impossible que rien se fasse connoître à nous. Ils n'ont point vu qu'un être privé d'étendue, ne pouvoit se mouvoir lui-même ni communiquer le mouvement au corps, puisqu'un tel être n'ayant point de parties, est dans l'impossibilité de changer ses rapports de distance relativement à d'autres corps, ni d'exciter le mouvement dans le corps humain qui est matériel. Ce qu'on appelle notre *ame*, se meut avec nous; or le mouvement est une propriété de la matière. Cette *ame* fait mouvoir notre bras, & notre bras, mu par elle, fait une impression, un choc qui suit la loi générale du mouvement. Ensorte que si, la force restant la même, la masse étoit double, le choc seroit double. Cette *ame* se montre encore matérielle dans les obstacles invincibles qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras quand rien ne s'y oppose, elle ne fera plus mouvoir ce bras, si on le charge d'un trop grand poids. Voilà donc une masse de matière qui anéantit l'impulsion donnée par une cause spirituelle qui, n'ayant nulle analogie avec la matière, devoit ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde entier, qu'à remuer un atôme, & un atôme que le monde entier. D'où l'on peut conclure qu'un tel être est une chimère, un être de raison. C'est néanmoins d'un pareil être simple ou d'un esprit semblable, que l'on a fait le moteur de la nature entière! (22)

(22) On a imaginé *l'esprit universel* d'après l'ame humaine, l'intelligence infinie d'après l'intelligence finie; puis on s'est servi de la

Dès que j'apperçois ou que j'éprouve du mouvement, je suis forcé de reconnoître de l'étendue, de la solidité, de la densité, de l'impénétrabilité dans la substance que je vois se mouvoir, ou de laquelle je reçois du mouvement; ainsi, dès qu'on attribue de l'action à une cause quelconque, je suis obligé de la regarder comme matérielle. Je puis ignorer sa nature particulière & sa façon d'agir, mais je ne puis me tromper aux propriétés générales & communes à toute matière; d'ailleurs cette ignorance ne fera que doubler, lorsque je la supposerai d'une nature, dont je ne puis me former aucune idée, & qui de plus, la priveroit totalement de la faculté de se mouvoir & d'agir. Ainsi une substance spirituelle qui se meut & qui agit, implique contradiction, d'où je conclus qu'elle est totalement impossible.

Les partisans de la spiritualité croient résoudre les difficultés dont on les accable, en disant que *l'ame est toute entière sous chaque point de son étendue*. Mais il est aisé de sentir que ce n'est résoudre la difficulté, que par une réponse absurde. Car il faut, après tout, que ce point, quelque insensible & quelque petit qu'on le suppose, demeure pourtant quelque chose. (23) Mais quand il y auroit

première pour expliquer la liaison de l'ame humaine avec le corps. On ne s'est point apperçu que ce n'étoit là qu'un cercle vicieux; & l'on n'a pas vu non plus, que *l'esprit* ou *l'intelligence*, soit qu'on les suppose finis ou infinis, n'en seront pas plus propres à mouvoir la matière.

(23) On voit que, suivant cette réponse, une infinité d'inétendues ou la même inétendue répétée une infinité de fois, constitueroit de l'étendue, ce qui est absurde; d'ailleurs on prouveroit aisément, d'après ce principe, que l'ame humaine est aussi infinie que Dieu, vu que Dieu est un être inétendu qui est une infinité de fois tout entier sous chaque partie de l'univers ou de son étendue, de même que l'ame humaine; d'où l'on seroit forcé de conclure que Dieu & l'ame de l'homme sont également infinis; à moins que l'on ne suppose des inétendues de différentes étendues, ou un Dieu inétendu.

dans cette réponse autant de solidité, qu'il y en a peu, de quelque façon que mon *Esprit* ou mon *ame* se trouve dans son étendue, lorsque mon corps se meut en avant, mon ame ne reste point en arriere; elle a donc alors une qualité tout-à-fait commune avec mon corps & propre à la matiere, puisqu'elle est transférée conjointement avec lui. Ainsi quand même l'ame seroit immatérielle, que pourroit-on en conclure? Soumise entièrement aux mouvemens du corps, elle resteroit morte, inerte sans lui. Cette ame ne seroit qu'une double machine nécessairement entraînée par l'enchaînement du tout: elle ressembleroit à un oiseau qu'un enfant conduit à son gré par le fil que le tient attaché.

C'EST faute de consulter l'expérience & d'écouter la raison, que les hommes ont obscurci leurs idées sur le principe caché de leurs mouvemens. Si, dégagés de préjugés, nous voulons envisager notre ame, ou le mobile qui agit en nous-mêmes, nous demeurerons convaincus qu'elle fait partie de notre corps, qu'elle ne peut être distinguée de lui que par l'abstraction, qu'elle n'est que le corps lui-même considéré relativement à quelques-unes des fonctions ou facultés, dont sa nature & son organisation particulière le rendent susceptible. Nous verrons que cette ame est forcée de subir les mêmes changemens que le corps, qu'elle naît & se développe avec lui, qu'elle passe comme lui par un état d'enfance, de foiblesse, d'inexpérience, qu'elle s'accroît & se fortifie dans la même

plus étendu que l'ame humaine. Ce sont pourtant de pareilles inepties que l'on voudroit faire admettre à des êtres pensans! Dans l'idée de rendre l'ame humaine immortelle, les Théologiens en ont fait un être spirituel & intelligible. Eh! que n'en faisoient-ils le dernier terme possible de la division de la matiere; au moins eut-elle été pour lors intelligible; elle eût encore été immortelle; puisqu'elle eût été un *atome*, un élément indissoluble.

progrèſſion que lui, que c'eſt alors qu'elle devient capable de remplir certaines fonctions, qu'elle jouit de la raiſon, qu'elle montre plus ou moins d'eſprit, de jugement, d'activité. Elle eſt ſuſſette comme le corps aux viciffitudes que lui font ſubir les cauſes extérieures qui influent ſur lui; elle jouit & elle ſouffre conjointement avec lui; elle partage ſes plaiſirs & ſes peines; elle eſt ſaine, lorsque le corps eſt ſain; elle eſt malade, lorsque le corps eſt accablé par la maladie; elle eſt, ainſi que lui, continuellement modifiée par les différens degrés de peſanteur de l'air, par les variétés des ſaiſons, par les alimens qui entrent dans l'eſtomac; enfin nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître que, dans quelques périodes, elle montre les ſignes viſibles de l'engourdiſſement, de la décrépitude & de la mort.

MALGRÉ cette analogie ou plutôt cette identité continuelle des états de l'ame & du corps, on a voulu les diſtinguer pour l'eſſence, & l'on a fait de cette ame un être inconcevable dont, pour ſ'en former quelque idée, l'on fut pourtant obligé de recourir à des êtres matériels & à leur façon d'agir. En effet le mot *eſprit* ne nous préſente d'autre idée que celle du ſouffle, de la reſpiration, du vent; ainſi quand on nous dit que *l'ame eſt un eſprit*, cela ſignifie que ſa façon d'agir eſt ſemblable à celle du ſouffle qui, inviſible lui-même, opere des effets viſibles, ou qui agit ſans être vu. Mais le ſouffle eſt une cauſe matérielle, c'eſt de l'air modifié; ce n'eſt point une ſubſtance ſimple, telle que celle que les modernes désignent ſous le nom d'*Eſprit*. (24)

(24) Le mot hébreu *Royah* ſignifie *ſpiritus, ſpiraculum vitæ*, ſouffle, reſpiration. Le mot grec ΠΝΕΥΜΑ ſignifie la même choſe & vient de ΠΝΕΥΩ. *ſpiro*. Lactance prétend que le mot latin *anima* vient

QUOIQUE le mot *esprit* soit fort ancien parmi les hommes, le sens qu'on y attache est nouveau, & l'idée de la spiritualité qu'on admet aujourd'hui est une production récente de l'imagination. Il ne paroît point en effet que Pythagore ni Platon, quelque'ait été d'ailleurs la chaleur de leur cerveau & leur goût pour le merveilleux, aient jamais entendu par un *esprit* une substance immatérielle ou privée d'étendue, telle que celle dont les modernes ont composé l'ame humaine, & le moteur caché de l'univers. Les anciens par le mot *esprit* ont voulu désigner une matière très subtile & plus pure que celle qui agit grossièrement sur nos sens. En conséquence les uns ont regardé l'ame comme une substance aérienne, les autres en ont fait une matière ignée: d'autres l'ont comparée à la lumière. Démocrite la faisoit consister dans le mouvement & par-conséquent il en faisoit un mode. Aristoxene, musicien lui-même, en fit une harmonie. Aristote a regardé l'ame comme une force motrice de laquelle dépendoient les mouvemens des corps vivans.

IL est évident que les premiers docteurs du (25) christianisme n'ont eu pareillement de l'ame que des idées matérielles; Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie, Origene, Justin, Irenée

du mot grec *Αερος* qui signifie *vent*. Quelques philosophes, craignant, sans doute, de voir trop clair dans la nature humaine, l'ont fait triple, & ont prétendu que l'homme étoit composé de corps, d'ame & d'entendement; *Σωμα, ψυχη, Νους*. V. MARC. ANTONIN, LIB. III. § 16.

(25) Selon Origene *ΑΣΩΜΑΤΟΣ incorporeus*, épithète qu'on donne à Dieu, signifie une substance plus subtile que celle des corps grossiers. Tertullien dit positivement *quis autem negabit Deum esse corpus*, & si *Deus spiritus*? Le même Tertullien dit: *Nos autem animam corporalem & hic profitemur, & in suo volumine probamus. habentem proprium genus substantiae, soliditatis, per quam quid & sentire & pati possit. V. de resurrectione Carnis.*

&c. en ont parlé comme d'une substance corporelle. C'est à leurs successeurs qu'il étoit réservé de faire, longtems après, de l'ame humaine & de la divinité, ou de l'ame du monde, de *purs esprits*, c'est-à-dire, des substances immatérielles dont il est impossible de se former une idée véritable: peu-à-peu le dogme incompréhensible de la spiritualité, plus conforme, sans doute, aux vues d'une Théologie qui se fait un principe d'anéantir la raison, l'emporta sur toutes les autres; (26) on crut ce dogme divin & surnaturel, parce qu'il étoit inconcevable pour l'homme; l'on regarda comme des téméraires & des insensés, tous ceux qui osèrent croire que l'ame ou la divinité pouvoient être matérielles. Quand les hommes ont une fois renoncé à l'expérience & abjuré la raison, ils ne font plus que subtiliser de jour en jour les délires de leur imagination; ils se plaisent à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur; ils se félicitent de leurs découvertes & de leurs lumières prétendues, à mesure que leur entendement est plus environné de nuages. C'est ainsi qu'à force de raisonner d'après de faux principes, l'ame ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, sont devenus de pures chimeres, de purs esprits, de purs êtres de raison. (27) L E

(26) Le système de la spiritualité, tel qu'on l'admet aujourd'hui, doit à Descartes toutes ses prétendues preuves: quoiqu'avant lui on eût regardé l'ame comme spirituelle, il est le premier qui ait établi que ce qui pense doit être distingué de la matiere, d'où il conclut que notre ame, ou ce qui pense en nous, est un esprit, c'est-à-dire, une substance simple & indivisible. N'eût-il pas été plus naturel de conclure que, puisque l'homme, qui est matiere & qui n'a d'idées que de la matiere, jouit de la faculté de penser, la matiere peut penser, ou est susceptible de la modification particulière que nous nommons pensée. Voyez le Diction. de Bayle aux articles Pomponace & Simonide.

(27) S'il y a peu de raison & de philosophie dans le système de la spiritualité, on ne peut disconvenir que ce système ne soit l'effet d'une

LE dogme de la spiritualité ne nous offre en effet qu'une idée vague ou plutôt qu'une absence d'idées. Qu'est-ce que présente à l'esprit une substance qui n'est rien de ce que nos sens nous mettent à portée de connoître? Est-il donc vrai que l'on puisse se figurer un être qui, n'étant point matière, agit pourtant sur la matière, sans avoir ni points de contact ni analogie avec elle, & reçoit elle-même les impulsions de la matière par les organes matériels qui l'avertissent de la présence des êtres? Est-il possible de concevoir l'union de l'ame & du corps, & comment ce corps matériel peut-il lier, renfermer, contraindre, déterminer un être fugitif qui échappe à tous les sens? Est-ce de bonne foi résoudre ces difficultés, que de dire que ce sont là des mystères, que ce sont des effets de la toute-puissance d'un être encore plus inconcevable que l'ame humaine & que sa façon d'agir? Résoudre ces problèmes par des miracles & faire intervenir la divinité, n'est-ce pas avouer son ignorance ou le dessein de nous tromper?

NE soyons donc point surpris des hypothèses subtiles, aussi ingénieuses que peu satisfaisantes, auxquelles les préjugés théologiques ont forcé les plus profonds des spéculateurs modernes de recourir, toutes les fois qu'ils ont tâché de concilier la spiritualité de l'ame avec l'action physique des êtres matériels sur cette substance incorpo-

d'une politique très profonde & très intéressée dans les théologiens. Il fallut imaginer un moyen pour soustraire une portion de l'homme à la dissolution, afin de la rendre susceptible de récompenses & de châtimens. D'où l'on voit que ce dogme étoit très utile aux Prêtres pour intimider, gouverner & dépouiller les ignorans, & même pour embrouiller les idées des personnes plus éclairées, qui sont également incapables de rien comprendre à ce qu'on leur dit sur l'ame & sur la divinité. Cependant les prêtres assurent que cette ame immatérielle sera brûlée ou souffrira l'action du feu matériel dans l'enfer ou dans le purgatoire, & on les en croit sur leur parole!

relle, sa réaction sur ces êtres, son union avec le Corps. L'esprit humain ne peut que s'égarer, lorsque, renonçant au témoignage de ses sens, il se laissera guider par l'entousiasme & l'autorité. (28)

SI nous voulons nous faire des idées claires de notre ame, soumettons la donc à l'expérience, renonçons à nos préjugés, écartons les conjectures théologiques, déchirons des voiles sacrés qui n'ont pour objet que d'aveugler nos yeux & de confondre notre raison. Que le physicien, que l'anatomiste, que le médecin réunissent leurs expériences & leurs observations, pour nous montrer ce que nous devons penser d'une substance qu'on s'est plu à rendre méconnoissable; que leurs découvertes apprennent au moraliste les vrais mobiles qui peuvent influer sur les actions des hommes; aux législateurs les motifs qu'ils doivent mettre en usage pour les exciter à travailler au bien être général de la société; aux souverains les moyens de rendre véritablement & solidement heureuses les nations soumises à leur pouvoir. Des ames physiques & des besoins physiques demandent un bonheur physique & des objets réels & préférables aux chimeres dont, depuis tant de siècles, on repaît nos esprits. Travaillons au *physique* de l'homme, rendons le agréable pour lui, & bientôt nous verrons son *moral* devenir & meilleur & plus fortuné, son ame rendue paisible & sereine, sa volonté déterminée à la vertu par les motifs naturels & palpables qu'on lui présentera.

(28) Si l'on veut se faire une idée des entraves que la Théologie a données aux génies des philosophes chrétiens, l'on n'a qu'à lire les romans métaphysiques de Leibnitz, de Descartes, de Malebranche, de Cudworth &c. & examiner de sang froid les ingénieuses chimeres connues sous les noms de systèmes de l'harmonie préétablie, des causes occasionnelles, de la prémotion physique &c.

Les soins que le législateur donnera au physique formeront des citoyens sains, robustes & bien constitués qui, se trouvant heureux, se prêteront aux impulsions utiles que l'on voudra donner à leurs ames. Ces ames seront toujours vicieuses, quand les corps seront souffrants & les nations malheureuses. *Mens sana in corpore sano*. Voilà ce qui peut constituer un bon citoyen.

PLUS nous réfléchissons & plus nous demeurerons convaincus que l'ame, bien loin de devoir être distinguée du corps, n'est que ce corps lui-même envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions, ou à quelques façons d'être & d'agir dont il est susceptible, tant qu'il jouit de la vie. Ainsi l'ame est l'homme considéré relativement à la faculté qu'il a de sentir, de penser & d'agir d'une façon résultante de sa nature propre, c'est-à-dire, de ses propriétés, de son organisation particulière & des modifications durables ou transitoires que sa machine éprouve de la part des êtres qui agissent sur elle. (29)

CEUX qui ont distingué l'ame du corps, ne

(29) Lorsqu'on demande aux théologiens, obstinés à admettre deux substances essentiellement différentes, pourquoi ils multiplient les êtres sans nécessité, c'est, disent-ils, parce que la pensée ne peut être une propriété de la matière. On leur demande alors, si Dieu ne peut pas donner à la matière la faculté de penser, ils répondent que non, vu que Dieu ne peut pas faire des choses impossibles. Mais dans ce cas les théologiens, d'après ces assertions, se reconnoissent pour de vrais Athées; en effet d'après leurs principes, il est aussi impossible que *l'esprit* ou la *pensée* produisent la matière, qu'il est impossible que la matière produise l'esprit ou la pensée; & l'on en conclura contre eux, que le monde n'a point été fait par un esprit, pas plus qu'un esprit par le monde; que le monde est éternel, & que s'il existe un esprit éternel, il y a deux êtres éternels, selon eux, ce qui seroit absurde; or s'il n'y a qu'une seule substance éternelle, c'est le monde, vu que le monde existe, comme on n'en peut douter.

semblent avoir fait que distinguer son cerveau de lui-même. En effet le cerveau est le centre commun où viennent aboutir & se confondre tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps humain: c'est à l'aide de cet organe intérieur, que se font toutes les opérations que l'on attribue à l'ame; ce sont des impressions, des changemens, des mouvemens communiqués aux nerfs qui modifient le cerveau; en conséquence il réagit, & met en jeu les organes du corps, ou bien il agit sur lui-même, & devient capable de produire au-dedans de sa propre enceinte, une grande variété de mouvemens, que l'on a désignés sous le nom de *facultés intellectuelles*.

D'où l'on voit que c'est de ce cerveau que quelques penseurs ont voulu faire une substance spirituelle. Il est évident que c'est l'ignorance qui a fait naître & accredité ce système si peu naturel. C'est pour n'avoir point étudié l'homme, que l'on a supposé dans lui un agent d'une nature différente de son corps: en examinant ce corps, on trouvera que, pour expliquer tous les phénomènes qu'il présente, il est très inutile de recourir à des hypothèses qui ne peuvent jamais que nous écarter du droit chemin. Ce qui met de l'obscurité dans cette question, c'est que l'homme ne peut se voir lui-même; en effet il faudroit pour cela qu'il fût à la fois en lui & hors de lui. Il peut être comparé à une harpe sensible qui rend des sons d'elle-même, & qui se demande qu'est-ce qui les lui fait rendre; elle ne voit pas qu'en sa qualité d'être sensible, elle se pince elle-même, & qu'elle est pincée & rendue sonore par tout ce qui la touche.

PLUS nous ferons d'expériences, & plus nous

aurons occasion de nous convaincre que le mot *esprit* ne présente aucun sens, même à ceux qui l'ont inventé, & ne peut être d'aucun usage ni dans la physique ni dans la morale; ce que les métaphysiciens modernes croient entendre par ce mot, n'est dans le vrai qu'une force *occulte*, imaginée pour expliquer des qualités & des actions occultes, & qui au fond n'explique rien. Les nations sauvages admettent des esprits pour se rendre compte des effets qu'ils ne savent à qui attribuer, ou qui leur semblent merveilleux. En attribuant à des *esprits* les phénomènes de la nature & ceux du corps humain, faisons-nous autre chose que raisonner en sauvages? Les hommes ont rempli la nature d'*esprits*, parce qu'ils ont presque toujours ignoré les vraies causes. L'aute de connoître les forces de la nature, on l'a cru animée par un *grand esprit*: faute de connoître l'énergie de la machine humaine, on l'a supposée pareillement animée par un *esprit*. D'où l'on voit que par le mot *esprit*, l'on ne veut indiquer que la cause ignorée d'un phénomène qu'on ne sçait point expliquer d'une façon naturelle. C'est d'après ces principes que les Américains ont cru que c'étoient leurs *esprits* ou *divinités* qui produisoient les effets terribles de la poudre à Canon. D'après les mêmes principes, l'on croit encore aujourd'hui aux *Anges*, aux *Démons*, & nos Ancêtres ont cru jadis aux Dieux, aux Mânes, aux Génies, & en marchant sur leurs traces, nous devons attribuer à des *esprits* la gravitation, l'électricité, les effets du Magnétisme. (30) &c.

(30) Il est évident que la notion des *Esprits*, imaginée par des sauvages & adoptée par des ignorans, est de nature à retarder nos connoissances, vu qu'elle nous empêche de chercher les vraies causes des effets que nous voyons, & qu'elle entretient l'esprit humain dans sa paresse. Cette paresse & l'ignorance peuvent être très utiles



CHAPITRE VIII.

Des facultés intellectuelles, toutes sont dérivées de la faculté de sentir.

POUR nous convaincre que les facultés que l'on nomme *intellectuelles* ne sont que des modes ou des façons d'être & d'agir, résultantes de l'organisation de notre corps, nous n'avons qu'à les analyser, & nous verrons que toutes les opérations que l'on attribue à notre ame, ne sont que des modifications dont une substance inétendue ou immatérielle ne peut point être susceptible.

LA première faculté que nous voyons dans l'homme vivant, & celle d'où découlent toutes les autres, c'est le *sentiment*. Quelqu'inexplicable que cette faculté paroisse au premier coup d'œil, si nous l'examinons de près, nous trouverons qu'elle est une suite de l'essence & des propriétés des êtres organisés, de même que la gravité, le magnétisme, l'élasticité, l'électricité &c. résultent de l'essence ou de la nature de quelques autres, & nous verrons que ces derniers phénomènes ne sont pas moins inexplicables que ceux du sentiment. Cependant, si nous voulons nous en faire une idée précise, nous trouverons que *sentir* est cette façon particulière d'être remué propre, à certains organes des corps animés, occasionnée par

aux Théologiens, mais elles sont très défavantageuses à la société. Les Prêtres ont de tout tems persécuté ceux qui ont les premiers donné des explications naturelles des Phénomènes de la nature, témoins Anaxagore, Aristote, Galilée, Descartes, &c. La vraie physique ne peut qu'amener la ruine de la Théologie.

la présence d'un objet matériel qui agit sur ces organes, dont les mouvemens ou les ébranlemens se transmettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre corps, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un grand nerf, ou qui ressemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines, communiquée par le tronc. Dans l'homme, les nerfs viennent se réunir & se perdre dans le cerveau; ce viscere est le vrai siege du sentiment; celui-ci, de même que l'araignée que nous voyons suspendue au centre de sa toile, est promptement averti de tous les changemens marqués qui surviennent aux corps, jusqu'aux extrémités duquel il envoie ses filets ou rameaux. L'expérience nous démontre que l'homme cesse de sentir dans les parties de son corps, dont la communication avec le cerveau se trouve interceptée; il sent imparfaitement, ou ne sent point du tout, dès que cet organe lui-même est dérangé ou trop vivement affecté. (31)

(31) Les *mémoires de l'académie royale des sciences de Paris* nous fournissent des preuves de ce qu'on avance ici; il nous parlent d'un homme à qui on avoit enlevé le crâne, à la place duquel son cerveau s'étoit recouvert de la peau; à mesure que l'on pressoit avec la main sur son cerveau, l'homme tomboit dans une espèce de léthargie qui le privoit de tout sentiment. Cette expérience est due à Mr. de la Peyronie. Borelli, dans son traité *de motu animalium*, appelle le cerveau *Regia anima*. Il y a tout lieu de croire que c'est surtout dans le cerveau que consiste la différence qui se trouve, non seulement entre l'homme & les bêtes, mais encore entre un homme d'esprit & un sot, entre un homme qui pense & un ignorant, entre un homme sensé & un fou. Bartolin dit que le cerveau de l'homme est double de celui d'un bœuf; observation qu'Aristote avoit déjà faite avant lui. Willis, ayant disséqué le cadavre d'un imbécille, lui trouva le cerveau plus petit qu'à l'ordinaire; il dit que la plus grande différence qu'il ait remarqué entre les parties du corps de cet imbécille & celles d'un homme sage, c'est que le plexus du nerf intercostal (qu'il a dit être l'entremetteur entre le cœur & le cerveau, & particulier à l'homme) étoit fort petit, & accompagné d'un plus petit nombre de nerfs qu'à l'ordinaire. Suivant le même Willis, le singe est de tous les animaux celui dont le cerveau est le plus grand, relativement à sa taille; aussi c'est, après l'homme, celui qui a le plus d'intelligence. *V. Willis Anatom. cerebri C. 26*

Quoiqu'il en soit, la sensibilité du cerveau & de toutes ses parties est un fait. Si l'on nous demande d'où vient cette propriété ? nous dirons qu'elle est le résultat d'un arrangement, d'une combinaison propre à l'animal, en sorte qu'une matière brute & insensible, cesse d'être brute pour devenir sensible en *s'animalisant*, c'est-à-dire, en se combinant & s'identifiant avec l'animal. C'est ainsi que le lait, le pain & le vin se changent en la substance de l'homme qui est un être sensible; ces matières brutes deviennent sensibles en se combinant avec un tout sensible. Quelques philosophes pensent que la sensibilité est une qualité universelle de la matière; dans ce cas il seroit inutile de chercher d'où lui vient cette propriété que nous connoissons par ses effets. Si l'on admet cette hypothèse, de même qu'on distingue dans la nature deux sortes de mouvemens, l'un connu sous le nom de force *vive*, & l'autre sous le nom de force *morte*, on distinguera deux sortes de sensibilité; l'une active ou vive, & l'autre inerte ou morte; & alors animaliser une substance, ce ne fera que détruire les obstacles qui l'empêchent d'être active & sensible. En un mot la sensibilité est, ou une qualité qui se communique comme le mouvement & qui s'acquiert par la combinaison, ou cette sensibilité est une qualité inhérente à toute matière, & dans l'un & l'autre cas, un être inéteudu, tel que l'on suppose l'âme humaine, ne peut en être le sujet. (32)

& *idem Nervor. descriptio* C. 26. L'on a de-plus remarqué que les personnes accoutumées à faire usage de leurs facultés intellectuelles, ont le cerveau plus étendu que les autres, de même que l'on a remarqué que les rameurs ont les bras beaucoup plus gros que les autres hommes.

(32) „ Toutes les parties de la nature peuvent parvenir à l'animation; l'opposition est seulement d'état & non de nature.....
 „ Si l'on demande ce qui est nécessaire pour animer un corps ? Je

LA conformation, l'arrangement, le tissu, la délicatesse des organes tant extérieurs qu'intérieurs qui composent l'homme & les animaux, rendent leurs parties très mobiles, & font que leur machine est susceptible d'être remuée avec une très grande promptitude. Dans un corps qui n'est qu'un amas de fibres & de nerfs, réunis dans un centre commun, toujours prêts à jouer, contigus les uns aux autres: dans un tout composé de fluides & de solides dont les parties sont, pour ainsi dire, en équilibre, dont les molécules les plus petites se touchent, sont actives & rapides dans leurs mouvemens, se communiquent réciproquement & de proche en proche les impressions, les oscillations, les secouffes qui lui sont données; dans un tel composé, dis-je, il n'est point surprenant que le moindre mouvement se propage avec célérité, & que les ébranlemens excités dans les parties les plus éloignées, se fassent très promptement sentir dans le cerveau, que son tissu délicat rend susceptible d'être très aisément modifié lui-même. L'air, le feu & l'eau, ces agens si mobiles, circulent continuellement dans les fibres & les nerfs qu'ils pénètrent & contribuent, sans doute, à la promptitude incroyable avec laquelle le

„ répons qu'il ne faut rien d'étranger & qu'il suffit de la puissance
 „ de la nature jointe à l'organisation. La vie est la perfection de
 „ la nature, elle n'a point de parties qui n'y tendent & qui n'y
 „ parviennent par la même voie..... L'acte de la vie est équi-
 „ voque. Vivre dans un insecte, un chien, un homme, ne signifie
 „ rien de différent, mais cet acte est plus parfait (relativement à
 „ nous) à proportion de la structure des organes, & cette structu-
 „ re est caractérisée dans les semences qui contiennent les principes
 „ de la vie plus prochainement que toute autre partie de la matie-
 „ re. Il est donc vrai que le sentiment, les passions, la percep-
 „ tion des objets, des idées, leur formation, leur comparaison,
 „ l'acquiescement ou la volonté, sont des facultés organiques, dé-
 „ pendantes d'une disposition plus ou moins excellente des parties
 „ de l'animal.” *Voyez dissertations mêlées sur divers sujets impor-
 „ tants.* Imprimées à Amsterdam en 1740. pag. 254.

cerveau est averti de ce qui se passe aux extrémités du corps.

MALGRÉ la grande mobilité dont son organisation rend l'homme susceptible; quoique des causes tant intérieures qu'extérieures agissent continuellement sur lui, il ne sent pas toujours d'une manière distincte ou marquée les impressions qui se font sur ses organes; il ne les sent que lorsqu'elles ont produit un changement ou quelque secousse dans son cerveau. C'est ainsi que, quoique l'air nous environne de toutes parts, nous ne sentons son action, que lorsqu'il est modifié de façon à frapper avec assez de force nos organes & notre peau, pour que notre cerveau soit averti de sa présence. C'est ainsi que dans un sommeil profond & tranquille, qui n'est troublé par aucun rêve, l'homme cesse de sentir: enfin c'est ainsi que, malgré les mouvemens continuels qui se font dans la machine humaine, l'homme paroît ne rien sentir, lorsque tous ces mouvemens se font dans un ordre convenable; il ne s'apperçoit pas de l'état de santé, mais il s'apperçoit de l'état de douleur ou de maladie, parce que, dans l'un, son cerveau n'est point trop vivement remué, au lieu que, dans l'autre, ses nerfs éprouvent des contractions, des secousses, des mouvemens violens & désordonnés qui l'avertissent que quelque cause agit fortement sur eux, & d'une façon peu analogue à leur nature habituelle; voilà ce qui constitue la façon d'être que nous nommons *douleur*.

D'UN autre côté, il arrive quelquefois que des objets extérieurs produisent des changemens très considérables sur notre corps, sans que nous nous en appercevions au moment où ils se font. Souvent dans la chaleur d'un combat, un soldat ne s'apperçoit point d'une blessure dangereuse, par-

ce qu'alors les mouvemens impétueux, multipliés & rapides dont son cerveau est assailli, l'empêchent de distinguer les changemens particuliers qui se font dans une partie de son corps. Enfin, lorsqu'un grand nombre de causes agissent à la fois & trop vivement sur l'homme, il succombe, il tombe en défaillance, il perd la connoissance, il est privé du sentiment.

En général, le sentiment n'a lieu que lorsque le cerveau peut distinguer les impressions faites sur les organes; c'est la secousse distincte, ou la modification marquée qu'il éprouve, qui constitue la conscience (33). D'où l'on voit que le sentiment est une façon d'être ou un changement marqué produit dans notre cerveau à l'occasion des impulsions que nos organes reçoivent, soit de la part des causes extérieures, soit de la part des causes intérieures qui les modifient d'une façon durable ou momentanée. En effet, sans qu'aucun objet extérieur vienne remuer les organes de l'homme, il se sent lui-même, il a la conscience des changemens qui s'opèrent en lui; son cerveau est alors modifié, ou bien il se renouvelle des modifications antérieures. N'en soyons point étonnés; dans une machine aussi compliquée que le corps humain, dont les parties sont cependant toutes contigues au cerveau, celui-ci doit être nécessairement averti des chocs, des embarras, des changemens qui surviennent dans un tout, dont les parties, sensibles de leur nature, font dans une action & une réaction continuelle & viennent toutes se concentrer en lui.

(33) Selon le Dr. Clarke „ la conscience est l'acte réfléchi par „ le moyen duquel je sçais que je pense, & que mes pensées ou „ mes actions sont à moi & non pas à un autre.” *V. sa lettre contre Dodwel.*

LORSQU'UN homme éprouve les douleurs de la goutte, il a la conscience, c'est-à-dire, il sent intérieurement qu'il se fait en lui des changemens très marqués, sans qu'aucune cause extérieure agisse immédiatement sur lui; cependant, en remontant à la vraie source de ces changemens, nous trouverons que ce sont des causes extérieures qui les produisent, telles que l'organisation & le tempérament reçus de nos parents, certains alimens, & mille causes inappréciables & légères qui, en s'amassant peu-à-peu, produisent l'humeur de la goutte, dont l'effet est de se faire sentir très vivement. La douleur de la goutte fait naître dans le cerveau une idée ou une modification qu'il a le pouvoir de se représenter ou de réitérer en lui, même lorsqu'il n'a plus la goutte: son cerveau, par un série de mouvemens, se remet alors dans un état analogue à celui où il étoit, quand il éprouvoit réellement cette douleur: il n'en auroit aucune idée, si jamais il ne l'avoit sentie.

L'ON appelle *sens* les organes visibles de notre corps, par l'intermede desquels le cerveau est modifié. On donne différens noms aux modifications qu'il reçoit. Les noms de *sensations*, de *perceptions*, d'*idées* ne désignent que des changemens produits dans l'organe intérieur, à l'occasion des impressions que font sur les organes extérieurs les corps qui agissent sur eux. Ces changemens considérés en eux-mêmes se nomment *sensations*; ils se nomment *perceptions*, dès que l'organe intérieur les apperçoit ou en est averti; ils se nomment *idées*, lorsque l'organe intérieur rapporte ces changemens à l'objet qui les a produits.

TOUTE *sensation* n'est donc qu'une secousse donnée à nos organes; toute *perception* est cette

secouffe propagée jufqu'au cerveau; toute *idée* eft l'image de l'objet à qui la fenfation & la perception font dues. D'où l'on voit que fi nos fens ne font remués, nous ne pouvons avoir ni fenfations, ni perceptions, ni idées; comme nous aurons occafion de le prouver à ceux qui pourroient encore douter d'une vérité fi frappante.

C'EST la grande mobilité dont l'organisation de l'homme le rend capable, qui le diftingue des autres êtres que nous nommons infenfibles & inanimés; ce font les différens degrés de mobilité, dont l'organisation particulière des individus de notre efpece les rend fufceptibles, qui mettent entre eux des différences infinies & des variétés incroyables, tant pour les facultés corporelles; que pour celles qu'on nomme *mentales* ou *intellectuelles*. De cette mobilité plus ou moins grande, réfulte l'efprit, la fenfibilité, l'imagination, le goût, &c..... Mais fuivons pour le préfent les opérations de nos fens; & voyons la manière dont les objets extérieurs agiffent fur eux & les modifient; nous examinerons enfuite la réaction de l'organe intérieur.

LES yeux font des organes très mobiles & très délicats, par le moyen defquels nous éprouvons la fenfation de la lumière ou de la couleur, qui donne au cerveau une perception diftincte, à la fuite de laquelle le corps lumineux ou coloré fait naître en nous une idée. Dès que j'ouvre ma paupière, ma rétine eft affectée d'une façon particulière, il s'excite dans la liqueur des fibres & des nerfs dont mes yeux font composés, des ébranlemens qui fe communiquent au cerveau, & y peignent l'image du corps qui agit fur nos yeux; par là nous avons l'idée de la couleur de ce corps,

de sa grandeur, de sa forme, de sa distance, & c'est ainsi que s'explique le mécanisme de *la vue*.

LA mobilité & l'élasticité, dont les fibres & les nerfs qui forment le tissu de la peau, le rendent susceptible, fait que cette enveloppe du corps humain, appliquée à un autre corps, en est très promptement affectée; ainsi, elle avertit le cerveau de sa présence, de son étendue, de son aspérité ou de son égalité, de sa pesanteur, &c, qualités qui lui donnent des perceptions distinctes, & qui font naître en lui des idées diverses; c'est là ce qui constitue *le toucher*.

LA délicatesse de la membrane qui tapisse l'intérieur des narines, la rend susceptible d'être irritée, même par les corpuscules invisibles & impalpables qui émanent des corps odorants, & qui portent des sensations, des perceptions, des idées au cerveau; c'est là ce qui constitue le sens de *l'odorat*.

LA bouche, étant remplie de houpes nerveuses sensibles, mobiles, irritables, qui contiennent des sucs propres à dissoudre les substances salines, est très promptement affectée par les alimens qui y passent, & transmet au cerveau les impressions qu'elle a reçues; c'est de ce mécanisme que résulte le *goût*.

ENFIN l'oreille, que sa conformation rend propre à recevoir les différentes impressions de l'air diversement modifié, communique au cerveau des ébranlemens ou des sensations qui font naître la perception des sons & l'idée des corps sonores; voilà ce qui constitue *l'ouïe*.

TELLES sont les seules voies par lesquelles nous

recevons des sensations, des perceptions, des idées. Ces modifications successives de notre cerveau, sont des effets produits par les objets qui remuent nos sens, deviennent des causes elles-mêmes, & produisent dans l'ame de nouvelles modifications, que l'on nomme *pensées, réflexions, mémoire, imagination, jugemens, volontés, actions*, & qui toutes ont la sensation pour base.

Pour me faire une notion précise de la *pensée*, il faut examiner pied à pied ce qui se passe en moi à la présence d'un objet quelconque. Supposons pour un moment que cet objet soit une pêche; ce fruit fait d'abord sur mes yeux deux impressions différentes; c'est-à-dire, y produit deux modifications qui se transmettent jusqu'au cerveau; à cette occasion, celui-ci éprouve deux nouvelles façons d'être ou perceptions, que je désigne sous les noms de *couleur & de rondeur*; en conséquence j'ai l'idée d'un corps rond & coloré. En portant la main à ce fruit, j'y applique l'organe du toucher; aussitôt ma main éprouve trois nouvelles impressions que je désigne sous les noms de *mollese, de fraîcheur, de pesanteur*; d'où résultent trois nouvelles perceptions dans le cerveau & trois nouvelles idées. Si j'approche ce fruit de l'organe de l'odorat, celui-ci éprouve une nouvelle modification, qui transmet au cerveau une nouvelle perception & une nouvelle idée que l'on appelle *odeur*. Enfin si je porte ce fruit à ma bouche, l'organe du goût est affecté d'une manière nouvelle, suivie d'une perception qui fait naître en moi l'idée de la *saveur*. En réunissant toutes ces impressions ou modifications différentes de mes organes, transmises à mon cerveau, c'est-à-dire, en combinant toutes les sensations, les percep-

tions & les idées que j'ai reçues, j'ai l'idée d'un tout que je désigne sous le nom de *pêche*, dont ma pensée peut s'occuper ou dont j'ai une notion. (34)

CE qui vient d'être dit, suffit pour nous montrer la génération des sensations, des perceptions & des idées & leur association ou liaison dans le cerveau; on voit que ces différentes modifications ne sont que des suites des impulsions successives que nos organes extérieurs transmettent à notre organe intérieur, qui jouit de ce que nous appelons la *faculté de penser*, c'est-à-dire, d'appercevoir en lui-même ou de sentir les différentes modifications ou idées qu'il a reçues, de les combiner & de les séparer, de les étendre & de les restreindre, de les comparer, de les renouveler, &c. D'où l'on voit que la pensée n'est que la perception des modifications que notre cerveau a reçues de la part des objets extérieurs, ou qu'il se donne à lui-même.

EN effet, non seulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais encore il a le pouvoir de se modifier
lui

(34) Ce qui vient d'être dit, prouve que la pensée a un commencement, une durée, une fin; ou bien une génération, une succession, une dissolution, comme tous les autres modes de la matière; comme eux, la pensée est excitée, déterminée, accrue, divisée, composée, simplifiée, &c. Cependant si l'Ame, ou le principe qui pense, est indivisible, comment cette ame peut-elle penser successivement, diviser, abstraire, combiner, étendre ses idées, les retenir & les perdre, avoir de la mémoire & oublier? Comment cessera-t-elle de penser? Si les formes paroissent divisibles dans la matière, ce n'est qu'en la considérant par abstraction, à la façon des Géomètres, mais cette divisibilité des formes n'existe point dans la nature, où il n'y a ni atôme ni forme parfaitement réguliers. Il faut donc en conclure que les formes de la matière ne sont pas moins indivisibles que la *pensée*.

lui même, & de considérer les changemens ou les mouvemens qui se passent en lui, ou ses propres opérations, ce qui lui donne de nouvelles perceptions & de nouvelles idées. C'est l'exercice de ce pouvoir de se replier sur lui-même que l'on nomme *réflexion*.

D'où l'on voit que penser & réfléchir, c'est sentir ou appercevoir en nous-mêmes les impressions, les sensations, les idées que nous donnent les objets qui agissent sur nos sens, & les divers changemens que notre cerveau ou organe intérieur produit sur lui-même.

LA *mémoire* est la faculté que l'organe intérieur a de renouveler en lui-même les modifications qu'il a reçues, ou de se remettre dans un état semblable à celui où l'ont mis les perceptions, les sensations, les idées que les objets extérieurs ont produites en lui, & dans l'ordre qu'il les a reçues, sans nouvelle action de la part de ces objets, ou même lorsque ces objets sont absens. Notre organe intérieur apperçoit que ces modifications sont les mêmes que celles qu'il a ci-devant éprouvées à la présence des objets auxquels il les rapporte ou les attribue. La mémoire est fidelle lorsque ces modifications sont les mêmes, elle est infidelle lorsqu'elles different de celles que l'organe a antérieurement éprouvées:

L'*imagination* n'est en nous que la faculté que le cerveau a de se modifier ou de se former des perceptions nouvelles, sur le modele de celles qu'il a reçues par l'action des objets extérieurs sur ses sens. Notre cerveau ne fait alors que combiner des idées qu'il a reçues & qu'il se rappelle, pour en former un ensemble ou un amas de modifica-

tions qu'il n'a point vu, quoiqu'il connoisse les idées particulieres ou les parties dont il compose cet ensemble idéal qui n'existe qu'en lui-même. C'est ainsi qu'il se fait les idées des Centaures, des Hyppogryphes, des Dieux & des Démons, &c. Par la mémoire notre cerveau se renouvelle des sensations, des perceptions, des idées qu'il a reçues, & se représente des objets qui ont vraiment remué ses organes; au lieu que par l'imagination il combine ces modifications pour en faire des objets ou des tous qui n'ont point remué ses organes, quoiqu'il connoisse les élémens ou les idées dont il les compose. C'est ainsi que les hommes en combinant un grand nombre d'idées empruntées d'eux-mêmes, telles que celles de justice, de sagesse, de bonté, d'intelligence, &c. font, à l'aide de l'imagination, parvenus à en former un tout idéal qu'ils ont nommé la Divinité.

L'ON a donné le nom de *jugement* à la faculté qu'a le cerveau de comparer entre elles les modifications ou les idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même, afin d'en découvrir les rapports ou les effets.

LA *volonté* est une modification de notre cerveau, par laquelle il est disposé à l'action, c'est-à-dire, à mouvoir les organes du corps, de manière à se procurer ce qui le modifie d'une façon analogue à son être, ou à écarter ce qui lui nuit. *Vouloir*, c'est être disposé à l'action. Les objets extérieurs ou les idées intérieures qui font naître cette disposition dans notre cerveau, s'appellent *motifs*, parce que ce sont les ressorts ou mobiles qui le déterminent à l'action, c'est à-dire, à mettre en jeu les organes du corps. Ainsi les *actions*

volontaires sont des mouvemens du corps, déterminés par les modifications du cerveau. La vue d'un fruit modifie mon cerveau d'une façon qui le dispose à faire mouvoir mon bras pour cueillir le fruit que j'ai vu, & le porter à ma bouche.

TOUTES les modifications que reçoit l'organe intérieur ou le cerveau; toutes les sensations, perceptions & idées que les objets qui remuent les sens lui donnent, ou qu'il renouvelle en lui-même, sont agréables ou désagréables, sont favorables ou nuisibles à notre façon d'être habituelle ou passagère, & disposent l'organe intérieur à agir, ce qu'il fait en raison de sa propre énergie, qui n'est point la même dans tous les êtres de l'espece humaine, & qui dépend de leurs tempéramens. De là naissent les *Passions* plus ou moins fortes, qui ne sont que des mouvemens de la volonté déterminée par les objets qui la remuent en raison composée de l'analogie ou de la discordance qui se trouvent entre eux & notre propre façon d'être, & de la force de notre tempérament. D'où l'on voit que les passions sont des façons d'être ou des modifications de l'organe intérieur, attiré ou repoussé par les objets, & qui, par conséquent, est soumis, à sa maniere, aux loix physiques de l'attraction & de la répulsion.

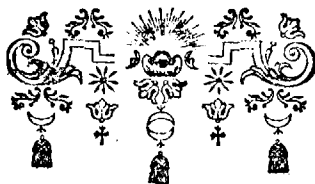
LA faculté d'appercevoir ou d'être modifié tant par les objets extérieurs, que par lui-même, dont notre organe intérieur jouit, se désigne quelquefois sous le nom d'*entendement*. L'on a donné le nom d'*intelligence* à l'assemblage des facultés diverses, dont cet organe est susceptible. On donne le nom de *raison* à une façon déterminée, dont il exerce ses facultés. L'on nomme *esprit*, *sagesse*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, &c. des dispositions ou

des modifications constantes ou passageres de l'organe intérieur, qui fait agir les êtres de l'espece humaine.

EN un mot, comme nous aurons bientôt occasion de le prouver, toutes les facultés intellectuelles, c'est-à-dire, toutes les façons d'agir que l'on attribue à l'ame, se réduisent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui est visiblement en nous le siege du sentiment, & le principe de toutes nos actions. Ces modifications sont dues aux objets qui frappent nos sens, dont les impulsions se transmettent au cerveau, ou bien aux idées que ces objets y ont fait naître, & qu'il a le pouvoir de reproduire; celui-ci se meut donc à son tour, réagit sur lui-même & met en jeu les organes qui viennent se concentrer en lui, ou qui plutôt ne sont qu'une extension de sa propre substance. C'est ainsi que les mouvemens cachés de l'organe intérieur se rendent sensibles au dehors par des signes visibles. Le cerveau, affecté par une modification que nous nommons *la crainte*, excite un tremblement dans les membres, & répand la pâleur sur le visage. Ce cerveau affecté d'un sentiment de douleur, fait sortir des larmes de nos yeux, même sans qu'aucun objet le remue; une idée qu'il se retrace fortement, suffit pour qu'il éprouve des modifications très vives, qui influent visiblement sur toute la machine.

EN tout cela nous ne voyons qu'une même substance qui agit diversement dans ses différentes parties. Si l'on se plaint que ce mécanisme ne suffit pas pour expliquer le principe des mouvemens ou des facultés de notre ame, nous dirons

qu'elle est dans le même cas que tous les corps de la nature, dans lesquels les mouvemens les plus simples, les phénomènes les plus ordinaires, les façons d'agir les plus communes sont des mystères inexplicables, dont jamais nous ne connoissons les premiers principes. En effet comment nous flatterons-nous de connoître le vrai principe de la gravité, en vertu de laquelle une pierre tombe? Connoissons-nous le mécanisme qui produit l'attraction dans quelques substances & la répulsion dans d'autres? Sommes-nous en état d'expliquer la communication du mouvement d'un corps à un autre? D'ailleurs les difficultés que nous avons sur la manière dont l'ame agit, seront-elles levées en la faisant un *être spirituel* dont nous n'avons aucune idée, & qui par-conséquent doit dérouter toutes les notions que nous pourrions nous en former? Qu'il nous suffise donc de sçavoir que l'ame se meut, & qu'elle se modifie par les causes matérielles qui agissent sur elle. D'où nous sommes autorisés à conclure que toutes ses opérations & ses facultés prouvent qu'elle est matérielle.





CHAPITRE IX.

De la diversité des facultés intellectuelles; elles dépendent de causes physiques, ainsi que leurs qualités morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique.

LA nature est forcée de diversifier tous ses ouvrages; des matieres élémentaires différentes pour l'essence, doivent former des êtres différens par leurs combinaisons & leurs propriétés, par leurs façons d'être & d'agir. Il n'est point, & il ne peut y avoir dans la nature deux êtres & deux combinaisons qui soient mathématiquement & rigoureusement les mêmes, vû que le lieu, les circonstances, les rapports, les proportions, les modifications n'étant jamais exactement semblables, les êtres qui en résultent ne peuvent point avoir entre eux une ressemblance parfaite, & leurs façons d'agir doivent différer en quelque chose, lors même que nous croyons trouver entre elles la plus grande conformité. (35)

EN conséquence de ce principe, que tout conspire à nous prouver, il n'est pas deux individus de l'espece humaine qui aient les mêmes traits, qui sentent précisément de la même maniere, qui pensent d'une façon conforme, qui voient les choses des mêmes yeux, qui aient les mêmes idées ni par-conséquent le même système de conduite.

(35) Voyez ce qui a été dit à la fin du Chapitre VI.

Les organes visibles des hommes, ainsi que leurs organes cachés, ont bien une analogie ou des points généraux de ressemblance & de conformité qui font qu'ils paroissent en gros affectés de la même maniere par de certaines causes, mais leurs différences sont infinies dans les détails. Les ames humaines peuvent être comparées à des instrumens dont les cordes, déjà diverses par elles-mêmes ou par les matieres dont elles ont été tissues, sont encore montées sur des tons différens: frappée par une même impulsion, chaque corde rend le son qui lui est propre, c'est-à-dire qui dépend de son tissu, de sa tension, de sa grosseur, de l'état momentané où la met l'air qui l'environne, &c. C'est là ce qui produit le spectacle si varié que nous offre le monde moral; c'est de-là que résulte cette diversité si frappante que nous trouvons entre les esprits, les facultés, les passions, les énergies, les goûts, les imaginations, les idées, les opinions des hommes; cette diversité est aussi grande que celle de leurs forces physiques, & dépend comme elles de leurs tempéramens, aussi variés que leurs physionomies: de cette diversité résulte l'action & la réaction continuelle qui fait la vie du monde moral; de cette discordance, résulte l'harmonie qui maintient & conserve la race humaine.

LA diversité qui se trouve entre les individus de l'espece humaine, met entre eux de l'inégalité, & cette inégalité fait le soutien de la société. Si tous les hommes étoient les mêmes pour les forces du corps & pour les talens de l'esprit, ils n'auroient aucun besoin les uns des autres: c'est la diversité de leurs facultés & l'inégalité qu'elles mettent entre eux, qui rendent les mortels nécessaires

les uns aux autres, sans cela ils vivroient isolés. D'où l'on voit que cette inégalité, dont souvent nous nous plaignons à tort, & l'impossibilité où chacun de nous se trouve de travailler efficacement tout seul à se conserver & à se procurer le bien-être, nous mettent dans l'heureuse nécessité de nous associer, de dépendre de nos semblables, de mériter leurs secours, de les rendre favorables à nos vues, de les attirer à nous pour écarter, par des efforts communs, ce qui pourroit troubler l'ordre dans notre machine. En conséquence de la diversité des hommes & de leur inégalité, le foible est forcé de se mettre sous la fauve-garde du plus fort; c'est elle qui oblige celui-ci à recourir aux lumières, aux talens, à l'industrie du plus foible, lorsqu'il les juge utiles pour lui-même; cette inégalité naturelle fait que les nations distinguent les citoyens qui leur rendent des services, &, en raison de leurs besoins, honorent & récompensent les personnes dont les lumières, les bienfaits, les secours & les vertus leur procurent des avantages réels ou imaginaires, des plaisirs, des sensations agréables en tout genre; c'est par elle que le génie prend de l'ascendant sur les hommes, & force des peuples entiers à reconnoître son pouvoir. Ainsi la diversité & l'inégalité des facultés tant corporelles que mentales, ou intellectuelles, rendent l'homme nécessaires à l'homme, le rendent sociable, & lui prouvent évidemment la nécessité de la morale.

D'APRÈS la diversité de leurs facultés, les êtres de notre espèce se partagent en différentes classes suivant les effets qu'ils produisent, & suivant les différentes qualités que l'on remarque en eux, qui découlent des propriétés individuelles de leurs

ames ou des modifications particulieres de leur cerveau. C'est ainsi que l'esprit, la sensibilité, l'imagination, les talens, &c. mettent des différences infinies entre les hommes. C'est ainsi que les uns sont appellées *bons* & les autres *méchans*, *vertueux* & *vicieux*, *sçavans* & *ignorans*, *raisonnables* ou *déraisonnables*, &c.

SI nous examinons toutes les différentes facultés attribuées à l'ame, nous verrons que comme celles du corps, elles sont dues à des causes physiques, auxquelles il sera facile de remonter. Nous trouverons que les forces de l'ame sont les mêmes que celles du corps, ou dépendent toujours de son organisation, de ses propriétés particulieres, & des modifications constantes ou momentanées qu'il éprouve, en un mot du tempérament.

LE tempérament dans chaque homme est l'état habituel où se trouvent les fluides & les solides dont son corps est composé. Les tempéramens varient en raison des élémens ou matieres qui dominent dans chaque individu, & des différentes combinaisons & modifications que ces matieres, diverses par elles-mêmes, éprouvent dans sa machine. C'est ainsi que chez les uns le sang abonde, la bile dans les autres, le flegme dans quelques-uns, &c.

C'EST de la nature, c'est de nos parens, c'est des causes qui sans cesse & depuis le premier moment de notre existence nous ont modifiés, que nous avons reçu notre tempérament. C'est dans le sein de sa Mere que chacun de nous a puisé les matieres qui influent toute la vie sur ses facultés intellectuelles, sur son énergie, sur ses passions, sur sa conduite. La nourriture que nous pre-

nons, la qualité de l'air que nous respirons, le climat que nous habitons, l'éducation que nous recevons, les idées qu'on nous présente & les opinions qu'on nous donne, modifient ce tempérament: & comme ces circonstances ne peuvent jamais être rigoureusement les mêmes en tout point pour deux hommes, il n'est pas surprenant qu'il y ait entre eux une si grande diversité, ou qu'il y ait autant de tempéramens différens, qu'il y a d'individus de l'espece humaine.

A I N S I, quoique les hommes aient entre eux une ressemblance générale, ils different essentiellement, tant par le tissu & l'arrangement des fibres & des nerfs, que par la nature, la qualité, la quantité des matieres qui mettent ces fibres en jeu, & leur impriment des mouvemens. Un homme, déjà différent d'un autre homme par la texture & la disposition de ses fibres, le devient encore plus lorsqu'il prend des alimens nourrissans, lorsqu'il boit du vin, lorsqu'il fait de l'exercice, tandis que l'autre qui ne boira que de l'eau, ne prendra que des nourritures peu succulentes, languira dans l'inertie & l'oïveté.

TOUTES ces causes influent nécessairement sur l'esprit, sur les passions, sur les volontés, en un mot sur ce qu'on appelle les facultés intellectuelles. C'est ainsi que nous voyons qu'un homme sanguin est communément spirituel, emporté, voluptueux, entreprenant, tandis qu'un homme flegmatique est d'une conception lente & difficile à émouvoir, est d'une imagination peu vive, & pusillanime, & incapable de vouloir fortement.

S I l'on consultoit l'expérience au lieu du pré-

jugé, la médecine fourniroit à la morale la clef du cœur humain, & en guérissant le corps, elle seroit quelquefois assurée de guérir l'esprit. En faisant de notre ame une substance *spirituelle*, on se contente de lui administrer des remèdes spirituels qui n'influent point sur le tempérament, ou qui ne font que lui nuire. Le dogme de la spiritualité de l'ame a fait de la morale une science conjecturale, qui ne nous fait nullement connoître les vrais mobiles que l'on doit employer pour agir sur les hommes. Aidés de l'expérience, si nous connoissions les élémens qui font la base du tempérament d'un homme, ou du plus grand nombre des individus dont un peuple est composé, nous sçaurions ce qui leur convient, les loix qui leur sont nécessaires, les institutions qui leur sont utiles. En un mot la morale & la politique pourroient retirer du *Matérialisme*, des avantages que le dogme de la spiritualité ne leur fournira jamais, & auxquels il les empêche même de songer. L'homme sera toujours un mystere pour ceux qui s'obstineront à le voir avec les yeux prévenus de la Théologie, ou qui attribueront ses actions à un principe, dont jamais ils ne peuvent avoir d'idées. Lorsque nous voudrons connoître l'homme, tâchons donc de découvrir les matieres qui entrent dans sa combinaison & qui constituent son tempérament; ces découvertes serviront à nous faire deviner la nature & la qualité de ses passions & de ses penchans, & à pressentir sa conduite dans des occasions données: elles nous indiqueront les remèdes que nous pourrons employer avec succès pour corriger les défauts d'une organisation vicieuse, ou d'un tempérament aussi nuisible à la société, qu'à celui qui le possède.

EN effet il n'est point douteux que le tempérament de l'homme ne puisse être corrigé, altéré, modifié par des causes aussi physiques, que celles qui le constituent; chacun de nous peut, en quelque sorte, se faire un tempérament; un homme d'un tempérament sanguin, en prenant des nourritures moins succulentes ou en moindre quantité, en s'abstenant de liqueurs fortes &c. peut parvenir à corriger la nature, la qualité, la quantité du mouvement du fluide qui domine en lui. Un bilieux ou un mélancolique peut, à l'aide de quelques remèdes, diminuer la masse de ce fluide, & corriger le vice de son humeur à l'aide de l'exercice, de la dissipation, de la gaieté qui résulte du mouvement. Un Européen transplanté dans l'Indostan, deviendra peu-à-peu un homme tout différent pour l'humeur, pour les idées, pour le tempérament & le caractère.

QUOI QUE l'on ait peu fait d'expériences pour connoître ce qui constitue les tempéramens des hommes, on en auroit déjà un nombre suffisant si l'on daignoit en faire usage. Il paroît en général que le principe igné, que les chimistes ont désigné sous le nom de *phlogistique* ou de *matiere inflammable*, est celui qui, dans l'homme, lui donne le plus de vie & d'énergie, qui procure le plus de ressort, de mobilité, d'activité à ses fibres, de tension à ses nerfs, de rapidité à ses fluides. De ces causes matérielles, nous voyons communément résulter les dispositions ou facultés que nous nommons sensibilité, esprit, imagination, génie, vivacité, &c. qui donnent le ton aux passions, aux volontés, aux actions morales des hommes. Dans ce sens c'est avec assez de justesse que l'on se sert

des expressions de *chaleur d'ame*, d'imagination ardente, de *feu du génie*, &c. (36)

C'EST ce feu, répandu en doses différentes dans les êtres de notre espèce, qui leur donne le mouvement, l'activité, la chaleur animale & qui, pour ainsi dire, les rend plus ou moins vivans. Ce feu si mobile & si subtil, se dissipe avec facilité, & pour lors il demande à être rétabli à l'aide des alimens qui le contiennent, & qui par là se trouvent propres à remonter notre machine, à réchauffer le cerveau, à lui rendre l'activité nécessaire pour remplir les fonctions que l'on nomme intellectuelles. C'est ce feu contenu dans le vin & dans les liqueurs fortes, qui donne aux hommes les plus engourdis une vivacité, dont sans lui ils seroient incapables, & qui pousse les lâches même au combat. C'est ce feu qui, trop abondant en nous dans certaines maladies, nous jette dans le délire, & qui, trop foible dans d'autres, nous plonge dans l'affaïssement. Enfin c'est ce feu qui diminue dans la vieillesse, & qui se dissipe totalement à la mort. (37)

SI nous examinons d'après nos principes les facultés intellectuelles des hommes ou leurs qualités morales, nous demeurerons convaincus qu'elles

(36) Je serois assez tenté de croire que ce que les Médecins nomment le *fluide nerveux*, ou cette matière si mobile qui avertit si promptement le cerveau de tout ce qui se passe en nous, n'est autre chose que la matière électrique & que c'est la différence de ses doses ou proportions qui est une des principales causes de la diversité des hommes & de leurs facultés.

(37) Si nous voulons être de bonne foi, nous trouverons que c'est la chaleur qui est le principe de la vie. C'est à l'aide de la chaleur que les êtres passent de l'inaction au mouvement, du repos à la fermentation, de l'état inanimé à celui de la vie : nous en avons la preuve dans l'œuf que la chaleur fait éclore ; en un mot point de génération sans chaleur.

font dues à des causes matérielles qui influent sur leur organisation particulière, d'une façon plus ou moins durable & marquée. Mais d'où vient cette organisation, sinon des parens, desquels nous recevons les élémens d'une machine nécessairement analogue à la leur? D'où vient le plus ou le moins de matière ignée ou de chaleur vivifiante qui décide de nos qualités mentales? C'est de la Mere qui nous a portés dans son sein, qui nous a communiqué une portion du feu dont elle fut animée elle-même, & qui avec son sang circuloit dans ses veines. C'est des alimens qui nous ont nourris, c'est du climat où nous vivons, c'est de l'atmosphère qui nous entoure; toutes ces causes influent sur nos fluides & nos solides, & décident de nos dispositions naturelles. En examinant ces dispositions, d'où dépendent nos facultés, nous les trouverons toujours corporelles & matérielles,

LA première de ces dispositions est la *sensibilité* physique de laquelle nous verrons découler toutes nos autres qualités intellectuelles ou morales. Sentir, comme on l'a dit, c'est être remué & avoir la conscience des changemens qui s'opèrent en nous. Avoir de la sensibilité, n'est donc autre chose qu'être conformé de manière à sentir, très promptement & très vivement, les impressions des objets qui agissent sur nous. Une ame sensible n'est donc que le cerveau d'un homme, disposé de manière à recevoir, avec facilité, les mouvemens qui lui sont communiqués. C'est ainsi que nous appellons *sensible*, celui que la vue d'un malheureux ou le récit d'une catastrophe, ou l'idée d'un spectacle affligeant touchent assez vivement pour répandre des larmes, signe auquel nous reconnoissons les effets d'un grand trouble dans la machine

humaine. Nous disons d'un homme, en qui les sons de la musique excitent un grand plaisir ou produisent des effets très marqués, qu'il a *l'oreille sensible*. Enfin nous disons d'un homme dans lequel l'éloquence, les beautés des arts, tous les objets qui le frappent excitent des mouvemens très vifs, qu'il a *l'ame sensible*. (38)

L'ESPRIT est une suite de cette sensibilité physique. En effet nous appellons *esprit*, une facilité que quelques êtres de notre espèce ont, de saisir avec promptitude l'ensemble & les différens rapports des objets. Nous appellons *Génie* la facilité de saisir cet ensemble & ces rapports dans les objets vastes, utiles, difficiles à connoître. L'esprit peut être comparé à une vue perçante qui aperçoit les choses promptement; le génie est une vue qui saisit d'un coup d'œil tous les points d'un horizon étendu. L'esprit juste est celui qui aperçoit les objets & les rapports tels qu'ils sont: l'esprit faux est celui qui ne saisit que de faux rapports, ce qui vient de quelque vice dans l'organisation. L'esprit juste est une faculté qui ressemble à l'adresse dans la main.

L'IMAGINATION étant la facilité de combiner avec promptitude des idées ou des images, elle consiste dans le pouvoir de reproduire aisément les modifications de notre cerveau, & de les lier ensemble ou de les attacher à des objets auxquels elles conviennent: ç'est alors que l'imagination nous

(38) On voit que la compassion dépend de la sensibilité physique qui n'est jamais la même dans tous les hommes: on a donc eu tort de faire de la compassion la source de nos idées de morale & des sentimens que nous éprouvons pour nos semblables. Non seulement tous les hommes ne sont point sensibles, mais encore il y en a beaucoup en qui la sensibilité n'a point été développée. Tels sont les Princes, les Grands, les Riches, &c.

plait; c'est alors que nous approuvons ses fictions & qu'elle embellit la nature & la vérité; nous la blâmons au contraire, lorsqu'elle nous peint des phantômes désagréables, ou lorsqu'elle combine des idées qui ne sont point faites pour s'affocier. C'est ainsi que la poésie, faite pour rendre la nature plus touchante, nous plait quand elle orne les objets qu'elle nous offre, de toutes les beautés qui peuvent leur convenir; elle en fait alors des êtres idéaux, mais qui nous remuent agréablement, & nous pardonnons à l'illusion qu'on nous fait, en faveur du plaisir qu'on nous cause. Les hideuses chimères de la superstition nous déplaisent, parce qu'elles ne sont que les produits d'une imagination malade qui ne réveille en nous que des idées affligeantes.

L'IMAGINATION, quand elle s'égare, produit le fanatisme, les terreurs religieuses, le zèle inconsidéré, des phrénésies, des grands crimes. L'imagination réglée produit l'entouffiasme pour les choses utiles, la passion forte pour la vertu, l'amour de la patrie, la chaleur de l'amitié, en un mot, elle donne de l'énergie & de la vivacité à tous nos sentimens; ceux qui sont privés d'imagination, sont communément des hommes en qui le flegme éteint le feu sacré, qui est en nous le principe de la mobilité, de la chaleur du sentiment, & qui vivifie toutes nos facultés intellectuelles. Il faut de l'entouffiasme pour les grandes vertus, ainsi que pour les grands crimes. L'entouffiasme met notre cerveau ou notre ame dans un état semblable à celui de l'ivresse; l'un & l'autre excitent en nous des mouvemens rapides que les hommes approuvent, quand il en résulte du bien;

bien; & qu'ils nomment *folie, délire, crime* ou *fureur*, quand il en résulte du désordre.

L'ESPRIT n'est juste, il n'est capable de juger sainement des choses; l'imagination n'est réglée, que lorsque l'organisation est disposée de manière à remplir ses fonctions avec précision. A chaque instant de sa vie l'homme fait des expériences; chaque sensation qu'il éprouve est un fait qui consigne dans son cerveau une idée, que sa mémoire lui rappelle avec plus ou moins d'exactitude ou de fidélité; ces faits se lient, ces idées s'associent, & leur chaîne constitue l'*expérience* & la *science*. Sçavoir, c'est être assuré par des expériences répétées & faites avec précision, des idées; des sensations, des effets qu'un objet peut produire sur nous-mêmes ou sur les autres. Toute science ne peut être fondée que sur la vérité, & la vérité elle-même ne se fonde que sur le rapport constant & fidèle de nos sens. Ainsi la *vérité* est la conformité ou la convenance perpétuelle que nos sens bien constitués nous montrent, à l'aide de l'*expérience*; entre les objets que nous connoissons, & les qualités que nous leur attribuons. En un mot la vérité est l'association juste & précise de nos idées. Mais comment sans expérience s'assurer de la justesse de cette association; & si l'on ne réitère ces expériences, comment les constater? Enfin si nos sens sont viciés, comment s'en rapporter aux expériences ou faits qu'ils consistent dans notre cerveau? C'est par des expériences multipliées, diversifiées, répétées, qu'on pourra rectifier les défauts des premières.

Nous sommes dans l'erreur; toutes les fois que des organes, déjà peu sains par leur nature; ou

viciés par les modifications durables ou passagères qu'ils éprouvent, nous mettent hors d'état de bien juger des objets. *L'erreur* consiste dans une association fautive des idées, par laquelle nous attribuons aux objets, des qualités qu'ils n'ont pas. Nous sommes dans l'erreur, lorsque nous supposons comme existans des êtres qui n'existent point, ou lorsque nous associons l'idée de bonheur, à des objets capables de nous nuire, soit immédiatement, soit par des conséquences éloignées que nous sommes incapables de pressentir.

M A I S comment pressentir des effets que nous n'avons point encore éprouvés? C'est encore à l'aide de l'expérience. Nous sçavons par son secours que des causes analogues ou semblables produisent des effets analogues & semblables; la mémoire, en nous rappelant les effets que nous avons éprouvés, nous met à portée de juger de ceux que nous pouvons attendre, soit des mêmes causes, soit des causes qui ont du rapport avec celles qui ont agi sur nous. D'où l'on voit que la *prudence*, la *prévoyance* sont des facultés qui sont dues à l'expérience. J'ai senti que le feu excitoit dans mes organes une sensation douloureuse, cette expérience suffit pour me faire pressentir que le feu appliqué à quelques-uns de mes organes, y excitera par la suite la même sensation. J'ai éprouvé qu'une action de ma part excitoit la haine ou le mépris des autres, cette expérience me fait pressentir que, toutes les fois que j'agirai de la sorte, je serai haï ou méprisé.

L A faculté que nous avons de faire des expériences, de nous les rappeler, de pressentir les effets, afin d'écarter ceux qui peuvent nous nuire

ou de nous procurer ceux qui sont utiles à la conservation de notre être & à sa félicité, seul but de toutes nos actions, soit corporelles soit mentales, constitue ce qu'en un mot on désigne sous le nom de *raison*. Le sentiment, notre nature, notre tempérament peuvent nous égayer & nous tromper; mais l'expérience & la réflexion nous remettent dans le bon chemin, & nous apprennent ce qui peut véritablement nous conduire au bonheur. D'où l'on voit que la raison est notre nature modifiée par l'expérience, le jugement & la réflexion: elle suppose un tempérament modéré, un esprit juste, une imagination réglée, la connoissance de la vérité fondée sur des expériences sûres, enfin de la prudence & de la prévoyance; ce qui nous prouve que, quoiqu'on nous répète tous les jours que l'homme est *un être raisonnable*, il n'y a qu'un très petit nombre d'individus de l'espece humaine, qui jouissent réellement de la raison, ou qui aient les dispositions & l'expérience qui la constituent.

N'EN soyons point surpris; il est peu d'hommes en état de faire des expériences vraies; tous apportent en naissant des organes susceptibles d'être remués ou d'amasser des expériences, mais soit par le vice de leur organisation, soit par les causes qui la modifient, leurs expériences sont fausses, leurs idées sont confuses & mal associées, leurs jugemens sont erronés, leur cerveau se remplit de systèmes vicieux qui influent nécessairement sur toute leur conduite, & troublent continuellement la raison.

Nos sens, comme on a vu, sont les seuls moyens que nous ayons de connoître si nos opinions

font vraies, si notre conduite est utile pour nous-mêmes, si les effets qui en résulteront nous seront avantageux. Mais pour que nos sens nous fassent de fideles rapports, ou portent des idées vraies au cerveau, il faut qu'ils soient sains, c'est-à-dire dans l'état requis pour maintenir notre être dans l'ordre propre à lui procurer sa conservation & sa félicité permanente. Il faut que notre cerveau soit sain lui-même ou dans l'état nécessaire, pour remplir ses fonctions & pour exercer ses facultés; il faut que la mémoire lui retrace fidèlement ses sensations ou ses idées antérieures, afin de juger ou de pressentir les effets qu'il doit espérer ou craindre, des actions auxquelles sa volonté se portera. Nos organes extérieurs ou intérieurs sont-ils viciés, soit par leur conformation naturelle, soit par les causes qui les modifient, nous ne sentons qu'imparfaitement & d'une façon peu distincte; nos idées sont fausses ou suspectes; nous jugeons mal; nous sommes dans une illusion ou dans une ivresse qui nous empêche de saisir les vraies rapports des choses. En un mot, la mémoire est fautive, la réflexion est nulle, l'imagination s'égare, l'esprit nous trompe, & la sensibilité de nos organes, assaillis à la fois par une foule d'ébranlemens, s'oppose à la prudence, à la prévoyance & à l'exercice de la raison. D'un autre côté si la conformation de nos organes ne leur permet que de se mouvoir foiblement & avec lenteur, comme il arrive dans ceux qui sont d'un tempérament flegmatique, les expériences sont tardives & souvent infructueuses. La tortue & le papillon sont également incapables d'éviter leur destruction. L'homme stupide & l'homme ivre sont dans une égale impossibilité de parvenir à leur but.

MAIS quel est le but de l'homme dans la sphere qu'il occupe? C'est de se conserver & de rendre son existence heureuse. Il est donc important qu'il en connoisse les vrais moyens par des expériences, dont sa prudence & sa raison lui enseignent à faire usage, pour parvenir sûrement & constamment au but qu'il se propose. Ces moyens sont ses propres facultés, son esprit, ses talens, son industrie, ses actions déterminées par les passions dont sa nature le rend susceptible, & qui donnent plus ou moins d'activité à sa volonté. L'expérience & la raison lui montrent encore que les hommes avec lesquels il est associé lui sont nécessaires; qu'ils peuvent contribuer à son bonheur, à ses plaisirs, & l'aider des facultés qui leur sont propres; l'expérience lui apprend de quelle façon il peut les faire concourir à ses desseins, les déterminer à vouloir & à agir en sa faveur; il voit les actions qu'ils approuvent & celles qui leur déplaisent, la conduite qui les attire & celle qui les repousse, les jugemens qu'ils en portent, les effets avantageux ou nuisibles qui résultent des différentes façons d'être & d'agir. Toutes ces expériences lui donnent l'idée de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, de la bonté & de la méchanceté, de la décence & de l'indécence, de la probité & de la fourberie, &c; en un mot, il apprend à juger les hommes & leurs actions, à distinguer les sentimens nécessaires qui s'excitent en eux d'après la diversité des effets qu'on leur fait éprouver.

C'EST sur la diversité nécessaire de ces effets, qu'est fondée la distinction du bien & du mal, du vice & de la vertu; distinction qui, comme quelques penseurs l'ont cru, n'est point fondée sur des conventions entre les hommes, & encore bien

moins sur les volontés chimériques d'un être surnaturel, mais sur les rapports éternels & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine vivans en société, & qui subsisteront autant que l'homme & la société. Ainsi la *vertu* est tout ce qui est vraiment & constamment utile aux êtres de l'espece humaine vivans en société; le *vice* est tout ce qui leur est nuisible. Les plus grandes vertus sont celles qui leur procurent les avantages les plus grands & les plus durables; les plus grands vices sont ceux qui troublent plus leur tendance au bonheur & l'ordre nécessaire à la société. L'homme *vertueux* est celui dont les actions tendent constamment au bien être de ses semblables; l'homme *vicieux* est celui dont la conduite tend au malheur de ceux avec qui il vit, d'où son propre malheur doit communément résulter. Tout ce qui nous procure à nous-mêmes un bonheur véritable & permanent, est raisonnable; tout ce qui trouble notre propre félicité ou celle des êtres nécessaires à notre bonheur, est insensé ou déraisonnable. Un homme qui nuit aux autres, est un méchant; un homme qui se nuit à lui-même, est un imprudent qui ne connoît ni la raison, ni ses propres intérêts, ni la vérité.

Nos *devoirs* sont les moyens dont l'expérience & la raison nous montrent la nécessité pour parvenir à la fin que nous nous proposons; ces devoirs sont une suite nécessaire des rapports subsistans entre des hommes, qui desirant également le bonheur & la conservation de leur être. Lorsqu'on dit que ces devoirs nous *obligent*, cela signifie que sans prendre ces moyens, nous ne pouvons parvenir à la fin que notre nature se propose. Ainsi l'*obligation morale* est la nécessité d'employer les

moyens propres à rendre heureux les êtres avec qui nous vivons, afin de les déterminer à nous rendre heureux nous-mêmes; nos obligations envers nous-mêmes sont la nécessité de prendre les moyens sans lesquels nous ne pourrions nous conserver, ni rendre notre existence solidement heureuse. La morale est, comme l'univers, fondée sur la nécessité, ou sur les rapports éternels des choses.

Le bonheur, est une façon d'être dont nous souhaitons la durée, ou dans laquelle nous voulons persévérer. Il se mesure par sa durée & sa vivacité. Le bonheur le plus grand est celui qui est le plus durable; le bonheur passager ou de peu de durée s'appelle *plaisir*; plus il est vif & plus il est fugitif, parce que nos sens ne sont susceptibles que d'une certaine quantité de mouvement; tout plaisir qui l'excede se change dès lors en *douleur* ou en une façon pénible d'exister, dont nous désirons la cessation: voilà pourquoi le plaisir & la douleur se touchent souvent de si près. Le plaisir immodéré est suivi de regrets, d'ennuis & de dégoûts; le bonheur passager se convertit en un malheur durable. D'après ce principe l'on voit que l'homme, qui dans chaque instant de sa durée cherche nécessairement le bonheur, doit, quand il est raisonnable, ménager ses plaisirs, se refuser tous ceux qui pourroient se changer en peine, & tâcher de se procurer le bien être le plus permanent.

Le bonheur ne peut être le même pour tous les êtres de l'espece humaine; les mêmes plaisirs ne peuvent affecter également des hommes diversement conformés & modifiés. Voilà, sans doute,

pourquoi la plupart des moralistes ont été si peu d'accord sur les objets dans lesquels ils ont fait consister le bonheur, ainsi que sur les moyens de les obtenir. Cependant le bonheur paroît être, en général, un état durable ou momentané auquel nous acquiesçons, parce que nous le trouvons conforme à notre être; cet état résulte de l'accord qui se trouve entre l'homme & les circonstances dans lesquelles la nature l'a placé; ou, si l'on veut, le bonheur est la coordination de l'homme avec les causes qui agissent sur lui.

LES idées que les hommes se font du bonheur, dépendent non seulement de leur tempérament ou de leur conformation particulière, mais encore des habitudes qu'ils ont contractées. *L'habitude* est dans l'homme une façon d'être, de penser & d'agir que nos organes tant extérieurs qu'intérieurs contractent par la fréquence des mêmes mouvemens, d'où résulte le pouvoir de faire ces mouvemens avec promptitude & facilité.

SI nous considérons attentivement les choses, nous trouverons que presque toute notre conduite, le système de nos actions, nos occupations, nos liaisons, nos études & nos amusemens, nos manières & nos usages, nos vêtemens, nos alimens, sont des effets de l'habitude. Nous lui devons pareillement l'exercice facile de nos facultés mentales, de la pensée, du jugement, de l'esprit, de la raison, du goût, &c. C'est à l'habitude que nous devons la plupart de nos penchans, de nos desirs, de nos opinions, de nos préjugés, les fausses idées que nous nous faisons du bien-être; en un mot, les erreurs dans lesquelles tout s'efforce de nous faire tomber & de nous retenir.

C'est l'habitude qui nous attache soit au vice soit à la vertu. (39)

Nous sommes tellement modifiés par l'habitude, que souvent on la confond avec notre nature; de là, comme nous verrons bientôt, ces opinions ou ces idées que l'on a nommées *innées*, parce qu'on n'a pas voulu remonter à la source qui les avoit comme identifiées avec notre cerveau. Quoiqu'il en soit, nous tenons très fortement à toutes les choses auxquelles nous sommes habitués; notre esprit éprouve une forte de violence ou de révolusion incommode, toutes les fois qu'on veut lui faire changer le cours de ses idées; une pente fatale l'y ramene souvent en dépit de la raison.

C'EST par un pur mécanisme que nous pouvons expliquer les phénomènes tant physiques que moraux de l'habitude: notre ame, malgré sa prétendue spiritualité, se modifie tout comme le corps. L'habitude fait que les organes de la voix apprennent à exprimer promptement les idées consignées dans le cerveau, par le moyen de certains mouvemens que, dans l'enfance, notre langue acquiert le pouvoir d'exécuter avec facilité. Notre langue une fois habituée ou exercée à se mouvoir d'une certaine manière, a beaucoup de peine à se mouvoir d'une autre, le gosier prend difficilement les inflexions qu'exigeroit un langage différent de celui auquel nous sommes accoutumés.

(39) L'expérience nous prouve qu'un premier crime coûte toujours plus qu'un second, celui-ci qu'un troisième, & ainsi de suite. Une première action est le commencement d'une habitude; à force de combattre les obstacles qui nous détournent de commettre des actions criminelles, nous parvenons à les vaincre avec plus de facilité. C'est ainsi que l'on devient souvent méchant par habitude.

Il en est de même de nos idées ; notre cerveau , notre organe intérieur , notre ame , accoutumée de bonne heure à être modifiée d'une certaine manière , à attacher de certaines idées aux objets , à se faire un système lié d'opinions vraies ou fausses , éprouve un sentiment douloureux , lorsqu'on entreprend de donner une nouvelle impulsion ou direction à ses mouvemens habituels. Il est presque aussi difficile de nous faire changer d'opinions , que de langage. (40)

VOILA , sans doute , la cause de l'attachement presque invincible que tant de gens nous montrent pour des usages , des préjugés , des institutions dont vainement la raison , l'expérience , le bon sens leur prouvent l'inutilité , ou même les dangers. L'habitude résiste aux démonstrations les plus claires ; elles ne peuvent rien contre les passions & les vices enracinés , contre les systèmes les plus ridicules , contre les coutumes les plus bizarres , sur-tout , quand on y attache l'idée de l'utilité , de l'intérêt commun , du bien de la société. Telle est la source de l'opiniâtreté que les hommes montrent communément pour leurs religions , pour leurs usages anciens & leurs coutumes déraisonnables , pour leurs loix si peu justes ; pour leurs abus , dont ils souffrent très souvent ; pour leurs préjugés , dont quelquefois on reconnoît l'absurdité , sans vouloir s'en défaire. Voilà pourquoi les nations regardent comme dangereuses , les nouveautés les plus utiles , & se croiroient perdues , si l'on remédioit à des maux qu'elles s'habi-

(40) Hobbès dit „ qu'il est de la nature de tout être corporel „ qui a souvent été mê de la même manière , de recevoir continuellement une plus grande aptitude , ou plus de facilité à produire „ les mêmes mouvemens ". C'est là ce qui constitue l'habitude tant dans le moral que dans le physique. V. HOBÈS ESSAI SUR LA NATURE HUMAINE.

tuent à regarder comme nécessaires à leur repos, & comme dangereux à guérir. (41)

L'ÉDUCATION n'est que l'art de faire contracter aux hommes de bonne heure, c'est-à-dire, quand leurs organes sont très flexibles, les habitudes, les opinions & les façons d'être, adoptées par la société où ils vivront. Les premiers momens de notre enfance sont employés à faire des expériences; ceux qui sont chargés du soin de nous élever, nous apprennent à les appliquer, ou développent la raison en nous; les premières impulsions qu'ils nous donnent, décident communément de notre sort, de nos passions, des idées que nous nous faisons du bonheur, des moyens que nous employons pour nous le procurer, de nos vices & de nos vertus. Sous les yeux de ses Maîtres, l'enfant acquiert des idées, il apprend à les associer, à penser d'une certaine manière, à juger bien ou mal. On lui montre différens objets qu'on l'accoutume à aimer ou haïr, à désirer ou à fuir, à estimer ou à mépriser. C'est ainsi que les opinions se transmettent des peres, des meres, des nourrices, des maîtres aux enfans: c'est ainsi que l'esprit se remplit peu à peu de vérités ou d'erreurs, d'après lesquelles chacun règle sa conduite, qui le rend heureux ou malheureux, vertueux ou vicieux, estimable ou haïssable pour les autres, content ou mécontent de sa destinée, suivant les objets vers lesquels on a dirigé ses passions & l'énergie de son esprit, c'est-à-dire, dans lesquels on lui a montré son intérêt ou sa félicité: en conséquence il aime & cherche ce qu'on lui a dit d'ai-

(41) *Affiduitate quotidiana & consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas vident.* CICERO DE NATUR. DEORUM LIB. II. CAP. 2.

mer & de chercher ; il a des goûts , des penchans , des fantaisies que , dans tout le cours de sa vie , il s'empresse de satisfaire , en raison de l'activité dont la nature l'a pourvu & que l'on a exercée en lui.

LA *politique* devrait être l'art de régler les passions des hommes & de les diriger vers le bien de la société ; mais elle n'est trop souvent que l'art d'armer les passions des membres de la société pour leur destruction mutuelle , & pour celle de l'association qui devrait faire leur bonheur. Elle n'est communément si vicieuse , que parce qu'elle n'est point fondée sur la nature , sur l'expérience , sur l'utilité générale , mais sur les passions , les caprices , & l'utilité particulière de ceux qui gouvernent la société.

LA Politique , pour être utile , doit fonder ses principes sur la nature , c'est-à-dire , se conformer à l'essence & au but de la Société : celle-ci n'étant qu'un tout formé par la réunion d'un grand nombre de familles & d'individus , rassemblés pour se procurer plus facilement leurs besoins réciproques , les avantages qu'ils désirent , des secours mutuels , & surtout la faculté de jouir en sûreté des biens , que la nature & l'industrie peuvent fournir , il s'ensuit que la Politique destinée à maintenir la société , doit entrer dans ces vues , en faciliter les moyens , écarter tous les obstacles qui pourroient les traverser.

LES hommes en se rapprochant les uns des autres pour vivre en société , ont fait , soit formellement , soit tacitement , un *PACTE* , par lequel ils se sont engagés à se rendre des services & à ne point se nuire. Mais comme la nature de chaque homme le porte à chercher à tout moment son bien ,

être dans la satisfaction de ses passions ou de ses caprices passagers, sans aucun égard pour ses semblables, il fallut une force qui le ramenât à son devoir, l'obligeât de s'y conformer, & lui rappelât ses engagements, que souvent la passion pouvoit lui faire oublier. Cette force c'est *la Loi*; elle est la somme des volontés de la société, réunies pour fixer la conduite de ses membres, ou pour diriger leurs actions de manière à concourir au but de l'association.

MAIS comme la société, surtout quand elle est nombreuse, ne pourroit que très difficilement s'assembler, & sans tumulte faire connoître ses intentions, elle est obligée de choisir des citoyens à qui elle accorde sa confiance; elle en fait les interprètes de ses volontés, elle les rend dépositaires du pouvoir nécessaire pour les faire exécuter. Telle est l'origine de tout *Gouvernement*, qui, pour être légitime, ne peut être fondé que sur le consentement libre de la société, sans lequel il n'est qu'une violence, une usurpation, un brigandage. Ceux qui sont chargés du soin de gouverner, s'appellent *Souverains, Chefs, Législateurs*, & suivant la forme que la société a voulu donner à son gouvernement, ces souverains s'appellent *Monarques, Magistrats, Représentans, &c.* Le *Gouvernement* n'empruntant son pouvoir que de la société, & n'étant établi que pour son bien, il est évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand son intérêt l'exige, changer la forme de son gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême, par la *Loi* immuable de nature qui veut que la partie soit subordonnée au tout.

A I N S I les Souverains sont les ministres de la société, ses interprètes, les dépositaires d'une portion plus ou moins grande de son pouvoir, & non ses maîtres absolus, ni les propriétaires des Nations. Par un Pacte, soit exprimé, soit tacite, ces souverains s'engagent à veiller au maintien & à s'occuper du bien-être de la société; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent à obéir. Nulle société sur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses chefs le droit de lui nuire: une telle concession seroit annullée par la nature, qui veut que chaque société, ainsi que chaque individu de l'espece humaine, tende à se conserver, & ne puisse consentir à son malheur permanent.

LES LOIX, pour être justes, doivent avoir pour but invariable l'intérêt général de la société, c'est à-dire assurer au plus grand nombre des citoyens les avantages pour lesquels il se sont associés. Ces avantages sont la liberté, la propriété, la sûreté. La *liberté* est la faculté de faire pour son propre bonheur, tout ce qui ne nuit pas au bonheur de ses associés; en s'associant, chaque individu a renoncé à l'exercice de la portion de sa liberté naturelle qui pourroit préjudicier à celle des autres. L'exercice de la liberté nuisible à la société, se nomme *licence*. La *Propriété* est la faculté de jouir des avantages que le travail & l'industrie ont procurés à chaque membre de la société. La *sûreté* est la certitude que chaque membre doit avoir, de jouir de sa personne & de ses biens sous la protection des LOIX, tant qu'il observera fidèlement ses engagements avec la société.

LA justice assure à tous les membres de la so-

ciété, la possession des avantages ou droits qui viennent d'être rapportés. D'où l'on voit que, sans justice, la société est hors d'état de procurer aucun bonheur. La justice se nomme aussi *Équité*, parce qu'à l'aide des Loix, faites pour commander à tous, elle égalise tous les membres de la société, c'est-à-dire les empêche de se prévaloir les uns contre les autres de l'inégalité que la nature ou l'industrie peuvent avoir mis entre leurs forces.

LES *droits* sont tout ce que les Loix équitables de la société permettent à ses membres de faire pour leur propre félicité. Ces droits sont évidemment limités par le but invariable de l'association; la Société de son côté a des droits sur tous ses membres en vertu des avantages qu'elle leur procure, & tous ses membres sont en droit d'exiger d'elle ou de ses ministres, ces avantages en faveur desquels ils vivent en société, & renoncent à une portion de leur liberté naturelle. Une société dont les chefs & les Loix ne procurent aucuns biens à ses membres, perd évidemment ses droits sur eux; les chefs qui nuisent à la société, perdent le droit de lui commander. Il n'est point de patrie sans bien être; une société sans équité ne renferme que des ennemis, une société opprimée ne contient que des oppresseurs & des esclaves; des esclaves ne peuvent être citoyens; c'est la liberté, la propriété, la sûreté qui rendent la patrie chère, & c'est l'amour de la patrie qui fait le citoyen. (42)

FAUTE de connoître ces vérités, ou de les appliquer, les nations sont devenues malheureuses, & n'ont renfermé qu'un vil amas d'esclaves, sé-

(42) *Servorum nulla est unquam civitas*, a dit un ancien poëte.

parés les uns des autres & détachés de la société qui ne leur procuroit aucuns biens. Par une fuite de l'imprudence de ces nations, ou de la ruse & de la violence de ceux à qui elles avoient confié le pouvoir de faire des Loix & de les mettre en exécution, les souverains se sont rendus les maîtres absolus des sociétés. Ceux-ci, méconnoissant la vraie source de leur pouvoir, prétendirent le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ne devoir rien à la société, en un mot être des Dieux sur la terre & la gouverner arbitrairement comme les Dieux de l'Empyrée. Dès lors la Politique se corrompit & ne fut qu'un brigandage. Les nations furent avilies & n'osèrent résister aux volontés de leurs chefs; les Loix ne furent que l'expression de leurs caprices; l'intérêt public fut sacrifié à leurs intérêts particuliers; la force de la société fut tournée contre elle-même; ses membres la quitterent pour s'attacher à ses oppresseurs, qui, pour les séduire, leur permirent de lui nuire & de profiter de ses malheurs. Ainsi la liberté, la justice, la sûreté, la vertu furent bannies des nations; la Politique ne fut que l'art de se servir de leurs forces & de leurs trésors pour les subjuguier elles-mêmes, & de diviser les sujets d'intérêts pour en venir à bout; enfin un habitude stupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes.

Tout homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant; celui qui croit n'avoir besoin de personne, se persuade qu'il peut sans ménagement suivre tous les penchans de son cœur. La crainte est donc le seul obstacle que la société puisse opposer aux passions de ses chefs, qui, sans cela, se corrompent eux-mêmes; & ne tarderont pas

pas à se servir des moyens que la société leur met en main, pour se faire des complices de leurs iniquités. Pour prévenir ces abus, il faut donc que la société limite le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, & s'en réserve une portion suffisante pour les empêcher de lui nuire ; il faut que, prudemment, elle partage des forces, qui, réunies, l'accablent infailliblement. D'ailleurs la réflexion la plus simple lui fera sentir que le fardeau de l'administration est trop grand pour être porté par un seul homme, que l'étendue & la multiplicité de ses devoirs rendront toujours négligent, que l'étendue de son pouvoir rendra toujours méchant. Enfin l'expérience de tous les âges convaincra les nations que l'homme est toujours tenté d'abuser du pouvoir ; que le souverain doit être soumis à la Loi, & non la Loi au souverain.

LE gouvernement influe nécessairement & également sur le Physique & le moral des nations. De même que ses soins produisent le travail, l'activité, l'abondance, la salubrité ; sa négligence & ses injustices produisent la paresse, le découragement, la disette, la contagion, les vices & les crimes. Il dépend de lui de faire éclore ou d'étouffer les talens, l'industrie, la vertu. En effet le gouvernement, dispensateur des grandeurs, des richesses, des récompenses & des châtimens, en un mot, maître des objets dans lesquels les hommes ont appris dès l'enfance à placer leur félicité, acquiert une influence nécessaire sur leur conduite, il allume leurs passions, il les tourne du côté qu'il lui plaît, il les modifie & détermine leurs *mœurs*, qui ne sont dans les peuples entiers, comme dans les individus, que la conduite ou le système général de volontés & d'actions qui résulte nécessairement.

ment de leur éducation, de leur gouvernement, de leurs loix, de leurs opinions religieuses, de leurs institutions sensées ou déraisonnables. En un mot, les mœurs sont les habitudes des peuples : ces mœurs sont bonnes, dès qu'il en résulte un bonheur solide & véritable pour la société ; & malgré la sanction des Loix, de l'usage, de la Religion, de l'opinion publique & de l'exemple, ces mœurs peuvent être détestables aux yeux de la raison, quand elles n'ont pour elles que le suffrage de l'habitude & du préjugé, qui consultent rarement l'expérience & le bon sens. Il n'y a pas d'action abominable qui n'ait, ou qui n'ait eu des applaudissemens dans quelque nation. Le parricide, le sacrifice des enfans, le vol, l'usurpation, la cruauté, l'intolérance, la prostitution ont été des actions licites, & même louables & méritoires chez quelques peuples de la terre. La religion surtout a consacré les usages les plus révoltans & les plus déraisonnables.

Les passions étant les mouvemens d'attraction & de répulsion dont la nature rend l'homme susceptible pour les objets qui lui paroissent utiles ou nuisibles, elles peuvent être retenues par les loix & dirigées par le Gouvernement, qui tient l'aimant propre à les faire agir. Toutes les passions se bornent toujours à aimer ou à haïr, à chercher ou à fuir, à désirer ou à craindre. Ces passions nécessaires à la conservation de l'homme, sont une suite de son organisation, & se montrent avec plus ou moins d'énergie suivant son tempérament ; l'éducation ou l'habitude les développent & les modifient, & le gouvernement les tourne vers les objets qu'il se croit intéressé à faire désirer aux sujets qui lui sont soumis. Les différens noms que l'on donne aux passions, sont relatifs aux différens

objets qui les excitent, tels que les plaisirs, la grandeur, les richesses, qui produisent la volupté, l'ambition, la vanité, l'avarice. Si nous examinons attentivement la source des passions dominantes dans les nations, nous la trouverons communément dans leurs gouvernemens. Ce sont les impulsions de leurs chefs qui les rendent tantôt guerrières & tantôt superstitieuses; tantôt avides de gloire, tantôt avides d'argent; tantôt sensées, tantôt déraisonnables; si les souverains, pour éclairer & rendre heureux leurs états, employoient la dixième partie des dépenses qu'ils font, & des soins qu'ils se donnent pour les abrutir, les tromper & les affliger, leurs sujets seroient bientôt aussi sages & aussi fortunés, qu'ils sont aveugles & misérables.

AINSI que l'on renonce au vain projet de détruire les passions dans les cœurs des hommes; qu'on les dirige vers des objets utiles pour eux-mêmes & pour leurs associés. Que l'éducation, le gouvernement & les loix les habituent à les contenir dans les justes bornes, fixées par l'expérience & la raison. Que l'ambitieux ait des honneurs, des titres, des distinctions & du pouvoir, quand il servira utilement sa patrie: que l'on donne des richesses à celui qui les desire, quand il se rendra nécessaire à ses concitoyens; que l'on encourage par des louanges celui qui aimera la gloire; en un mot que les passions humaines aient un libre cours, quand il en résultera des avantages réels & durables pour la société. Que l'éducation & la politique n'allument & ne favorisent que celles qui sont avantageuses au genre humain, & nécessaires à son maintien. Les passions des hommes ne sont si dangereuses, que parce que tout conspire à les mal diriger. K 2

LA nature ne fait les hommes ni bons ni méchans ; (43) elle en fait des machines plus ou moins actives , mobiles , énergiques ; elle leur donne des corps , des organes , des tempéramens , dont leurs passions & leurs desirs plus ou moins impétueux font des suites nécessaires ; ces passions ont toujours le bonheur pour objet ; par conséquent elles sont légitimes & naturelles , & ne peuvent être appellées bonnes ou mauvaises , que d'après leur influence sur les êtres de l'espece humaine. La nature nous donne des jambes propres à nous soutenir , & nécessaires pour nous transporter d'un lieu dans un autre ; les soins de ceux qui nous élèvent les fortifient , nous habituent à nous en servir , ou à en faire un usage bon ou mauvais. Le bras que j'ai reçu de la nature n'est ni bon ni mauvais ; il est nécessaire à un grand nombre d'actions de la vie , mais l'usage de ce bras devient une chose criminelle , si j'ai contracté l'habitude de m'en servir pour voler ou pour assassiner , en vue de me procurer de l'argent que l'on m'a , dès l'enfance , appris à désirer , que la société où je vis me rend nécessaire , mais que mon industrie pourroit me faire obtenir sans nuire à mon semblable.

LE cœur de l'homme est un terrain qui , suivant sa nature , est également propre à produire des ronces ou des grains utiles , des poisons ou des fruits agréables , en raison des semences qu'on y aura jettées , & de la culture qu'on lui aura donnée. Dans notre enfance , on nous montre les objets que nous devons estimer ou mépriser , chercher ou éviter , aimer ou haïr. Ce sont nos Pa-

(43) Seneca a dit avec raison , *erras si existimes vitia nobiscum nasci ; supervenerunt , ingesta sunt.* V. SENEC. EPIST. 91, 95, 224.

rens & nos instituteurs qui nous rendent bons ou méchans, sages ou déraisonnables, studieux ou dissipés, solides ou légers & vains. Leurs exemples & leurs discours nous modifient pour toute la vie, en nous apprenant quelles sont les choses que nous devons désirer ou craindre; nous les désirons & nous tâchons de les obtenir suivant l'énergie de notre tempérament, qui décide toujours de la force de nos passions. C'est donc l'éducation qui, en nous inspirant des opinions ou des idées vraies ou fausses, nous donne les impulsions primitives, d'après lesquelles nous agissons d'une façon avantageuse ou nuisible à nous-mêmes & aux autres. Nous n'apportons en naissant, que le besoin de nous conserver & de rendre notre existence heureuse; l'instruction, l'exemple, la conversation, l'usage du monde nous en présentent les moyens réels ou imaginaires; l'habitude nous procure la facilité de les employer, & nous attache fortement à ceux, que nous jugeons les plus propres à nous mettre en possession des objets que nous avons appris à désirer. Lorsque notre éducation, les exemples qu'on nous donne, les moyens que l'on nous fournit, sont approuvés par la raison, tout concourt à nous rendre vertueux, l'habitude fortifie en nous ces dispositions, & nous devenons des membres utiles de la société, à laquelle tout devoit nous prouver que notre bien être durable est nécessairement lié. Si au contraire notre éducation, nos institutions, les exemples qu'on nous donne, les opinions qu'on nous suggère dès l'enfance, nous montrent la vertu comme inutile ou contraire, & le vice comme utile & favorable à notre propre bonheur, alors nous deviendrons vicieux & nous nous croirons intéressés à nuire à nos associés; nous suivrons le torrent

général; nous renoncerons à cette vertu, qui ne fera plus pour nous qu'une vaine idole, que nous ne serons point tentés de suivre ou d'adorer, quand elle exigera qu'on lui immole les objets que l'on nous a constamment fait regarder comme les plus chers & les plus desirables.

Pour que l'homme fût vertueux, il faudroit qu'il eût intérêt à l'être, ou qu'il trouvât des avantages à pratiquer la vertu. Il faudroit pour cela que l'éducation lui donnât des idées raisonnables, que l'opinion publique & l'exemple lui montrassent la vertu comme l'objet le plus digne d'estime, que le gouvernement la récompensât fidèlement, que la gloire l'accompagnât toujours, que le vice ou le crime fussent constamment méprisés & punis. La vertu est-elle donc dans ce cas parmi nous? L'éducation nous donne-t-elle des idées bien vraies sur le bonheur, des notions justes sur la vertu, des dispositions vraiment favorables pour les êtres avec qui nous vivons? Les exemples que nous avons sous les yeux, sont-ils bien propres à nous faire respecter la décence, la probité, la bonne foi, l'équité, l'innocence des mœurs, la fidélité conjugale, l'exactitude à remplir nos devoirs? La religion, qui seule prétend régler nos mœurs, nous rend-elle sociables, pacifiques, humains? Les arbitres des sociétés sont-ils bien fideles à récompenser ceux qui servent le mieux leur Patrie, & à punir ceux qui la pillent, la divisent, la ruinent? La Justice tient-elle sa balance d'une main bien sûre entre tous les citoyens? Les Loix ne favorisent-elles pas le puissant contre le foible, le riche contre le pauvre, l'heureux contre le misérable? Enfin ne voyons-nous pas le crime, souvent justifié ou couronné par le succès,

trionpher insolemment du mérite qu'il dédaigne & de la vertu qu'il outrage? Eh bien; dans des sociétés ainsi constituées, la vertu ne peut être écoutée que d'un petit nombre de citoyens paisibles, qui connoissent son prix & en jouissent en secret; elle n'est qu'un objet déplaisant pour les autres, qui ne voient en elle que l'ennemie de leur bonheur, ou la censure de leur propre conduite.

SI l'homme d'après sa nature, est forcé de désirer son bien être, il est forcé d'en aimer les moyens; il seroit inutile & peut-être injuste de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. Des que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice; dès que l'inutilité ou le crime sont honorés & récompensés, quel intérêt trouveroit-il à s'occuper du bonheur de ses semblables, ou à contenir la fougue de ses passions? Enfin dès que son esprit s'est rempli d'idées fausses & d'opinions dangereuses, il faut que sa conduite devienne une longue suite d'égaremens & d'actions dépravées.

ON nous dit que des sauvages, pour applatir la tête de leurs enfans, la serrent entre deux planches, & l'empêchent par là de prendre la forme que la nature lui destinoit. Il en est à peu près de même de toutes nos institutions; elles conspirent communément à contrarier la nature, à gêner, détourner, amortir les impulsions qu'elle nous donne, à leur en substituer d'autres qui sont les sources de nos malheurs. Dans presque tous les pays de la terre, les peuples sont privés de la vérité, sont repus de mensonges ou de merveilleuses chimères; on les traite comme ces enfans dont les membres, par les soins imprudens de leurs

nourrices, font ferrés de bandelettes, qui leur ôtent le libre usage de ces membres, s'opposent à leur croissance, à leur activité, à leur santé.

LES opinions religieuses des hommes n'ont pour objet que de leur montrer la suprême félicité dans des illusions, pour lesquelles on allume leurs passions; & comme les phantômes qu'on leur présente, ne peuvent point être vus des mêmes yeux par tous ceux qui les contemplent, ils sont perpétuellement en dispute à leurs sujets, ils se haïssent, ils se persécutent, & croient souvent bien faire, en commettant des crimes pour soutenir leurs opinions. C'est ainsi que la religion enivre les hommes dès l'enfance, de vanité, de fanatisme & de fureurs, s'ils ont une imagination échauffée; si au contraire ils sont flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la société; s'ils ont de l'activité, elle en fait des frénétiques, souvent aussi cruels pour eux-mêmes, qu'incommodes pour les autres.

L'OPINION publique nous donne à chaque instant de fausses idées de gloire & d'honneur; elle attache notre estime non seulement à des avantages frivoles, mais encore à des actions nuisibles que l'exemple autorise, que le préjugé consacre, que l'habitude nous empêche de voir avec l'horreur & le mépris qu'elles méritent. En effet l'habitude apprivoise notre esprit avec les idées les plus absurdes, les usages les plus déraisonnables, les actions les plus blâmables, les préjugés les plus contraires à nous-mêmes & à la société où nous vivons. Nous ne trouvons étranges, singuliers, méprisables, ridicules, que les opinions & les objets auxquels nous ne sommes pas accoutumés; il

est des pays où les actions les plus louables paroissent très blâmables & très ridicules, & où les actions les plus noires passent pour être honnêtes & sensées. (44)

L'AUTORITÉ se croit communément intéressée à maintenir les opinions reçues; les préjugés & les erreurs qu'elle juge nécessaires pour assurer son pouvoir, sont soutenus par la force, qui jamais ne raisonne. Des princes remplis eux-mêmes de fausses idées de bonheur, de puissance, de grandeur, & de gloire, sont entourés par des courtisans flatteurs, intéressés à ne jamais détromper leurs maîtres; ces hommes avilis ne connoissent la vertu que pour l'outrager, & peu à peu ils corrompent le peuple, qui se voit obligé à se prêter aux vices de la grandeur, & qui se fait un mérite de l'imiter dans ses dérèglemens. Les cours sont les vrais foyers de la corruption des peuples.

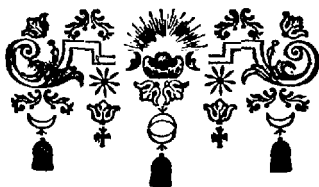
VOILÀ la véritable source du mal moral. C'est ainsi que tout conspire à rendre les hommes vicieux, à donner à leurs âmes des impulsions fatales, d'où résulte un désordre général dans la société, qui devient malheureuse par le malheur de presque tous les membres qui la composent. Les mobiles les plus forts s'accordent à nous inspirer des passions pour des objets futiles ou indifférens pour nous-mêmes, & qui deviennent dangereux à nos semblables par les moyens que nous sommes

(44) Dans quelques nations l'on assomme les vieillards, & les enfans étranglent leurs Peres. Les Phéniciens & les Carthaginois immoloient leurs enfans à leur Dieu. Les Européens approuvent les Duels, & regardent celui qui refuse d'en égorger un autre comme un homme déshonoré. Les Espagnols & les Portugais trouvent très honnête de brûler un hérétique. Les Chrétiens pensent qu'il est très légitime d'égorger pour des opinions. Dans quelques pays les femmes se prostituent sans déshonneur. &c. &c. &c.

forcés d'employer pour nous les procurer. Ceux qui sont chargés de nous guider, ou imposteurs ou dupes de leurs préjugés, nous défendent d'écouter la raison; ils nous montrent la vérité comme dangereuse, & l'erreur comme nécessaire à notre bien être dans ce monde & dans l'autre. Enfin l'habitude nous attache fortement à nos opinions infensées, à nos inclinations dangereuses, à nos passions aveugles pour des objets inutiles ou dangereux. Voilà comment le plus grand nombre des hommes se trouve nécessairement déterminé au mal. Voilà comment les passions inhérentes à notre nature & nécessaires à notre conservation, deviennent les instrumens de notre destruction & de celle de la société qu'elles devroient conserver. Voilà comment la société devient un état de guerre, & ne fait que rapprocher des ennemis, des envieux, des rivaux toujours aux prises. S'il se trouve parmi nous des êtres vertueux, l'on ne doit les chercher que dans le petit nombre de ceux qui, nés avec un tempérament flegmatique & des passions peu fortes, ne desirant point, ou desirant foiblement les objets dont leurs associés sont continuellement enivrés.

NOTRE nature diversément cultivée, décide de nos facultés tant corporelles qu'intellectuelles, de nos qualités tant physiques que morales. Un homme sanguin & robuste doit avoir des passions fortes; un homme bilieux & mélancolique aura des passions bizarres & sombres; un homme d'une imagination enjouée, aura des passions gaies; un homme en qui le flegme abonde, aura des passions douces & peu emportées. C'est de l'équilibre des humeurs que semble dépendre l'état de ceux que nous appellons *vertueux*; leur tempérament

paroît le produit d'une combinaison dans laquelle les élémens ou principes se balancent avec assez de précision, pour qu'aucune passion ne porte le trouble plus qu'une autre dans la machine. L'habitude, comme on a vu, est la nature de l'homme modifiée; celle-ci fournit la matière; l'éducation, les mœurs nationales & domestiques, les exemples, &c. lui donnent la forme; & du tempérament que la nature lui présente, ils en font des hommes raisonnables ou insensés, des fanatiques ou des héros, des enthousiastes du bien public ou des stupides, des sages épris des avantages de la vertu ou des libertins plongés dans le vice. Toutes les variétés de l'homme moral dépendent des idées diverses qui s'arrangent & se combinent diversément dans les cerveaux divers par l'intermédiaire des sens. Le tempérament est le produit de substances physiques; l'habitude est l'effet de modifications physiques; les opinions bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses qui s'arrangent dans l'esprit humain, ne sont jamais que les effets des impulsions physiques qu'il a reçues par ses sens.





C H A P I T R E X.

Notre ame ne tire point ses idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées.

TOUT ce qui précède suffit pour nous prouver que l'organe intérieur, que nous appellons *notre ame* est purement matériel. On a pu se convaincre de cette vérité par la manière dont elle acquiert ses idées d'après les impressions que les objets matériels font successivement sur nos organes, matériels eux-mêmes; nous avons vu que toutes les facultés que l'on nomme *intellectuelles*, sont dues à la faculté de sentir; enfin nous venons d'expliquer d'après les loix nécessaires d'un mécanisme très simple, les différentes qualités des êtres que l'on nomme *Moraux*; il nous reste encore à répondre à ceux qui s'obstinent à faire de l'ame une substance distinguée du corps, ou d'une essence totalement différente de la sienne; ils se fondent sur ce qu'ils prétendent que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de son propre fond; ils veulent que même en naissant l'homme apporte des idées, qu'ils ont appelées *Innées* d'après cette notion merveilleuse. (45) Ils

(45) Quelques anciens philosophes se sont imaginé que l'ame contenoit originaiement les principes de plusieurs notions ou doctrines; c'est ce que les Stoïciens appelloient *prolepses*, & les mathématiciens grecs *Koivas Evvotas*. Scaliger les nomme *Zopyra*, *semina eternitatis*. Les Juifs ont une doctrine semblable qu'ils ont empruntée des Chaldéens: leurs Rabbins enseignent que chaque ame, avant d'être unie à la semence qui doit former un enfant dans la matrice d'une femme, est confié à un Ange, qui lui fait voir & le ciel, & la terre, & l'enfer; le tout à l'aide d'une lampe qui s'éteint dès que l'enfant vient au monde. V. GAULMIN. DE VITA ET MORTE Mes. 6.

ont donc cru que l'ame par un privilege spécial jouissoit, dans une nature où tout est lié, de la faculté de se mouvoir d'elle-même, de se créer des idées, de penser à quelque objet sans y être déterminée par aucune cause extérieure, qui en remuant ses organes lui fournit l'image de l'objet de ses pensées. En conséquence de ces prétentions, qu'il suffit d'exposer pour les réfuter, quelques spéculateurs très habiles, mais prévenus de leurs préjugés religieux, ont été jusqu'à dire que sans modele ou prototype qui agit sur ses sens, l'ame étoit en état de se peindre l'univers entier & tous les êtres qu'il renferme. Descartes & ses disciples ont assuré que le corps n'entroit absolument pour rien dans les sensations ou idées de notre ame, & qu'elle sentiroit, verroit, entendroit, goûteroit & toucheroit, quand même il n'existeroit rien de matériel ou de corporel hors de nous.

QUE dirons-nous d'un Berkeley, qui s'efforce de nous prouver que tout dans ce monde n'est qu'une illusion chimérique; que l'univers entier n'existe que dans nous-mêmes & dans notre imagination, & qui rend l'existence de toutes choses problématique à l'aide de sophismes insolubles pour tous ceux qui soutiennent la spiritualité de l'ame. (46)

POUR justifier des opinions si monstrueuses on nous dit que les idées sont les seuls objets de la

(46) Voyez les entretiens de Hylas & de Philonous. Cependant on ne peut nier que l'idée extravagante de l'Evêque de Cloyne, ainsi que le système du P. Maledranche, (qui voyoit tout en Dieu, ou qui soutenoit les idées innées) ne se lient très bien avec la notion extravagante de la spiritualité de l'ame. Les théologiens ayant imaginé une substance tout-à-fait hétérogene au corps de l'homme, à laquelle ils ont fait honneur de toutes ses pensées, le corps est devenu superflu

pensée. Mais en dernière analyse ces idées ne peuvent nous venir que des objets extérieurs qui, en agissant sur nos sens, ont modifié notre cerveau, ou des êtres matériels renfermés dans l'intérieur de notre machine, qui font éprouver à quelques parties de notre corps des sensations dont nous nous apercevons, & qui nous fournissent des idées que nous rapportons bien ou mal à la cause qui nous remue. Chaque idée est un effet; mais quelque difficile qu'il puisse être de remonter à sa cause, pouvons-nous supposer qu'il ne soit point dû à une cause? Si nous ne pouvons avoir d'idées que de substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle? Prétendre que l'homme, sans le secours des objets extérieurs & des sens, peut avoir des idées de l'univers, c'est dire qu'un aveugle ne peut avoir l'idée vraie d'un tableau représentant quelque fait, dont jamais il n'auroit entendu parler.

IL est facile de voir la source des erreurs dans lesquelles des hommes, profonds & très éclairés d'ailleurs, sont tombés quand ils ont voulu parler de notre ame & de ses opérations. Forcés par leurs préjugés ou par la crainte de combattre les opinions d'une Théologie impérieuse, ils font

il a fallu tout voir en foi; il a fallu voir en Dieu; il a fallu que Dieu devint l'intermédiaire, le lien commun de l'ame & du corps; il a fallu que l'univers entier, sans excepter notre propre corps, ne fût qu'un rêve varié & nécessaire, le rêve d'un seul homme: il a fallu que chaque homme se prit pour le tout, pour le seul être existant & nécessaire, pour Dieu lui-même. Enfin il a fallu que le plus extravagant des systèmes (celui de Berkeley) fût le plus difficile à combattre. *Abyssus abyssum invocat.* Mais si l'homme voit tout en lui-même, ou s'il voit tout en Dieu, si Dieu est le lien commun de l'ame & du corps, d'où viennent tant d'idées fausses, tant d'erreurs dont l'esprit humain se remplit? D'où viennent ces opinions qui, suivant les théologiens, sont si déplaisantes à Dieu? Ne pourroit-on pas demander au P. Malebranche, si c'est en Dieu que Spinoza a pu voir son système?

partis du principe que cette ame étoit un *pur esprit*, une substance immatérielle, d'une essence très différente des corps ou de tout ce que nous voyons : cela posé, ils n'ont jamais pu concevoir comment des objets matériels, des organes grossiers & corporels pouvoient agir sur une substance qui ne leur étoit nullement analogue, & la modifier en lui portant des idées; dans l'impossibilité d'expliquer ce phénomène, & voyant pourtant que l'ame avoit des idées, ils en conclurent que cette ame devoit les tirer d'elle-même & non des êtres dont, suivant leur hypothèse, ils ne pouvoient concevoir l'action sur elle; ils s'imaginèrent donc que toutes les modifications de cette ame étoient dues à sa propre énergie, lui étoient imprimées dès le moment de sa formation par l'auteur de la nature qui étoit immatériel comme elle, & ne dépendoit aucunement des êtres que nous connoissons ou qui agissent sur nous par la voie grossière des sens.

IL est pourtant quelques phénomènes qui, envisagés superficiellement, sembleroit appuyer l'opinion de ces philosophes, & annoncer dans l'ame humaine la faculté de produire des idées en elle-même, sans aucuns secours extérieurs; ce sont les *songes*, dans lesquels notre organe intérieur, privé d'objets qui le remuent visiblement, ne laisse pas d'avoir des idées, d'être mis en action, & d'être modifié d'une façon assez sensible pour influencer même sur le corps. Mais pour peu qu'on réfléchisse, on trouvera la solution de cette difficulté; nous verrons que durant le sommeil même, notre cerveau est meublé d'une foule d'idées que la veille lui a fournies; ces idées lui ont été portées par les objets extérieurs & corporels, qui

l'ont modifié; nous trouverons que ces modifications se renouvellent en lui, non par quelque mouvement spontané ou volontaire de sa part, mais par une suite des mouvemens involontaires qui se passent dans la machine, & qui déterminent ou excitent ceux qui se font dans le cerveau; ces modifications se renouvellent avec plus ou moins d'exactitude ou de conformité avec celles qu'il avoit antérieurement éprouvées. Quelquefois en rêvant nous avons de la mémoire, & nous nous retraçons pour lors fidèlement des objets qui nous ont frappés; d'autres fois ces modifications se renouvellent sans ordre, sans liaison, ou différemment de celles que des objets réels ont excitées auparavant dans notre organe intérieur. Si dans un rêve je crois voir un ami, mon cerveau se renouvelle les modifications ou les idées que cet ami excitoit en lui, dans le même ordre qu'elles se font arrangées lorsque mes yeux le voyoient, ce qui n'est qu'un effet de la mémoire. Si dans un rêve je vois un monstre qui n'a point de modèle dans la nature, mon cerveau est modifié de la même façon qu'il l'étoit par des idées particulières & détachées, dont il ne fait alors que composer un tout idéal, en rapprochant ou en associant ridiculement des idées éparées qui s'étoient consignées en lui; & alors j'ai en rêvant de l'imagination.

LES rêves fâcheux, bizarres, déconfus sont communément les effets de quelque désordre dans notre machine, tels qu'une digestion pénible, un sang trop échauffé, une fermentation nuisible, &c; & ces causes matérielles excitent dans notre corps des mouvemens défordonnés qui empêchent que le cerveau ne soit modifié de la même manière qu'il

qu'il l'avoit été durant la veille ; en conséquence de ces mouvemens peu réglés, le cerveau lui même est troublé, il ne se représente ses idées que confusément & sans liaison. Lorsqu'en rêve je crois voir un sphinx, ou j'en ai vu la représentation éveillée, ou bien l'irrégularité des mouvemens de mon cerveau est cause qu'il combine des idées ou des parties, dont il résulte un tout sans modele, ou dont les parties ne sont pas faites pour être réunies. C'est ainsi que mon cerveau combine la tête d'une femme dont il a l'idée, avec le corps d'une lionne dont il a pareillement l'idée. En cela ma tête agit de la même maniere que lorsque par quelque vice dans l'organe, mon imagination dérégulée me peint quelques objets tandis que je suis éveillée. Nous rêvons souvent sans être endormis : nos songes ne produisent jamais rien de si étrange qui n'ait quelque ressemblance avec des objets qui ont agi sur nos sens, ou qui ont porté des idées à notre cerveau. Les théologiens éveillés ont composé à loisir les phantômes dont ils se servent pour effrayer les hommes ; ils n'ont fait que rassembler les traits épars qu'ils ont trouvés dans les êtres les plus terribles de notre espece ; en exagérant le pouvoir & les droits des tyrans que nous connoissons, ils en ont fait les Dieux devant qui nous tremblons.

ON voit donc que les songes, loin de prouver que notre ame agisse par sa propre énergie, ou tire des idées de son propre fond, prouvent au contraire que dans le sommeil elle est totalement passive, & qu'elle ne se renouvelle ses modifications que d'après le désordre involontaire que des causes physiques produisent dans notre corps, dont tout nous montre l'identité & la consubstantialité

avec l'ame. Ce qui paroît avoir donné le change à ceux qui ont soutenu que l'ame tiroit ses idées d'elle-même, c'est qu'ils ont regardé ces idées comme des êtres réels, tandis que ce ne sont que des modifications produites en nous par des objets étrangers à notre cerveau; ce sont ces objets qui sont les vrais modeles ou les archétypes auxquels il falloit remonter; voilà la source de leurs erreurs.

DANS l'homme qui rêve, l'ame n'agit pas plus par elle-même que dans l'homme ivre, c'est-à-dire modifié par quelque liqueur spiritueuse; ou que dans le malade en délire, c'est-à-dire modifié par des causes physiques qui troublent sa machine dans ses fonctions; ou enfin que dans celui dont la cervelle est dérangée; les rêves, ainsi que ces différens états, n'annoncent qu'un désordre physique dans la machine humaine, d'après lequel le cerveau n'agit point d'une façon régulière & précise: ce désordre est dû à des causes physiques telles que des alimens, des humeurs, des combinaisons, des fermentations peu analogues à l'état fabuleux de l'homme, dont le cerveau est nécessairement troublé, dès que son corps est agité d'une façon extraordinaire.

A I N S I ne croyons point que notre ame agisse d'elle-même ou sans cause dans aucun des instans de notre durée: elle est conjointement avec notre corps soumise aux impressions des êtres qui agissent en nous nécessairement & d'après leurs propriétés. Le vin pris en trop grande quantité trouble nécessairement nos idées, & met le désordre dans nos fonctions corporelles & intellectuelles.

S'IL existoit dans la nature un être vraiment capable de se mouvoir par sa propre énergie, c'est-à-dire de produire des mouvemens indépendans de toutes les autres causes, un pareil être auroit le pouvoir d'arrêter lui seul ou de suspendre le mouvement dans l'univers; qui n'est qu'une chaîne immense & non interrompue de causes liées les unes aux autres, agissantes & réagissantes par des loix nécessaires & immuables, loix qui ne peuvent être altérées ou suspendues sans que les essences & les propriétés de toutes les choses soient changées ou même anéanties. Dans le système général du monde nous ne voyons qu'une longue suite de mouvemens reçus & communiqués de proche en proche par les êtres mis à portée d'agir les uns sur les autres; c'est ainsi que tout corps est mû par quelque corps qui le frappe; les mouvemens cachés de notre ame sont dûs à des causes cachées au-dedans de nous-mêmes; nous croyons qu'elle se meut d'elle-même, parce que nous ne voyons point les ressorts qui la remuent, ou parce que nous supposons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons; mais concevons-nous beaucoup mieux comment une étincelle en allumant de la poudre, est capable de produire les terribles effets que nous appercevons? La source de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matiere brute & inerte, tandis que ce corps est une machine sensible, qui a nécessairement la conscience momentanée dans l'instant qu'elle reçoit une impression, & qui a la conscience du *Moi* par la mémoire des impressions successivement éprouvées; mémoire qui ressuscitant une impression antérieurement reçue, ou arrêtant comme fixe, ou faisant durer une impression qu'on reçoit, tandis qu'on y est

associe une autre, puis une troisième &c. donne tout le mécanisme du *raisonnement*.

UNE idée, qui n'est qu'une modification imperceptible de notre cerveau, met en jeu l'organe de la parole, ou se montre par les mouvemens qu'elle excite dans la langue; celle-ci fait à son tour naître des idées, des pensées, des passions dans des êtres pourvus d'organes susceptibles de recevoir des mouvemens analogues, en conséquence desquels, les volontés d'un grand nombre d'hommes font que leurs efforts combinés produisent une révolution dans un état, ou même influent sur notre globe entier. C'est ainsi qu'un Alexandre décide du sort de l'Asie; c'est ainsi que Mahomet change la face de la terre; c'est ainsi que des causes imperceptibles produisent les effets les plus terribles & les plus étendus, par une suite nécessaire des mouvemens imprimés aux cerveaux des hommes.

LA difficulté de comprendre les effets de l'ame de l'homme; lui a fait attribuer les qualités incompréhensibles que l'on a examinées. A l'aide de l'imagination & de la pensée, cette ame semble sortir de nous-mêmes, se porter avec la plus grande facilité vers les objets les plus éloignés, parcourir & rapprocher en un clin d'œil tous les points de l'univers: on crut donc qu'un être susceptible de mouvemens si rapides, devoit être d'une nature très différente de tous les autres: on se persuada que cette ame faisoit réellement tout le chemin immense, nécessaire pour s'élancer jusqu'à ces objets divers; on ne vit pas que pour le faire en un instant, elle n'avoit qu'à se parcourir elle-même, & rapprocher des idées consignées dans elle par le moyen de ses sens.

EN effet ce n'est jamais que par nos sens que les êtres nous sont connus, ou produisent des idées en nous ; ce n'est qu'en conséquence de mouvemens imprimés à notre corps, que notre cerveau se modifie ou que notre ame pense, veut & agit. Si, comme Aristote l'a dit il y a plus de deux-mille ans, rien n'entre dans notre esprit que par la voie des sens, tout ce qui sort de notre esprit doit trouver (47) quelque objet sensible auquel il puisse rattacher ses idées, soit immédiatement, comme *homme, arbre, oiseau, &c.*, soit en dernière analyse ou décomposition comme *plaisir, bonheur, vice & vertu, &c.* Or toutes les fois qu'un mot ou son idée ne fournit aucun objet sensible auquel on puisse le rapporter, ce mot ou cette idée sont venus de rien, sont vuides de sens ; il faudroit bannir l'idée de son esprit & le mot de la langue, puisqu'il ne signifieroit rien. Ce principe n'est que l'inverse de l'axiome d'Aristote ; la directe est évidente, il faut donc que l'inverse le soit pareillement.

COMMENT le profond Locke qui, au grand regret des Théologiens, a mis le principe d'Aristote dans tout son jour ; & comment tous ceux qui, comme lui, ont reconnu l'absurdité du système des *idées innées*, n'en ont-ils point tiré les conséquences immédiates & nécessaires ? Comment n'ont-ils pas eu le courage d'appliquer ce principe

(74) Ce principe si vrai, si lumineux, si important par les conséquences qui en découlent nécessairement, a été développé & mis dans tout son jour par l'anonyme qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *incompréhensible*, & *Locke (philosophie de)* : on ne peut rien lire de plus sensé, de plus philosophique & de plus propre à étendre la sphère des idées & du vrai, que ce que ce savant anonyme dit à ce sujet dans les deux articles que je viens d'indiquer, & auxquels je renvoie le lecteur pour ne point trop multiplier les citations. *Note de l'Editeur.*

si clair, à toutes les chimères dont l'esprit humain s'est si longtems & si vainement occupé? N'ont-ils pas vu que leur principe sapoit les fondemens de cette Théologie, qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inaccessibles aux sens, & dont par conséquent il leur étoit impossible de se faire des idées? Mais le préjugé, quand il est sacré sur-tout, empêche de voir les applications les plus simples des principes les plus évidens; en matière de religion, les plus grands hommes ne sont souvent que des enfans, incapables de pressentir & de tirer les conséquences de leurs principes!

M. LOCKE, & tous ceux qui ont adopté son systême si démontré, ou l'axiome d'Aristote, auroient dû en conclure que tous les êtres merveilleux dont la Théologie s'occupe sont de pures chimères; que *l'esprit* ou la substance inétendue & immatérielle, n'est qu'une absence d'idées; enfin ils auroient dû sentir que cette intelligence ineffable, que l'on place au gouvernail du monde, & dont nos sens ne peuvent constater ni l'existence ni les qualités, est un être de raison.

LES moralistes auroient dû, par la même raison, conclure que ce qu'ils nomment *sentiment moral*, *instinct moral*, idées innées de la vertu antérieures à toute expérience, ou aux effets bons ou mauvais qui en résultent pour nous, sont des notions chimériques, qui, comme bien d'autres, n'ont que la Théologie pour garant & pour base. (48) Avant de juger il faut sentir, il faut comparer avant de pouvoir distinguer le bien du mal.

(48) C'est sur cette base théologique ou imaginaire qu'un grand nombre de Philosophes a prétendu fonder la morale; qui, comme nous le prouverons dans le chapitre XV. ne peut-être fondée que

POUR nous détromper des idées *innées* ou des modifications imprimées à notre ame au moment de sa naissance, il ne s'agit que de remonter à leur source, & nous verrons pour lors que celles qui nous sont familières & qui se font comme identifiées avec nous, nous sont venues par quelques-uns de nos sens, se sont gravées quelquefois très difficilement dans notre cerveau, n'ont jamais été fixes, & ont perpétuellement varié en nous : nous verrons que ces prétendues idées, inhérentes à notre ame, sont des effets de l'éducation, de l'exemple & sur-tout de l'habitude, qui par des mouvemens réitérés, fait que notre cerveau se familiarise avec des systêmes & associe d'une certaine maniere ses idées claires ou confuses. En un mot nous prenons pour des idées innées, celles dont nous oublions l'origine ; nous ne nous rappelons plus ni l'époque précise ni les circonstances successives où ces idées se sont consignées dans notre tête : parvenus à un certain âge, nous croyons avoir toujours eu les mêmes notions ; notre mémoire chargée pour lors d'une multitude d'expériences ou de faits, ne nous rappelle plus ou ne peut plus distinguer les circonstances particulières qui ont contribué à donner à notre cerveau sa façon d'être & de penser, ses opinions actuelles. Personne de nous ne se souvient de la première fois que le mot *Dieu* par exemple a frappé son oreille, des premières idées qu'il s'en est for-

sur l'intérêt, les besoins, le bien-être de l'homme, connus par l'expérience, dont la nature nous a rendus susceptibles. La morale est une science de faits ; c'est la rendre incertaine que de la fonder sur des hypothèses dont nos sens ne peuvent pas constater la réalité, & sur lesquelles les hommes se disputeront sans fin, parce qu'ils ne s'entendront jamais. Dire que les idées de morale sont *innées* ou l'effet d'un *instinct*, c'est prétendre qu'un homme sçait lire avant de connoître les lettres de l'Alphabet.

mées, des premières pensées que ce son a produites en lui: cependant il est certain que dès lors nous avons cherché dans la nature quelqu'être à qui rapporter les idées que nous nous en sommes formées ou que l'on nous en a suggérées: accoutumés depuis à entendre toujours parler de Dieu, les personnes, les plus éclairées d'ailleurs, regardent quelquefois son idée comme infuse par la nature, tandis qu'elle est visiblement dûe aux peintures que nos parens ou nos instituteurs nous en ont faites, & que nous avons ensuite modifiées d'après notre organisation & nos circonstances particulières; c'est ainsi que chacun se fait un Dieu dont lui-même est le modèle ou qu'il modifie à sa manière. (49)

Nos idées en morale, quoique plus réelles que celles de la Théologie, ne sont pas plus que les siennes, des idées *innées*; les sentimens moraux, ou les jugemens que nous portons sur les volontés & les actions des hommes, sont fondés sur l'expérience, qui seule peut nous faire connoître celles qui sont utiles ou nuisibles, vertueuses ou vicieuses, honnêtes ou deshonnêtes, dignes d'estime ou de blâme. Nos sentimens moraux sont les fruits d'une foule d'expériences, souvent très longues & très compliquées. Nous les recueillons avec le tems; elles sont plus ou moins exactes en raison de notre organisation particulière & des causes qui la modifient, enfin nous appliquons ces expériences avec plus ou moins de facilité, ce qui est dû à l'habitude de juger. La célérité avec laquelle nous appliquons nos expériences, ou nous jugeons des actions morales des hommes, est ce que l'on a nommé *l'instinct moral*.

(49) Voyez la II. partie chapitre 4.

CE que l'on nomme l'*instinct* en physique, n'est que l'effet de quelque besoin du corps, de quelque attraction ou répulsion dans les hommes ou dans les animaux. L'enfant qui vient de naître, tete pour une première fois; on lui met dans la bouche le bout de la mammelle; par l'analogie naturelle qui se trouve entre les houpes nerveuses dont la bouche est tapissée & le lait qui découle du sein de la nourrice par le bout de cette mammelle, l'enfant presse cette partie pour en exprimer la liqueur appropriée à le nourrir dans l'âge tendre: de tout cela il résulte une expérience pour l'enfant; bientôt les idées du teton, du lait & du plaisir s'associent dans son cerveau, & toutes les fois qu'il aperçoit le teton, il le saisit par instinct & en fait avec promptitude l'usage auquel il est destiné.

CE qui vient d'être dit, peut encore nous faire juger de ces sentimens prompts & subits que l'on a désignés sous le nom de *la force du sang*. Les sentimens d'amour que les Peres & les Meres ont pour leurs enfans, & que les enfans bien nés ont pour leurs parens, ne sont point des sentimens innés, ils sont des effets de l'expérience, de la réflexion, de l'habitude dans les cœurs sensibles. Ces sentimens ne subsistent point dans un grand nombre d'êtres de l'espece humaine. Nous ne voyons que trop souvent des parens tyranniques occupés à se faire des ennemis de leurs enfans, qu'ils ne semblent avoir faits que pour être la victime de leurs caprices insensés.

DEPUIS l'instant où nous commençons jusqu'à celui où nous cessons d'exister, nous sentons, nous sommes agréablement ou désagréablement remués, nous recueillons des faits, nous faisons des expériences qui produisent des idées riantes ou

déplaisantes dans notre cerveau : aucun de nous n'a ces expériences présentes à la mémoire ou ne s'en représente tout le fil ; ce sont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement ou à notre insçu dans toutes nos actions ; c'est pour désigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences, dont souvent nous avons perdu la liaison & dont nous ne pouvons quelquefois pas nous rendre compte à nous-mêmes, que l'on a imaginé le mot *instinct* ; il paroît l'effet d'un pouvoir magique & surnaturel à la plupart des hommes, c'est un mot vuide de sens pour bien d'autres, mais pour le philosophe c'est l'effet d'un sentiment très vif, & il consiste dans la faculté de combiner promptement une foule d'expériences & d'idées très compliquées. • C'est le besoin qui fait l'instinct inexplicable que nous voyons dans les animaux, que l'on a sans raison privés d'une ame, tandis qu'ils sont susceptibles d'une infinité d'actions qui prouvent qu'ils pensent, qu'ils jugent, qu'ils ont de la mémoire, qu'ils sont susceptibles d'expérience, qu'ils combinent des idées, qu'ils les appliquent avec plus ou moins de facilité pour satisfaire les besoins que leur organisation particulière leur donne, enfin qu'ils ont des passions & qu'ils sont capables d'être modifiées. (50)

ON sçait les embarras que les animaux ont donnés aux partisans de la *spiritualité* : en effet, en leur accordant une ame spirituelle, ils ont craint de les élever à la condition humaine ; d'un autre côté, en la leur refusant, ils autorisoient leurs ad-

(50) C'est le comble de la folie de refuser les facultés intellectuelles aux animaux, ils sentent, ils ont des idées, ils jugent & comparent, ils choisissent & délibèrent, ils ont de la mémoire, ils montrent de l'amour & de la haine, & souvent leurs sens sont bien plus fins que les nôtres. Les poissons se rendent périodiquement à l'endroit où l'on est dans l'usage de leur jeter du pain.

verfaires à la refufer pareillement à l'homme qui fe trouvoit ainfi ravalé à la condition de l'animal. Les théologiens n'ont jamais fçu fe tirer de cette difficulté: Descartes a cru la trancher en difant que les bêtes n'ont point d'ames & font de pures machines. Il eft aifé de fentir l'abfurdité de ce principe. Quiconque envifagera la nature fans préjugé, reconnoitra facilement qu'il n'y a d'autre différence entre l'homme & la bête, que celle qui eft due à la diverfité de leur organisation.

DANS quelques êtres de notre efpece, qui paroiffent doués d'une fenfibilité d'organes plus grande que les autres, nous voyons un *inftinct* à l'aide duquel ils jugent très promptement des difpofitions les plus cachées des perfonnes, à la feule infpection de leurs traits. Ceux que l'on nomme *Phyfiomiftes* ne font que des hommes d'un tact plus fin que les autres, qui ont fait des expériences dont ceux-ci, foit par la groffièrete de leurs organes, foit par leur peu d'attention, foit par quelque défaut dans leur fens, font entièrement incapables; ces derniers ne croient point à la fcience des phyfiomies qui leur paroît totalement idéale. Cependant il eft certain, que les mouvemens de cette ame, que l'on a fait fpirituelle, font des impreffions très marquées fur le corps; ces impreffions s'étant continuellement réitérées, leurs empreintes doivent refter; ainfi les paffions habituelles des hommes fe peignent fur leurs vifages, & mettent un homme attentif & doué d'un tact fin, à portée de juger très promptement de leur façon d'être, & même de preffentir leurs actions, leurs inclinations, leurs penchans, leur paffion dominante, &c. Quoique la fcience des phyfiomies paroiffe une chimere à bien des gens, il

en est peu qui n'aient des idées nettes d'un regard attendri, d'un œil dur, d'un air austere, d'un air faux & dissimulé, d'un visage ouvert, &c; des yeux fins & exercés acquierent, sans doute, la faculté de reconnoître les mouvemens cachés de l'ame, aux traces visibles qu'ils laissent sur un visage qu'ils ont continuellement modifié. Nos yeux subissent sur-tout des changemens très prompts d'après les mouvemens qui s'excitent en nous; ces organes si délicats s'alterent visiblement par les moindres secouffes qu'éprouve notre cerveau. Des yeux sereins, nous annoncent une ame tranquille; des yeux hagards nous indiquent une ame inquiète; des yeux enflammés nous annoncent un tempérament colérique & sanguin; des yeux mobiles nous font soupçonner une ame allarmée ou dissimulée. Ce sont ces différentes nuances que saisit un homme sensible & exercé; & sur le champ il combine une foule d'expériences acquises, pour porter son jugement sur les personnes qu'il voit. Son jugement n'a rien de surnaturel & de merveilleux, un tel homme ne se distingue que par la finesse de ses organes, & par la rapidité avec laquelle son cerveau remplit ses fonctions.

IL en est de même de quelques êtres de notre espece dans lesquels nous trouvons quelquefois une sagacité extraordinaire, qui paroît divine & miraculeuse au vulgaire (51). En effet nous voyons des hommes susceptibles d'apprécier, en un clin d'œil, une foule de circonstances, & de pressentir quelquefois des événemens très éloignés; cette espece de talens *prophétiques* n'a rien de sur-

(51) Il paroît que les plus habiles praticiens dans la médecine ont été des hommes doués d'un tact très fin, semblable à celui des physionomistes, à l'aide duquel ils jugeoient très promptement des maladies & tiroient facilement leurs prognostiques.

naturel ; il indique seulement de l'expérience & une organisation très délicate qui les mettent à portée de juger avec facilité des causes , & de prévoir leurs effets de très loin. Cette faculté se trouve pareillement dans les animaux , qui , beaucoup mieux que les hommes pressentent les variations de l'air & les changemens du tems. Les oiseaux ont été long-tems les prophètes & les guides de plusieurs nations qui se prétendoient fort éclairées.

C'EST donc à leur organisation particulière exercée , que nous devons attribuer les facultés merveilleuses qui distinguent quelques êtres. *Avoir de l'instinct* , ne signifie que juger promptement & sans avoir besoin de faire de longs raisonnemens. Nos idées sur le vice & la vertu ne sont point des idées *innées* ; elles sont acquises comme toutes les autres , & les jugemens que nous en portons sont fondés sur des expériences vraies ou fausses qui dépendent de notre conformation , & des habitudes qui nous ont modifiés. L'enfant n'a point d'idées de la Divinité ni de la vertu ; c'est de celui qui l'instruit , qu'il reçoit ces idées ; il en fait un usage plus ou moins prompt , suivant que son organisation naturelle ou ses dispositions ont été plus ou moins exercées. La nature nous donne des jambes , la nourrice nous apprend à nous en servir , leur agilité dépend de leur conformation naturelle & de la manière dont nous les avons exercées.

CE que l'on appelle le *goût* dans les beaux arts n'est dû pareillement qu'à la finesse de nos organes exercés par l'habitude de voir , de comparer & de juger certains objets , d'où résulte dans quelques hommes la faculté d'en juger très promptement ou d'en saisir en un clin d'œil les rapports &

l'ensemble. C'est à force de voir, de sentir, de mettre les objets en expérience, que nous apprenons à les connoître ; c'est à force de réitérer ces expériences que nous acquérons le pouvoir & l'habitude de les juger avec célérité. Mais ces expériences ne nous font point *innées* ; nous n'en avons point fait avant de naître, nous ne pouvons ni penser, ni juger, ni avoir d'idées, avant que d'avoir senti ; nous ne pouvons ni aimer ni haïr, ni approuver ni blâmer, avant que d'avoir été agréablement ou désagréablement remués. C'est néanmoins ce que doivent supposer ceux qui veulent nous faire admettre des notions *innées*, des opinions infuses par la nature, soit dans la morale, soit dans la Théologie, soit dans quelque science que ce puisse être. Pour que notre esprit pense & s'occupe d'un objet, il faut qu'il connoisse ses qualités ; pour qu'il ait connoissance de ces qualités, il faut que quelques-uns de nos sens en aient été frappés ; les objets dont nous ne connoissons aucunes qualités sont nuls ou n'existent point pour nous.

ON nous dira peut-être que le consentement universel des hommes sur certaines propositions, comme celle que *le tout est plus grand que sa partie*, & comme toutes les démonstrations géométriques, semble supposer en eux certaines notions premières, *innées*, non acquises. On peut répondre que ces notions sont toujours acquises, & sont des fruits d'une expérience plus ou moins prompte : il faut avoir comparé le tout à sa partie, avant d'être convaincu que le tout est plus grand que sa partie. L'homme n'apporte point en naissant l'idée que deux & deux font quatre, mais il en est très promptement convaincu. Il faut avoir

comparé, avant de porter aucun jugement quelconque.

IL est évident que ceux qui ont supposé des idées innées ou des notions inhérentes à notre être, ont confondu l'organisation de l'homme ou ses dispositions naturelles avec l'habitude qui le modifie, & le plus ou le moins d'aptitude qu'il a pour faire des expériences & pour les appliquer dans ses jugemens. Un homme qui a du goût en peinture, a sans doute apporté en naissant des yeux plus fins & plus pénétrans qu'un autre; mais ces yeux ne le feront point juger avec promptitude, s'il n'a point eu occasion de les exercer; bien plus, à quelques égards, les dispositions que nous nommons *naturelles*, ne peuvent être elles-mêmes regardées comme *innées*. L'homme n'est point à vingt ans le même qu'il étoit en venant au monde; les causes physiques qui agissent continuellement sur lui, influent nécessairement sur son organisation, & font que ses dispositions naturelles ne sont point elles-mêmes dans un tems, ce qu'elles étoient dans un autre (52). Nous voyons tous les jours des enfans montrer jusqu'à un certain âge beaucoup d'esprit, de facilité, d'aptitude aux sciences, & finir par tomber dans la stupidité. Nous en voyons d'autres qui, après avoir montré dans l'enfance des dispositions peu favorables, se développent par la suite & nous étonnent par des qualités dont nous les avons jugé peu susceptibles; il vient un moment où leur esprit fait usage d'une

(52) „ Nous pensons, dit la Motte le Vayer, bien autrement dans un tems qu'en un autre; jeunes que vieux; affamés que rassasiés; de nuit que de jour; fâchés que joyeux, variant ainsi à toute heure par mille autres circonstances qui nous tiennent en une perpétuelle inconstance & instabilité.” *Voyez le banquet sceptique*, pag 17.

foule d'expériences qu'il avoit amassées fans s'en appercevoir, & pour ainsi dire à son insçu.

A I N S I, on ne peut trop le répéter, toutes les idées, les notions, les façons d'être & de penser des hommes sont acquises. Notre esprit ne peut agir & s'exercer que sur ce qu'il connoît, & il ne peut connoître bien ou mal, que les choses qu'il a senties. Les idées qui ne supposent hors de nous aucun objet matériel qui en soit le modele, ou auquel on puisse les rapporter, & qu'on a nommées *idées abstraites*, ne sont que des façons dont notre organe intérieur envisage ses propres modifications, dont il choisit quelques-unes sans avoir égard aux autres. Les mots que nous employons pour désigner ces idées, tels que ceux de *bonté*, de *beauté*, d'*ordre*, d'*intelligence*, de *vertu*, &c. ne nous offrent aucun sens, si nous ne les rapportons ou si nous ne les appliquons à des objets, que nos sens nous ont montré susceptibles de ces qualités, ou à des façons d'être & d'agir qui nous sont connues. Qu'est-ce que me représente le mot vague de *beauté*, si je ne l'attache à quelque objet qui a frappé mes sens d'une façon particulière, & auquel en conséquence j'ai attribué cette qualité? Qu'est-ce que me représente le mot *intelligence*, si je ne l'attache à une façon d'être & d'agir déterminée? Le mot *ordre* signifie-t-il quelque chose, si je ne le rapporte à une suite d'actions ou de mouvemens qui m'affectent d'une certaine manière? Le mot *vertu* n'est-il pas vuide de sens, si je ne l'applique à des dispositions dans les hommes qui produisent des effets connus, différens de ceux qui partent d'autres dispositions contraires? Qu'est-ce que les mots *douleur* & *plaisir* offrent à mon esprit au moment où mes organes

né

ne souffrent ni ne jouissent, sinon des façons d'être dont j'ai été affecté, dont mon cerveau conserve la réminiscence ou l'impression, & que l'expérience m'a montrées comme utiles ou nuisibles; mais quand j'entends prononcer les mots *spiritualité, immatèrialité, incorporéité, divinité, &c.* ni mes sens, ni ma mémoire ne me sont d'aucun secours; ils ne me fournissent aucun moyen d'avoir l'idée de ces qualités ni des objets auxquels je dois les appliquer; dans ce qui n'est point matière, je ne vois que le néant & le vuide, qui ne peut être susceptible d'aucunes qualités.

TOUTES les erreurs & les disputes des hommes viennent de ce qu'ils ont renoncé à l'expérience & au temoignage de leurs sens, pour se laisser guider par des notions, qu'ils ont cru *infuses* ou *innées*, quoiqu'elles ne fussent réellement que les effets d'une imagination troublée, des préjugés dont leur enfance s'est imbuë, avec lesquels l'habitude les a familiarisés, & que l'autorité les a forcés de conserver. Les langues se sont remplies de mots abstraits auxquels l'on attache des idées vagues & confuses, & dont, quand on veut les examiner, l'on ne trouve aucun modele dans la nature, ni d'objets auxquels on puisse les attacher. Quand on se donne la peine d'analyser les choses, on est tout surpris de voir que les mots qui sont continuellement dans la bouche des hommes, ne présentent jamais une idée fixe & déterminée: nous les voyons sans cesse parler d'*esprits*, d'*ame* & de ses facultés, de *divinité* & de ses attributs, d'*espace*, de *durée*, d'*immensité*, d'*infinité*, de *perfection*, de *vertu*, de *raison*, de *sentiment*, d'*instinct* & de *goût*, &c. sans qu'ils puissent nous dire précisément ce qu'ils entendent par ces mots.

Cependant les mots ne semblent inventés que pour être les images des choses, ou pour peindre à l'aide des sens, des objets connus que l'esprit puisse juger, apprécier, comparer & méditer.

PENSER à des objets qui n'ont agi sur aucun de nos sens, c'est penser à des mots, c'est rêver à des sons; c'est chercher dans son imagination des objets auxquels on puisse les attacher. Assigner des qualités à ces mêmes objets, c'est, sans doute, redoubler d'extravagance. Le mot *Dieu* est destiné à me représenter un objet qui ne peut agir sur aucun de mes organes, & dont par conséquent il m'est impossible de constater ni l'existence ni les qualités: cependant pour suppléer aux idées qui me manquent, mon imagination, à force de se creuser, composera un tableau quelconque, avec les idées ou couleurs qu'elle est toujours forcée d'emprunter des objets que je connois par mes sens. En conséquence je me peindrai ce Dieu sous les traits d'un vieillard vénérable, ou sous ceux d'un monarque puissant, ou sous ceux d'un homme irrité, &c. l'on voit que c'est évidemment l'homme & quelques-unes de ses qualités qui ont servi de modèle à ce tableau. Mais si l'on me dit que ce Dieu est un pur esprit, qu'il n'a point de corps, qu'il n'a point d'étendue, qu'il n'est point contenu dans l'espace, qu'il est hors de la nature qu'il meut, &c. me voilà replongé dans le néant, mon esprit ne sçait plus sur quoi il médite, il n'a plus aucune idée. Voilà, comme nous le verrons par la suite la source des notions informes que les hommes se feront toujours sur la divinité; ils l'anéantissent eux-mêmes à force de rassembler en elle des qualités incompatibles & des attributs contradictoires. (53) En lui don-

(53) Voyez partie II. Chap. 4.

nant des qualités morales & connues, ils en font un homme; en lui assignant les attributs négatifs de la Théologie, ils en font une chimere; ils détruisent toutes les idées antécédentes, ils en font un pur néant. D'où l'on voit que les sciences sublimes que l'on nomme *Théologie*, *Psychologie*, *Métaphysique* deviennent de pures sciences de mots; la morale & la politique, que trop souvent elles infectent, deviennent pour nous des énigmes inexplicables, dont il n'y a que l'étude de la nature qui puisse nous tirer.

LES hommes ont besoin de la vérité; elle consiste à connoître les vrais rapports qu'ils ont avec les choses qui peuvent influer sur leur bien être: ces rapports ne sont connus qu'à l'aide de l'expérience; sans expérience il n'est point de raison; sans raison nous ne sommes que des aveugles qui se conduisent au hasard. Mais comment acquérir de l'expérience sur des objets idéaux que jamais nos sens ne peuvent ni connoître ni examiner? Comment nous assurer de l'existence & des qualités d'êtres que nous ne pouvons sentir? Comment juger si ces objets nous sont favorables ou nuisibles? Comment sçavoir ce que nous devons aimer ou haïr, chercher ou fuir, éviter ou faire? C'est pourtant de ces connoissances que notre sort dépend dans ce monde, le seul dont nous ayons idée; c'est sur ces connoissances que toute morale est fondée. D'où l'on voit qu'en faisant intervenir dans la morale ou dans la science des rapports certains & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine, les notions vagues de la théologie; ou en fondant cette morale sur des êtres chimériques qui n'existent que dans notre imagination, on rend cette morale incertaine & arbi-

traire, on l'abandonne aux caprices de l'imagination, on ne lui donne aucune base solide.

DES êtres essentiellement différens pour l'organisation naturelle, pour les modifications qu'ils éprouvent, pour les habitudes qu'ils contractent, pour les opinions qu'ils acquierent, doivent penser différemment. Le tempérament, comme on a vu, décide des qualités mentales des hommes, & ce tempérament lui-même est diversement modifié chez eux: d'où il suit nécessairement que leur imagination ne peut être la même, ni leur créer les mêmes phantômes. Chaque homme est un tout lié, dont toutes les parties ont une correspondance nécessaire. Des yeux différens doivent voir différemment & donner des idées très variées sur les objets, même réels, qu'ils envisagent. Que fera-ce donc si les objets n'agissent sur aucun des sens! Tous les individus de l'espece ont en gros les mêmes idées des substances qui agissent vivement sur leurs organes, ils sont tous assez d'accord sur quelques qualités qu'ils apperçoivent à peu près de la même maniere; je dis, *à-peu-près*, parce que l'intelligence, la notion, la conviction d'aucune proposition, quelque simple, évidente & claire qu'on la suppose, ne sont ni ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux hommes. En effet un homme n'étant point un autre homme, le premier ne peut avoir rigoureusement & mathématiquement la même notion de l'unité, par exemple, que le second, vû qu'un effet identique ne peut être le résultat de deux causes différentes. Ainsi lorsque les hommes sont d'accord dans leurs idées, leurs façons de penser, leurs jugemens, leurs passions, leurs desirs & leurs

goûts, leur consentement ne vient point de ce qu'ils voient ou sentent les mêmes objets précisément de la même manière, mais à-peu-près de la même manière, & de ce que leur langue n'est ni ne peut être assez abondante en nuances pour désigner les différences imperceptibles qui se trouvent entre leurs façons de voir & de sentir. Chaque homme a, pour ainsi dire, une langue pour lui tout seul, & cette langue est incommunicable aux autres. Quel accord peut-il donc y avoir entre eux, lorsqu'ils s'entretiennent d'êtres qu'ils ne connoissent que par leur imagination? Cette imagination dans un individu peut-elle être jamais la même que dans un autre? Comment peuvent-ils s'entendre, lorsqu'à ces mêmes êtres ils assignent des qualités qui ne sont dues qu'à la manière dont leur cerveau est affecté?

EXIGER d'un homme qu'il pense comme nous, c'est exiger qu'il soit organisé comme nous; qu'il ait été modifié comme nous dans tous les instans de sa durée; qu'il ait reçu le même tempérament, la même nourriture, la même éducation; en un mot, c'est exiger qu'il soit nous-mêmes. Pourquoi ne point exiger qu'il ait les mêmes traits? Est-il plus le maître de ses opinions? Ses opinions ne sont-elles pas des suites nécessaires de sa nature & des circonstances particulières qui ont, dès l'enfance, nécessairement influé sur sa façon de penser & d'agir? Si l'homme est un tout lié, dès qu'un seul de ses traits diffère des nôtres, ne devrions-nous pas en conclure que son cerveau ne peut ni penser, ni associer des idées, ni imaginer ou rêver de la même façon que le nôtre?

LA diversité des tempéramens des hommes est la source naturelle & nécessaire de la diversité de

leurs passions, de leurs goûts, de leurs idées de bonheur, de leurs opinions en tout genre. Ainsi cette même diversité sera la source fatale de leurs disputes, de leurs haines & de leurs injustices, toutes les fois qu'ils raisonneront sur des objets inconnus, auxquels ils attacheront la plus grande importance. Jamais ils ne s'entendront en parlant ni d'une ame spirituelle, ni d'un Dieu immatériel distingué de la nature; ils cesseront dès lors de parler la même langue, & jamais ils n'attacheront les mêmes idées aux mêmes mots. Qu'elle sera la mesure commune pour décider quel est celui qui pense avec le plus de justesse, dont l'imagination est la mieux réglée, dont les connoissances sont les plus sûres, lorsqu'il s'agit d'objets que l'expérience ne peut examiner, qui échappent à tous nos sens, qui n'ont point de modèles & qui sont au dessus de la raison? Chaque homme, chaque législateur, chaque spéculateur, chaque peuple se sont toujours formé des idées diverses de ces choses, & chacun a cru que ses rêveries propres devoient être préférées à celles des autres, qui lui ont paru aussi absurdes, aussi ridicules, aussi fausses que les siennes leur pouvoient paroître. Chacun tient à ses opinions, parce que chacun tient à sa propre façon d'être, & croit que son bonheur dépend de son attachement à ses préjugés, qu'il n'adopte jamais, que parce qu'il les croit utiles à son bien être. Proposez à un homme fait de changer sa religion pour la vôtre; il croira que vous êtes un insensé; vous ne ferez qu'exciter son indignation & son mépris; il vous proposera à son tour de prendre ses propres opinions; après bien des raisonnemens vous vous traiterez tous deux de gens absurdes & opiniâtres, & le moins fol sera celui qui cédera le premier. Mais

Si les deux adverfaires s'échauffent dans la difpute (ce qui arrive toujours quand on fuppoſe la matiere importante, ou quand on veut défendre la caufe de fon amour propre) dès lors les paſſions ſ'aiguifent ; la querelle ſ'anime, les difputants ſe haïſſent & finifſent par ſe nuire. C'eſt ainſi que pour des opinions futiles nous voyons le bramane mépriſer & haïr le mahométan, qui l'opprime & le dédaigne ; nous voyons le chrétien perſécuter & brûler le juif, dont il tient ſa religion ; nous voyons les chrétiens ligués contre l'incrédule, & ſuſpendre, pour le combattre, les difputes ſanglantes & cruelles qui ſubſiſtent toujours entre eux.

Si l'imagination des hommes étoit la même, les chimeres qu'elle enfanteroit feroient les mêmes par-tout ; il n'y auroit point de difputes entre eux, ſ'ils rêvoient tous de la même maniere ; ils ſ'en épargneroient un grand nombre, ſi leur eſprit ne s'occupoit que des êtres poſſibles à connoître, dont l'exiſtence fût conſtatée, dont on fût à portée de découvrir les qualités véritables par des expériences ſûres & réitérées. Les ſyſtèmes de la phyſique ne ſont ſujets à difpute, que lorsque les principes dont on part ne ſont point aſſez conſtatés ; peu à peu l'expérience en montrant la vérité met fin à ces querelles. Il n'y a point de difputes entre les géometres ſur les principes de leur ſcience ; il ne s'en éleve que quand les ſuppoſitions ſont fauſſes, ou les objets trop compliqués. Les Théologiens n'ont tant de peine à convenir entre eux, que parce que dans leurs difputes ils partent ſans ceſſe, non de propoſitions connues & examinées, mais des préjugés dont ils ſe ſont imbus dans l'éducation, dans l'Ecole, dans les livres, &c. : ils raifonnent continuellement, non ſur des objets réels

ou dont l'existence soit démontrée, mais sur des êtres imaginaires, dont jamais ils n'ont examiné la réalité; ils se fondent, non sur des faits constants, sur des expériences avérées, mais sur des suppositions dépourvues de solidité. Trouvant ces idées établies de longue main, & que très peu de gens refusent de les admettre, ils les prennent pour des vérités incontestables, que l'on doit recevoir sur l'énoncé; & lorsqu'ils y attachent une grande importance, ils s'irritent contre la témérité de ceux qui ont l'audace d'en douter, ou même de les examiner.

Si l'on eût mis les préjugés à l'écart, on eût découvert que les objets qui ont fait naître les plus affreuses & les plus sanglantes disputes parmi les hommes, sont des chimères; l'on eût trouvé qu'ils se battoient & s'égorgeoient pour des mots vuides de sens; ou du moins l'on eût appris à douter, & l'on eût renoncé à ce ton impérieux & dogmatique qui veut forcer les hommes à se réunir d'opinions. La réflexion la plus simple eût montré la nécessité de la diversité des opinions & des imaginations des hommes, qui dépendent nécessairement de leur conformation naturelle diversement modifiée, & qui influent nécessairement sur leurs pensées, leurs volontés & leurs actions. Enfin si l'on consultoit la morale & la droite raison, tout devrait prouver à des êtres qui se disent raisonnables, qu'ils sont faits pour penser diversement, sans cesser pour cela de vivre paisiblement, de s'aimer, de se prêter des secours mutuels, quelques soient leurs opinions sur des êtres impossibles à connoître ou à voir des mêmes yeux. Tout devrait convaincre de la tyrannique déraison, de l'injuste violence, & de l'inutile cruauté de

ces hommes de sang, qui persécutent leurs semblables pour les forcer de plier sous leurs opinions; tout devrait ramener les mortels à la douceur, à l'indulgence, à la tolérance; vertus, sans doute, plus évidemment nécessaires à la société, que les spéculations merveilleuses qui la divisent & la portent souvent à égorger les prétendus ennemis de ses opinions révérees.

L'ON voit donc de quelle importance il est pour la morale, d'examiner les idées auxquelles on est convenu d'attacher tant de valeur, & auxquelles, sur les ordres fantasques & cruels de leurs guides, les mortels sacrifient continuellement & leur propre bonheur & la tranquillité des nations. Que l'homme rendu à l'expérience, à la nature, à la raison ne s'occupe donc plus que d'objets réels & utiles à sa félicité. Qu'il étudie la nature, qu'il s'étudie lui-même; qu'il apprenne à connoître les liens qui l'unissent à ses pareils, qu'il brise ses liens fictifs qui l'enchaînent à des phantômes. Si toutefois son imagination a besoin de se repaître d'illusions, s'il tient à ses opinions, si ces préjugés lui sont chers, qu'il permette du moins à d'autres d'errer à leur manière ou de chercher la vérité, & qu'il se souvienne toujours que toutes les opinions, les idées, les systèmes, les volontés & les actions des hommes sont des suites nécessaires de leur tempérament, de leur nature & des causes qui les modifient constamment ou passagèrement, vérité que nous allons prouver encore dans le chapitre suivant: l'homme n'est pas plus libre de penser que d'agir.



C H A P I T R E X I.

Du système de la liberté de l'homme.

C E U X qui ont prétendu que l'ame étoit distinguée du corps, étoit immatérielle, tiroit ses idées de son propre fond, agissoit par elle-même & sans le secours des objets extérieurs, par une suite de leur système, l'ont affranchie des loix physiques suivant lesquelles, tous les êtres que nous connoissons, sont obligés d'agir. Ils ont cru que cette ame étoit maîtresse de son sort, pouvoit régler ses propres opérations, déterminer ses volontés par sa propre énergie, en un mot, ils ont prétendu que l'homme étoit libre.

Nous avons déjà suffisamment prouvé que cette ame n'étoit que le corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions plus cachées que les autres. Nous avons montré que cette ame, quand même on la supposeroit immatérielle, étoit perpétuellement modifiée conjointement avec ce corps, soumise à tous ses mouvemens sans lesquels elle resteroit inerte & morte; par conséquent elle est soumise à l'influence des causes matérielles & physiques qui remuent ce corps, dont la façon d'être, soit habituelle soit passagère, dépend des élémens matériels qui forment son tissu, qui constituent son tempérament, qui entrent en lui par la voie des alimens, qui le pénètrent & l'entourent. Nous avons expliqué d'une manière purement physique & naturelle le mécanisme

me qui constitue les facultés que l'on nomme *intellectuelles* & les qualités que l'on appelle *morales*. Nous avons prouvé en dernier lieu que toutes nos idées, nos systèmes, nos affections, les notions vraies ou fausses que nous nous formons, sont dûes à nos sens matériels & physiques. Ainsi l'homme est un être physique; de quelque façon qu'on le considère il est lié à la nature universelle, & soumis aux loix nécessaires & immuables qu'elle impose à tous les êtres qu'elle renferme, d'après l'essence particulière ou les propriétés qu'elle leur donne, sans les consulter. Notre vie est une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la surface de la terre sans jamais pouvoir nous en écarter un instant. Nous naissons sans notre aveu, notre organisation ne dépend point de nous, nos idées nous viennent involontairement, nos habitudes sont au pouvoir de ceux qui nous les font contracter, nous sommes sans cesse modifiés par des causes, soit visibles soit cachées, qui règlent nécessairement notre façon d'être, de penser & d'agir. Nous sommes bien ou mal, heureux ou malheureux, sages ou insensés, raisonnables ou déraisonnables, sans que notre volonté entre pour rien dans ces différens états. Cependant malgré les entraves continuelles qui nous lient, on prétend que nous sommes libres, ou que nous déterminons nos actions & notre sort, indépendamment des causes qui nous remuent.

QUELQUE peu fondée que soit cette opinion, dont tout devrait nous détromper, elle passe aujourd'hui dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, très éclairées d'ailleurs, pour une vérité incontestable; elle est la base de la religion, qui, supposant des rapports entre l'homme & l'être in-

connu qu'elle met au-dessus de la nature, n'a pu imaginer qu'il pût mériter ou démériter de cet être, s'il n'étoit libre dans ses actions. On a cru la société intéressée à ce système, parce qu'on a supposé que si toutes les actions des hommes étoient regardées comme nécessaires, l'on ne feroit plus en droit de punir celles qui nuisent à leurs associés. Enfin la vanité humaine s'accommoda, sans doute, d'une hypothese qui sembloit distinguer l'homme de tous les autres êtres physiques, en assignant à notre espece l'appanage spécial d'une indépendance totale des autres causes, dont, pour peu que l'on réfléchisse, nous sentirions l'impossibilité.

PARTIE subordonnée d'un grand tout, l'homme est forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre, il faudroit qu'il fût tout seul plus fort que la nature entière, ou il faudroit qu'il fût hors de cette nature, qui toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse, d'agir & de concourir à son action générale, ou, comme on l'a dit ailleurs, de conserver sa vie agissante par les actions ou les mouvemens que tous les êtres produisent en raison de leurs énergies particulières soumises à des loix fixes, éternelles, immuables. Pour que l'homme fût libre, il faudroit que tous les êtres perdissent leurs essences pour lui, il faudroit qu'il n'eût plus de sensibilité physique, qu'il ne connût plus ni le bien ni le mal, ni le plaisir ni la douleur. Mais dès lors il ne seroit plus en état ni de se conserver, ni de rendre son existence heureuse; tous les êtres devenus indifférens pour lui, il n'auroit plus de choix, il ne sçauroit plus ce qu'il doit aimer ou craindre, chercher ou éviter. En un mot l'homme seroit un être dénaturé ou

totalemēt incapable d'agir de la maniere que nous lui connoissons.

S'IL est de l'essence actuelle de l'homme de tendre au bien être ou de vouloir se conserver; si tous les mouvemens de sa machine sont des suites nécessaires de cette impulsion primitive; si la douleur l'avertit de ce qu'il doit éviter; si le plaisir lui annonce ce qu'il doit appéter, il est de son essence d'aimer ce qui excite ou ce dont il attend des sensations agréables, & de haïr ce qui lui procure ou lui fait craindre des impressions contraires. Il faut nécessairement qu'il soit attiré ou que sa volonté soit déterminée par les objets qu'il juge utiles, & repoussée par ceux qu'il croit nuisibles à sa façon permanente ou passagere d'exister. Ce n'est qu'à l'aide de l'expérience que l'homme acquiert la faculté de connoître ce qu'il doit aimer ou craindre; ses organes sont-ils sains? ses expériences seront vraies; il aura de la raison, de la prudence, de la prévoyance; il pressentira des effets souvent très éloignés; il sçaura que ce qu'il juge quelquefois être un bien, peut devenir un mal par ses conséquences nécessaires ou probables, & que ce qu'il sçait être un mal passager, peut lui procurer pour la suite un bien solide & durable. C'est ainsi que l'expérience nous fait connoître que l'amputation d'un membre doit causer une sensation douloureuse; en conséquence nous sommes forcés de craindre cette opération ou d'éviter la douleur; mais si l'expérience nous a montré que la douleur passagere que cette amputation cause, peut nous sauver la vie; notre conservation nous étant chere, nous sommes forcés de nous soumettre à cette douleur momentanée, dans la vue d'un bien qui la surpasse.

LA volonté, comme on l'a dit ailleurs, est une modification dans le cerveau par laquelle il est disposé à l'action, ou préparé à mettre en jeu les organes qu'il peut mouvoir. Cette volonté est nécessairement déterminée par la qualité bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable de l'objet ou du motif qui agit sur nos sens, ou dont l'idée nous reste & nous est fournie par la mémoire. En conséquence nous agissons nécessairement, notre action est une suite de l'impulsion que nous avons reçue de ce motif, de cet objet ou de cette idée qui ont modifié notre cerveau ou disposé notre volonté; lorsque nous n'agissons point, c'est qu'il survient quelque nouvelle cause, quelque nouveau motif, quelque nouvelle idée qui modifie notre cerveau d'une manière différente, qui lui donne une nouvelle impulsion, une nouvelle volonté, d'après laquelle ou elle agit, ou son action est suspendue. C'est ainsi que la vue d'un objet agréable ou son idée déterminent notre volonté à agir pour nous le procurer; mais un nouvel objet ou une nouvelle idée anéantissent l'effet des premiers, & empêchent que nous n'agissions pour nous le procurer. Voilà comme la réflexion, l'expérience, la raison arrêtent ou suspendent nécessairement les actes de notre volonté; sans cela elle eût nécessairement suivi les premières impulsions qui la portoient vers un objet désirable. En tout cela nous agissons toujours suivant des loix nécessaires.

LORSQUE tourmenté d'une foix ardente, je me figure en idée, ou j'apperçois réellement une fontaine dont les eaux pures pourroient me désaltérer, suis-je maître de désirer ou de ne point désirer l'objet qui peut satisfaire un besoin si vif dans

l'état ou je suis ? on conviendra, sans doute, qu'il m'est impossible de ne point vouloir le satisfaire ; mais l'on me dira que si l'on m'annonce en ce moment que l'eau que je desire est empoisonnée, malgré ma soif, je ne laisserai pas de m'en abstenir, & l'on en conclura faussement que je suis libre. En effet, de même que la soif me déterminoit nécessairement à boire, avant que de sçavoir que cette eau fût empoisonnée, de même cette nouvelle découverte me détermine nécessairement à ne pas boire ; alors le desir de me conserver anéantit ou suspend l'impulsion primitive que la soif donnoit à ma volonté ; ce second motif devient plus fort que le premier, la crainte de la mort l'emporte nécessairement sur la sensation pénible que la soif me faisoit éprouver.. Mais, direz-vous, si la soif est bien ardente, sans avoir égard au danger, un imprudent pourra risquer de boire cette eau ; dans ce cas la première impulsion reprendra le dessus & le fera agir nécessairement, vû qu'elle se trouvera plus forte que la seconde. Cependant dans l'un & l'autre cas, soit que l'on boive de cette eau, soit qu'on n'en boive pas, ces deux actions seront également nécessaires, elles seront des effets du motif qui se trouvera le plus puissant & qui agira le plus fortement sur la volonté.

CET exemple peut servir à expliquer tous les phénomènes de la volonté. La volonté, ou plutôt le cerveau, se trouve alors dans le même cas qu'une boule, qui, quoiqu'elle ait reçu une impulsion qui la pouffoit en droite ligne, est dérangée de sa direction, dès qu'une force plus grande que la première l'oblige à en changer. Celui qui boit de l'eau qu'on lui dit empoisonnée nous paroît un insensé, mais les actions des insensés sont

aussi nécessaires que celle des gens les plus prudents. Les motifs qui déterminent le voluptueux & le débauché à risquer leur santé, sont aussi puissants, & leurs actions sont aussi nécessaires, que ceux qui déterminent l'homme sage à ménager la sienne. Mais, insisterez-vous, l'on peut parvenir à engager un débauché à changer de conduite; cela signifie, non qu'il est libre, mais que l'on peut trouver des motifs assez puissans pour anéantir l'effet de ceux qui agissoient auparavant sur lui, & pour lors ces nouveaux motifs détermineront sa volonté, aussi nécessairement que les premiers, à la conduite nouvelle qu'il tiendra.

LORSQUE l'action de la volonté est suspendue, on dit que nous *délibérons*; ce qui arrive lorsque deux motifs agissent alternativement sur nous. *Délibérer*, c'est aimer & haïr alternativement; c'est être successivement attiré & repoussé; c'est être retenu tantôt par un motif tantôt par un autre. Nous ne délibérons que lorsque nous ne connoissons point assez les qualités des objets qui nous retiennent, ou lorsque l'expérience ne nous a point suffisamment appris les effets plus ou moins éloignés que nos actions produiront sur nous-mêmes. Je veux sortir pour prendre l'air; mais le tems est incertain; je délibère en conséquence; je pese les différens motifs qui poussent alternativement ma volonté à sortir ou à ne pas sortir; je suis à la fin déterminé par le motif le plus probable, celui-ci me tire de mon indécision & il entraîne nécessairement ma volonté soit à sortir, soit à rester: ce motif est toujours l'avantage présent ou éloigné que je trouve dans l'action à laquelle je me résous.

NOTRE volonté est souvent suspendue entre deux objets dont la présence ou l'idée nous re-muent alternativement ; alors nous attendons pour agir que nous ayons contemplé les objets qui nous sollicitent à des actions différentes, ou les idées qu'ils ont laissées dans notre cerveau. Nous comparons alors ces objets ou ces idées, mais dans le tems même de la délibération, durant la comparaison & ces alternatives d'amour ou de haine qui se succèdent quelquefois avec la plus grande rapidité, nous ne sommes point libres un instant ; le bien ou le mal que nous croyons trouver successivement dans les objets, sont des motifs nécessaires de ces volontés momentanées, de ces mouvemens rapides d'amour ou de crainte que nous éprouvons tant que dure notre incertitude. D'où l'on voit que la délibération est nécessaire, que l'incertitude est nécessaire ; & , quelque parti que nous prenions à la suite de la délibération, ce sera toujours nécessairement celui que nous aurons bien ou mal jugé devoir probablement être le plus avantageux pour nous.

LORSQUE l'ame est frappée par deux motifs qui agissent alternativement sur elle ou qui la modifient successivement, elle délibère ; le cerveau est dans une espece d'équilibre accompagné d'oscillations perpétuelles, tantôt vers un objet, & tantôt vers un autre, jusqu'à ce que objet qui l'entraîne le plus fortement, le tire de cette suspension qui constitue l'indécision de notre volonté. Mais lorsque le cerveau est poussé à la fois par des causes également fortes qui le meuvent suivant des directions opposées, d'après la loi générale de tous les corps, quand ils sont frappés également par ces forces contraires, il s'arrête, il est *in nifu*, il

ne peut ni vouloir ni agir, il attend qu'une des deux causes qui le meuvent, ait pris assez de force pour déterminer sa volonté, pour l'attirer d'une manière qui l'emporte sur les efforts de l'autre cause.

Ce mécanisme si simple & si naturel suffit pour nous faire connoître pourquoi l'incertitude est pénible, & la suspension est toujours un état violent pour l'homme. Le cerveau, cet organe si délicat & si mobile, éprouve alors des modifications très rapides qui le fatiguent; ou, lorsqu'il est poussé en des sens contraires par des causes également fortes, il souffre une sorte de compression qui l'empêche d'agir avec l'activité qui lui convient pour la conservation de l'ensemble, & pour se procurer ce qui est avantageux. Ce mécanisme explique encore l'irrégularité, l'inconséquence, l'inconstance des hommes, & nous rend raison de leur conduite qui paroît souvent un mystère inexplicable, & qui l'est en effet dans les systèmes reçus. En consultant l'expérience, nous trouverons que nos âmes sont soumises aux mêmes loix physiques que les corps matériels. Si la volonté de chaque individu n'étoit, dans un tems donné, mue que par une seule cause ou passion, rien ne seroit plus aisé que de pressentir ses actions; mais son cœur est souvent assailli par des motifs ou des forces contraires, qui agissent à la fois ou successivement sur lui. C'est alors que son cerveau est ou tiraillé dans des directions opposées qui le fatiguent, ou bien il est dans un état de compression qui le gêne & qui le prive de toute activité. Tantôt il est dans une inaction incommode & totale, tantôt il est le jouet des secousses alternatives qu'il est forcé d'éprouver. Tel est, sans doute, l'état où paroît se trouver celui qu'une passion vive sollicite au

crime, tandis que la crainte lui en montre les dangers. Tel est encore l'état de celui que le remors empêche de jouir des objets que le crime lui a fait obtenir par des travaux continuels de son ame déchirée ; &c.

Si les forces ou causes, soit extérieures, soit internes qui agissent sur l'esprit de l'homme tendent vers des points différens, son ame ou son cerveau, ainsi que tous les corps, prendra une direction moyenne entre l'une & l'autre force ; &, en raison de la violence avec laquelle l'ame est poussée, l'état de l'homme est quelquefois si douloureux, que son existence lui devient importune ; il ne tend plus à conserver son être ; il va chercher la mort comme un asile contre lui-même, & comme le seul remede au désespoir ; c'est ainsi que nous voyons des hommes malheureux & mécontents d'eux-mêmes se détruire volontairement, lorsque la vie leur devient insupportable. L'homme ne peut chérir son existence ; que tant qu'elle a pour lui des charmes ; mais lorsqu'il est travaillé par des sensations pénibles ou des impulsions contraires, sa tendance naturelle est dérangée ; il est forcé de suivre une route nouvelle qui le conduit à sa fin, & qui la lui montre même comme un bien désirable. Voilà comment nous pouvons nous expliquer la conduite de ces mélancoliques que leur tempérament vicié, que leur conscience bourrelée, que le chagrin & l'ennui déterminent quelquefois à renoncer à la vie. (54)

(54) Voyez le chapitre XIV. Les peines de l'esprit déterminent bien plus que les peines du corps à se donner la mort. Mille causes font diversion aux douleurs du corps, au lieu que dans les peines de l'esprit, le cerveau est comme absorbé dans les idées qu'il porte au dedans de lui-même. Par la même raison les plaisirs que l'on nomme *intellectuels* sont les plus grands de tous.

LES forces diverses & souvent compliquées qui agissent successivement ou simultanément sur le cerveau des hommes, & qui le modifient si diversement dans les différens périodes de leur durée, sont les vraies causes de l'obscurité de la morale & des difficultés que nous trouvons, lorsque nous voulons démêler les ressorts cachés de leur conduite énigmatique. Le cœur de l'homme n'est un labyrinthe pour nous, que parce que nous n'avons que rarement les données nécessaires pour le juger; nous verrions alors que ses inconstances, ses inconséquences, la conduite bisarre ou inopinée que nous lui voyons tenir, ne sont que des effets des motifs qui déterminent successivement ses volontés, dépendent des variations fréquentes que sa machine éprouve, & sont des suites nécessaires des changemens qui s'operent en lui. D'après ces variations, les mêmes motifs n'ont point toujours la même influence sur sa volonté; les mêmes objets n'ont plus le droit de lui plaire; son tempérament a changé pour un instant ou pour toujours; il faut par conséquent que ses goûts, ses desirs, ses passions changent, & qu'il n'y ait point d'uniformité dans sa conduite, ni de certitude dans les effets que nous pouvons en attendre.

LE choix ne prouve aucunement la liberté de l'homme; il ne délibère, que lorsqu'il ne sçait encore lequel choisir entre plusieurs objets qui le remuent; il est alors dans un embarras qui ne finit, que lorsque sa volonté est décidée par l'idée de l'avantage plus grand qu'il croit trouver dans l'objet qu'il choisit, ou dans l'action qu'il entreprend. D'où l'on voit que son choix est nécessaire, vû qu'il ne se détermineroit point pour un objet, ou pour une action, s'il ne croyoit y trouver quelque

avantage pour lui. Pour que l'homme pût agir librement, il faudroit qu'il pût vouloir ou choisir fans motifs, ou qu'il pût empêcher les motifs d'agir sur sa volonté. L'action étant toujours un effet de la volonté une fois déterminée, & la volonté ne pouvant être déterminée, que par le motif qui n'est point en notre pouvoir, il s'ensuit que nous ne sommes jamais les maîtres des déterminations de notre volonté propre, & que par conséquent jamais nous n'agissons librement. On a cru que nous étions libres, parce que nous avons une volonté & le pouvoir de choisir; mais on n'a point fait attention que notre volonté est mue par des causes indépendantes de nous, inhérentes à notre organisation, ou qui tiennent à la nature des êtres qui nous remuent. (55) Suis-je le maître de ne point vouloir retirer ma main, lors que je crains de me brûler? Ou suis-je le maître d'ôter au feu la propriété qui me le fait craindre? Suis-je le maître de ne pas choisir par préférence un mets que je sçais être agréable ou analogue à mon palais, & de ne le pas préférer à celui que je sçais être désagréable ou dangereux? C'est toujours d'après mes sensations & mes propres expériences ou mes suppositions, que je juge des choses bien ou mal, mais quelque soit mon jugement, il dépend nécessairement de ma façon de sentir habituelle ou momentanée, & des qualités que je

(55) L'homme passe une très grande partie de sa vie sans même vouloir. Sa volonté attend des motifs qui la déterminent. Si un homme se rendoit un compte exact de tout ce qu'il fait chaque jour depuis son lever jusqu'à son coucher, il trouveroit que toutes ses actions n'ont été rien moins que volontaires, & qu'elles ont été machinales, habituelles, déterminées par des causes qu'il n'a pu prévoir & auxquelles il a été forcé on engagé d'acquiescer. Il découvreroit que le motif de son travail, de ses amusemens, de ses discours, de ses pensées, &c., ont été nécessaires, & l'ont évidemment ou séduit ou entraîné.

trouve, & qui existent malgré moi dans la cause qui me remue ou que mon esprit y suppose.

TOUTES les causes qui agissent sur la volonté, doivent avoir agi sur nous d'une façon assez marquée pour nous donner quelque sensation, quelque perception, quelque idée, soit complète soit incomplète, soit vraie soit fausse. Dès que ma volonté se détermine, je dois avoir senti fortement ou foiblement, sans quoi je serois déterminé sans motif. Ainsi, à parler exactement, il n'y a point pour la volonté de causes vraiment *indifférentes*: quelque foibles que soient les impulsions que nous recevons, soit de la part des objets même, soit de la part de leurs images ou idées, dès que notre volonté agit, ces impulsions ont été des causes suffisantes pour la déterminer. En conséquence d'une impulsion légère & foible, nous voudrons foiblement; c'est cette foiblesse dans la volonté que l'on nomme *indifférence*. Notre cerveau s'aperçoit à peine du mouvement qu'il a reçu, il agit en conséquence avec peu de vigueur pour obtenir ou écarter l'objet ou l'idée qui l'ont modifié. Si l'impulsion eût été forte, la volonté seroit forte, & elle nous seroit agir fortement pour obtenir ou pour éloigner l'objet qui nous paroîtroit ou très agréable ou très incommode.

ON a cru que l'homme étoit libre, parce qu'on s'est imaginé que son ame pouvoit à volonté se rappeler des idées, qui suffisoient quelquefois pour mettre un frein à ses desirs les plus emportés. (56) C'est ainsi que l'idée d'un mal éloigné nous empêche quelquefois de nous livrer à un bien ac-

(56) St. Augustin dit *non enim cuiquam in potestate est quid veniat in mentem.*

tuel & présent. C'est ainsi qu'un souvenir, une modification insensible & légère de notre cerveau anéantit à chaque instant l'action des objets réels qui agissent sur notre volonté. Mais nous ne sommes point les maîtres de nous rappeler à volonté nos idées; leur association est indépendante de nous; elles se font, à notre insçu & malgré nous, arrangées dans notre cerveau; elles y ont fait une impression plus ou moins profonde; notre mémoire dépend elle-même de notre organisation, sa fidélité dépend de l'état habituel ou momentané dans lequel nous nous trouvons; & lorsque notre volonté est fortement déterminée par quelque objet ou idée qui excitent en nous une passion très-vive, les objets ou les idées qui pourroient nous arrêter, disparaissent de notre esprit; nous fermons alors les yeux sur les dangers présens qui nous menacent, ou dont l'idée devoit nous retenir, nous marchons tête baissée vers l'objet qui nous entraîne; la réflexion ne peut rien sur nous; nous ne voyons que l'objet de nos desirs, & les idées salutaires qui pourroient nous arrêter, ne se présentent point à nous, ou ne s'y présentent que trop foiblement ou trop tard pour nous empêcher d'agir. Tel est le cas de tous ceux qui, aveuglés par quelque passion forte, ne sont point en état de se rappeler des motifs dont l'idée seule devoit les retenir; le trouble où ils sont, les empêche de juger sainement, de pressentir les conséquences de leurs actions, d'appliquer leurs expériences, de faire usage de leur raison; opérations qui supposent une justesse dans la façon d'associer ses idées, dont notre cerveau n'est pas plus capable, à cause du délire momentané qu'il éprouve, que notre main n'est capable d'écrire, tandis que nous prenons un exercice violent.

Nos façons de penser sont nécessairement déterminées par nos façons d'être; elle dépendent donc de notre organisation naturelle, & des modifications que notre machine reçoit indépendamment de notre volonté. D'où nous sommes forcés de conclure que nos pensées, nos réflexions, notre manière de voir, de sentir, de juger, de combiner des idées, ne peuvent être ni volontaires ni libres. En un mot, notre ame n'est point maîtresse des mouvemens qui s'excitent en elle, ni de se représenter au besoin les images ou les idées qui pourroient contrebalancer les impulsions qu'elle reçoit d'ailleurs. Voilà pourquoi dans la passion, l'on cesse de raisonner; la raison est aussi impossible à écouter, que dans le transport ou dans l'ivresse. Les méchans ne sont jamais que des hommes ivres ou en délire; s'ils raisonnent, ce n'est que quand la tranquillité s'est rétablie dans leur machine, & pour lors les idées tardives qui se présentent à leur esprit, leur laissent voir les conséquences de leurs actions, idée qui porte en eux le trouble que l'on a désigné sous le nom de *honte*, de *regrets*, de *remors*.

LES erreurs des philosophes sur la liberté de l'homme, viennent de ce qu'ils ont regardé sa volonté comme le premier mobile de ses actions, & que, faute de remonter plus haut, ils n'ont point vu les causes multipliées & compliquées indépendantes de lui, qui mettent cette volonté elle-même en mouvement, ou qui disposent & modifient le cerveau, tandis qu'il est purement passif dans les impressions qu'il reçoit. Suis-je le maître de ne point désirer un objet qui me paroît désirable? Non, sans doute, direz-vous; mais vous êtes le maître de résister à votre désir, si

vous faites réflexion aux conséquences. Mais suis-je le maître de faire réflexion à ces conséquences, lorsque mon ame est entraînée par une passion très vive qui dépend de mon organisation naturelle & des causes qui la modifient? Est-il en mon pouvoir d'ajouter à ces conséquences tout le poids nécessaire pour contrebalancer mon désir? Suis-je maître d'empêcher que les qualités qui me rendent un objet désirable, ne résident en lui? Vous avez dû, me dit-on, apprendre à résister à vos passions & contracter l'habitude de mettre un frein à vos desirs. J'en conviendrai sans peine. Mais, repliquerai je, ma nature a-t-elle été susceptible d'être ainsi modifiée; mon sang bouillant, mon imagination fougueuse, le feu qui circule dans mes veines, m'ont-ils permis de faire & d'appliquer des expériences bien vraies au moment où j'en avois besoin? Et quand mon tempérament m'en eût rendu capable, l'éducation, l'exemple, les idées que l'on m'a inspirées de bonne heure ont-elles été bien propres à me faire contracter l'habitude de réprimer mes desirs? Toutes ces choses n'ont-elles pas plutôt contribué à me faire chérir & désirer les objets auxquels vous dites que je devois résister? Vous voulez, dira l'ambitieux, que je résiste à ma passion! Ne m'a-t-on pas sans cesse répété que le rang, les honneurs, le pouvoir sont des avantages désirables? N'ai-je pas vu mes concitoyens les envier, les grands de mon pays tout sacrifier pour les obtenir? Dans la société où je vis, ne suis-je pas forcé de sentir que, si je suis privé de ces avantages, je dois m'attendre à languir dans le mépris & à ramper sous l'oppression? Vous me défendez, dira l'avare, d'aimer l'argent & de chercher les moyens d'en acquérir! Eh! tout ne me dit-il pas dans ce monde

que l'argent est le plus grand des biens, qu'il suffit pour rendre heureux? Dans le pays que j'habite, ne vois-je pas tous mes concitoyens avides de richesses & peu scrupuleux sur les moyens de se les procurer? Dès qu'ils se sont enrichis par les voies que vous blâmez, ne sont-ils pas chéris, considérés, respectés? De quel droit me défendez-vous donc d'amasser des trésors par les mêmes voies que je vois approuvées du souverain, tandis que vous les nommez fordides & criminelles? Vous voulez donc que je renonce au bonheur? Vous prétendez, dira le voluptueux, que je résiste à mes penchans! Mais suis-je le maître de mon tempérament, qui sans cesse me sollicite au plaisir? Vous appelez mes plaisirs, honteux? Mais dans la nation où je vis, je vois les hommes les plus déréglés jouir souvent des rangs les plus distingués; je ne vois rougir de l'adultère que l'époux qu'on outrage; je vois des hommes faire trophée de leurs débauches & de leur libertinage. Vous me conseillez de mettre un frein à mes emportemens, dira l'homme colere, & de résister au desir de me venger! Mais je ne puis vaincre ma nature; & d'ailleurs dans la société je serois infailliblement déshonoré si je ne lavois dans le sang de mon semblable les injures que j'en reçois. Vous me recommandez la douceur & l'indulgence pour les opinions de mes pareils, me dira l'entoussiaste zélé! Mais mon tempérament est violent; j'aime très fortement mon Dieu; on m'assûre que le zele lui plait, & que des persécuteurs inhumains & sanguinaires ont été ses amis; je veux par les memes moyens me rendre agréable à ses yeux.

EN un mot les actions des hommes ne sont ja-

mais libres; elles font toujours des suites nécessaires de leur tempérament, de leurs idées reçues, des notions vraies ou fausses qu'ils se font du bonheur, enfin de leurs opinions fortifiées par l'exemple, par l'éducation, par l'expérience journalière. Nous ne voyons tant de crimes sur la terre, que parce que tout conspire à rendre les hommes criminels & vicieux; leurs religions, leurs gouvernemens, leur éducation, les exemples qu'ils ont sous les yeux, les poussent irrésistiblement au mal: pour lors la morale leur prêche vainement la vertu, qui ne seroit qu'un sacrifice douloureux du bonheur, dans des sociétés où le vice & le crime sont perpétuellement couronnés, estimés, récompensés, & où les désordres les plus affreux ne sont punis que dans ceux qui sont trop foibles pour avoir le droit de les commettre impunément. La société châtie les petits des excès qu'elle respecte dans les grands, & souvent elle a l'injustice de décerner la mort contre ceux que les préjugés publics qu'elle maintient ont rendu criminels.

L'HOMME n'est donc libre dans aucun instant de sa vie; il est nécessairement guidé à chaque pas par les avantages réels ou fictifs qu'il attache aux objets qui excitent ses passions. Ces passions sont nécessaires dans un être qui tend sans cesse vers le bonheur; leur énergie est nécessaire puisqu'elle dépend de leur tempérament; leur tempérament est nécessaire, puisqu'il dépend des élémens physiques qui entrent dans sa composition: les modifications de ce tempérament sont nécessaires, puisqu'elles sont des suites infaillibles & inévitables de la façon dont les êtres physiques & moraux agissent sans cesse sur nous.

MALGRÉ des preuves si claires de la non liberté de l'homme; on insistera, peut-être, encore, & l'on nous dira que si l'on propose à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main, actions du nombre de celles que l'on nomme *indifférentes*, il paroît évidemment le maître de choisir, ce qui prouve qu'il est libre. Je répons que dans cet exemple l'homme, pour quelque action qu'il se détermine, ne prouvera point sa liberté; le desir de montrer sa liberté, excité par la dispute, deviendra pour lors un motif nécessaire, qui décidera sa volonté pour l'un ou l'autre de ces mouvemens; ce qui lui fait prendre le change, ou ce qui lui persuade qu'il est libre dans cet instant, c'est qu'il ne démêle point le vrai motif qui le fait agir, c'est le desir de me convaincre. Si dans la chaleur de la dispute il insiste & demande, *ne suis-je pas le maître de me jeter par la fenêtre?* Je lui dirai que non, & que, tant qu'il conservera la raison, il n'y a pas d'apparence que le desir de me prouver sa liberté, devienne un motif assez fort pour lui faire sacrifier sa propre vie: si mon adversaire malgré cela se jettoit par la fenêtre pour me prouver qu'il est libre, je n'en conclurois point qu'il agissoit librement en cela, mais que c'est la violence de son tempérament qui l'a porté à cette folie. La démence est un état qui dépend de l'ardeur du sang, & non de la volonté. Un fanatique ou un héros bravent la mort, aussi nécessairement qu'un homme plus flegmatique ou qu'un lâche la fuit. (57)

(57) Il n'y a aucune différence entre un homme qu'on jette par la fenêtre, & un homme qui s'y jette lui-même, si non que l'impulsion qui agit sur le premier vient du dehors, & que l'impulsion qui détermine la chute du second vient du dedans de sa propre machine. *Mucius Scevola* qui tint sa main dans un brasier, étoit aussi nécessairement par les motifs intérieurs qui le pouvoient à cette étrange action, que si des hommes vigoureux eussent retenu son bras. La fierté, le desir

ON nous dit que la liberté est l'absence des obstacles qui peuvent s'opposer à nos actions ou à l'exercice de nos facultés : on prétendra que nous sommes libres toutes les fois qu'en faisant usage de ces facultés, elles opèrent l'effet que nous nous étions proposé. Mais pour répondre à cette objection il suffit de considérer qu'il ne dépend pas de nous de mettre ou d'ôter les obstacles qui nous déterminent ou nous arrêtent ; le motif qui nous fait agir n'est pas plus en notre pouvoir que l'obstacle qui nous arrête, soit que ce motif & cet obstacle soient en nous-mêmes ou hors de nous. Je ne suis pas le maître de la pensée qui vient à mon esprit & qui détermine ma volonté ; cette pensée s'est excitée en moi à l'occasion de quelque cause indépendante de moi même.

POUR se détromper du système de la liberté de l'homme, il s'agit simplement de remonter au motif qui détermine sa volonté, & nous trouverons toujours que ce motif est hors de son pouvoir. Vous direz qu'en conséquence d'une idée qui naît dans votre esprit, vous agirez librement, si vous ne rencontrez point d'obstacles. Mais qu'est-ce qui a fait naître cette idée dans votre cerveau ? Etiez-vous le maître d'empêcher qu'elle ne se présentât, ou ne se renouvellât dans votre cerveau ? Cette idée ne dépend-elle pas des objets qui vous frappent, malgré vous, du dehors, ou des causes qui, à votre insçu, agissent au-dedans de vous-même & modifient votre cerveau ? Pouvez-vous empêcher

de braver son ennemi, de l'étonner, de l'intimider, le désespoir &c. étoient les chaînes invisibles qui le tenoient lié sur le bûcher. L'amour de la gloire, l'enthousiasme pour la patrie forcèrent pareillement *Cædus* & *Decius* à se dévouer pour leurs concitoyens. L'indien *Calanus*, & le philosophe *Peregrinus* furent également forcés de se brûler, par le desir d'exciter l'étonnement de la Grèce assemblée.

que vos yeux portés sans dessein sur un objet quelconque, ne vous donnent l'idée de cet objet & ne remuent votre cerveau? Vous n'êtes pas plus maître des obstacles; ils sont des effets nécessaires des causes existantes, soit au-dedans, soit hors de vous; ces causes agissent toujours en raison de leurs propriétés. Un homme insulte un lâche, celui-ci s'irrite nécessairement contre lui, mais sa volonté ne peut vaincre l'obstacle que sa lâcheté met à l'accomplissement de ses desirs, parce que sa conformation naturelle, qui ne dépend point de lui, l'empêche d'avoir du courage. Dans ce cas le lâche est insulté malgré lui, & forcé, malgré lui, de dévorer l'insulte qui lui est faite.

LES partisans du système de la liberté paroissent avoir toujours confondu la contrainte avec la nécessité. Nous croyons agir librement, toutes les fois que nous ne voyons pas que rien mette obstacle à nos actions; nous ne sentons pas que le motif qui nous fait vouloir, est toujours nécessaire & indépendant de nous. Un prisonnier chargé de fers est contraint de rester en prison; mais il n'est pas libre de ne pas desirer de se sauver; ses chaînes l'empêchent d'agir, mais ne l'empêchent pas de vouloir; il se sauvera, si l'on brise ses chaînes; mais il ne se sauvera point librement; la crainte ou l'idée du supplice sont pour lui des motifs nécessaires.

L'HOMME peut donc cesser d'être contraint sans être libre pour cela; de quelque façon qu'il agisse il agit nécessairement d'après les motifs qui le déterminent. Il peut être comparé à un corps pesant, qui se trouve arrêté dans sa chute par un obstacle quelconque; écartez cet obstacle, & le

corps poursuivra son mouvement, ou continuera de tomber. Dira-t-on que ce corps est libre de tomber ou de ne pas tomber? Sa chute n'est-elle pas un effet nécessaire de sa pesanteur spécifique? Socrate, homme vertueux & soumis aux loix, même injustes, de sa patrie, ne veut pas se sauver de sa prison dont la porte lui est ouverte, mais en cela il n'agit point librement; les chaînes invisibles de l'opinion, de la décence, du respect pour les loix, lors même qu'elles sont iniques, la crainte de ternir sa gloire, le retiennent dans sa prison, & sont des motifs assez forts sur cet entouffaste de la vertu pour lui faire attendre la mort avec tranquillité; il n'est point en son pouvoir de se sauver, parce qu'il ne peut se résoudre à se démentir un instant dans les principes auxquels son esprit s'est accoutumé.

LES hommes, nous dit-on, agissent souvent contre leur inclination, d'où l'on conclut qu'ils sont libres; cette conséquence est très fautive; lorsqu'ils semblent agir contre leur inclination, ils y sont déterminés par quelques motifs nécessaires, assez forts pour vaincre leurs inclinations. Un malade dans la vue de guerir, parvient à vaincre sa répugnance pour les remedes les plus dégoutants; la crainte de la douleur ou de la mort devient alors un motif nécessaire; par conséquent ce malade n'agit point librement.

QUAND nous disons que l'homme n'est point libre nous ne prétendons point le comparer à un corps simplement mû par une cause impulsive; il renferme en lui-même des causes inhérentes à son être, il est mû par un organe intérieur qui a ses loix propres & qui est déterminé nécessairement

en conséquence des idées, des perceptions, des sensations qu'il reçoit des objets extérieurs. Comme le mécanisme de ces perceptions, de ces sensations, & la façon dont ces idées se gravent dans notre cerveau ne nous sont point connus, faute de pouvoir démêler tous ces mouvemens, faute d'appercevoir la chaîne des opérations de notre ame, ou le principe moteur qui agit en nous, nous le supposons libre : ce qui, traduit à la lettre, signifie qu'il se meut de lui-même, se détermine sans cause ; ou plutôt ce qui veut dire que nous ignorons comment & pourquoi il agit comme il fait. Il est vrai qu'on nous dit que l'ame jouit d'une activité qui lui est propre ; j'y consens ; mais il est certain que cette activité ne se déploiera jamais, si quelque motif ou cause ne la met à portée de s'exercer ; à moins qu'on ne prétendit que l'ame peut aimer ou haïr sans avoir été remuée, sans connoître les objets, sans avoir quelque idée de leurs qualités. La poudre à Canon a, sans doute, une activité particulière, mais jamais elle ne se déploiera si l'on n'en approche le feu qui la force de s'exercer.

C'EST la grande complication de nos mouvemens, c'est la variété de nos actions, c'est la multiplicité des causes qui nous remuent, soit à la fois soit successivement & sans interruption, qui nous persuadent que nous sommes libres. Si tous les mouvemens de l'homme étoient simples ; si les causes qui nous remuent ne se confondoient point, étoient distinctes ; si notre machine étoit moins compliquée, nous verrions que toutes nos actions sont nécessaires, parce que nous remonterions sur le champ à la cause qui nous fait agir. Un homme qui seroit toujours forcé d'aller vers l'occident
voudroit

voudroit toujours aller de ce côté, mais il sentiroit très bien qu'il n'y va pas librement. Si nous avions un sens de plus, comme nos actions ou nos mouvemens, augmentés d'un sixieme, seroient encore plus variés & plus compliqués, nous nous croirions plus libres encore, que nous ne faisons avec cinq sens.

C'EST donc faute de remonter aux causes qui nous remuent; c'est faute de pouvoir analyser & décomposer les mouvemens compliqués qui se passent en nous-mêmes, que nous nous croyons libres; ce n'est que sur notre ignorance que se fonde ce sentiment si profond, & pourtant illusoire que nous avons de notre liberté, & que l'on nous allegue comme une preuve frappante de cette prétendue liberté. Pour peu que chaque homme veuille examiner ses propres actions, en chercher les vrais motifs, en découvrir l'enchaînement, il demeurera convaincu que ce sentiment qu'il a de sa propre liberté, est une chimere que l'expérience doit bientôt détruire.

CEPENDANT il faut avouer que la multiplicité & la diversité des causes qui agissent sur nous souvent à notre insçu, font qu'il nous est impossible, ou du moins très difficile, de remonter aux vrais principes de nos actions propres, & encore moins des actions des autres: elles dépendent souvent de causes si fugitives, si éloignées de leurs effets, qui paroissent avoir si peu d'analogie & de rapports avec eux, qu'il faut une sagacité singuliere pour pouvoir les découvrir. Voilà ce qui rend l'étude de l'homme moral si difficile; voilà pourquoi son cœur est un abyme dont nous ne pouvons souvent sonder les profondeurs. Nous sommes donc obli-

gés de nous contenter de connoître les loix générales & nécessaires qui reglent le cœur humain; dans les individus de notre espece, elles sont les mêmes, & ne varient jamais qu'en raison de l'organisation qui leur est particuliere & de modifications qu'elle éprouve, qui ne sont & ne peuvent être rigoureusement les mêmes. Il nous suffit de savoir que par son essence tout homme tend à se conserver & à rendre son existence heureuse; cela posé, quelque soient ses actions, nous ne nous tromperons jamais sur leurs motifs, lorsque nous remonterons à ce premier principe, à ce mobile général & nécessaire de toutes nos volontés. L'homme, faute d'expérience & de raison, se trompe, sans doute, souvent sur les moyens de parvenir à cette fin; ou bien les moyens qu'il emploie nous déplaisent, parce qu'ils nous nuisent à nous-mêmes; ou enfin ces moyens dont ils se sert, nous semblent insensés, parce qu'ils l'écartent quelquefois du but dont il voudroit s'approcher; mais quelque soient ces moyens, ils ont toujours nécessairement & invariablement pour objet un bonheur existant ou imaginaire, durable ou passager, analogue à sa façon d'être, de sentir & de penser. C'est pour avoir méconnu cette vérité, que la plupart des moralistes ont fait plutôt le roman, que l'histoire du cœur humain; ils ont attribué ses actions à des causes fictives, & n'ont point connu les motifs nécessaires de sa conduite. Les politiques & les législateurs ont été dans la même ignorance, ou bien des imposteurs ont trouvé plus court d'employer des mobiles imaginaires, que des mobiles existants; ils ont mieux aimé faire trembler les hommes sous des phantômes incommodes, que de les guider à la vertu par le chemin du bonheur, si conforme au penchant nécessaire de leurs

ames. Tant il est vrai que l'erreur ne peut jamais être utile au genre humain.

QUOIQU'IL en soit, dans la physique nous voyons ou nous croyons voir bien plus distinctement la liaison nécessaire des effets avec leurs causes, que dans le cœur humain. Au moins y voyons-nous des causes sensibles produire constamment des effets sensibles, toujours les mêmes, lorsque les circonstances sont semblables. D'après cela nous ne balançons pas à regarder les effets physiques comme nécessaires, tandis que nous refusons de reconnoître la nécessité dans les actes de la volonté humaine, que l'on a sans fondement attribués à un mobile agissant par sa propre énergie, capable de se modifier sans le concours des causes extérieures, & distingué de tous les êtres physiques & matériels. L'agriculture est fondée sur l'assurance que l'expérience nous donne de pouvoir forcer la terre cultivée & ensemencée d'une certaine façon, quand elle a d'ailleurs les qualités requises, à nous fournir des grains ou des fruits nécessaires à notre subsistance, ou propres à flatter nos sens. Si l'on considéroit les choses sans préjugé, on verroit que dans le moral l'éducation n'est autre chose que *l'agriculture de l'esprit*, & que, semblable à la terre, en raison de ses dispositions naturelles, de la culture qu'on lui donne, des fruits que l'on y sème, des saisons plus ou moins favorables qui les conduisent à la maturité, nous sommes assurés que l'ame produira des vices ou des vertus, des *fruits moraux*, utiles ou nuisibles à la société. La morale est la science des rapports qui sont entre les esprits, les volontés & les actions des hommes, de même que la géométrie est la science des rapports qui sont entre les corps. La

morale seroit une chimere & n'auroit point de principes sûrs, si elle ne se fendoit sur la connoissance des motifs qui doivent nécessairement influer sur les volontés humaines, & déterminer leurs actions.

Si dans le monde moral, ainsi que dans le monde physique, une cause, dont l'action n'est point troublée, est nécessairement suivie de son effet, une éducation raisonnable & fondée sur la vérité, des loix sages, des principes honnêtes inspirés dans la jeunesse, des exemples vertueux, l'estime & les récompenses accordées au mérite & aux belles actions, la honte, le mépris, les châtimens rigoureusement attachés au vice & au crime, sont des causes qui agiroient nécessairement sur les volontés des hommes, & qui détermineroient le plus grand nombre d'entre eux à montrer des vertus. Mais si la religion, la politique, l'exemple, l'opinion publique travaillent à rendre les hommes méchans & vicieux; s'ils étouffent & rendent inutiles les bons principes que leur éducation leur a donnés; si cette éducation elle-même ne sert qu'à les remplir de vices, de préjugés, d'opinions fausses & dangereuses; si elle n'allume en eux que des passions incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, il faudra de toute nécessité que les volontés du plus grand nombre se déterminent au mal (58). Voilà, sans doute,

(58) Bien des auteurs ont senti l'importance d'une bonne éducation, mais ils n'ont point senti qu'une bonne éducation étoit incompatible & totalement impossible avec les superstitions des hommes, qui commencent par leur rendre l'esprit faux; avec les Gouvernemens arbitraires, qui les rendent vils & rampans & qui craignent qu'on ne les éclaire; avec les Loix, qui trop souvent sont contraires à l'Équité; avec les usages reçus, qui sont contraires au bon sens; avec l'opinion publique, défavorable à la vertu; avec l'incapacité des maîtres, qui ne sont en état de communiquer à leurs élèves que les idées fausses dont ils sont eux-mêmes infectés.

d'où vient réellement la corruption universelle, dont les moralistes se plaignent avec raison, sans en jamais montrer les causes aussi vraies que nécessaires. Ils s'en prennent à la nature humaine, ils la disent corrompue; (59) ils blâment l'homme de s'aimer lui-même & de chercher son bonheur; ils prétendent qu'il lui faut des *secours surnaturels* pour faire le bien; &, malgré cette liberté qu'ils lui attribuent, ils assurent qu'il ne faut pas moins que l'auteur de la nature lui-même, pour détruire les mauvais penchans de son cœur: mais hélas! cet agent si puissant ne peut lui-même rien contre les penchans malheureux que, dans la fatale constitution des choses, les mobiles les plus forts donnent aux volontés des hommes, & contre les directions fâcheuses que l'on fait prendre à leurs passions naturelles. On nous répète incessamment de résister à ces passions; on nous dit de les étouffer & de les anéantir dans notre cœur: ne voit-on pas qu'elles sont nécessaires, inhérentes à notre nature, utiles à notre conservation, puisqu'elles n'ont pour objet que d'éviter ce qui nous nuit & de nous procurer ce qui peut nous être avantageux? Enfin ne voit-on pas que ces passions bien dirigées, c'est-à-dire portées vers des objets vraiment intéressans pour nous-mêmes & pour les autres, contribueroient nécessairement au bien-être réel & durable de la société. Les

(59) C'est une doctrine nuisible que celle qui nous montre notre nature comme corrompue, & qui prétend qu'il faut une grace du ciel pour faire le bien. Elle tend nécessairement à décourager les hommes, à les jeter dans l'inertie ou le désespoir, en attendant cette grace. Les hommes auroient toujours la grace s'ils étoient bien élevés & bien gouvernés. C'est une étrange morale que celle de ces Théologiens qui attribuent tout le mal moral au péché originel, & tout le bien que nous faisons à la grace! Il ne faut point être surpris de voir qu'une morale fondée sur des hypothèses si ridicules n'est d'aucune efficacité. Voyez la II Partie de cet ouvrage chap. VIII.

passions de l'homme sont comme le feu qui est également nécessaire aux besoins de la vie, & capable de produire les plus affreux ravages. (90)

Tout devient une impulsion pour la volonté; un mot suffit souvent pour modifier un homme pour tout le cours de sa vie, & pour décider à jamais de ses penchans. Un enfant s'est-il brûlé le doigt pour l'avoir approché d'une bougie de trop près, il est averti pour toujours qu'il doit s'abstenir d'une pareille tentative. Un homme une fois puni & méprisé pour avoir fait une action déshonnête, n'est point tenté de continuer. Sous quelque point de vue que nous envisagions l'homme, jamais nous ne le verrons agir que d'après les impulsions données à sa volonté, soit par des causes physiques, soit par d'autres volontés. L'organisation particulière décide de la nature de ces impulsions; les ames agissent sur des ames analogues, des imaginations embrasées agissent sur des passions fortes & sur des imaginations faciles à enflammer; les progrès surprenans de l'enthousiasme, la contagion du fanatisme, la propagation héréditaire de la superstition, la transmission des terreurs religieuses de race en race, l'ardeur avec laquelle on saisit le merveilleux, sont des effets aussi nécessaires que ceux qui résultent de l'action & de la réaction des corps.

MALGRÉ les idées si gratuites que les hommes se font faites de leur prétendue liberté, malgré les illusions de ce prétendu *sens intime*, qui, en dépit de l'expérience, leur persuade qu'ils sont maîtres de leurs volontés, toutes leurs institu-

(90) Des Théologiens eux-mêmes ont senti la nécessité des passions. Voyez un livre du pere Senault qui a pour titre *de l'Usage des passions*.

tions se fondent réellement sur la nécessité; en cela, comme en une infinité d'occasion, la pratique s'écarte de la spéculation. En effet si l'on ne supposoit pas dans certains motifs que l'on présente aux hommes, le pouvoir nécessaire pour déterminer leurs volontés, pour arrêter leurs passions, pour les diriger vers un but, pour les modifier, à quoi serviroit la parole? Quel fruit pourroit-on se promettre de l'éducation, de la législation, de la morale, de la religion même? Que fait l'éducation, sinon donner les premières impulsions aux volontés des hommes, leur faire contracter des habitudes, les forcer d'y persister, leur fournir des motifs vrais ou faux pour agir d'une certaine façon? Quand un Pere menace son fils de le punir ou lui promet une récompense, n'est-il pas convaincu que ces choses agiront sur sa volonté? Que fait la législation, sinon de présenter aux citoyens dont une nation est composée, des motifs qu'elle suppose nécessaires pour les déterminer à faire quelques actions, & à s'abstenir de quelques autres? Quel est l'objet de la morale si ce n'est de montrer aux hommes que leur intérêt exige qu'ils répriment leurs passions momentanées, en vue d'un bien-être plus durable & plus vrai, que celui que leur procureroit la satisfaction passagere de leurs desirs? La religion en tout pays ne suppose-t-elle pas le genre humain & la nature entiere soumis aux volontés irrésistibles d'un être nécessaire, qui regle leur sort d'après les loix éternelles de sa sagesse immuable? Ce Dieu que les hommes adorent n'est-il pas le maître absolu de leurs destinées? N'est-ce pas lui qui choisit & qui réproouve? Les menaces & les promesses que la religion substitue aux vrais mobiles qu'une politique raisonnable devoit employer, ne sont-elles

pas elles-mêmes fondées sur l'idée des effets que ces chimères doivent nécessairement produire sur des hommes ignorans, craintifs, avides du merveilleux. Enfin cette divinité bienfaisante qui appelle les créatures à l'existence, ne les force-t-elle pas, à leur insçu & malgré elles, de jouer un jeu, d'où peut résulter leur bonheur ou leur malheur éternel? (61)

L'ÉDUCATION n'est donc que la nécessité montrée à des enfans. La législation est la nécessité montrée aux membres d'un corps politique. La morale est la nécessité des rapports qui subsistent entre les hommes, montrée à des êtres raisonnables. Enfin la religion est la loi d'un être nécessaire, ou la nécessité montrée à des hommes ignorans & pusillanimes. En un mot dans tout ce qu'ils font, les hommes supposent la *nécessité* quand ils croient avoir pour eux des expériences sûres, & la *probabilité* quand ils ne connoissent point la liaison nécessaire des causes avec leurs effets; ils n'agiroient point comme ils font, s'ils n'étoient convaincus, ou s'ils ne présumoient, que de certains effets suivront nécessairement les actions qu'ils font.

(61) Toute religion est visiblement & incontestablement fondée sur le fatalisme; chez les Grecs elle supposoit que les hommes étoient punis de leurs fautes nécessaires, comme on peut voir dans Oreste, dans Oedipe &c. qui ne commettoient que des crimes prédits par les oracles. Les chrétiens ont fait de vains efforts pour justifier la divinité en rejetant les fautes des hommes sur le *libre arbitre*, qui ne peut se concilier avec la *prédestination*, dogme par lequel les chrétiens rentrent dans le système de la fatalité. Le système de la *grâce* ne peut point les tirer de cette difficulté, vu que Dieu ne donne sa grâce qu'à qui il veut. La religion en tout pays n'a d'autres fondemens que les decrets fatals d'un être irrésistible qui décide arbitrairement du destin de ses créatures. Toutes les hypothèses théologiques roulent sur ce point, & les théologiens, qui regardent le système du fatalisme comme faux ou dangereux, ne voient pas que la chute des Anges, le péché originel, le système de la *prédestination* & de la *grâce*, le petit nombre des élus, &c. prouvent invinciblement que la religion est un vrai fatalisme.

Le moraliste prêche la raison, parce qu'il la croit nécessaire aux hommes; le philosophe écrit, parce qu'il présume que la vérité doit nécessairement l'emporter tôt ou tard sur le mensonge; le théologien & le Tyran haïssent & persécutent nécessairement la raison & la vérité, parce qu'ils les jugent nuisibles à leurs intérêts; le souverain qui par ses loix effraie le crime, & qui plus souvent encore le rend utile & nécessaire, présume que les mobiles qu'il emploie suffisent pour contenir ses sujets. Tous comptent également sur la force ou sur la nécessité des motifs qu'ils mettent en usage, & se flattent, à tort ou à raison, d'influer sur la conduite des hommes. Leur éducation n'est communément si mauvaise ou si peu efficace, que parce qu'elle est réglée par le préjugé; ou quand elle est bonne, elle est bientôt contredite & anéantie par tout ce qui se passe dans la société. La législation & la politique sont souvent iniques; elles allument dans les cœurs des hommes, des passions qu'elles ne peuvent plus réprimer. Le grand art du moraliste seroit de montrer aux hommes & à ceux qui reglent leurs volontés, que leurs intérêts sont les mêmes, que leur bonheur réciproque dépend de l'harmonie de leurs passions, & que la sûreté, la puissance, la durée des Empires dépendent nécessairement de l'esprit que l'on répand dans les nations, des vertus que l'on sème & que l'on cultive dans les cœurs des citoyens. La religion n'est seroit admissible, que si elle fortifioit vraiment ces motifs, & s'il étoit possible que le mensonge pût prêter des secours réels à la vérité. Mais dans l'état malheureux où des erreurs universelles ont plongé l'espece humaine, les hommes, pour la plupart, sont forcés d'être méchans ou de nuire à leurs semblables; tous les motifs

qu'on leur fournit, les invitent à mal faire. La religion les rend inutiles, abjets & tremblans, ou bien elle en fait des fanatiques cruels, inhumains, intolérans. Le pouvoir suprême les écrase & les force d'être rampans & vicieux. La loi ne punit le crime que quand il est trop foible, & ne peut réprimer les excès que le gouvernement fait naître. Enfin l'éducation, négligée & méprisée, dépend ou de prêtres imposteurs, ou de parens sans lumieres & sans mœurs, qui transmettent à leurs élèves les vices dont-eux-mêmes sont tourmentés, & les opinions fausses qu'ils ont intérêt de leur faire adopter.

Tout cela nous prouve donc la nécessité de remonter aux sources primitives des égaremens des hommes, si nous voulons y porter les remèdes convenables. Il est inutile de songer à les corriger, tant qu'on n'aura point démêlé les vraies causes qui meuvent leurs volontés, & tant qu'aux mobiles inefficaces ou dangereux que l'on a toujours employés, on ne substituera pas des mobiles plus réels, plus utiles, & plus sûrs. C'est à ceux qui sont les maîtres des volontés humaines, c'est à ceux qui reglent le sort des nations, à chercher ces mobiles que la raison leur fournira; un bon livre, en touchant le cœur d'un grand Prince, peut devenir une cause puissante, qui influera nécessairement sur la conduite de tout un peuple, & sur la félicité d'une portion du genre humain.

DE tout ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, il résulte que l'homme n'est libre dans aucun des instans de sa durée. Il n'est pas maître de sa conformation qu'il tient de la nature; il n'est pas maître de ses idées ou des modifications de son cerveau qui sont dues à des causes, qui, malgré

lui, & à son insçu, agissent continuellement sur lui; il n'est point maître de ne pas aimer ou désirer ce qu'il trouve aimable & désirable; il n'est pas maître de ne point délibérer quand il est incertain des effets que les objets produiront sur lui; il n'est pas maître de ne pas choisir ce qu'il croit le plus avantageux; il n'est pas maître d'agir autrement qu'il ne fait au moment où sa volonté est déterminée par son choix. Dans quel moment l'homme est-il donc le maître ou libre dans ses actions? (62)

CE que l'homme va faire est toujours une suite de ce qu'il a été, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait jusqu'au moment de l'action. Notre être actuel & total, considéré dans toutes ses circonstances possibles, renferme la somme de tous les motifs de l'action que nous allons faire; principe à la vérité duquel aucun être pensant ne peut se

(62) Voici comment on peut réduire la question de la liberté de l'homme. La liberté ne peut se rapporter à aucunes des fonctions connues de notre ame; car l'ame au moment où elle agit, ne peut agir autrement; au moment où elle choisit, ne peut choisir autrement; au moment où elle délibère, ne peut délibérer autrement; au moment qu'elle veut, ne peut vouloir autrement, parce qu'une chose ne peut pas exister & ne point exister en même tems. Or c'est ma volonté telle quelle est qui me fait délibérer; c'est ma délibération telle qu'elle est qui me fait choisir; c'est mon choix tel qu'il est qui me fait agir; c'est ma détermination telle qu'elle est qui me fait exécuter ce que ma délibération m'a fait choisir, & je n'ai délibéré que parce que j'ai eu des motifs qui m'ont fait délibérer, & parce qu'il n'étoit pas possible que je ne voulusse pas délibérer. Ainsi la liberté ne se trouve ni dans la volonté, ni dans la délibération, ni dans le choix, ni dans l'action. Il faut que les théologiens ne rapportent la liberté à aucune de ces opérations de l'ame, car autrement il y auroit contradiction dans les idées. Si l'ame n'est point libre ni quand elle veut, ni quand elle délibère, ni quand elle choisit, ni quand elle agit, quand donc peut-elle exercer sa liberté? C'est aux théologiens à nous le dire.

Il est évident que c'est pour justifier la divinité du mal qui se commet dans ce monde que l'on a imaginé le système de la liberté, cependant ce système ne la justifie nullement. En effet si c'est de Dieu que l'homme a reçu la liberté, c'est de Dieu qu'il a reçu la faculté de choisir le mal & de s'écarter du bien; ainsi c'est de Dieu qu'il a reçu la détermination au péché, ou bien la liberté devroit être essentielle à l'homme & indépendante de Dieu Voyez le traité des systèmes pag. 124.

refuser. Notre vie est une suite d'instantans nécessaires, & notre conduite bonne ou mauvaise, vertueuse ou vicieuse, utile ou nuisible à nous-mêmes ou aux autres, est un enchaînement d'actions aussi nécessaires que tous les instantans de notre durée. *Vivre* c'est exister d'une façon nécessaire pendant des points de la durée qui se succèdent nécessairement; *vouloir*, c'est acquiescer on ne point acquiescer à demeurer ce que nous sommes; *être libre* c'est céder à des motifs nécessaires que nous portons en nous-mêmes.

Si nous connoissions le jeu de nos organes; si nous pouvions nous rappeler toutes les impulsions ou modifications qu'ils ont reçues, & les effets qu'elles ont produits, nous verrions que toutes nos actions sont soumises à la fatalité, qui règle notre système particulier comme le système entier de l'univers; nul effet en nous, comme dans la nature, ne se produit au *hasard*, qui, comme on l'a prouvé, est un mot vuide de sens. Tout ce qui se passe en nous ou ce qui se fait par nous, ainsi que tout ce qui arrive dans la nature, ou que nous lui attribuons, est dû à des causes nécessaires, qui agissent d'après des loix nécessaires, & qui produisent des effets nécessaires, d'où il en découle d'autres.

LA *fatalité* est l'ordre éternel, immuable, nécessaire, établi dans la nature, ou la liaison indispensable des causes qui agissent avec les effets qu'elles operent. D'après cet ordre, les corps péfants tombent, les corps légers s'élevent, les matieres analogues s'attirent, les contraires se repoussent; les hommes se mettent en société, se modifient les uns les autres, deviennent bons ou méchans, se rendent mutuellement heureux ou malheureux, s'aiment ou se haïssent nécessairement

d'après la manière dont ils agissent les uns sur les autres. D'où l'on voit que la nécessité qui règle les mouvemens du monde physique, règle aussi tous ceux du monde moral, où tout est par conséquent soumis à la fatalité. En parcourant, à notre inscu & souvent malgré nous, la route que la nature nous a tracée, nous ressemblons à des nageurs forcés de suivre le courant qui les emporte; nous croyons être libres, parce que tantôt nous consentons, tantôt nous ne consentons point à suivre le fil de l'eau qui toujours nous entraîne; nous nous croyons les maîtres de notre sort, parce que nous sommes forcés de remuer les bras dans la crainte d'enfoncer.

Volentem ducunt fata, nolentem trahunt

S E N E C.

LES idées fausses que l'on s'est faites sur la liberté, sont en général fondées sur ce qu'il y a des événemens que nous jugeons nécessaires, parce que nous voyons qu'ils sont des effets constamment & invariablement liés à de certaines causes, sans que rien puisse les empêcher, ou parce que nous croyons entrevoir la chaîne des causes & des effets qui amènent ces événemens, tandis que nous regardons comme *contingents* les événemens dont nous ignorons les causes, l'enchaînement & la façon d'agir, mais dans une nature, où tout est lié, il n'existe point d'effet sans cause; & dans le monde physique, ainsi que dans le monde moral, tout ce qui arrive est une suite nécessaire de causes visibles ou cachées, qui sont forcées d'agir d'après leurs propres essences. Dans l'homme la liberté n'est que la nécessité renfermée au-dedans de lui-même.



C H A P I T R E X I I .

Examen de l'opinion qui prétend que le système du fatalisme est dangereux.

POUR des êtres que leur essence obligé de tendre constamment à se conserver & à se rendre heureux, l'expérience est indispensable; ils ne peuvent sans elle découvrir la vérité, qui n'est, comme on a dit, que la connoissance des rapports constants qui subsistent entre l'homme & les objets qui agissent sur lui; d'après nos expériences nous appellons utiles ceux qui nous procurent un bien être permanent, & nous nommons agréables ceux qui nous procurent un plaisir plus ou moins durable. La vérité elle-même ne fait l'objet de nos desirs, que par ce que nous la croyons utile; nous la craignons, dès que nous présumons qu'elle peut nous nuire. Mais la vérité peut-elle réellement nuire? Est-il bien possible qu'il pût résulter du mal pour l'homme, d'une connoissance exacte des rapports ou des choses que, pour son bonheur, il est intéressé de connoître? Non, sans doute; c'est sur son utilité que la vérité fonde sa valeur & ses droits; elle peut être quelquefois désagréable à quelques individus, & contraire à leurs intérêts, mais elle sera toujours utile à toute l'espece humaine, dont les intérêts ne sont jamais les mêmes que ceux des hommes qui, dupes de leurs propres passions, se croient intéressés à plonger les autres dans l'erreur. L'utilité est donc la pier-

re de touche des systêmes, des opinions & des actions des hommes; elle est la mesure de l'estime & de l'amour que nous devons à la vérité même: les vérités les plus utiles sont les plus estimables; nous appellons grandes, les vérités les plus intéressantes pour le genre humain; celles que nous appellons stériles, ou que nous dédaignons, sont celles dont l'utilité se borne à l'amusement de quelques hommes qui n'ont point des idées, des façons de sentir, des besoins analogues aux nôtres.

C'EST d'après cette mesure que l'on doit juger des principes qui viennent d'être établis dans cet ouvrage. Ceux qui connoîtront la vaste chaîne des maux que les systêmes erronnés de la superstition ont produits sur la terre, reconnoîtront l'importance de leur opposer des systêmes plus vrais, puisés dans la nature, fondés sur l'expérience. Ceux qui sont, ou qui se croient intéressés aux mensonges établis, regarderont avec horreur les vérités qu'on leur présente. Enfin ceux qui ne sentiront point, ou qui ne sentiront que faiblement les malheurs causés par les préjugés théologiques, regarderont tous nos principes comme inutiles, ou comme des vérités stériles, faites tout au plus pour amuser l'oisiveté de quelques spéculateurs.

NE soyons point étonnés des différents jugemens que nous voyons porter aux hommes: leurs intérêts n'étant jamais les mêmes, non plus que leurs notions d'utilité, ils condamnent ou dédaignent tout ce qui ne s'accorde point avec leurs propres idées. Cela posé, examinons si aux yeux

de l'homme désintéressé, dégagé des préjugés, ou sensible au bonheur de son espèce, le dogme du fatalisme est utile ou dangereux : voyons si c'est une spéculation stérile, & qui n'ait aucune influence sur la félicité du genre humain. Nous avons déjà vu qu'il devoit fournir à la morale & à la politique des mobiles vrais & réels pour faire agir les volontés des hommes ; nous avons vu pareillement qu'il seroit à expliquer d'une façon simple le mécanisme des actions & les phénomènes du cœur humain. D'un autre côté, si nos idées ne sont que des spéculations stériles, elles ne peuvent intéresser le bonheur du genre humain ; soit qu'il se croie libre, soit qu'il reconnoisse la nécessité des choses, il suivra toujours également les penchans imprimés à son ame. Une éducation sensée, des habitudes honnêtes, des systèmes sages, des loix équitables, des récompenses & des peines justement distribuées, rendront l'homme bon, & non des spéculations épineuses qui ne peuvent tout au plus influencer que sur les personnes accoutumées à penser.

D'APRÈS ces réflexions il nous sera facile de lever les difficultés qu'on oppose sans cesse au système du fatalisme, que tant de gens, aveuglés par leurs systèmes religieux, voudroient faire regarder comme dangereux, comme digne de châtiment, comme propre à troubler l'ordre public, à déchaîner les passions, à confondre les idées que l'on doit avoir du vice & de la vertu.

ON nous dit en effet que, si toutes les actions des hommes sont nécessaires, l'on n'est point en droit de punir ceux qui en commettent de mauvaises,

ses, ni même de se fâcher contre eux; qu'on ne peut leur rien imputer; que les loix seroient injustes, si elles décernoient des peines contre eux; en un mot que l'homme, dans ce cas, ne peut ni mériter ni démériter. Je réponds qu'imputer une action à quelqu'un, c'est la lui attribuer, c'est l'en connoître pour l'auteur; ainsi, quand même on supposeroit que cette action fût l'effet d'un agent *nécessité*, l'imputation peut avoir lieu. Le mérite ou le démérite que nous attribuons à une action, sont des idées fondées sur les effets favorables ou pernicious qui en résultent pour ceux qui les éprouvent; & quand on supposeroit que l'agent étoit *nécessité*, il n'en est pas moins certain que son action sera bonne ou mauvaise, estimable ou méprisable pour tous ceux qui en sentiront les influences, enfin propre à exciter leur amour ou leur colere. L'amour ou la colere sont en nous des façons d'être, propres à modifier les êtres de notre espece: lorsque je m'irrite contre quelqu'un, je prétends exciter en lui la crainte, & le détourner de ce qui me déplaît, ou même l'en punir. D'ailleurs ma colere est nécessaire, elle est une suite de ma nature & de mon tempérament. La sensation pénible que produit en moi la pierre qui tombe sur mon bras, n'en est pas moins une sensation qui me déplaît, quoiqu'elle parte d'une cause privée de volonté, & qui agit par la nécessité de sa nature. En regardant les hommes comme agissans nécessairement, nous ne pouvons nous dispenser de distinguer en eux une façon d'être & d'agir qui nous convient, ou que nous sommes forcés d'approuver, d'une façon d'être & d'agir qui nous afflige & nous irrite, que notre nature nous force de blâmer & d'empêcher. D'où l'on voit que le système du fatalisme ne change

rien à l'état des choses, & n'est point propre à confondre les idées de vice & de vertu. (63)

LES loix ne sont faites que pour maintenir la société & pour empêcher les hommes associés de se nuire; elles peuvent donc punir ceux qui la troublent, ou qui commettent des actions nuisibles à leurs semblables; soit que ces associés soient des agents nécessités, soit qu'ils agissent librement, il leur suffit de sçavoir que ces agents peuvent être modifiés. Les loix pénales sont des motifs que l'expérience nous montre comme capables de contenir ou d'anéantir les impulsions que les passions donnent aux volontés des hommes; de quelque cause nécessaire que ces passions leur viennent, le législateur se propose d'en arrêter l'effet; & quand il s'y prend d'une façon convenable, il est sûr du succès. En décrétant des gibets, des supplices, des châtimens quelconques aux crimes, il ne fait autre chose, que ce que fait celui qui, en bâtitant une maison, y place des goutieres pour empêcher les eaux de la pluie de dégrader les fondemens de sa demeure.

QUELQUE soit la cause qui fait agir les hommes, on est en droit d'arrêter les effets de leurs actions, de même que celui dont un fleuve pourroit entraîner le champ, est en droit de contenir ses eaux par une digue, ou même s'il le peut, de détourner son cours. C'est en vertu de ce droit que la

(63) Notre nature se révolte toujours contre ce qui la contrarie; il y a des hommes si coleres qu'ils se mettent en fureur même contre des objets insensibles & inanimés. Mais la réflexion de l'impuissance où nous sommes de les modifier, devroit nous ramener à la raison. Les parens ont souvent grand tort de punir leurs enfans avec colere, ce sont des êtres qui ne sont point encore modifiés, ou qu'ils ont très mal modifiés eux-mêmes. Rien de plus commun dans la vie que de voir les hommes punir des fautes dont ils sont eux-mêmes les causes.

société peut effrayer & punir, en vue de sa conservation, ceux qui seroient tentés de lui nuire, ou qui commettent des actions qu'elle reconnoit vraiment nuisibles à son repos, à sa sûreté, à son bonheur.

ON nous dira, sans doute, que la société ne punit pas pour l'ordinaire les fautes auxquelles la volonté n'a point de part ; c'est cette volonté seule que l'on punit ; c'est elle qui décide du crime & de son atrocité, & si cette volonté n'est point libre, on ne doit point la punir. Je répons que la société est un assemblage d'êtres sensibles, susceptibles de raison, qui desirer le bien être & qui craignent le mal. Ces dispositions sont que leurs volontés peuvent être modifiées ou déterminées à tenir la conduite qui les mene à leurs fins. L'éducation, la loi, l'opinion publique, l'exemple, l'habitude, la crainte sont des causes qui doivent modifier les hommes, influencer sur leurs volontés, les faire concourir au bien général, régler leurs passions, & contenir celles qui peuvent nuire au but de l'association. Ces causes sont de nature à faire impression sur tous les hommes que leur organisation & leur essence mettent à portée de contracter les habitudes, les façons de penser & d'agir, qu'on veut leur inspirer. Tous les êtres de notre espece sont susceptibles de crainte ; dès lors la crainte d'un châtement, ou de la privation du bonheur qu'ils desirer, est un motif qui doit nécessairement influencer plus ou moins sur leurs volontés & leurs actions. Se trouve-t-il des hommes assez mal constitués pour résister ou pour être insensibles aux motifs qui agissent sur tous les autres ? ils ne sont point propres à vivre en société, ils contrarieroiert le but de l'association, ils en se-

roient les ennemis, ils mettroient obstacle à sa tendance, & leurs volontés rebelles & infociales, n'ayant pu être modifiées convenablement aux intérêts de leurs concitoyens, ceux-ci se réunissent contre leurs ennemis; & la loi, qui est l'expression de la volonté générale, inflige des peines à ces êtres, sur qui les motifs qu'on leur avoit présentés, n'ont point les effets que l'on pouvoit en attendre. En conséquence ces hommes infociaux sont punis, sont rendus malheureux, suivant la nature de leurs crimes, sont exclus de la société, comme des êtres peu faits pour concourir à ses vues.

Si la société a le droit de se conserver, elle a droit d'en prendre les moyens; ces moyens sont les loix, qui présentent aux volontés des hommes les motifs les plus propres à les détourner des actions nuisibles. Ces motifs ne peuvent-ils rien sur eux? La société, pour son propre bien, est forcée de leur ôter le pouvoir de lui nuire. De quelque source que partent leurs actions; soit qu'elles soient libres, soit qu'elles soient nécessaires, elle les punit quand, après leur avoir présenté des motifs assez puissants pour agir sur des êtres raisonnables, elle voit que ces motifs n'ont pu vaincre les impulsions de leur nature dépravée. Elle les punit avec justice, quand les actions dont elle les détourne, sont vraiment nuisibles à la société; elle a droit de les punir, quand elle ne leur commande ou défend que des choses conformes ou contraires à la nature des êtres associés pour leur bien réciproque. Mais d'un autre côté, la loi n'est pas en droit de punir ceux à qui elle n'a point présenté les motifs nécessaires pour influencer sur leurs volontés; elle n'a pas droit de punir

ceux que la négligence de la société a privés des moyens de subsister, d'exercer leur industrie & leurs talens, de travailler pour elle. Elle est injuste, quand elle punit ceux à qui elle n'a donné ni éducation, ni principes honnêtes, à qui elle n'a point fait contracter les habitudes nécessaires au maintien de la société. Elle est injuste, quand elle les punit pour des fautes que les besoins de leur nature & que la constitution de la société leur ont rendu nécessaires. Elle est injuste & insensée, lorsqu'elle les châtie pour avoir suivi des penchans que la société elle-même, que l'exemple, que l'opinion publique, que les institutions conspirent à leur donner. Enfin la loi est inique, quand elle ne proportionne point la punition au mal réel que l'on fait à la société. Le dernier degré d'injustice & de folie est, quand elle est aveuglée au point d'infliger des peines à ceux qui la servent utilement.

AINSI les loix pénales, en montrant des objets effrayants à des hommes qu'elles doivent supposer susceptibles de crainte, leur présentent des motifs propres à influencer sur leurs volontés. L'idée de la douleur, de la privation de leur liberté, de la mort, sont pour des êtres bien constitués & jouissant de leurs facultés, des obstacles puissans qui s'opposent fortement aux impulsions de leurs desirs déréglés; ceux qui n'en sont point arrêtés, sont des insensés, des frénétiques, des êtres mal organisés, contre lesquels les autres sont en droit de se garantir & de se mettre en sûreté. La folie est, sans doute, un état involontaire & nécessaire, cependant personne ne trouve qu'il soit injuste de priver de la liberté les foux, quoique leurs actions ne puissent être imputées qu'au dé-

rangement de leur cerveau. Les méchants font des hommes dont le cerveau est, soit continuellement soit passagèrement troublé, il faut donc les punir en raison du mal qu'ils font, & les mettre pour toujours dans l'impuissance de nuire, si l'on n'a point l'espoir de jamais les ramener à une conduite plus conforme au but de la société.

JE n'examine point ici jusqu'où peuvent aller les châtimens que la société inflige à ceux qui l'offensent. La raison semble indiquer que la loi doit montrer aux crimes nécessaires des hommes, toute l'indulgence compatible avec la conservation de la société. Le système de la fatalité ne laisse point, comme on a vu, les crimes impunis, mais au moins il est propre à modérer la barbarie avec laquelle un grand nombre de nations punissent les victimes de leur colere. Cette cruauté devient encore plus absurde, lorsque l'expérience en montre l'inutilité; l'habitude de voir des supplices atroces, familiarise les criminels avec leur idée. S'il est bien vrai que la société ait le droit d'ôter la vie à ses membres; s'il est bien vrai que la mort du criminel, inutile désormais pour lui, soit avantageuse à la société, ce qu'il faudroit examiner, l'humanité exigeroit du moins que cette mort ne fut point accompagnée des tourmens inutiles, dont souvent les loix trop rigoureuses se plaisent à la surcharger. Cette cruauté ne sert qu'à faire souffrir, sans fruit pour elle-même, la victime que l'on immole à la vindicte publique; elle attendrit le spectateur & l'intéresse en faveur du malheureux qui gémit; elle n'en impose point au méchant, que la vue des cruautés qui lui sont destinées rend souvent plus féroce, plus cruel, plus ennemi de ses associés. Si l'exemple de la

mort étoit moins fréquent, même sans être accompagné de douleurs, il en seroit plus important. (64)

QUE dirons-nous de l'injuste cruauté de quelques nations, où les loix, qui devoient être faites pour l'avantage de tous, ne semblent avoir pour objet que la sûreté particulière des plus forts, & où des châtimens peu proportionnés aux crimes, ôtent impitoyablement la vie à des hommes que la plus urgente nécessité a forcés d'être coupables? C'est ainsi que dans la plupart des nations policées la vie d'un citoyen est mise dans la même balance que de l'argent; le malheureux qui périt de faim & de misère est mis à mort pour avoir enlevé quelque portion chétive du superflu d'un autre, qu'il voit nager dans l'abondance! c'est là ce que dans des sociétés éclairées l'on appelle *justice*, ou proportionner le châtiment au crime.

CETTE affreuse iniquité ne devient-elle pas plus criante encore, quand les loix & les usages décernent des peines cruelles contre les crimes que les mauvaises institutions font germer & multiplier? Les hommes, comme on ne peut assez le

(64) La plupart des criminels n'envisagent la mort que comme un mauvais quart d'heure. Un voleur, voyant un de ses camarades qui montrait peu de fermeté au milieu du supplice, lui dit *est-ce que je ne t'ai pas dit que dans notre métier nous avons une maladie de plus que le reste des hommes?* On vole tous les jours au pied même des échafauts où l'on punit les coupables. Dans les nations où l'on inflige si légèrement la peine de mort, a-t-on bien fait attention que l'on privoit la société tous les ans d'un grand nombre d'hommes qui pourroient, par leurs travaux forcés, lui rendre des services utiles, & la dédommager ainsi du mal qu'ils lui ont fait? La facilité avec laquelle on ôte la vie aux hommes, prouve la tyrannie & l'incapacité de la plupart des législateurs, ils trouvent bien plus court de détruire des citoyens, que de chercher les moyens de les rendre meilleurs.

répéter, ne font si portés au mal que parce que tout semble les y pousser. Leur éducation est nulle dans la plupart des états; l'homme du peuple n'y reçoit d'autres principes que ceux d'une religion inintelligible, qui n'est qu'une foible barrière contre les penchans de son cœur. En vain la Loi lui crie de s'abstenir du bien d'autrui, ses besoins lui crient plus fort qu'il faut vivre aux dépens de la société qui n'a rien fait pour lui, & qui le condamne à gémir dans l'indigence & la misère; privé souvent du nécessaire, il se venge par des vols, des larcins, des assassinats; au risque de sa vie, il cherche à satisfaire soit ses besoins réels, soit les besoins imaginaires que tout conspire à exciter dans son cœur. L'éducation qu'il n'a point reçue ne lui a point appris à contenir la fougue de son tempérament; sans idées de décence, sans principes d'honneur, il se permet de nuire à une patrie qui n'est qu'une marâtre pour lui; dans ses emportemens il ne voit plus le gibet même qui l'attend; d'ailleurs ses penchans sont devenus trop forts, ses habitudes invétérées ne peuvent plus se changer, la paresse l'engourdit, le désespoir l'aveugle, il court à la mort, & la société le punit avec rigueur des dispositions fatales & nécessaires qu'elle a fait naître en lui, ou du moins qu'elle n'a pas convenablement déracinées & combattues par les motifs les plus propres à donner à son cœur des inclinations honnêtes. Ainsi la société punit souvent les penchans que la société fait naître, ou que sa négligence fait germer dans les esprits; elle agit comme ces peres injustes qui châtient leurs enfans des défauts qu'ils leurs ont eux-mêmes fait contracter.

QUELQUE injuste & déraisonnable que cette conduite soit & paroisse, elle n'en est pas moins nécessaire. La société, telle qu'elle est, quelque soient sa corruption & les vices de ses institutions, veut subsister & tend à se conserver; en conséquence elle est forcée de punir les excès que sa mauvaise constitution la force de produire: malgré ses propres préjugés & ses vices, elle sent que sa sûreté demande qu'elle détruise les complots de ceux qui lui déclarent la guerre; si ceux-ci entraînés par des penchans nécessaires la troublent & lui nuisent, forcée de son côté par le desir de se conserver elle-même, elle les écarte de son chemin & les punit avec plus ou moins de rigueur, suivant les objets auxquels elle attache la plus grande importance, ou qu'elle suppose les plus utiles à son propre bien être: elle se trompe, sans doute, souvent, & sur ces objets & sur les moyens, mais elle se trompe alors nécessairement, faute d'avoir les lumières qui pourroient l'éclairer sur ses vrais intérêts, ou par le défaut de vigilance, de talens & de vertus dans ceux qui régissent ses mouvemens. D'où l'on voit que les injustices d'une société aveugle & mal constituée sont aussi nécessaires que les crimes de ceux qui la troublent & la déchirent. (65) Un corps politique, quand il est en démence, ne peut pas plus agir conformément à la raison, qu'un de ses membres dont le cerveau est troublé.

ON nous dit encore que ces maximes, en soumettant tout à la nécessité, doivent confondre ou

(65) Une société qui punit les excès, qu'elle fait naitre peut être comparée à ceux qui sont attaqués de la maladie *pédiculaire*; ils sont forcés de tuer les insectes dont ils sont tourmentés, quoique ce soit leur constitution viciée qui les produise à chaque instant.

même détruire les notions que nous avons du juste & de l'injuste, du bien & du mal, du mérite & du démérite. Je le nie; quoique l'homme agisse nécessairement dans tout ce qu'il fait, ses actions sont justes, bonnes & méritoires toutes les fois qu'elles tendent à l'utilité réelle de ses semblables & de la société où il vit; & l'on ne peut s'empêcher de les distinguer de celles qui nuisent réellement au bien-être de ses associés. La société est juste, bonne, digne de notre amour, quand elle procure à tous ses membres leurs besoins physiques, la sûreté, la liberté, la possession de leurs droits naturels; c'est en quoi consiste tout le bonheur dont l'état social est susceptible; elle est injuste, mauvaise, indigne de notre amour, quand elle est partielle pour un petit nombre & cruelle pour le plus grand; c'est alors que nécessairement elle multiplie ses ennemis & les oblige à se venger par des actions criminelles qu'elle est forcée de punir. Ce n'est pas des caprices d'une société politique que dépendent les notions vraies du juste & de l'injuste, du bien & du mal moral, du mérite & du démérite réels; c'est de l'utilité, c'est de la nécessité des choses, qui forceront toujours les hommes à sentir qu'il existe une façon d'agir qu'ils sont obligés d'aimer & d'approuver dans leurs semblables ou dans la société, tandis qu'il en est une autre qu'ils sont obligés par leur nature de haïr & de blâmer. C'est sur notre propre essence que sont fondées nos idées du plaisir & de la douleur, du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu; la seule différence, c'est que le plaisir & la douleur se font immédiatement & sur le champ sentir à notre cerveau, au lieu que les avantages de la justice & de la vertu ne se montrent souvent à nous que par une suite de réflexions & d'expé-

riences multipliées & compliquées, que le vice de leur conformation & de leurs circonstances empêchent souvent beaucoup d'hommes de faire, ou du moins de faire exactement.

PAR une suite nécessaire de cette même vérité le systême du fatalisme ne tend point à nous enhardir au crime & à faire disparaître les remors, comme souvent on l'en accuse. Nos penchans sont dûs à notre nature; l'usage que nous faisons de nos passions dépend de nos habitudes, de nos opinions, des idées que nous avons reçues dans notre éducation & dans les sociétés où nous vivons. Ce sont nécessairement ces choses qui décident de notre conduite. Ainsi quand notre tempérament nous rendra susceptibles de passions fortes, nous serons emportés dans nos desirs, quelque soient nos spéculations. Les remors sont des sentimens douloureux excités en nous par le chagrin que nous causent les effets présents ou futurs de nos passions; si ces effets sont toujours utiles pour nous, nous n'avons point de remors; mais dès que nous sommes assurés que nos actions nous rendront haïssables ou méprisables aux autres, ou dès que nous craignons d'en être punis d'une manière ou d'une autre, nous sommes inquiets & mécontents de nous-mêmes, nous nous reprochons notre conduite, nous en rougissons au fond du cœur, nous appréhendons les jugemens des êtres, à l'estime, à la bienveillance, à l'affection desquels nous avons appris & nous sentons que nous sommes intéressés. Notre propre expérience nous prouve que le méchant est un homme odieux pour tous ceux sur qui ses actions influent; si ces actions sont cachées, nous sçavons qu'il est rare qu'elles puissent l'être toujours. La

moindre réflexion nous prouve qu'il n'y a point de méchant qui ne soit honteux de sa conduite, qui soit vraiment content de lui-même, qui n'envie le sort d'un homme de bien, qui ne soit forcé de reconnoître qu'il a payé bien chèrement les avantages dont il ne peut jamais jouir sans faire des retours très fâcheux sur lui-même. Il éprouve de la honte, il se méprise, il se hait, sa conscience est toujours allarmée. Pour se convaincre de ce principe, il ne faut que considérer à quel point les tyrans ou les scélérats assez puissans pour ne pas redouter les châtimens des hommes, craignent pourtant la vérité, & poussent les précautions & la cruauté contre ceux qui pourroient les exposer aux jugemens du public. Ils ont donc la conscience de leurs iniquités? Ils sçavent donc qu'ils sont haïssables & méprisables? Ils ont donc des remors? Leur sort n'est donc pas heureux? Les personnes bien élevées acquièrent ces sentimens dans l'éducation; ils sont fortifiés ou affoiblis par l'opinion publique, par l'usage, par les exemples que l'on a devant les yeux. Dans une société dépravée les remors ou n'existent point, ou bientôt ils disparoissent; car dans toutes leurs actions, c'est toujours les jugemens de leurs semblables que les hommes sont forcés d'envisager. Nous n'avons jamais ni honte ni remors des actions que nous voyons approuvées ou pratiquées par tout le monde. Sous un gouvernement corrompu, des ames vénales, avides & mercenaires ne rougissent point de la bassesse, du vol & de la rapine autorisés par l'exemple; dans une nation licencieuse personne ne rougit d'un adultere; dans un pays superstitieux on ne rougit pas d'assassiner pour des opinions. L'on voit donc que nos remors, ainsi que les idées vraies ou fausses que

nous avons de la décence, de la vertu, de la justice, &c. sont de suites nécessaires de notre tempérament modifié par la société où nous vivons; les assassins & les voleurs, quand ils vivent entre eux, n'ont ni honte ni remors.

Ainsi, je le répète, toutes les actions des hommes sont nécessaires; celles qui sont toujours utiles, ou qui contribuent au bonheur réel & durable de notre espèce s'appellent des vertus, & plaisent nécessairement à tous ceux qui les éprouvent, à moins que leurs passions ou leurs opinions fausses, ne les forcent à en juger d'une façon peu conforme à la nature des choses. Chacun agit & juge nécessairement d'après sa propre façon d'être, & d'après les idées vraies ou fausses qu'il s'est faites du bonheur. Il est des actions nécessaires que nous sommes forcés d'approuver; il en est d'autres que nous sommes, en dépit de nous-mêmes, forcés de blâmer, & dont l'idée nous oblige à rougir lorsque notre imagination fait que nous les voyons avec les yeux des autres. L'homme de bien & le méchant agissent par des motifs également nécessaires; ils diffèrent simplement pour l'organisation, & par les idées qu'ils se font du bonheur, nous aimons l'un nécessairement, & nous détestons l'autre par la même nécessité. La loi de notre nature voulant qu'un être sensible travaillât constamment à se conserver, n'a pu laisser aux hommes le pouvoir de choisir ou la liberté de préférer la douleur au plaisir, le vice à l'utilité, le crime à la vertu. C'est donc l'essence même de l'homme qui l'oblige à distinguer les actions avantageuses à lui-même de celles qui lui sont nuisibles.

CETTE distinction subsiste même dans les sociétés les plus corrompues, où les idées de vertu, quoique le plus complètement effacées de la conduite, demeurent les mêmes dans les esprits. En effet supposons un homme décidé pour la scélératesse qui se fût dit à lui-même que c'est une duperie que d'être vertueux dans une société pervertie. Supposons lui encore assez d'adresse & de bonheur pour échapper pendant une longue suite d'années au blâme & aux châtimens; je dis que, malgré des circonstances si avantageuses, un tel homme n'a été ni heureux ni content de lui-même. Il a été dans des tranfes, dans des combats, dans des agitations perpétuelles. Combien de précautions, d'embarras, de travaux, de soins & de soucis n'a-t-il pas fallu employer dans cette lutte continuelle contre ses associés dont il craignoit les regards! Demandons lui ce qu'il pense de lui-même. Approchons-nous du lit de ce scélérat moribond, & demandons lui s'il voudroit recommencer au même prix une vie aussi agitée? S'il est de bonne foi, il avouera qu'il n'a goûté ni repos ni bien-être, que chaque crime lui a coûté des inquiétudes & des insomnies; que ce monde n'a été pour lui qu'une scène continue d'alarmes & de peines d'esprit; que vivre paisiblement de pain & d'eau lui paroît un sort plus doux, que d'acquérir des richesses, du crédit, des honneurs aux mêmes conditions. Si ce scélérat, malgré tous ses succès, trouve son sort déplorable, que penserons-nous de ceux qui n'ont eu ni les mêmes ressources, ni les mêmes avantages pour réussir dans leurs projets?

A I N S I le système de la nécessité est non seulement véritable & fondé sur des expériences cer-

taines, mais encore il établit la morale sur une base inébranlable. Loin de sapper les fondemens de la vertu, il montre sa nécessité; il fait voir les sentimens invariables qu'elle doit exciter en nous, sentimens si nécessaires & si forts, que tous les préjugés & les vices de nos institutions n'ont jamais pu les anéantir dans les cœurs. Lorsque nous méconnoissons les avantages de la vertu, c'est à nos erreurs infuses, à nos institutions déraisonnables, que nous devons nous en prendre; tous nos égaremens sont des suites fatales & nécessaires des erreurs & des préjugés qui se sont identifiés avec nous. N'imputons donc plus à notre nature de nous rendre méchants; ce sont les opinions funestes que l'on nous force de sucer avec le lait qui nous rendent ambitieux, avides; envieux, orgueilleux, débauchés, intolérants, obstinés dans nos préjugés, incommodes pour nos semblables, & nuisibles à nous-mêmes. C'est l'éducation qui porte en nous le germe des vices qui nous tourmenteront nécessairement pendant tout le cours de notre vie.

ON reproche au fatalisme de décourager les hommes, de refroidir leurs ames, de les plonger dans l'apathie, de briser les nœuds qui devroient les lier à la société. *Si tout est nécessaire, nous dit-on, il faut laisser aller les choses & ne s'émouvoir de rien.* Mais dépend-il de moi d'être sensible ou non? Suis-je le maître de sentir ou de ne point sentir la douleur? Si la nature m'a donné une ame humaine & tendre, m'est-il possible de ne point m'intéresser vivement à des êtres que je sçais nécessaires à mon propre bonheur? Mes sentimens sont nécessaires; ils dépendent de ma propre nature que l'éducation a cultivée. Mon imagination

prompte à s'émouvoir, fait que mon cœur se resserre & frissonne à la vue des maux que souffrent mes semblables, du despotisme qui les écrase, de la superstition qui les égare, des passions qui les divisent, des folies qui les mettent perpétuellement en guerre. Quoique je sache que la mort est le terme fatal & nécessaire de tous les êtres, mon ame n'en est pas moins vivement touchée de la perte d'une épouse chérie, d'un enfant propre à consoler ma vieilleffe, d'un ami devenu nécessaire à mon cœur. Quoique je n'ignore pas qu'il est de l'essence du feu de brûler, je ne me croirai pas dispensé d'employer tous mes efforts pour arrêter un incendie. Quoique je sois intimement convaincu que les maux dont je suis témoin, sont des suites nécessaires des erreurs primitives dont mes concitoyens sont imbus; si la nature m'a donné le courage de le faire, j'oserai leur montrer la vérité; s'ils l'écoutent, elle deviendra peu-à-peu le remede assuré de leurs peines; elle produira les effets qu'il est de son essence d'opérer.

Si les spéculations des hommes influoient sur leur conduite, ou changeoient leurs tempéramens, l'on ne peut point douter que le système de la nécessité ne dût avoir sur eux l'influence la plus avantageuse; non seulement elle seroit propre à calmer la plupart de leurs inquiétudes; mais elle contribueroit encore à leur inspirer une soumission utile, une résignation raisonnée aux décrets du sort, dont souvent leur trop grande sensibilité fait qu'ils sont accablés. Cette apathie heureuse seroit sans doute désirable pour ces êtres, qu'une ame trop tendre rend souvent les déplorables jouets de la destinée, ou que des organes trop frêles exposent sans cesse à être brisés par les coups de l'adversité.

M A I S

MAIS de tous les avantages que le genre humain pourroit retirer du dogme de la fatalité, s'il l'appliquoit à sa conduite, il n'en est point de plus grand que cette indulgence, cette tolérance universelle qui devoit être une suite de l'opinion que *tout est nécessaire*. En conséquence de ce principe le fataliste, s'il avoit l'ame sensible, plaindrait ses semblables, gémiroit sur leurs égaremens, chercheroit à les détromper, sans jamais s'irriter contre eux ni insulter à leur misere. De quel droit en effet haïr ou mépriser les hommes? Leur ignorance, leurs préjugés, leurs foiblesses, leurs vices, leurs passions, ne sont-ils pas des suites inévitables de leurs mauvaises institutions? N'en sont-ils pas assez rigoureusement punis par une foule de maux qui les assiegent de toutes parts? Les despotes qui les accablent sous un sceptre de fer, ne sont-ils pas les victimes continuelles de leurs propres inquiétudes & de leurs défiances? Est-il un méchant qui jouisse d'un bonheur bien pur? Les nations ne souffrent-elles pas sans cesse de leurs préjugés & de leurs folies? L'ignorance des chefs & la haïne qu'ils ont pour la raison & la vérité, ne sont-elles pas punies par la foiblesse & la ruine des Etats qu'ils gouvernent? En un mot, le fataliste gémera de voir la nécessité exercer à tout moment ses jugemens sévères sur les mortels qui méconnoissent son pouvoir, ou qui sentent ses coups, sans vouloir reconnoître la main dont ils partent: il verra que l'ignorance est nécessaire; que la crédulité en est la suite nécessaire, que l'asservissement est une suite nécessaire de l'ignorance crédule; que la corruption des mœurs est une suite nécessaire de l'asservissement: enfin que les malheurs des sociétés & de leurs membres sont des suites nécessaires de cette corruption:

LE fataliste conséquent à ces idées, ne fera donc ni un misanthrope incommode, ni un citoyen dangereux. Il pardonnera à ses frères les égaremens que leur nature viciée par mille causes leur ont rendu nécessaires; il les consolera, il leur inspirera du courage, il les détrompera de leurs vaines chimères; mais jamais il ne leur montrera cette aigreur, plus propre à les révolter, qu'à les attirer à la raison. Il ne troublera point le repos de la société, il ne soulèvera point les peuples contre la puissance souveraine; il sentira que la perversité & l'aveuglement de tant de conducteurs des peuples, sont des suites nécessaires des flatteries dont on repaît leur enfance, de la malice nécessaire de ceux qui les obsèdent & les corrompent pour profiter de leurs foiblesses, enfin que ce sont des effets inévitables de l'ignorance profonde de leurs vrais intérêts où tout s'efforce de les retenir.

LE fataliste n'est point en droit d'être vain de ses propres talens ou de ses vertus; il sçait que ces qualités ne sont que des suites de son organisation naturelle, modifiée par des circonstances qui n'ont nullement dépendu de lui. Il n'aura ni haine ni mépris pour ceux que la nature & les circonstances n'auront point favorisés comme lui. C'est le fataliste qui doit être humble & modeste par principe; n'est-il pas forcé de reconnoître qu'il ne possède rien qu'il n'ait reçu.

EN un mot tout ramène à l'indulgence celui que l'expérience a convaincu de la nécessité des choses. Il voit avec douleur qu'il est de l'essence d'une société mal constituée, mal gouvernée, asservie à des préjugés & à des usages déraisonnables, soumise à des loix insensées, dégradée par

le despotisme, corrompue par le luxe, enivrée de fausses opinions, de se remplir de citoyens vicieux & légers; d'esclaves rampants & glorieux de leurs chaînes; d'ambitieux sans idées de vrai gloire; d'avares & de prodigues; de fanatiques & de libertins. Convaincu de la liaison nécessaire des choses, il ne sera point surpris de voir la négligence ou l'oppression porter le découragement dans les campagnes, des guerres sanglantes les dépeupler, des dépenses inutiles les appauvrir, & tous ces excès réunis faire que les nations ne renferment par-tout que des hommes sans bonheur, sans lumières, sans mœurs & sans vertus. Il ne verra en tout cela que l'action & la réaction nécessaire du physique sur le moral, & du moral sur le physique. En un mot, tout homme qui reconnoît la fatalité, demeurera persuadé qu'une nation mal gouvernée est un sol fertile en plantes venimeuses; elles y croissent en telle abondance, qu'elles se pressent & s'étouffent les unes les autres. C'est dans un terrain cultivé par les mains d'un Lucurgue, que l'on voit naître des citoyens intrépides, fiers, désintéressés, étrangers aux plaisirs: dans un champ cultivé par un Tibere, l'on ne trouvera que des scélérats, des âmes basses, des délateurs & des traîtres. C'est le sol, ce sont les circonstances dans lesquelles les hommes se trouvent placés, qui en font des objets utiles ou nuisibles: le sage évite les uns comme ces reptiles dangereux dont la nature est de mordre & de communiquer leur venin; il s'attache aux autres & les aime comme ces fruits délicieux dont son palais se trouve agréablement flatté: il voit les méchants sans colere, il chérit les cœurs bienfaisants; il sçait que l'arbre languissant sans culture dans un désert aride & sablonneux, qui l'a rendu difforme & tortueux, est

peut-être étendu son feuillage au loin, eût fourni des fruits délectables, eût procuré un ombrage frais, si son germe eût été placé dans un terrain plus fertile, ou s'il eût éprouvé les soins attentifs d'un cultivateur habile.

QUE l'on ne nous dise point que c'est dégrader l'homme, que de réduire ses fonctions à un pur mécanisme; que c'est honteusement l'avilir que de le comparer à un arbre, à une végétation abjecte..... Le philosophe exempt de préjugés n'entend point ce langage inventé par l'ignorance de ce qui constitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre est un objet qui, dans son espèce, joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection, quand il produit des fruits doux & une ombre favorable. Toute machine est précieuse, dès qu'elle est vraiment utile & remplit fidèlement les fonctions auxquelles on la destine. Oui, je le dis avec courage, l'homme de bien, quand il a des talens & des vertus, est, pour les êtres de son espèce, un arbre qui leur fournit & des fruits & de l'ombrage. L'homme de bien est une machine dont les ressorts sont adaptés de manière à remplir leurs fonctions d'une façon qui doit plaire. Non, je ne rougirai pas d'être une machine de ce genre, & mon cœur tressailleroit de joie, s'il pouvoit présenter qu'un jour les fruits de mes réflexions seront utiles & consolants pour mes semblables.

LA nature elle-même n'est-elle pas une vaste machine dont notre espèce est un foible ressort? Je ne vois rien de vil en elle ni dans ses productions; tous les êtres qui sortent de ses mains sont bons, nobles, sublimes, dès qu'ils coopèrent à produire l'ordre & l'harmonie dans la sphère où ils

doivent agir. De quelque nature que soit l'ame, soit qu'on la fasse mortelle, soit qu'on la suppose immortelle, soit qu'on la regarde comme un esprit, soit qu'on la regarde comme une portion du corps, je trouverai cette ame noble, grande & sublime dans Socrate, Aristide & Caton. Je l'appellerai une ame de boue dans Claude, dans Séjan, dans Néron. J'admirerai son énergie & son jeu dans Corneille, dans Newton, dans Montesquieu: je gémirai de sa bassesse en voyant des hommes vils qui encensent la tyrannie, ou qui rampent servilement aux pieds de la superstition.

Tout ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage, nous prouve clairement que tout est nécessaire. Tout est toujours dans l'ordre relativement à la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Il est entré dans son plan que de certaines terres produiroient des fruits délicieux, tandis que d'autres ne fourniroient que des ronces, des épines, des végétaux dangereux. Elle a voulu que quelques sociétés produisissent des sages, des héros, des grands hommes; elle a réglé que d'autres ne feroient naître que des hommes abjects, sans énergie & sans vertus. Les orages, les vents, les tempêtes, les maladies, les guerres, les pestes & la mort sont aussi nécessaires à sa marche, que la chaleur bienfaisante du soleil, que la sérénité de l'air, que les pluies douces du Printems, que les années fertiles, que la santé, que la paix, que la vie; les vices & les vertus, les ténèbres & la lumière, l'ignorance & la science sont également nécessaires; les uns ne sont des biens, les autres ne sont des maux, que pour des êtres particuliers dont ils favorisent ou dérangent la façon d'exister; le tout

ne peut être malheureux, mais il peut renfermer des malheureux.

LA nature distribue donc de la même main ce que nous appellons *l'ordre* & ce que nous appellons *désordre*; ce que nous appellons *plaisir* & ce que nous appellons *douleur*; en un mot elle répand, par la nécessité de son être, & le bien & le mal dans le monde que nous habitons. Ne la taxons point pour cela de bonté ou de malice; ne nous imaginons pas que nos cris & nos vœux puissent arrêter sa force toujours agissante d'après des loix immuables. Soumettons nous à notre fort, & lorsque nous souffrons, ne recourons point aux chimères que notre imagination a créées; puisons dans la nature elle-même les remèdes qu'elle nous offre pour les maux qu'elle nous fait. Si elle nous envoie des maladies, cherchons dans son sein les productions salutaires qu'elle fait naître pour nous. Si elle nous donne des erreurs, elle nous fournit, dans l'expérience & dans la vérité, les contrepoisons propres à détruire leurs funestes effets. Si elle souffre que la race humaine gémissé longtems sous le poids de ses vices & de ses folies; elle lui montre dans la vertu le remède assuré de ses infirmités. Si les maux que quelques sociétés éprouvent sont nécessaires, quand ils seront devenus trop incommodés, elles seront irrésistiblement forcées d'en chercher les remèdes, que la nature leur fournira toujours. Si cette nature a rendu l'existence insupportable pour quelques êtres infortunés qu'elle semble avoir choisis pour en faire ses victimes, la mort est une porte qu'elle leur laisse toujours ouverte, & qui les délivre de leurs maux, lorsqu'ils les jugent impossibles à guérir.

N'ACCUSONS donc point la nature d'être inexorable pour nous; il n'existe point en elle de maux, dont elle ne fournisse le remède à ceux qui ont le courage de le chercher & de l'appliquer. Cette nature fuit des loix générales & nécessaires dans toutes ses opérations; le mal physique & le mal moral ne sont point dûs à sa méchanceté, mais à la nécessité des choses. Le mal physique est le dérangement produit dans nos organes par les causes physiques que nous voyons agir; le mal moral est le dérangement produit en nous par des causes physiques dont le jeu est un secret pour nous. Ces causes finissent toujours pas produire des effets sensibles ou capables de frapper nos sens; les pensées & les volontés des hommes ne se montrent que par les effets marqués qu'elles produisent en eux-mêmes; ou sur les êtres que leur nature rend susceptibles de les sentir. Nous souffrons, parce qu'il est de l'essence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine; nous jouissons, parce que les propriétés de quelques êtres sont analogues à notre façon d'exister; nous naissons, parce qu'il est de la nature de quelques matières de se combiner sous une forme déterminée; nous vivons, nous agissons, nous pensons, parce qu'il est de l'essence de certaines combinaisons d'agir & de se maintenir dans l'existence par des moyens donnés, pendant une durée fixée: enfin nous mourons, parce qu'une loi nécessaire prescrit à toutes les combinaisons qui se font faites, de se détruire ou de se dissoudre. De tout cela il résulte que la nature est impartiale pour toutes ses productions; elle nous soumet comme tous les autres êtres à des loix éternelles, dont elle n'a pu nous

exempter ; si elles les suspendoit un instant, c'est pour lors que le désordre se mettroit en elle & que son harmonie seroit troublée.

CEUX qui étudient la nature, en prenant l'expérience pour guide, peuvent seuls deviner ses secrets, & démêler peu à peu la trame, souvent imperceptible, des causes dont elle se sert pour opérer ses plus grands phénomènes ; à l'aide de l'expérience nous lui découvrons souvent de nouvelles propriétés & de nouvelles façons d'agir, inconnues des siècles qui nous ont précédés. Ce qui étoit des merveilles, des miracles, des effets surnaturels pour nos aïeux, devient aujourd'hui pour nous des effets simples & naturels, dont nous connoissons le mécanisme & les causes. L'homme, en sondant la nature, est parvenu à découvrir les causes des tremblemens de la terre, du mouvement périodique des Mers, des embrâsemens souterrains, des météores, qui étoient pour nos Ancêtres, & qui sont encore pour le vulgaire ignorant, des signes indubitables de la colère du ciel. Notre postérité, en suivant & rectifiant les expériences faites & par nous & par nos Pères, ira plus loin encore, & découvrira des effets & des causes qui sont totalement voilés à nos yeux. Les efforts réunis du genre humain parviendront, peut-être un jour, à pénétrer jusques dans le sanctuaire de la nature pour découvrir plusieurs des mystères qu'elle a semé jusq'ici refuser à toutes nos recherches.

EN envisageant l'homme sous son véritable aspect ; en quittant l'autorité pour suivre l'expérience & la raison ; en le soumettant tout entier aux loix de la physique, auxquelles l'imagina-

tion a voulu le soustraire, nous verrons que les phénomènes du monde moral suivent les mêmes règles que ceux du monde physique, & que la plupart des grands effets, que notre ignorance & nos préjugés nous font regarder comme inexplicables & comme merveilleux, deviendront simples & naturels pour nous. Nous trouverons que l'éruption d'un volcan & la naissance d'un Tamerlan, sont pour la Nature la même chose; en remontant aux causes premières des événemens les plus frappans que nous voyons avec effroi s'opérer sur la terre, de ces révolutions terribles, de ces convulsions affreuses qui déchirent & ravagent les nations, nous trouverons que les volontés qui opèrent en ce monde les changemens les plus surprenans & les plus étendus, sont mues dans leur principe par des causes physiques, que leur petitesse nous fait juger méprisables & peu capables de produire des phénomènes que nous trouvons si grands.

Si nous jugeons des causes par leurs effets, il n'est point de petites causes dans l'univers. Dans une nature où tout est lié, où tout agit & réagit, où tout se meut & s'altère, se compose & se décompose, se forme & se détruit, il n'est pas un atôme qui ne joue un rôle important & nécessaire; il n'est point de molécule imperceptible qui, placée dans des circonstances convenables, n'opère des effets prodigieux. Si nous étions à portée de suivre la chaîne éternelle qui lie toutes les causes aux effets que nous voyons, sans perdre aucun de ses chaînons de vue; si nous pouvions démêler le bout des fils insensibles qui remuent les pensées, les volontés, les passions de ces hommes que, d'après leurs actions, nous appel-

lons puissants, nous trouverions que ce sont des vrais atômes qui sont les leviers secrets dont la nature se sert pour mouvoir le monde moral ; c'est la rencontre inopinée, & pourtant nécessaire, de ces molécules indiscernables à la vue, c'est leur aggrégation, leur combinaison, leur proportion, leur fermentation, qui modifiant l'homme peu-à-peu, souvent à son insçu & malgré, lui le font penser ; vouloir, agir d'une façon déterminée & nécessaire ; si ses volontés & ses actions influent sur beaucoup d'autres hommes, voilà le monde moral dans la plus grande combustion. Trop d'âcreté dans la bile d'un fanatique, un sang trop enflammé dans le cœur d'un conquérant, une digestion pénible dans l'estomac d'un Monarque, une fantaisie qui passe dans l'esprit d'une femme, sont des causes suffisantes pour faire entreprendre des guerres, pour envoyer des millions d'hommes à la boucherie, pour renverser des murailles, pour réduire des villes en cendres, pour plonger des nations dans le deuil & la misère, pour faire éclore la famine & la contagion, pour propager la désolation & les calamités pendant une longue suite de siècles à la surface de notre globe.

LA passion d'un seul individu de notre espèce, quand il dispose des passions d'un grand nombre d'autres, parvient à combiner & réunir leurs volontés & leurs efforts, & décide ainsi du sort des habitants de la terre. C'est ainsi qu'un Arabe ambitieux, fourbe, voluptueux donne à ses compatriotes une impulsion, dont l'effet est de subjuguier ou désoler de vastes contrées dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe, & de changer le système religieux, les opinions & les usages d'u-

ne partie considérable des habitans de notre monde. Mais en remontant à la source primitive de ces étranges révolutions, quelles sont les causes cachées qui influoient sur cet homme, qui excitoient ses propres passions, qui constituoient son tempérament? Quelles sont les matieres de la combinaison desquelles résulte un voluptueux, un fourbe, un ambitieux, un enthousiaste, un homme éloquent, en un mot un personnage capable d'en imposer à ses semblables & de les faire concourir à ses vues? Ce sont les particules insensibles de son sang, c'est le tissu imperceptible de ses fibres, ce sont des sels plus ou moins âcres qui picotent ses nerfs, c'est plus ou moins de matiere ignée qui circule dans ses veines. D'où viennent ces élémens eux-mêmes? C'est du sein de sa Mere, c'est des alimens qui l'ont nourri, du climat qui l'a vu naître, des idées qu'il a reçues, de l'air qu'il a respiré, sans compter mille causes inappréciables & passageres qui, dans des instans donnés, ont modifié & déterminé les passions de cet important personnage devenu capable de changer la face de notre globe.

A des causes si foibles dans leur principe, si l'on eût, dans l'origine, opposé les moindres obstacles, les événemens si merveilleux dont nous sommes surpris, ne seroient point arrivés. Un accès de fièvre, causé par un peu de bile trop enflammée, eût pu faire avorter tous les projets du législateur des Musulmans. De la diete, un verre d'eau, une saignée eussent quelquefois suffi pour sauver des royaumes.

L'ON voit donc que le sort du genre humain, ainsi que celui de chacun des individus qui le

composent, dépend à chaque instant de causes insensibles, que des circonstances souvent fugitives font naître, développent & mettent en action. Nous attribuons au hasard leurs effets, & nous les regardons comme fortuits, tandis que ces causes opèrent nécessairement & suivant des règles sûres. Nous n'avons souvent ni la sagacité ni la bonne foi de remonter aux vrais principes; nous regardons des mobiles si foibles avec mépris, parce que nous les jugeons incapables de produire de si grandes choses. Ce sont pourtant ces mobiles, tels qu'ils sont, ce sont ces ressorts si chétifs qui, dans les mains de la nature & d'après ses loix nécessaires, suffisent pour remuer notre univers. La conquête d'un Gengis Kan n'a rien de plus étrange que l'explosion d'une mine, causée dans son principe par une foible étincelle, qui commence d'abord par allumer un grain unique de poudre, mais dont le feu se communique bientôt à plusieurs milliers d'autres grains contigus, dont les forces réunies & multipliées finissent par renverser des remparts, des villes & des montagnes.

LE sort de la race humaine, & celui de chaque homme, dépend donc à tout moment de causes insensibles, cachées dans le sein de la nature, jusqu'à ce que leur action se déploie. Le bonheur ou le malheur, la prospérité ou la misère de chacun de nous & des nations entières, sont attachées à des forces dont il nous est impossible de prévoir, d'apprécier ou d'arrêter l'action. Peut-être qu'en cet instant s'amassent & se combinent les molécules imperceptibles dont l'assemblage formera un souverain, qui sera le fléau ou le sauveur d'un vaste empire. Nous ne pouvons nous-mêmes répondre un instant de notre destinée; nous ne con-

noissons point ce qui se passe en nous, les causes qui agissent dans notre intérieur, ni les circonstances qui les mettront en action & qui développeront leur énergie; c'est cependant de ces causes impossibles à démêler, que dépend notre destinée pour la vie. Souvent une rencontre imprévue fait éclore dans notre ame une passion, dont les suites influenceront nécessairement sur notre félicité. C'est ainsi que l'homme le plus vertueux peut, par la combinaison bizarre de circonstances inopinées, devenir en un instant l'homme le plus criminel.

ON trouvera, sans doute, cette vérité effrayante & terrible. Mais au fond qu'a-t-elle de plus révoltant que celle qui nous apprend que cette vie, à laquelle nous sommes si fortement attachés, peut se perdre à chaque instant par une infinité d'accidents aussi irréremédiables qu'imprévus? Le fatalisme résout facilement l'homme de bien à mourir, il lui fait envisager la mort comme un moyen sûr de se soustraire à la méchanceté; ce système montrera cette mort à l'homme heureux lui-même, comme un moyen d'échapper au malheur qui finit souvent par empoisonner la vie la plus fortunée.

SOUMETTONS-NOUS donc à la nécessité; malgré nous, elle nous entraînera toujours; résignons-nous à la nature; acceptons les biens qu'elle nous présente, opposons aux maux nécessaires qu'elle nous fait éprouver les remèdes nécessaires qu'elle consent à nous accorder. Ne troublons point notre esprit par des inquiétudes inutiles; jouissons avec mesure, parce que la douleur est la compagne nécessaire de tout excès; suivons le sentier de la vertu, parce que tout nous prouve que,

même dans ce monde, forcé d'être pervers, cette vertu est nécessaire pour nous rendre estimables aux yeux des autres & contents de nous-mêmes.

HOMME foible & vain! tu prétends d'être libre; hélas! ne vois-tu pas tous les fils qui t'enchaînent? Ne vois-tu pas que ce sont des atômes qui te forment, que ce sont des atômes qui te meuvent; que ce sont des circonstances indépendantes de toi qui modifient ton être & qui reglent ton sort? Dans une nature puissante qui t'environne, ferois-tu donc le seul être qui put résister à son pouvoir? Crois-tu que tes foibles vœux la forceront de s'arrêter dans sa marche éternelle ou de changer son cours?



C H A P I T R E X I I I .

De l'immortalité de l'ame; du dogme de la vie future; des craintes de la mort.

LES réflexions présentées dans cet ouvrage concourent à nous montrer clairement ce que nous devons penser de l'ame humaine, ainsi que de ses opérations ou facultés: tout nous prouve de la façon la plus convaincante qu'elle agit & se meut suivant des loix semblables à celles des autres êtres de la nature; qu'elle ne peut être distinguée du corps; qu'elle naît, s'accroît, se modifie dans la même progression que lui; enfin tout devoit nous faire conclure qu'elle périt avec lui. Cette ame, ainsi que le corps, passe par un état de foiblesse & d'enfance; c'est alors qu'elle est assaillie par une

foule de modifications & d'idées qu'elle reçoit des objets extérieurs par la voie de ses organes; elle amasse des faits; elle fait des expériences vraies ou fausses; elle se forme un système de conduite, d'après lequel elle pense & agit d'une façon d'où résulte son bonheur ou son malheur, sa raison ou son délire, ses vertus & ses vices; parvenue avec le corps à sa force & à sa maturité, elle ne cesse un instant de partager avec lui ses sensations agréables ou désagréables, ses plaisirs & ses peines; en conséquence elle approuve ou désapprouve son état; elle est saine ou malade, active ou languissante, éveillée ou endormie. Dans la vieillesse l'homme s'éteint tout entier, ses fibres & ses nerfs se roidissent, ses sens deviennent obtus, sa vue se trouble, ses oreilles s'endurcissent, ses idées se décousent, sa mémoire disparoît, son imagination s'amortit; que devient alors son ame? hélas! elle s'affaïsse en même tems que le corps, elle s'engourdit avec lui, elle ne remplit comme lui ses fonctions qu'avec peine, & cette substance, que l'on en avoit voulu distinguer, subit les mêmes révolutions que lui.

MALGRÉ tant de preuves si convaincantes de la matérialité de l'ame ou de son identité avec le corps, des penseurs ont supposé que, quoique celui-ci fut périssable, son ame ne périssoit point; que cette portion de lui-même jouissoit du privilège spécial, d'être *immortelle* ou exempte de la dissolution & des changemens de formes que nous voyons subir à tous les corps que la nature a composés: en conséquence on se persuada que cette ame privilégiée ne mourroit point. Son immortalité parut sur-tout indubitable à ceux qui la supposèrent spirituelle: après en avoir fait un être

simple, inétendu, dépourvu de parties, totalement différent de tout ce que nous connoissons, ils prétendirent qu'elle n'étoit point sujette aux loix que nous trouvons dans tous les êtres, dont l'expérience nous montre la décomposition continuelle.

LES hommes sentant en eux-mêmes une force cachée qui dirigeoit & produisoit d'une façon invisible les mouvemens de leurs machines, crurent que la nature entière, dont ils ignoroient l'énergie & la façon d'agir, devoit ses mouvemens à un agent analogue à leur ame, qui agissoit sur la grande machine, comme leur ame sur leur corps. L'homme s'étant supposé double, fit aussi la nature double; il la distingua de sa propre énergie, il la sépara de son moteur, que peu à peu il fit spirituel. Cet être distingué de la nature fut regardé comme l'ame du monde, & les ames des hommes comme des portions émanées de cette ame universelle. Cette opinion sur l'origine de nos ames, est d'une antiquité très réculée. Ce fut celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Hébreux, (66) ainsi

(66) Il paroît que Moïse croyoit avec les Egyptiens l'émanation divine des ames; Dieu, selon lui, *forma l'homme du limon de la terre, il répandit sur son visage un souffle de vie, & l'homme devint vivant & animé.* VOYEZ LA GENESE CHAP. II. v. 7. Cependant les chrétiens rejettent aujourd'hui le système de l'émanation divine, vû qu'elle supposeroit la divinité divisible; d'ailleurs leur religion, ayant besoin d'un enfer pour tourmenter les ames des réprouvés, il eût fallu damner une portion de la divinité conjointement avec les ames des victimes qu'elle sacrifioit à sa propre vengeance. Quoique Moïse, par les paroles qui viennent d'être citées, semble indiquer que l'ame soit une portion de la divinité, nous ne voyons pourtant pas que le dogme de l'immortalité de l'ame soit établi dans aucuns des Livres qu'on lui attribue. Il paroît que ce fut durant la captivité de Babylone que les Juifs apprirent le dogme des récompenses & des châtimens futurs, enseigné par Zoroastre aux Perses, mais que le législateur hébreu ne connut pas, ou du moins laissa ignorer à son peuple.

ainsi que de la plupart des sages de l'orient. Ce fut dans leurs écoles que les Phérécydes, les Pythagores, les Platons puisèrent une doctrine flatteuse pour la vanité & pour l'imagination des mortels. L'homme se crut ainsi une portion de la divinité, immortel, comme elle, dans une partie de lui-même. Cependant des religions inventées par la suite, renoncèrent à ces avantages qu'elles jugèrent incompatibles avec d'autres parties de leurs systèmes: elles prétendirent que le souverain de la nature, ou son moteur, n'étoit point son ame, mais qu'en vertu de sa toute-puissance il créoit les ames humaines à mesure qu'il produisoit les corps qu'elles devoient animer, & l'on enseigna que ces ames, une fois produites, par un effet de la même toute-puissance jouissoient de l'immortalité.

QUOIQ'IL en soit de ces variations sur l'origine des ames, ceux qui les supposèrent émanées de Dieu même, ont cru qu'après la mort du corps, qui leur servoit d'enveloppe ou de prison, elles retournoient par *réfusion* à leur source première. Ceux qui, sans adopter l'opinion de l'émanation divine, admirent la spiritualité & l'immortalité de l'ame, furent obligés de supposer une région, un séjour pour les ames, que leur imagination leur peignit d'après leurs espérances, leurs craintes, leurs desirs & leurs préjugés.

RIEN de plus populaire que le dogme de l'immortalité de l'ame; rien de plus universellement répandu que l'attente d'une autre vie. La nature ayant inspiré à tous les hommes l'amour le plus vif de leur existence, le desir d'y persévérer toujours, en fut une suite nécessaire; ce desir bientôt se convertit pour eux en certitude, & de ce que

la nature leur avoit imprimé le desir d'exister toujours, on en fit un argument pour prouver que jamais l'homme ne cesseroit d'exister. Notre ame dit Abadie, *n'a point de desirs inutiles, elle desire naturellement une vie éternelle*, & par une logique bien étrange, il conclut que ce desir ne pouvoit manquer d'être rempli. (67) Quoiqu'il en soit, les hommes ainsi disposés, écouterent avidement ceux qui leur annoncerent des systêmes si conformes à leurs vœux. Cependant ne regardons point comme une chose surnaturelle le desir d'exister, qui fut & sera toujours de l'essence de l'homme; ne soyons pas surpris, s'il reçut avec empressement une hypothese qui le flattoit en lui promettant que son desir seroit un jour satisfait; mais gardons-nous de conclure que ce desir soit une preuve indubitable de la réalité de cette vie future, dont les hommes, pour leur bonheur présent, ne sont que trop occupés. La passion pour l'existence n'est en nous qu'une suite naturelle de la tendance d'un être sensible, dont l'essence est de vouloir se conserver. Ce desir suit dans les hommes, l'énergie de leurs ames ou la force de leur imagination, toujours prête à réaliser ce qu'ils desirent très fort. Nous desirons la vie du corps, & cependant ce desir est frustré; pourquoi le desir de la vie de notre ame ne seroit-il pas frustré comme le premier? (68)

(67) Cicéron avoit dit avant Abadie, *naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare; nescio quomodo inhaeret in mentibus quasi seculorum quoddam augurium. Permanere animos arbitramur consensu nationum omnium*. Voilà l'idée de l'immortalité de l'ame déjà changée en une idée innée: cependant le même Cicéron regarda de Phérécyde comme l'inventeur de ce dogme.

Tusculan. disputat. Lib. I.

(68) Voici comment raisonnent les partisans du dogme de l'immortalité de l'ame. *Tous les hommes desirent de vivre toujours, donc ils vivront toujours*. Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument en disant, *tous les hommes desirent naturellement d'être riches, donc tous les hommes seront riches un jour*.

LES réflexions les plus simples sur la nature de notre ame, devoient nous convaincre que l'idée de son immortalité n'est qu'une illusion. Qu'est-ce en effet que notre ame, sinon le principe de la sensibilité? Qu'est-ce que penser, jouir, souffrir, sinon sentir? Qu'est-ce que la vie, sinon l'assemblage de ces modifications ou mouvemens, propres à l'être organisé? Ainsi, dès que le corps cesse de vivre, la sensibilité ne peut plus s'exercer; il ne peut donc plus y avoir d'idées, ni par conséquent de pensées. Les idées, comme on l'a prouvé, ne peuvent nous venir que par les sens; or comment veut-on que, privés une fois de sens, nous ayons encore des perceptions, des sensations des idées? Puisqu'on a fait de l'Ame un être séparé du corps animé, pourquoi n'a-t-on pas fait de la vie un être distingué du corps vivant? La vie est la somme des mouvemens de tout le corps; le sentiment & la pensée font une partie de ces mouvemens; ainsi dans l'homme mort ces mouvemens cesseront comme tous les autres.

EN effet par quel raisonnement prétendrait-on nous prouver que cette ame, qui ne peut sentir, penser, vouloir, agir qu'à l'aide de ses organes, puisse avoir de la douleur & du plaisir, ou même puisse avoir la conscience de son existence, lorsque les organes qui l'en avertissoient seront décomposés ou détruits? N'est-il pas évident que l'ame dépend de l'arrangement des parties du corps, & de l'ordre suivant lequel ces parties conspirent à faire leurs fonctions ou mouvemens? Ainsi, la structure organique une fois détruite, nous ne pouvons douter que l'ame ne le soit aussi. Ne voyons-nous pas durant tout le cours de notre vie, que cette ame est altérée, dérangée, troublée

par tous les changemens qu'éprouvent nos organes? & l'on veut que cet ame agisse, pense, subsiste lorsque ces mêmes organes auront entièrement disparu!

L'ETRE organisé peut se comparer à une horloge qui, une fois brisée, n'est plus propre aux usages auxquels elle étoit destinée. Dire que l'ame sentira, pensera, jouira, souffrira après la mort du corps, c'est prétendre qu'une horloge, brisée en mille piéces, peut continuer à sonner ou à marquer les heures. Ceux qui nous disent que notre ame peut subsister nonobstant la destruction du corps, soutiennent évidemment que la modification d'un corps pourra se conserver, après que le sujet en aura été détruit; ce qui est complètement absurde.

L'ON ne manquera pas de nous dire que la conservation des ames après la mort du corps, est un effet de la puissance divine: mais ce seroit appuyer une absurdité par une hypothese gratuite. La puissance divine, de quelque nature qu'on la suppose, ne peut pas faire qu'une chose existe & n'existe point en même tems; elle ne peut faire qu'une ame sente ou pense, sans les intermedes nécessaires pour avoir des pensées.

QUE l'on cesse donc de nous dire que la raison n'est point blessée du dogme de l'immortalité de l'ame, ou de l'attente d'une vie future. Ces notions, faites uniquement pour flatter ou pour troubler l'imagination du vulgaire, qui ne raisonne pas, ne peuvent paroître ni convaincantes, ni même probables à des esprits éclairés. La raison exempte des illusions du préjugé, est, sans doute, blessée de la supposition d'une ame

qui sent, qui pense, qui s'afflige ou se réjouit, qui a des idées, sans avoir des organes, c'est à dire, déstituée des seuls moyens naturels & connus par lesquels il lui soit possible d'avoir des perceptions, des sensations & des idées. Si l'on nous réplique qu'il peut exister d'autres moyens *surnaturels* ou *inconnus*, nous répondrons que ces moyens de transmettre des idées à l'ame séparée du corps, ne sont pas plus connus, ni plus à la portée de ceux qui les supposent, que de nous. Il est au moins très évident que tous ceux qui rejettent les idées innées, ne peuvent, sans contredire leurs principes, admettre le dogme si peu fondé de l'immortalité de l'ame.

MALGRÉ les consolations que tant de gens prétendent trouver dans la notion d'une existence éternelle; malgré la ferme persuasion, où tant d'hommes nous assurent qu'ils sont, que leurs ames survivront à leurs corps, nous les voyons très alarmés de la dissolution de ces corps, & n'envisager leur fin, qu'ils devroient désirer comme le terme de bien des peines, qu'avec beaucoup d'inquiétude. Tant il est vrai que le réel, le présent, même accompagné de peines, influe bien plus sur les hommes, que les plus belles chimères d'un avenir, qu'ils ne voient jamais qu'au travers des nuages de l'incertitude. En effet, malgré la prétendue conviction où les hommes les plus religieux sont d'une éternité bienheureuse, ces espérances si flatteuses ne les empêchent point de craindre & de frémir, lorsqu'ils pensent à la dissolution nécessaire de leurs corps. La mort fut toujours pour ceux qui s'appellent des *mortels*, le point de vue le plus effrayant; ils la regardent comme un phénomène étrange, contraire à

l'ordre des choses, opposé à la nature; en un mot comme un effet de la vengeance céleste, comme *la solde du péché*. Quoique tout leur prouvât que cette mort est inévitable, ils ne purent jamais se familiariser avec son idée; ils n'y penserent qu'en tremblant, & l'assurance de posséder une ame immortelle, ne les dédommagea que foiblement du chagrin d'être privés de leur corps périssable. Deux causes contribuèrent encore à fortifier & à nourrir leurs allarmes; l'une fut que cette mort, communément accompagnée de douleurs, leur arrachoit une existence qui leur plait, qu'ils connoissent, à laquelle ils sont accoutumés; l'autre fut l'incertitude de l'état qui doit succéder à leur existence actuelle.

L'ILLUSTRE Bacon a dit que *les hommes craignent la mort par la même raison que les enfants ont peur de l'obscurité*. (69) Nous nous défions naturellement de tout ce que nous ne connoissons point; nous voulons voir clair, afin de nous garantir des objets qui nous peuvent menacer, ou pour être à portée de nous procurer ceux qui peuvent nous être utiles. L'homme qui existe ne peut se faire d'idée de la non existence; comme cet état l'inquiete, son imagination se met à travailler au défaut de l'expérience, pour lui peindre bien ou mal cet état incertain. Accoutumé à penser, à sentir, à être mis en action, à jouir de la société, il voit le plus grand des malheurs dans une dissolution qui le privera des objets & des sensations que sa nature présente lui a rendus nécessaires, qui

(69) *Nam veluti pueri trepidant, atque omnia caecis
In tenebris metuunt: sic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quo sunt metuenda magis.....*

l'empêchera d'être averti de son être, qui lui ôtera ses plaisirs pour le plonger dans le néant. En le supposant même exempt de peines, il envisage toujours ce néant comme une solitude désolante, comme un amas de ténèbres profondes; il s'y voit dans un abandon général, destitué de tout secours, & sentant la rigueur de cette affreuse situation. Mais le sommeil profond ne suffit-il pas pour nous donner une idée vraie du Néant? Ne nous prive-t-il pas de tout? Ne semble-t-il pas nous anéantir pour l'univers; & anéantir cet univers pour nous? La mort est-elle autre chose qu'un sommeil profond & durable? C'est faute de pouvoir se faire une idée de la mort que l'homme la redoute; s'il s'en faisoit une idée vraie, il cesseroit dès lors de la craindre; mais il ne peut concevoir un état où l'on ne sent point; il croit donc que, lorsqu'il n'existera plus, il aura le sentiment & la conscience de ces choses qui lui paroissent aujourd'hui si tristes & si lugubres; son imagination lui peint son convoi, ce tombeau que l'on creuse pour lui, ces chants lamentables qui l'accompagneront à son dernier séjour; il se persuade que ces objets hideux, l'affecteront, même après son trépas, aussi péniblement que dans l'état présent où il jouit de ses sens. (70)

MORTEL égaré par la crainte! Après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus; du fond de ton cercueil tu ne feras point le témoin de cette scène que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si

(70) *Nec videt in verâ nullum fore morte alium Sæ
Qui possit vivus sibi Sæ lugere peremptum,
Stansque jacentem, nec lacerari urive dolore.*

LUCRETIUS LIB. III. vers 898. & seqq.

noires ; tu ne prendras pas plus de part à ce qui se fera dans le monde, tu ne feras pas plus occupé de ce qu'on fera de tes restes inanimés, que tu ne pouvois faire la veille du jour qui te plaça parmi les êtres de l'espece humaine. Mourir, c'est cesser de penser & de sentir, de jouir & de souffrir ; tes idées périront avec toi ; tes peines ne te suivront point dans la tombe. Pense à la mort, non pour alimenter tes craintes & ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à l'envisager d'un œil paisible, & pour te rassûrer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inspirer.

LES craintes de la mort sont de vaines illusions qui devroient disparoître aussitôt qu'on envisage cet événement nécessaire sous son vrai point de vue. Un grand homme a défini la philosophie, une *méditation de la mort* (71). Il ne veut point par là nous faire entendre que nous devons nous occuper tristement de notre fin, dans la vue de nourrir nos frayeurs ; il veut sans doute, nous inviter à nous familiariser avec un objet que la nature nous a rendu nécessaire, & nous accoutumer à l'attendre d'un front serein. Si la vie est un bien, s'il est nécessaire de l'aimer, il n'est pas moins nécessaire de la quitter ; & la raison doit nous apprendre la résignation aux decrets du sort. Notre bien-être exige donc que nous contractions l'habitude de contempler sans allarmes, un événement que notre essence nous rend inévitable ; notre intérêt demande que nous n'empoisonnions point par des craintes continuelles, une vie qui ne peut avoir des charmes pour nous, si nous n'en voyons

(71) MEAEETH TOT ΘANATOT. Lucain a dit *scire mori fors prima viris.*

jamais le terme sans frissonner. La raison & notre intérêt concourent à nous rassûrer contre les terreurs vagues que l'imagination nous inspire à cet égard. Si nous les appellons à notre secours, ils nous apprivoiseront avec un objet qui ne nous effraie, que parce que nous ne le connoissons point, ou parce qu'on ne nous l'a montré que défiguré par les accompagnemens hideux que la superstition lui donne. Dépouillons donc la mort de ces vaines illusions & nous verrons qu'elle n'est que le sommeil de la vie; que ce sommeil ne sera troublé par aucun songe désagréable, & qu'un réveil fâcheux ne le suivra jamais. Mourir, c'est dormir; c'est rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naître, avant d'avoir des sens, avant d'avoir la conscience de notre existence actuelle. Des loix aussi nécessaires que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le sein de la nature d'où elle nous avoit tirés, pour nous reproduire par la suite sous quelque forme nouvelle, qu'il nous seroit inutile de connoître: sans nous consulter, elle nous plaça pour un tems dans le rang des êtres organisés, sans notre aveu, elle nous obligera d'en sortir pour occuper un autre rang. Ne nous plaignons point de sa dureté, elle nous fait subir une loi dont elle n'excepte aucun des êtres qu'elle renferme (72). Si tout naît & périt, si tout se change & se détruit; si la naissance d'un être n'est jamais que le premier pas vers sa fin, comment eût-il été possible que l'homme, dont la machine est si frêle, dont les

(72) *Quid de rerum natura querimus, illa se bene gessit; vitâ si scias uti, longa est.* V. SENEC. DE BREVIATATE VITÆ. Tout le monde se plaint de la brieveté de la vie & de la rapidité du tems, & les hommes, pour la plupart, ne savent que faire ni du tems ni de la vie.

parties sont si mobiles & si compliquées, fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre solide que nous habitons, se change, s'altère & peut-être se détruise! Foible mortel! tu prétendrais exister toujours; veux-tu donc que pour toi seul la nature change son cours? Ne vois-tu pas dans ces comètes excentriques qui viennent étonner tes regards, que les planètes elles-mêmes sont sujettes à la mort? Vis donc en paix, tant que la nature le permet, & meurs sans effroi, si ton esprit est éclairé par la raison.

MALGRÉ la simplicité de ces réflexions, rien de plus rare que les hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort; le sage lui-même pâlit à son approche; il a besoin de recueillir toutes les forces de son esprit pour l'attendre avec sérénité. Ne soyons donc point surpris, si l'idée du trépas révolte tant le commun des mortels; elle effraie le jeune-homme; elle redouble les chagrins & la tristesse de la vieillesse accablée d'infirmités; elle la redoute même bien plus que ne fait la jeunesse dans la vigueur de son âge; le vieillard est bien plus accoutumé à la vie; d'ailleurs son esprit est plus foible & a moins d'énergie. Enfin le malade dévoré de tourmens & le malheureux plongé dans l'infortune, osent rarement recourir à la mort, qu'ils devroient regarder comme la fin de leurs peines.

SI nous cherchons la source de cette pusillanimité, nous la trouvons dans notre nature qui nous attache à la vie, & dans le défaut d'énergie de notre ame que, bien loin de fortifier, tout s'efforce d'affoiblir & de briser. Toutes les institutions humaines, toutes nos opinions conspirent à augmenter nos craintes & à rendre nos idées de la

mort plus terribles & plus révoltantes. En effet la superstition s'est pluë à montrer la mort sous les traits les plus affreux ; elle nous la représente comme un moment redoutable qui, non seulement met fin à nos plaisirs, mais encore qui nous livre sans défense aux rigueurs inouïes d'un despote impitoyable, dont rien n'adoucirra les arrêts : selon elle, l'homme le plus vertueux n'est jamais sûr de lui plaire, il a lieu de trembler de la sévérité de ses jugemens ; des supplices affreux & sans fin puniront les victimes de son caprice, des foibleſſes involontaires ou des fautes nécessaires qui auront allumé sa fureur. Ce tyran implacable se vengera de leurs infirmités, de leurs délits momentanés, des penchans qu'il a donnés à leur cœur, des erreurs de leur esprit, des opinions, des idées, des passions qu'ils auront reçues dans les sociétés où il les a fait naître ; il ne leur pardonnera sur-tout jamais d'avoir pu méconnoître un être inconcevable, d'avoir pu se tromper sur son compte, d'avoir osé penser par eux-mêmes, d'avoir refusé d'écouter des guides entouſiaſtes ou trompeurs, & d'avoir eu le front de consulter la raison, qu'il leur avoit pourtant donnée pour régler leur conduite dans le chemin de la vie.

TELS sont les objets affligeants dont la religion occupe ses malheureux & crédules sectateurs. Telles sont les craintes que les Tyrans de la pensée des hommes, nous montrent comme *salutaires* : malgré le peu d'effet qu'elles produisent sur la conduite de la plupart de ceux qui s'en disent, ou s'en croient persuadés, on voudroit faire passer ces notions pour la digue la plus forte que l'on puisse opposer aux déréglemens des hommes. Cependant, comme nous le ferons voir bientôt, ces sy-

stêmes, ou plutôt ces chimères si terribles ne font rien sur le grand nombre, qui n'y songe que rarement, & jamais au moment que la passion, l'intérêt, le plaisir ou l'exemple l'entraînent. Si ces craintes agissent, c'est toujours sur ceux qui n'en auroient aucun besoin pour s'abstenir du mal, ou pour faire le bien. Elles font trembler des cœurs honnêtes, & ne font rien aux pervers : elles tourmentent des âmes tendres, & laissent en repos les âmes endurcies : elles infestent un esprit docile & doux, elles ne causent aucun trouble à des esprits rebelles : ainsi elles n'allarment que ceux qui déjà sont assez allarmés, elle ne contiennent que ceux qui sont déjà contenus.

Ces notions n'en imposent donc aucunement aux méchans ; quand par hasard elles agissent sur eux, ce n'est que pour redoubler la méchanceté de leur caractère naturel, la justifier à leurs propres yeux, leur fournir des prétextes pour l'exercer sans crainte & sans scrupule. En effet l'expérience d'un grand nombre de siècles nous montre à quels excès la méchanceté & les passions des hommes se sont portées, quand elles ont été autorisées ou déchaînées par la religion, ou du moins, quand elles ont pu se couvrir de son manteau. Les hommes n'ont jamais été plus ambitieux, plus avides, plus fourbes, plus cruels, plus féditieux, que quand ils se sont persuadés que la religion leur permettoit, ou leur ordonnoit de l'être ; cette religion ne faisoit pour lors que donner une force invincible à leurs passions naturelles, qu'ils purent, sous ses auspices sacrés, exercer impunément & sans aucun remors. Bien plus, les plus grands scélérats, en donnant un libre cours aux penchans détestables de leur méchant naturel, crurent mériter le ciel,

dans la cause duquel ils se montroient zélés, & s'exempter par des forfaits, des châtimens d'un Dieu, dont ils pensoient avoir mérité le courroux.

VOILÀ donc les effets que les notions salutaires de la Théologie produisent sur les mortels; ces réflexions peuvent nous fournir des réponses à ceux qui nous disent que *si la religion promettoit également le ciel aux méchants comme aux bons, il n'y auroit point d'incrédulés à l'autre vie*. Nous répondrons donc que la religion, dans le fait, accorde le ciel aux méchants; elle y place souvent les plus inutiles & les plus méchants des hommes (73). Elle aiguise, comme on vient de le voir, les passions des méchants, en légitimant des crimes que, sans elle, ils craindroient de commettre, ou pour lesquels ils auroient de la honte & des remors. Enfin les ministres de la Religion fournissent aux plus méchants des hommes, des moyens de détourner la foudre de dessus leurs têtes, & de parvenir à la félicité éternelle.

A l'égard des incroyans, il peut y avoir, sans doute, des méchants parmi eux, comme parmi les plus croyans; mais l'incrédulité ne suppose pas plus la méchanceté que la crédulité ne suppose la bonté. Au contraire, l'homme qui pense & médite, connoit mieux les motifs d'être bon, que celui qui se laisse guider en aveugle par des motifs incertains ou par les intérêts des autres. Tout homme sensé a le plus grand intérêt d'examiner des opinions que l'on prétend devoir influencer sur

(73) Tels sont Moïse, Samuël, David chez les Juifs; Mahomet chez les Musulmans; chez les Chrétiens Constantin, S. Cyrille, S. Athanase, S. Dominique & tant d'autres brigands religieux & zélés persécuteurs que l'Eglise révere. On peut encore leur joindre les *Craifés*, les *Ligueurs*, &c.

son bonheur éternel : s'il les trouve fausses ou nuisibles pour la vie présente, il ne conclura jamais de ce qu'il n'a pas d'autre vie à craindre ou à espérer, qu'il peut dans celle-ci se livrer impunément à des vices, qui lui feroient tort à lui-même, ou qui lui attireroient le mépris ou la colère de la société. L'homme qui n'attend point une autre vie, n'en est que plus intéressé à prolonger son existence & à se rendre cher à ses semblables dans la seule vie qu'il connoisse ; il a fait un grand pas vers la félicité en se débarrassant des terreurs qui affligent les autres.

EN effet la superstition prit plaisir à rendre l'homme lâche, crédule, pusillanime ; elle se fit un principe de l'affliger sans relâche : elle se fit un devoir de redoubler pour lui les horreurs de la mort ; ingénieuse à le tourmenter, elle étendit ses inquiétudes au-delà même de son existence connue, & ses ministres, pour disposer de lui plus sûrement en ce monde, inventerent les régions de l'avenir, en se réservant le droit d'y faire récompenser les esclaves qui auront été soumis à leurs loix arbitraires, & de faire punir par la divinité, ceux qui auront été rebelles à leurs volontés. Loin de consoler les mortels, loin de former la raison de l'homme, loin de lui apprendre à plier sous la main de la nécessité, la religion en mille contrées s'est efforcée de lui rendre la mort plus amère, d'appesantir son joug, d'orner son cortège d'une foule de phantômes hideux, & de rendre ses approches plus effrayantes qu'elle-même. C'est ainsi qu'elle est parvenue à remplir l'univers d'entouffistes qu'elle séduit par des promesses vagues, & d'esclaves avilis qu'elle retient par la crainte des maux imaginaires dont leur fin sera

fuivie. Elle est venue à bout de leur persuader que leur vie actuelle n'est qu'un passage pour arriver à une vie plus importante. Le dogme insensé d'une vie future, les empêche de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale & leurs sciences; de vaines chimères ont absorbé toute leur attention; ils consentent à gémir sous la tyrannie religieuse & politique, à croupir dans l'erreur, à languir dans l'infortune, dans l'espoir d'être quelque jour plus heureux, dans la ferme confiance que leurs calamités & leur patience stupide les conduiront à une félicité sans fin; ils se sont crus soumis à une divinité cruelle qui vouloit leur faire acheter le bien-être futur, au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher ici bas; on leur a peint leur Dieu comme l'ennemi juré de la race humaine, & on leur a fait entendre que le ciel irrité contre eux vouloit être apaisé, & les puniroit éternellement des efforts qu'ils feroient pour se tirer de leurs peines. C'est ainsi que le dogme de la vie future fut une des erreurs les plus fatales dont le genre humain fut infecté. Ce dogme plongea les nations dans l'engourdissement, dans la langueur, dans l'indifférence sur leur bien-être, ou bien il les précipita dans un entousiasme furieux, qui les porta souvent à se déchirer elles-mêmes pour mériter le ciel.

ON demandera, peut-être, par quelles routes les hommes ont été conduits à se faire les idées si gratuites & si bizarres qu'ils ont de l'autre monde. Je répons qu'il est vrai que nous n'avons point d'idée de l'avenir qui n'existe point pour nous; ce sont nos idées du passé & du présent qui fournissent à notre imagination les matériaux dont elle

se fert pour construire l'édifice des régions futures. *Nous croyons*, dit Hobbes, *que ce qui est, sera toujours, & que les mêmes causes auront les mêmes effets* (74). L'homme dans son état actuel, a deux façons de sentir, l'une qu'il approuve & l'autre qu'il désapprouve; ainsi persuadé que ces deux façons de sentir devoient le suivre au-delà même de son existence présente, il plaça dans les régions de l'éternité deux séjours distingués; l'un fut destiné à la félicité, & l'autre à l'infortune; l'un devoit renfermer les amis de son Dieu, l'autre fut une prison destinée à le venger des outrages que lui faisoient ses malheureux sujets.

TELLE est la véritable origine des idées sur la vie future, si répandues parmi les hommes. Nous voyons par-tout un *Elysée* & un *Tartare*, un *Paradis* & un *Enfer*, en un mot deux séjours distingués, construits d'après l'imagination des entouffistes ou des fourbes qui les inventerent, & accommodés aux préjugés, aux idées, aux espérances & aux craintes des peuples qui les crurent. Les Indiens se figurèrent le premier de ces séjours comme celui de l'inaction & d'un repos permanent, parce qu'habitants d'un climat brûlant, ils virent dans le repos la félicité suprême; les Musulmans s'y promirent des plaisirs corporels, semblables à ceux qui sont actuellement les objets de leurs vœux; les chrétiens espérèrent en gros des plaisirs ineffables & spirituels, en mot un bonheur dont ils n'eurent aucune idée.

DE

(74) Lorsque nous raisonnons par analogie nous fondons toujours nos raisonnemens sur la persuasion, souvent très fautive, que ce qui s'est fait déjà, se fera encore par la suite; & nous regardons comme une chose indubitable que ce qui arrivera, sera toujours semblable à ce qui est arrivé.

DE quelque nature que fussent ces plaisirs, les hommes comprirent qu'il falloit un corps pour que leur ame pût en jouir, ou pour éprouver les peines réservées aux ennemis de la divinité; de là le dogme de la *résurrection*, par lequel on supposa que ce corps, que l'on voyoit devant ses yeux se pourrir, se décomposer, se dissoudre, se recomposeroit un jour par un effet de la toute-puissance divine, pour former de nouveau une enveloppe à l'ame, afin de recevoir conjointement avec elle les récompenses & les châtimens que tous deux auroient mérité durant leur union primitive (75). Cette incompréhensible opinion, inventée, dit-on, par les Mages, trouve encore un grand nombre d'adhérens, qui ne l'ont jamais sérieusement examinée. Enfin d'autres incapables de s'élever à ces notions sublimes, crurent que sous diverses formes l'homme animeroit successivement différens animaux d'especes variées, & ne cesseroit jamais d'habiter la terre où il se trouve; telle fut l'opinion de ceux qui crurent la *Métempsychose*.

QUAND au séjour malheureux des ames, l'imagination des imposteurs qui voulurent gouverner les peuples, s'efforça de rassembler les images les plus effrayantes pour le rendre plus terrible. Le feu est de tous les êtres celui qui produit sur nous la sensation la plus cuisante; on supposa donc que la toute-puissance divine ne pouvoit rien inventer

(75) Le dogme de la *Résurrection* paroît au fond inutile à ceux qui croient à l'existence des ames sentantes, pensantes, souffrantes ou jouissantes après leur séparation du corps; ils doivent supposer, comme Berkeley, que l'ame n'a besoin ni du corps ni d'aucun être extérieur pour éprouver des sensations & avoir des idées. Les Malebranchistes doivent supposer que les ames récompensées verront l'enfer en Dieu & se sentiront brûler, sans avoir besoin de leurs corps pour cela.

de plus cruel que le feu pour punir ses ennemis ; le feu fut donc le terme auquel l'imagination de l'homme fut forcée de s'arrêter, & l'on convint assez généralement que le feu vengeroit un jour la divinité outragée, comme, par la cruauté & la démence des hommes, cet élément la venge souvent en ce monde. (76) Ainsi l'on peignit les victimes de sa colere enfermées dans des cachots embrasés, se roûlans perpétuellement dans des tourbillons de flammes, plongées dans des mers de soufre & de bitume, & faisant retentir leurs voûtes infernales de leurs gémissemens inutiles & de leurs grincemens.

MAIS, dira-t-on peut-être, comment les hommes purent-ils se déterminer à croire une existence accompagnée de tourmens éternels, sur tout y en ayant plusieurs d'entre eux qui, d'après leurs systèmes religieux, eurent lieu de les craindre pour eux-mêmes ? Plusieurs causes ont pu concourir à leur faire adopter une opinion si révoltante. En premier lieu, très peu d'hommes sensés ont pu croire une telle absurdité, quand ils ont daigné faire usage de leur raison ; ou bien, s'ils y ont cru, l'atrocité de cette notion fut toujours contrebalancée par l'idée de la miséricorde & de la bonté qu'ils attribuerent à leur Dieu. (77) En

(76) C'est, sans doute, de là que sont venues les expiations par le feu, usitées chez un grand nombre de peuples orientaux, & pratiquées encore aujourd'hui par des prêtres du *Dieu de paix*, qui ont la cruauté de faire périr par les flammes ceux qui n'ont point de la divinité les mêmes idées qu'eux. Par une suite du même délire les Magistrats civils condamnent au feu les sacrilèges, les blasphémateurs, les voleurs d'Eglise, c'est-à-dire ceux qui ne font tort à personne, tandis qu'ils se contentent de punir d'un supplice plus doux ceux qui font un tort réel à la société. C'est ainsi que la religion renverse toutes les idées !

(77) Si, comme les Chrétiens le prétendent, les tourmens à venir doivent être infinis pour la durée & pour l'intensité, je suis forcé

second lieu, les peuples aveuglés par la crainte ne se rendirent jamais compte des dogmes les plus étranges qu'ils reçurent de leurs législateurs, ou qui leur furent transmis par leurs Peres. En troisieme lieu, chaque homme ne vit jamais l'objet de ses terreurs que dans un lointain favorable, & la superstition lui promit d'ailleurs des moyens d'échapper aux supplices qu'il crut avoir mérités. Enfin, semblable à ces malades que nous voyons attachés à l'existence même la plus douloureuse, l'homme préféra l'idée d'une existence malheureuse & connue, à celle d'une non existence, qu'il regarda comme le plus affreux des maux, parce qu'il n'en put avoir d'idée, ou parce que son imagination lui fit envisager cette non existence ou ce néant comme l'assemblage confus de tous les maux ensemble. Un mal connu, quelque grand qu'il puisse être, allarme moins les hommes, sur-tout quand il leur reste l'espoir de l'éviter, qu'un mal qu'ils ne connoissent point, sur lequel par conséquent leur imagination se croit forcée de travailler, & auquel elle ne sçait opposer aucun remede.

L'ON voit donc que la superstition, loin de consoler les hommes sur la nécessité de mourir, ne fait que redoubler leurs terreurs par les maux dont elle prétend que leur trépas sera suivi, ces terreurs sont si fortes, que les malheureux qui

d'en conclure que l'homme, qui est un être fini, ne peut souffrir infiniment; Dieu lui-même ne peut lui communiquer l'infinité, malgré les efforts qu'il feroit pour le punir éternellement de ses fautes, qui elles-mêmes n'ont que des effets finis ou limités par le tems. Le même raisonnement peut s'appliquer aux joies du Paradis, où un être fini ne comprendra pas plus un Dieu infini qu'il ne fait en ce monde. D'un autre côté si, comme le christianisme l'enseigne, Dieu perpétue l'existence des damnés, il perpétue l'existence du péché, se qui ne s'accorde pas avec l'amour de l'ordre qu'on lui suppose.

croient ces dogmes redoutables, quand ils sont conféquens, passent leurs jours dans l'amertume & les larmes. Que dirons-nous de cette opinion destructive de toute société, & pourtant adoptée par tant de nations, qui leur annonce qu'un Dieu sévère peut à chaque instant, *comme un voleur*, les prendre au dépourvu, & venir exercer sur la terre ses jugemens rigoureux? Quelles idées plus propres à effrayer, à décourager les hommes, à leur ôter le désir d'améliorer leur sort, que la perspective affligeante d'un monde toujours prêt à se dis-foudre, & d'une divinité assise sur les débris de la nature entière pour juger les humains? Telles sont néanmoins les funestes opinions dont l'esprit des nations s'est répu depuis des milliers d'années: elles sont si dangereuses que si, par une heureuse inconséquence, elles ne dérogeoient pas dans leur conduite à ces idées désolantes, elles tomberoient dans l'abrutissement le plus honteux. Comment s'occuperoient-elles d'un monde périssable qui peut à chaque instant écrouler? Comment songer à se rendre heureuses dans une terre qui n'est que le vestibule d'un royaume éternel? Est-il donc surprenant que des superstitions, auxquelles de pareils dogmes servent de base, aient prescrit à leur sectateurs un détachement total des choses d'ici bas, un renoncement entier aux plaisirs les plus innocents, une inertie, une pusillanimité, une abjection d'ame, une infociabilité qui les rend inutiles à eux-mêmes & dangereux pour les autres? Si la nécessité ne forçoit les hommes de se départir dans la pratique de leurs systêmes insensés; si leurs besoins ne les ramenoient à la raison en dépit de leurs dogmes religieux, le monde entier deviendroit bientôt un vaste désert, habité par quelques sauvages isolés, qui n'auroient pas même le cou-

rage de se multiplier. Qu'est-ce que des notions qu'il faut nécessairement mettre à l'écart pour faire subsister l'association humaine.

CEPENDANT le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenses & de châtimens, est depuis un grand nombre de siècles regardé comme le plus puissant, ou même comme le seul motif capable de contenir les passions des hommes, & qui puisse les obliger d'être vertueux; peu à peu ce dogme est devenu la base de presque tous les systèmes religieux & politiques, & il semble aujourd'hui que l'on ne pourroit attaquer ce préjugé sans briser absolument les liens de la société. Les fondateurs des religions en ont fait usage pour s'attacher leurs sectateurs crédules; les législateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs sujets sous le joug; plusieurs Philosophes eux-mêmes ont cru de bonne foi que ce dogme étoit nécessaire pour effrayer les hommes & les détourner du crime. (78)

ON ne peut en effet disconvenir que ce dogme n'ait été de la plus grande utilité pour ceux qui donnerent des religions aux nations, & qui s'en firent les ministres; il fut le fondement de leur pouvoir, la source de leur richesses, & la cause permanente de l'aveuglement & des terreurs dans lesquelles leur intérêt voulut que le genre humain fût nourri. C'est par lui que le Prêtre devint l'é-

(78) Lorsque le dogme de l'immortalité de l'ame, sorti de l'école de Platon, vint à se répandre chez les Grecs, il causa les plus grands ravages, & détermina une foule d'hommes mécontents de leur sort à terminer leurs jours. Ptolémée Philadelphie Roi d'Egypte en voyant les effets que ce dogme, que l'on regarde aujourd'hui comme si salutaire, produisoit sur les cerveaux de ses sujets, défendit de l'enseigner sous peine de mort. Voyez l'argument du dialogue de Phédon de la traduction de Dacier.

mule & le maître des Rois: les nations se font remplies d'entouffiaftes ivres de religion, toujours bien plus difpofés à écouter fes menaces que les confeils de la raifon, que les ordres du fouverain, que les cris de la nature, que les loix de la fociété. La politique fut elle-même affervie aux caprices du Prêtre; le monarque temporel fut obligé de plier fous le joug du monarque éternel; l'un ne difpofoit que de ce monde périffable, l'autre étendoit fa puiffance jufque dans un monde à venir, plus important pour les hommes que la terre, où ils ne font que des pélerins & des paffagers. Ainfi le dogme de l'autre vie mit le gouvernement lui-même dans la dépendance du prêtre; il ne fut que fon premier fujet, & jamais il ne fut obéi, que lorsque tous deux furent d'accord pour accabler le genre humain. La nature cria vainement aux hommes de fonger à leur félicité préfente, le prêtre leur ordonna d'être malheureux dans l'attente d'une félicité future: la raifon leur difoit en vain qu'ils devoient être paifibles; le prêtre leur fouffla le fanatifme & la fureur, & les força de troubler la tranquillité publique toutes les fois qu'il fut queftion des intérêts du monarque invifible de l'autre vie, ou de fes miniftres en celle-ci.

TELS font les fruits que la politique a recueillis du dogme de la vie future; les régions de l'avenir ont aidé le facerdoce à conquérir le monde. L'attente d'une félicité célefte & la crainte des fupplices futurs ne fervirent qu'à empêcher les hommes de fonger à fe rendre heureux ici bas. L'erreur, fous quelque afpect qu'on l'envisage, ne fera jamais qu'une fource de maux pour le genre humain. Le dogme d'une autre vie, en préfentant aux mortels un bonheur idéal, en fera des entouffiaftes; en

les accablant de craintes, il en fera des êtres inutiles, des lâches, des atrabilaires, des forcenés, qui perdront de vue leur séjour présent pour ne s'occuper que d'un avenir imaginaire & des maux chimériques qu'ils doivent craindre après leur mort.

Si l'on nous dit, que le dogme des récompenses & des peines à venir est le frein le plus puissant pour réprimer les passions des hommes; nous répondrons en appelant à l'expérience journalière. Pour peu que l'on regarde autour de soi, l'on verra cette assertion démentie, & l'on trouvera que ces merveilleuses spéculations, incapables de changer les tempéramens des hommes, d'anéantir les passions que les vices de la société même contribuent à faire éclore dans tous les cœurs, ne diminuent aucunement le nombre des méchants: dans les nations qui en paroissent le plus fortement convaincues, nous voyons des assassins, des voleurs, des fourbes, des oppresseurs, des adultères, des voluptueux; tous sont persuadés de la réalité d'une autre vie, mais dans le tourbillon de la dissipation & des plaisirs, dans la fougue de leurs passions, ils ne voient plus cet avenir redoutable, qui n'influe nullement sur leur conduite présente.

EN un mot, dans les pays où le dogme de l'autre vie est si fortement établi, que chacun s'irriterait contre quiconque auroit la témérité de le combattre, ou-même d'en douter, nous voyons qu'il est parfaitement incapable d'en imposer à des Princes injustes, négligens, débauchés; à des courtisans avides & déréglés; à des concussionnaires qui se nourrissent insolemment de la substance des peuples; à des femmes sans pudeur; à une foule de

crapuleux & de vicieux ; à plusieurs-même d'entre ces prêtres dont la fonction est d'annoncer les vengeances du ciel. Si vous leur demandez, pourquoi donc ils ont osé se livrer à des actions, qu'ils favoient propres à leur attirer des châtimens éternels ? Ils vous répondront que la fougue des passions, le torrent de l'habitude, la contagion de l'exemple, ou même que la force des circonstances les ont entraînés, & leur ont fait oublier les conséquences terribles que leur conduite pouvoit avoir pour eux. D'ailleurs ils vous diront que les trésors de la miséricorde divine sont infinis, & qu'un repentir suffit pour effacer les crimes les plus noirs & les plus accumulés (79). Dans cette foule de scélérats qui, chacun à leur manière, désolent la société, vous ne trouverez qu'un petit nombre d'hommes, assez intimidés par les craintes d'un avenir malheureux, pour résister à leurs penchans ; que dis-je ! ces penchans sont trop foibles pour les entraîner, & sans le dogme d'une autre vie, la loi & la crainte du blâme eussent été des motifs suffisants pour les empêcher de se rendre criminels.

IL est en effet des ames craintives & timorées sur lesquelles les terreurs d'une autre vie font une impression profonde ; les hommes de cette espece sont nés avec des passions modérées, une organisation frêle, une imagination peu fougueuse ; il

(79) L'idée de la miséricorde divine rassure les méchants, & leur fait oublier la Justice divine. En effet ces deux attributs, étant supposés infinis également en Dieu, doivent se contrebalancer de façon que ni l'un ni l'autre ne puissent agir. Quoiqu'il en soit, les méchants comptent sur un Dieu *immobile* ; ou se flattent à l'aide de sa miséricorde d'échapper aux effets de sa Justice. Les brigands, qui voient que tôt ou tard ils périront au gibet, disent qu'ils en feront quittes pour *faire une belle fin*. Les chrétiens croient qu'un *bon Peccati* efface tous les péchés. Les Indiens attribuent la même vertu aux Eaux du Gange.

n'est donc point surprenant que dans ces êtres, déjà retenus par leur nature, la crainte de l'avenir contrebalance les foibles efforts de leurs foibles passions; mais il n'en est point de même de ces scélérats déterminés, de ces vicieux habituels dont rien ne peut arrêter les excès, & qui dans leurs emportemens fermant les yeux sur la crainte des loix de ce monde, mépriseront encore bien plus celles de l'autre.

C E P E N D A N T combien de personnes se disent, & même se croient retenues par les craintes d'une autre vie! mais ou elles nous trompent, ou elles s'en imposent à elles-mêmes: elles attribuent à ces craintes ce qui n'est que l'effet de motifs plus présents, tels que la foiblesse de leur machine, la disposition de leur tempérament, le peu d'énergie de leurs ames, leur timidité naturelle, les idées de l'éducation, la crainte des conséquences immédiates & physiques de leurs déréglemens ou de leurs mauvaises actions. Ce sont là les vrais motifs qui les retiennent, & non pas les notions vagues de l'avenir, que les hommes, qui en sont d'ailleurs les plus persuadés, oublient à chaque instant, dès qu'un intérêt puissant les sollicite à pécher. Pour peu que l'on y fit attention, l'on verroit que l'on fait honneur à la crainte de son Dieu de ce qui n'est réellement que l'effet de sa propre foiblesse, de sa pusillanimité, du peu d'intérêt que l'on trouve à mal faire; l'on n'agiroit point autrement, quand même l'on n'auroit pas cette crainte, & si l'on réfléchissoit, l'on sentiroit que c'est toujours la nécessité qui fait agir les hommes comme ils font.

L' H O M M E ne peut être contenu, lorsqu'il ne trouve point en lui-même de motifs assez forts pour le retenir, ou le ramener à la raison. Il n'y

a rien ni dans ce monde ni dans l'autre qui puisse rendre vertueux celui qu'une organisation malheureuse, un esprit mal cultivé, une imagination emportée, des habitudes invétérées, des exemples funestes, des intérêts puissants invitent au crime de toutes parts. Il n'est point de spéculations capables de réprimer celui qui brave l'opinion publique, qui méprise la loi, qui est sourd aux cris de sa conscience; que sa puissance met en ce monde au-dessus du châtement ou du blâme. (80) Dans ses transports il craindra bien moins encore un avenir éloigné, dont l'idée cédera toujours à ce qu'il jugera nécessaire à son bonheur immédiat & présent. Toute passion vive nous aveugle sur tout ce qui n'est pas son objet; les terreurs de la vie future, dont nos passions ont toujours le secret de nous diminuer la probabilité, ne peuvent rien sur un méchant qui ne craint point les châtimens bien plus voisins de la loi, & la haine assurée des êtres qui l'entourent. Tout homme qui se livre au crime, ne voit rien de certain que l'avantage qu'il attend du crime, le reste lui paroît toujours faux ou problématique.

POUR peu que nous ouvrions les yeux, nous verrons qu'il ne faut pas compter que la crainte d'un Dieu vengeur & de ses châtimens, que l'amour propre ne nous montre jamais qu'adoucis par

(80) On ne manquera pas de dire que la crainte d'une autre vie est un frein, au moins utile pour contenir les Princes & les grands, qui n'en ont point d'autre; & qu'un frein quelconque vaut encore mieux que point de frein du tout. On a suffisamment prouvé que ce frein de l'autre vie n'arrêtoit nullement les souverains; il est un autre frein plus réel & plus propre à les contenir & à les empêcher de nuire à la société, c'est de les soumettre aux loix de la société & de leur ôter le droit ou le pouvoir d'abuser de ses forces pour l'asservir à leurs propres caprices. Une bonne constitution politique, fondée sur l'équité naturelle & une bonne éducation, sont les meilleurs freins pour les chefs des Nations.

le lointain, puisse rien sur des cœurs endurcis dans le crime. Celui qui est parvenu à se persuader qu'il ne peut être heureux sans le crime, se livrera toujours au crime nonobstant les menaces de la religion: quiconque est assez aveugle pour ne point lire son infamie dans son propre cœur, sa propre condamnation sur les visages des êtres qui l'entourent, l'indignation & la colere dans les yeux des jugés établis pour le punir des forfaits qu'il veut commettre, un tel homme, dis-je, ne verra jamais les impressions que ses crimes feront sur le visage d'un juge qu'il ne voit pas, ou qu'il ne voit que loin de lui. Le tyran qui d'un œil sec peut entendre les cris & voir couler les larmes d'un peuple entier dont il fait le malheur, ne verra point les yeux enflammés d'un maître plus puissant. Quand un Monarque orgueilleux prétend être comptable à Dieu seul de ses actions, c'est qu'il craint plus sa nation que son Dieu.

MAIS d'un autre côté la religion elle-même n'anéantit-elle pas les effets des craintes qu'elle annonce comme salutaires? Ne fournit-elle pas à ses disciples des moyens de se soustraire aux châtimens dont elle les a si souvent menacés? Ne leur dit-elle pas qu'un repentir stérile peut à l'instant de la mort défarmer le courroux céleste, & purifier les ames des fouillures du péché? Dans quelques superstitions les Prêtres ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre aux mourans, les forfaits qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie déréglée? Enfin les hommes les plus pervers, rassurés dans l'iniquité, la débauche & le crime ne comptent-ils pas, jusqu'au dernier moment, sur les secours d'une religion qui leur promet des moyens

infaillibles de se réconcilier avec le Dieu qu'ils ont irrité, & d'éviter ses châtimens rigoureux ?

EN conséquence de ces notions si favorables pour les méchans, si propres à les tranquiliser, nous voyons que l'espoir d'expiations faciles, loin de les corriger, les engage à persister jusqu'à la mort dans les désordres les plus criants. En effet, malgré les avantages sans nombre que l'on assure découler du dogme de l'autre vie, malgré son efficacité prétendue pour réprimer les passions des hommes, les Ministres de la religion, si intéressés au maintien de ce système, ne se plaignent-ils pas eux-mêmes chaque jour de son insuffisance ? Ils reconnoissent que les mortels qu'ils ont imbus, dès l'enfance, de ces idées, n'en sont pas moins entraînés par leurs penchans, étourdis par la dissipation, esclaves de leurs plaisirs, enchaînés par l'habitude, emportés par le torrent du monde, séduits par des intérêts présens qui leur font oublier également les récompenses & les châtimens de la vie future. En un mot les Ministres du ciel conviennent que leurs disciples, pour la plupart, se conduisent en ce monde comme s'ils n'avoient rien à espérer ou à craindre dans un autre.

ENFIN supposons pour un instant que le dogme de l'autre vie soit de quelque utilité, & qu'il retienne vraiment un petit nombre d'individus ; qu'est-ce que ces foibles avantages comparés à la foule de maux que l'on en voit découler ! Contre un homme timide que cette idée contient, il en est des millions qu'elle ne peut contenir ; il en est des millions qu'elle rend insensés, farouches, fanatiques, inutiles & méchans ; il en est des mil-

lions qu'elle détourne de leurs devoirs envers la société ; il en est une infinité qu'elle afflige & qu'elle trouble, sans aucun bien réel pour leurs associés. (81)

(81) Bien des gens, persuadés de l'utilité du dogme de l'autre vie, regardent ceux qui osent le combattre comme des ennemis de la société. Cependant il est aisé de se convaincre que les hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité ont cru, non seulement que l'ame étoit matérielle & périssoit avec le corps, mais encore ont attaqué sans détour l'opinion des châtimens de l'avenir. Ce sentiment n'étoit point propre aux Epicuriens, nous le voyons adopté par des philosophes de toutes les sectes, par des Pythagoriciens, des Stoïciens, enfin par les hommes les plus saints & les plus vertueux de la Grèce & de Rome. Voici comme Ovide fait parler Pythagore.

*O Genus attonitum gelidæ formidine Mortis,
Quid flyga, quid tenebras, & nomina vana timetis
Materiem vatam, falsique pericula mundi?*

TIMÉE de Locres, qui étoit Pythagoricien, convient que la doctrine des châtimens futurs étoit fabuleuse, purement destinée pour le vulgaire imbécille & peu faite pour ceux qui cultivent leur raison.

ARISTOTE dit formellement que *l'homme n'a ni bien à espérer, ni mal à craindre après la mort.*

DANS le système des Platoniciens, qui faisoient l'ame immortelle, il ne pouvoit y avoir de châtimens à craindre pour elle après la mort, vu que cette ame retournoit alors se réjoindre à la divinité, dont elle étoit une portion : or une portion de la divinité ne pouvoit être sujette à souffrir.

CICÉRON dit de Zénon qu'il supposoit l'ame d'une substance ignée, d'où il conclut qu'elle devoit se détruire. *Zenoni Stoico animus ignis videtur. Si sit ignis, extinguetur; interibit cum reliquo corpore.*

CET orateur philosophe, qui étoit de la secte Académique, n'est pas toujours d'accord avec lui-même ; cependant en plusieurs occasions il traite ouvertement de fables les tourmens de l'enfer & regarde la mort comme la fin de tout pour l'homme. *V. Tusculan. C. 38.*

SÉNEQUE est rempli de passages dans lesquels il fait envifager la mort comme un état d'anéantissement total. *Mors est non esse. Id quale sit jam scio; hoc erit post me quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti est, necesse est & fuisse antequam prodiremus in lucem; atqui nullam sensimus tunc vexationem.* En parlant de la mort de son frere il dit *quid itaque ejus desiderio maceror, qui aut beatus, aut nullus est?* Mais rien de plus décisif que ce que Séneque écrit à Marcia pour la consoler. (chap. 19) *Cogita nullis defunctum malis affici: illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse: nullas imminere mortuis tenebras; nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis annem, nec tribunalia, & reos & in illa libertate tam laxa iterum tyrannos: miserunt ista Poëte & vanis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est & finis: ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in qua antequam nasceremur, jacuimus, reponit.*

ENFIN voici un passage très décisif de ce philosophe, il méritoit bien l'attention du lecteur. *Si animus fortuita contempfit; si deorum hominumque formidinem eiecit, & scit non multum ab homine timendum, à Deo nihil: si contemptor omnium quibus torquetur vita eo perducitur est ut illi liqueat mortem nullius mali esse materiam, multorum finem.* V. DE BENEFICIIS VII. I.

SÈNEQUE le Tragique s'explique de la même façon que le philosophe.

*Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil,
Velocis spatii meta novissima.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quod non nata jacent.
Mors individua est noxia corpori,
Nec parcens animæ,*

TROADES.

ÉPICTÈTE a les mêmes idées dans un passage très digne de remarque rapporté par Arrien; le voici fidèlement traduit. „ Mais où
„ allez-vous? Ce ne peut être dans un lieu de souffrances; vous ne
„ faites que retourner à l'endroit d'où vous êtes venu; vous allez
„ être de nouveau paisiblement associé avec les élémens d'où vous
„ sortez. Ce qui dans votre composition étoit de la nature du feu,
„ retournera à l'élément du feu; ce qui étoit de la nature de la
„ terre, va se rejoindre à la terre; ce qui étoit air, va se réunir à
„ l'air; ce qui étoit eau, va se résoudre en eau; il n'y a point d'Enfer,
„ ni d'Achéron, ni de Coccyte, ni de Phlégéon.” V. ARRIAN.
IN ÉPICTET. LIB. I. I. CAP. 13. Dans un autre endroit le même philosophe dit „ l'heure de la mort approche; mais n'allez pas aggraver vos maux, ni rendre les choses pires qu'elles ne sont; représentez vous les sous leur vrai point de vue. Le tems est venu où les matériaux dont vous êtes composé vont se résoudre dans les élémens d'où ont été originairement empruntés. Qu'y a-t-il de terrible où de fâcheux en cela? Est-il quelque chose dans le monde qui périsse totalement?” VID. ARRIAN. LIB. IV. CAP. 7. §. I. ENFIN le sage & pieux Antonin dit „ celui qui craint la mort ou craint d'être privé de tout sentiment, ou craint d'éprouver des sensations différentes. Si vous perdez tout sentiment, vous ne serez plus sujet aux peines & à la misère. Si vous êtes pourvu d'autres sens d'une nature différente, vous deviendrez une Créature d'une espèce différente.”

CE grand empereur dit ailleurs qu'il faut attendre la mort avec tranquillité *và qu'elle n'est que la dissolution des élémens dont chaque animal est composé.* VOYEZ LES RÉFLEXIONS MORALES DE MARC-ANTONIN LIV. II. §. ET LIVRE VIII. §. 58.

ON peut joindre à ces témoignages de tant de grands hommes de l'antiquité payenne, celui de l'auteur de l'Ecclésiaste, qui parle de la mort & du sort de l'ame humaine comme un Epicurien. *Unus interitus est hominis & jumentorum, & aqua utriusque conditio: sicut moritur homo, sic & illa moriuntur: similiter spirant omnia, & nihil habet homo jumento amplius, & VOYEZ ECCLÉSIAST. CHAP. III. VS. 19.*

ENFIN comment les Chrétiens peuvent-ils concilier l'utilité ou la nécessité du dogme de l'autre vie, avec le silence profond que le Législateur des Juifs, inspiré par la Divinité, a gardé sur un article que l'on croit si important?



CHAPITRE XIV.

L'éducation, la morale & les loix suffisent pour contenir les hommes. Du désir de l'immortalité; du Suicide.

CE n'est donc point dans un monde idéal, qui n'existe que dans l'imagination des hommes, qu'il faut aller puiser des motifs pour les faire agir dans celui-ci; c'est dans ce monde visible que nous trouverons les vrais mobiles pour les détourner du crime & les exciter à la vertu. C'est dans la nature, dans l'expérience, dans la vérité qu'il faut chercher des remèdes aux maux de notre espèce, & des mobiles propres à donner au cœur humain les penchans vraiment utiles au bien des sociétés.

Si l'on a fait attention à ce qui a été dit dans le cours de cet ouvrage, on verra que c'est surtout l'éducation qui pourra fournir les vrais moyens de remédier à nos égaremens. C'est elle qui doit ensemençer nos cœurs; cultiver les germes qu'elle y aura jettés; mettre à profit les dispositions & les facultés qui dépendent des différentes organisations; entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour certains objets, l'éteindre & l'éteindre pour d'autres, enfin faire contracter aux ames des habitudes avantageuses pour l'individu & pour la société. Elevés de cette manière, les hommes n'auront aucun besoin des récompenses célestes pour connoître le prix de la vertu; ils n'auront pas besoin de voir des gouffres embrasés sous leurs

pièds pour sentir de l'horreur pour le crime; la nature sans ces fables leur enseignera bien mieux ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, & la loi leur montrera ce qu'ils doivent aux corps dont ils sont membres. C'est ainsi que l'éducation formera des citoyens à l'état; les dépositaires du pouvoir distingueront ceux que l'éducation leur aura formés en raison des avantages qu'ils procureront à la patrie; ils puniront ceux qui lui seront nuisibles; ils feront voir aux citoyens que les promesses que l'éducation & la morale leur font, ne sont point vaines, & que dans un état bien constitué, la vertu & les talens sont le chemin du bien-être, & que l'inutilité ou le crime conduisent à l'infortune & au mépris.

UN Gouvernement juste, éclairé, vertueux, vigilant, qui se proposera de bonne foi le bien public, n'a pas besoin de fables ou de mensonges pour gouverner des sujets raisonnables, il rougiroit de se servir de prestiges pour tromper des citoyens instruits de leurs devoirs, soumis par intérêt à des Loix équitables, capables de sentir le bien qu'on veut leur faire; il sçait que l'estime publique a plus de force sur des hommes bien nés que la terreur des loix; il sçait que l'habitude suffit pour inspirer de l'horreur, même pour les crimes cachés qui échappent aux yeux de la société; il sçait que les châtimens visibles de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers que ceux d'un avenir incertain & éloigné; enfin il sçait que les biens sensibles que la puissance souveraine est en possession de distribuer, touchent bien plus l'imagination des mortels, que ces récompenses vagues qu'on leur promet dans l'avenir.

LES

LES hommes ne sont par-tout si méchants, si corrompus, si rebelles à la raison, que parce que nulle part ils ne sont gouvernés conformément à leur nature ni instruits de ses loix nécessaires. Par-tout on les repaît d'inutiles chimères; par-tout ils sont soumis à des maîtres qui négligent l'instruction des peuples, ou ne cherchent qu'à les tromper. Nous ne voyons sur la face de ce globe que des souverains injustes, incapables, amollis par le luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence & l'impunité, dépourvus de talents, de mœurs & de vertus; indifférents sur leurs devoirs, que souvent ils ignorent, ils ne sont gueres occupés du bien-être de leurs peuples; leur attention est absorbée par des guerres inutiles, ou par le desir de trouver à chaque instant des moyens de satisfaire leur insatiable avidité; leur esprit ne se porte point sur les objets les plus importants au bonheur de leurs états. Intéressés à maintenir les préjugés reçus, ils n'ont garde de songer aux moyens de les guérir; enfin privés eux-mêmes des lumieres qui font connoître à l'homme que son intérêt est d'être bon, juste, vertueux, ils ne récompensent pour l'ordinaire que les vices qui leur sont utiles, & punissent les vertus qui contrarient leurs passions imprudentes. Sous de tels maîtres est-il donc surprenant que les sociétés soient ravagées par des hommes pervers qui oppriment à l'envi les foibles qui voudroient les imiter? L'état de société est un état de guerre du souverain contre tous, & de chacun des membres les uns contre les autres. (82) L'homme est

(12) Il faut observer ici que je ne dis pas, comme Hobbes, que l'état de nature est un état de guerre, je dis que les hommes par leur nature ne sont ni bons ni méchants, ils sont également disposés à devenir bons ou méchants suivant qu'on les modifie ou suivant qu'on leur fait trouver leur intérêt à être l'un ou l'autre. Les homs

méchant, non parce qu'il est né méchant, mais parce qu'on le rend tel; les grands, les puissants écrasent impunément les indigents, les malheureux; & ceux-ci, au risque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu; ils attaquent ouvertement ou en secret une patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ses enfants, & qui ôte tout aux autres; ils la punissent de sa partialité, & lui montrent que les mobiles empruntés de l'autre vie sont impuissans contre les passions & les fureurs qu'une administration corrompue a fait naître en celle-ci, & que la terreur des supplices de ce monde est elle-même trop foible contre la nécessité, contre des habitudes criminelles, contre une organisation dangereuse que l'éducation n'a point rectifiée.

EN tout pays la morale des peuples est totalement négligée, & le gouvernement n'est occupé que du soin de les rendre timides & malheureux. L'homme est presque par-tout esclave, il faut donc qu'il soit bas, intéressé, dissimulé, sans honneur, en un mot, qu'il ait les vices de son état. Par-tout on le trompe, on l'entretient dans l'ignorance, on l'empêche de cultiver sa raison; il faut donc qu'il soit par-tout stupide, déraisonnable & méchant; par-tout il voit que le crime & le vice sont honorés, il en conclut que le vice est un bien, & que la vertu ne peut être qu'un sacrifice de soi-même. Par-tout il est malheureux, ainsi

mes ne sont si disposés à se nuire, que parce que tout conspire à les diviser d'intérêts: chacun vit, pour ainsi dire, isolé dans la société, & leurs chefs profitent de leurs divisions pour les subjuguier les uns par les autres. *Divide & Impera* est la maxime que suivent par instinct tous les mauvais gouvernemens. Les Tyrans ne trouveroient pas leur compte, s'ils n'avoient sous leurs ordres que des hommes vertueux.

par-tout il nuit à ses semblables pour se tirer de peine; en vain pour le contenir on lui montre le ciel, ses regards bientôt retombent sur la terre; il y veut être heureux à tout prix, & les loix, qui n'ont pourvu ni à son instruction, ni à ses mœurs, ni à son bonheur, le menacent inutilement & le punissent de la négligence injuste des législateurs. Si la Politique, plus éclairée elle-même, s'occupoit sérieusement de l'instruction & du bien-être du peuple; si les loix étoient plus équitables, si chaque société moins partielle donnoit à chacun de ses membres les soins, l'éducation & les secours qu'il est en droit d'exiger; si les gouvernemens moins avides & plus vigilans se proposoient de rendre leurs sujets plus heureux; on ne verroit point un si grand nombre de malfaiteurs, de voleurs, de meurtriers infester la société; on ne seroit point obligé de leur ôter la vie pour les punir d'une méchanceté, qui n'est dûe pour l'ordinaire qu'aux vices de leurs institutions; il ne seroit point nécessaire de chercher dans une autre vie, des chimères toujours forcées d'échouer contre leurs passions & leurs besoins réels. En un mot, si le peuple étoit plus instruit & plus heureux, la politique ne seroit point dans le cas de le tromper pour le contenir, ni de détruire tant d'infortunés pour s'être procuré le nécessaire aux dépens du superflu de leurs concitoyens endurcis.

LORSQUE nous voudrons éclairer l'homme, montrons lui toujours la vérité. Au lieu d'allumer son imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui réserve, qu'on le soulage, qu'on le secoure, ou du moins qu'on lui permette de jouir du fruit de son labeur, qu'on ne lui ravisse point son bien par des impôts cruels, qu'on ne le décou-

rage point du travail, qu'on ne le force point à l'oïfiveté qui le conduiroit au crime. Qu'il songe à fon existence présente fans porter fes regards fur celle qui l'attend après fa mort. Qu'on excite fon industrie, qu'on récompense fes talens, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaifant, vertueux en ce monde qu'il habite ; qu'on lui montre que fes actions peuvent influer fur fes femblables, & non fur les êtres imaginaires que l'on a placés dans un monde idéal. Qu'on ne lui parle pas des fupplices dont la divinité le menace pour le tems où il ne fera plus ; qu'on lui faffe voir la fociété armée contre ceux qui la troublent ; qu'on lui montre les conféquences de la haine de fes affociés ; qu'il apprenne à fentir le prix de leur affection ; qu'il apprenne à s'estimer lui-même ; qu'il ait l'ambition de mériter l'eftime des autres ; qu'il fache que pour l'obtenir il faut avoir de la vertu, & que l'homme vertueux dans une fociété bien confituée, n'a rien à craindre ni des hommes ni des Dieux.

SI nous voulons former des citoyens honnêtes, courageux, industriels, utiles à leur pays, gardons-nous de leur infpirer dès l'enfance des craintes mal fondées de la mort ; n'amufons point leur imagination de fables merveilleufes ; n'occupons point leur efprit d'un avenir inutile à connoître & qui n'a rien de commun avec leur félicité réelle. Parlons de l'immortalité à des ames courageufes & nobles : montrons-la, comme le prix de leurs travaux, à ces efprits énergiques qui s'élancent au-delà des bornes de leur existence actuelle, & qui peu contents d'exciter l'admiration & l'amour de leurs contemporains, veulent encore arracher les hommages des races futures. En effet il eft une

immortalité à laquelle le génie, les talens, les vertus sont en droit de prétendre; ne blâmons, n'étouffons point une passion noble fondée sur notre nature, & dont la société recueille les fruits les plus avantageux.

L'IDÉE d'être après sa mort enseveli dans un oubli total, de n'avoir rien de commun avec les êtres de notre espèce, de perdre toute possibilité d'influer encore sur eux, est une pensée douloureuse pour tout homme; elle est sur-tout très affligeante pour ceux qui ont une imagination embrasée. Le desir de l'immortalité ou de vivre dans la mémoire des hommes, fut toujours la passion des grandes âmes; elle fut le mobile des actions de tous ceux qui ont joué un grand rôle sur la terre. Les Héros soit vertueux soit criminels, les Philosophes ainsi que les Conquérans, les hommes de génie & les hommes à talens, ces personnages sublimes qui ont fait honneur à leur espèce, ainsi que ces illustres scélérats, qui l'ont avilie & ravagée, ont vu la postérité dans toutes leurs entreprises, & se sont flattés de l'espoir d'agir sur les âmes des hommes, lorsqu'eux-mêmes n'existeroient plus. Si l'homme du commun ne porte pas si loin ses vues, il est au moins sensible à l'idée de se voir renaître dans ses enfans, qu'il sçait destinés à lui survivre, à transmettre son nom, à conserver sa mémoire, à le représenter dans la société; c'est pour eux qu'il rebâtit sa cabanne, c'est pour eux qu'il plante un arbre qu'il ne verra jamais dans sa force, c'est pour qu'ils soient heureux qu'il travaille. Le chagrin qui trouble ces grands, souvent si inutiles au monde, lorsqu'ils ont perdu l'espoir de continuer leur race, ne vient que de la crainte d'être entièrement oubliés. Ils sentent que l'hom-

me inutile meurt tout entier. L'idée que leur nom fera dans la bouche des hommes, la pensée qu'il fera prononcé avec tendresse, qu'il excitera dans les cœurs des sentimens favorables, sont des illusions utiles & propres à flatter ceux mêmes qui savent qu'il n'en résultera rien pour eux. L'homme se plaît à songer qu'il aura du pouvoir, qu'il fera pour quelque chose dans l'univers, même après le terme de son existence humaine; il prend part en idée aux actions, aux discours, aux projets des races futures, & seroit très malheureux s'il se croyoit exclus de leur société. Les loix dans presque toutes les nations sont entrées dans ces vues; elles ont voulu consoler les citoyens de la nécessité de mourir, en leur donnant des moyens d'exercer leurs volontés long-tems même après la mort. Cette condescendance va si loin que les morts reglent le sort des vivants souvent pendant une longue suite d'années.

Tout nous prouve dans l'homme le desir de se survivre à lui-même. Les Pyramides, les Mausolées, les Monumens, les Épitaphes, tout nous montre qu'il veut prolonger son existence au-delà même du trépas. Il n'est point insensible aux jugemens de la postérité; c'est pour elle que le sçavant écrit, c'est pour l'étonner que le Monarque élève des édifices, ce sont ses louanges que le grand-homme entend déjà retentir dans son oreille, c'est à son jugement que le citoyen vertueux en appelle de ses contemporains injustes ou prévenus. Heureuse chimere! illusion si douce qui se réalise pour les imaginations ardentes, & qui se trouve propre à faire naître & à soutenir l'enthousiasme du génie, le courage, la grandeur d'ame, les talens & qui peut servir quelquefois à contenir

les excès des hommes puissants, souvent très inquiets des jugemens de la postérité, parce qu'ils sçavent qu'elle vengera tôt ou tard les vivans des maux injustes qu'on leur aura fait souffrir.

NUL homme ne peut donc consentir à être totalement effacé du souvenir de ses semblables; peu d'hommes ont le courage de se mettre au-dessus des jugemens du genre humain futur, & de se dégrader à ses yeux. Quel est l'être insensible au plaisir d'arracher des pleurs à ceux qui lui survivent, d'agir encore sur leurs ames, d'occuper leur pensée, d'exercer sur eux son pouvoir du fond même du tombeau! imposons donc un silence éternel à ces superstitieux mélancoliques qui ont l'audace de blâmer un sentiment dont il résulte tant d'avantages pour la société; n'écoutons point ces philosophes indifférens qui veulent que nous étouffions ce grand ressort de nos ames; ne nous laissons point séduire par les sarcasmes de ces voluptueux, qui méprisent une immortalité vers laquelle ils n'ont point la force de s'acheminer. Le desir de plaire à la postérité & de rendre son nom agréable aux races à venir, est un mobile respectable, lorsqu'il fait entreprendre des choses dont l'utilite peut influer sur des hommes & des nations qui n'existent point encore. Ne traitons point d'insensé l'entousiasme de ces génies vastes & bienfaisants, dont les regards perçants nous ont prévus de leur tems, qui se sont occupés de nous, qui ont desiré nos suffrages, qui ont écrit pour nous, qui nous ont enrichis de leurs découvertes, qui nous ont guéris de nos erreurs: rendons leur les hommages qu'ils ont attendus de nous, lorsque leurs contemporains injustes les leur ont refusés. Payons au moins à leur cendre un tribut de recon-

noissance pour les plaisirs & les biens qu'ils nous procurent. Arrosons de nos pleurs les urnes des Socrates, des Phocions; lavons avec nos larmes la tache que leur supplice a faite au genre humain; expions par nos regrets l'ingratitude athénienne; apprenons, par son exemple, à redouter le fanatisme religieux & politique, & craignons de persécuter le mérite & la vertu, en persécutant ceux qui combattent nos préjugés.

RÉPANDONS des fleurs sur les tombeaux d'Homere, du Tasse, de Milton. Révérons les ombres immortelles de ces génies heureux, dont les chants excitent encore dans nos ames les sentimens les plus doux. Bénissons la mémoire de tous ces bienfaiteurs des peuples qui furent les délices du genre humain; adorons les vertus des Titus, des Trajans, des Antonins, des Juliens; méritons, dans notre sphere, les éloges de l'avenir, & souvenons-nous toujours que pour emporter en mourant les regrets de nos semblables, il faut leur montrer des talens & des vertus. Les convois funebres des Monarques les plus puissants sont rarement arrosés par les larmes des peuples; ils les ont communément taries de leur vivant. Les noms des Tyrans excitent l'horreur de ceux qui les entendent prononcer. Frémissez donc, Rois cruels, qui plongez vos sujets dans la misere & les larmes, qui ravagez les nations, qui changez la terre en un cimetièr aride; frémissez des traits de sang sous lesquels l'histoire irritée vous peindra pour les races futures; ni vos monumens somptueux, ni vos victoires imposantes, ni vos armées innombrables n'empêcheront la postérité d'insulter vos mânes odieux; & de venger ses ayeux de vos éclatants forfaits!

NON seulement tout homme prévoit sa dissolution avec peine, mais encore il souhaite que sa mort soit un événement intéressant pour les autres. Mais, comme on vient de le dire, il faut des talens, des bienfaits, des vertus pour que ceux qui nous entourent s'intéressent à notre sort & donnent des regrets à notre cendre. Est-il donc surprenant si le plus grand nombre des hommes, occupés uniquement d'eux-mêmes, de leur vanité, de leurs projets puérides, du soin de satisfaire leurs passions aux dépens du contentement & des besoins d'une épouse, d'une famille, de leurs enfans, de leurs amis, de la société, n'excitent aucuns regrets par leur mort, ou soient bientôt oubliés. Il est une infinité de Monarques dont l'histoire ne nous apprend rien, sinon qu'ils ont vécu. Malgré l'inutilité dans laquelle les hommes vivent pour la plupart, le peu de soin qu'ils prennent pour se rendre chers aux êtres qui les environnent, les actions mêmes qu'ils font pour leur déplaire, n'empêchent pas que l'amour propre de chaque mortel ne lui persuade que sa mort doit être un événement, & ne lui montre, pour ainsi dire, l'ordre des choses renversé par son trépas. Homme foible & vain! ne vois-tu pas que les Sésostris, les Alexandres, les Césars sont morts? La marche de l'univers ne s'est point arrêtée pour cela; la mort de ces fameux vainqueurs, affligeante pour quelques esclaves favorisés, fut un sujet de joie pour tout le genre humain; il rendit au moins aux nations l'espoir de respirer. Crois-tu que tes talens doivent intéresser le genre humain & le mettre en deuil à ta mort? Hélas! les Corneilles, les Lockes, les Newtons, les Bayles, les Montesquieux sont morts regrettés d'un petit nombre d'amis, que bientôt

ont consolé des distractions nécessaires ; leur mort fut indifférente au plus grand nombre de leurs concitoyens. Oses-tu te flatter que ton crédit, tes titres, tes richesses, tes repas somptueux, tes plaisirs diversifiés fassent de ta mort un événement mémorable ? On en parlera pendant deux jours, & n'en sois point surpris ; apprends qu'il mourut jadis à Babylone, à Sardes, à Carthage & dans Rome, une foule de citoyens plus illustres, plus puissans, plus opulents, plus voluptueux que toi, dont personne pourtant n'a songé à te transmettre les noms. Sois donc vertueux, ô homme ! dans quelque place que le destin t'assigne, tu seras heureux de ton vivant ; fais du bien & tu seras chéri ; acquiers des talens, & tu seras considéré ; la postérité t'admira, si ces talens utiles pour elle, lui font connoître le nom sous lequel on désignoit autrefois ton être anéanti. Mais l'univers ne fera point dérangé de ta perte ; & lorsque tu mourras, ton plus proche voisin fera peut-être dans la joie, tandis que ta femme, tes enfans, tes amis seront occupés du triste soin de te fermer les yeux.

NE nous occupons donc de notre sort à venir que pour nous rendre utiles à ceux avec qui nous vivons ; rendons-nous pour notre propre bonheur des objets agréables à nos parents, à nos enfans, à nos proches, à nos amis, à nos serviteurs ; rendons-nous estimables aux yeux de nos concitoyens ; servons fidèlement une patrie qui nous assure notre bien-être ; que le desir de plaire à la postérité nous excite à des travaux qui arrachent ses éloges ; qu'un amour légitime de nous-mêmes nous fasse goûter d'avance le charme des louanges que nous voulons mériter ; & lorsque nous en sommes dignes, apprenons à nous aimer,

à nous estimer nous-mêmes; ne consentons jamais que des vices cachés, que des crimes secrets nous avilissent à nos propres yeux & nous forcent à rougir de nous-mêmes.

Ainsi disposés, envisageons notre trépas avec la-même indifférence dont il fera vu du plus grand nombre des hommes; attendons la mort avec constance, apprenons à nous défaire des vaines terreurs dont on veut nous accabler. Laissons à l'entouffiafte ses espérances vagues; laissons au superstitieux les craintes dont il nourrit sa mélancolie; mais que des cœurs raffermis par la raison ne redoutent plus une mort qui détruira tout sentiment.

QUELQUE soit l'attachement que les hommes ont pour la vie & leur crainte de la mort, nous voyons tous les jours que l'habitude, l'opinion, le préjugé, sont assez forts pour anéantir ces passions en nous, pour nous faire braver le danger & hazarder nos jours. L'ambition, l'orgueil, la vanité, l'avarice, l'amour, la jalousie, le desir de la gloire, cette déférence pour l'opinion que l'on décore du nom de *point d'honneur*, suffisent pour fermer nos yeux sur les périls, & pour nous pousser à la mort. Les chagrins, les peines d'esprit, les disgraces, le défaut de succès adoucissent pour nous ses traits si révoltants, & nous la font regarder comme un port qui peut nous mettre à couvert des injustices de nos semblables. L'indigence, le mal aise, l'adversité nous apprivoisent avec cette mort si terrible pour les heureux. Le pauvre condamné au travail & privé des douceurs de la vie, la voit venir avec indifférence; l'infortuné, quand il est malheureux sans ressour-

ce, l'embrasse dans son désespoir, il accélère sa marche, dès qu'il juge que le bien-être n'est plus fait pour lui.

LES hommes en différens âges & en différens pays ont porté des jugemens bien divers sur ceux qui ont eu le courage de se donner la mort. Leurs idées sur cet objet, comme sur tous les autres, ont été modifiées par leurs institutions politiques & religieuses. Les Grecs, les Romains & d'autres peuples que tout conspiroit à rendre courageux & magnanimes, regardoient comme des Héros & des Dieux, ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie. Le Bramine sçait encore, dans l'Indostan, donner aux femmes mêmes assez de fermeté pour se brûler sur le cadavre de leurs Epoux. Le Japonois, sur le moindre sujet, ne fait point difficulté de se plonger le couteau dans le sein.

CHEZ les peuples de nos contrées la religion rendit les hommes moins prodigues de leur vie: elle leur apprit que leur Dieu, qui vouloit qu'ils souffrissent & qui se plaisoit à leurs tourmens, consentoit bien qu'ils travaillassent à se détruire en détail, qu'ils fissent en sorte de perpétuer leurs supplices, mais ne pouvoit approuver qu'ils trançassent tout d'un coup le fil de leurs jours, ou disposassent de la vie qu'il leur avoit donnée.

DES Moralistes, abstraction faite des idées religieuses, ont cru qu'il n'étoit jamais permis à l'homme de rompre les engagements du Pacte qu'il a fait avec la société. D'autres ont regardé le Suicide comme une lâcheté; ils ont pensé qu'il y avoit de la foiblesse & de la pusillanimité à se laisser accabler par les coups du destin, & ils ont

prétendu qu'il y auroit bien plus de courage & de grandeur d'ame à supporter ses peines & à résister aux coups du fort.

SI nous consultons là-dessus la nature, nous verrons que toutes les actions des hommes, ces foibles jouets dans la main de la nécessité, sont indispensables & dépendantes d'une cause qui les meut à leur insçu, malgré eux, & qui leur fait accomplir à chaque instant quelqu'un de ses decrets. Si la même force qui oblige tous les êtres intelligents à chérir leur existence, rend celle d'un homme si pénible & si cruelle, qu'il la trouve odieuse & insupportable, il sort de son espece, l'ordre est détruit pour lui, & en se privant de la vie, il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'existe plus. Cette nature a travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre, le fer qui doit trancher ses jours.

SI nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagements ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques du côté de la nature ou de son auteur. La volonté de l'homme n'eut aucune part à sa naissance, c'est communément contre son gré qu'il est forcé de finir, & ses actions ne sont, comme on l'a prouvé, que des effets nécessaires de causes ignorées, qui déterminent ses volontés. Il est dans les mains de la nature ce qu'une Epée est dans sa propre main; elle peut en tomber, sans qu'on puisse l'accuser de rompre ses engagements, ou de marquer de l'ingratitude à celui qui la tient. L'homme ne peut aimer son être qu'à condition d'être heureux! dès que la nature entière lui refuse le bonheur; dès que tout ce qui l'entoure lui

devient incommode; dès que ses idées lugubres n'offrent que des peintures affligeantes à son imagination, il peut sortir d'un rang qui ne lui convient plus, puisqu'il n'y trouve aucun appui; il n'existe déjà plus; il est suspendu dans le vuide: il ne peut être utile ni à lui-même ni aux autres.

Si nous considérons le pacte qui unit l'homme à la société, nous verrons que tout pacte est conditionnel & réciproque, c'est-à-dire suppose des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen ne peut tenir à la société, à la patrie, à ses associés, que par le lien du bien-être; ce lien est-il tranché, il est remis en liberté. La société ou ceux qui la représentent, le traitent-ils avec dureté, avec injustice, & lui rendent-ils son existence pénible, l'indigence & la honte viennent-elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux & endurci? Des amis perfides lui tournent-ils le dos dans l'adversité? Une femme infidelle outrage-t-elle son cœur? Des enfans ingrats & rebelles affligent-ils sa vieillesse? A-t-il mis son bonheur exclusif dans quelque objet qu'il lui soit impossible de se procurer? Enfin pour quelque cause que ce soit, le chagrin, le remors, la mélancolie, le désespoir ont-ils défiguré pour lui le spectacle de l'univers? S'il ne peut supporter ses maux, qu'il quitte un monde, qui désormais n'est plus pour lui qu'un effroyable désert; qu'il s'éloigne pour toujours d'une patrie inhumaine qui ne veut plus le compter au nombre de ses enfans; qu'il sorte d'une maison qui le menace d'érouler sur sa tête; qu'il renonce à la société, au bonheur de laquelle il ne peut plus travailler, & que son propre bonheur peut seul lui rendre chère. Blâmeroit-on un homme qui se trouvant inutile & sans ressources

dans la ville où le fort l'a fait naître, iroit dans son chagrin se plonger dans la solitude? Eh bien, de quel droit blâmer celui qui se tue par désespoir? L'homme qui meurt fait-il donc autre chose que s'isoler? La mort est le remede unique du désespoir; c'est alors qu'un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste au malheureux; tant que l'espérance lui demeure, tant que ses maux lui paroissent supportables, tant qu'il se flatte de les voir finir un jour, tant qu'il trouve encore quelque douceur à exister, il ne consent point à se priver de la vie; mais lorsque rien ne soutient plus en lui l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, & mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire. (83)

UNE société qui ne peut ou ne veut nous procurer aucun bien, perd tous ses droits sur nous; une nature qui s'obstine à rendre notre existence malheureuse, nous ordonne d'en sortir; en mourant nous remplissons un de ses décrets, ainsi que nous avons fait en entrant dans la vie. Pour qui consent à mourir, il n'est point de maux sans remedes; pour qui refuse de mourir il est encore des biens qui l'attachent au monde. Dans ce cas, qu'il rappelle ses forces, & qu'il oppose au destin qui l'opprime, le courage & les ressources que la nature lui fournit encore; elle ne l'a pas totalement abandonné, tant qu'elle lui laisse le sentiment du plaisir & l'espoir, de voir la fin de ses peines. Quand au superstitieux, il n'est point de terme à

(83) *Malum est in necessitate vivere: sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. Quidni nulla sit? Patent undique ad libertatem viae multae, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri possit.*

ses souffrances ; il ne lui est point permis de songer à les abrégér. (84) Sa religion lui ordonne de continuer à gémir ; elle lui défend de recourir à la mort qui ne seroit pour lui que l'entrée d'une existence malheureuse , il seroit éternellement puni pour avoir osé prévenir les ordres lents d'un Dieu cruel qui se plaît à le voir réduit au désespoir ; & qui ne veut pas que l'homme ait l'audace de quitter sans son aveu le poste qui lui fut assigné.

LES hommes ne reglent leurs jugemens que sur leur propre façon de sentir ; ils appellent foiblesse ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs causes , ou qui semblent priver du bonheur vers lequel on suppose qu'un être jouissant de ses sens , ne peut cesser de tendre ; nous traitons un homme de foible , lorsque nous le voyons vivement affecté de ce qui nous touche très peu , ou quand il est incapable de supporter des maux que nous nous flatterions de soutenir avec plus de fermeté que lui. Nous accusons de folie , de fureur , de phrénésie , quiconque sacrifie sa vie , que nous regardons indistinctement comme le plus grand des biens , à des objets qui ne nous paroissent point mériter un sacrifice si coûteux. C'est ainsi que nous nous érigeons toujours en juges du bonheur , de la façon de voir & de sentir des autres ! un avaré qui se tue après la perte de son trésor , paroît un insensé aux yeux de celui qui

(84) Le christianisme & les loix civiles des chrétiens en blâmant le *suicide* sont très inconséquentes. L'ancien Testament en fournit des exemples dans Samson , Eléazar , c'est à dire dans des hommes très agréables à Dieu. Le *Messie* ou le fils du Dieu des chrétiens , s'il est vrai qu'il soit mort de son plein gré , fut évidemment un *suicide*. On en peut dire autant d'un grand nombre de martyrs , qui se sont volontairement présentés au supplice , ainsi que des pénitens qui se sont fait un mérite de se détruire peu - à - peu.

qui est moins attaché aux richesses ; il ne sent point que sans argent la vie n'est plus qu'un supplice continué pour un avare, & que rien dans ce monde ne peut le distraire de sa peine ; il vous dira qu'en sa place il n'en eût pas fait autant ; mais pour être exactement en la place d'un autre homme, il faudroit avoir son organisation, son tempérament, ses passions, ses idées ; il faudroit être lui, & se placer dans les mêmes circonstances, être mu par les mêmes causes, & dans ce cas tout homme, comme l'avare, se fut ôté la vie, après avoir perdu l'unique source de son bonheur.

CELUI qui se prive de la vie, ne se porte à cette extrémité, si contraire à sa tendance naturelle, que lorsque rien au monde n'est capable de le réjouir ou de le distraire de sa douleur. Son malheur, quel qu'il soit, est réel pour lui ; son organisation forte ou foible, est la sienne, & non celle d'un autre ; un malade imaginaire souffre très réellement, & les rêves fâcheux nous mettent très véritablement dans une position incommode. Ainsi, dès qu'un homme se tue, nous devons en conclure que la vie, au lieu d'être un bien, est devenue un très grand mal pour lui ; que l'existence a perdu tous ses charmes à ses yeux ; que la nature entière n'a plus rien qui le séduise ; que cette nature est désenchantée pour lui, & que d'après la comparaison que son jugement troublé fait de l'existence avec la non existence, celle-ci lui paroît préférable à la première.

BIEN des personnes ne manquent pas de regarder comme dangereuses des maximes, & contre les préjugés reçus, autorisent les malheureux à trancher le fil de leurs jours : mais ce sont point des maximes qui déterminent les noms

mes à prendre une si violente résolution; c'est un tempérament aigri par les chagrins, c'est une constitution bilieuse & mélancolique, c'est un vice dans l'organisation, c'est un dérangement dans la machine; c'est la nécessité, & non des spéculations raisonnées qui font naître dans l'homme le dessein de se détruire. Rien ne l'invite à cette démarche, tant que la raison lui reste ou tant qu'il a encore l'espérance, ce baume souverain de tous les maux; quant à l'infortuné qui ne peut perdre de vue ses ennuis & ses peines, qui a toujours ses maux présents à l'esprit, il est forcé de prendre conseil d'eux seuls. D'ailleurs quels avantages ou quels secours la société pourroit-elle se promettre d'un malheureux réduit au désespoir, d'un misanthrope accablé par la tristesse, tourmenté de remors, qui n'a plus de motifs pour se rendre utile aux autres, & qui lui-même s'abandonne & ne trouve plus d'intérêt à conserver ses jours? cette société n'en feroit-elle pas plus heureuse, si l'on pouvoit parvenir à persuader aux méchants d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes & que les loix, à leur défaut, sont forcées de détruire? Ces méchants ne seroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les supplices qui leur sont destinés.

LA vie étant communément pour l'homme le plus grand de tous les biens, il est à présumer que celui qui s'en défait est entraîné par une force invincible. C'est l'excès du malheur, le désespoir, le dérangement de la machine causé par la mélancolie qui porte l'homme à se donner la mort. Agité pour lors par des impulsions contraires, il est, comme on l'a dit plus haut, forcé de suivre une route moyenne qui le conduit à son tré-

pas : si l'homme n'est libre dans aucun instant de sa vie, il l'est encore bien moins dans l'acte qui la termine (85).

ON voit donc que celui qui se tue ne fait pas, comme on prétend, un outrage à la nature, ou, si l'on veut, à son auteur. Il suit l'impulsion de cette nature, en prenant la seule voie qu'elle lui laisse pour sortir de ses peines; il sort de l'existence par une porte qu'elle lui a laissé ouverte; il ne peut l'offenser en accomplissant la loi de la nécessité; la main de fer de celle-ci, ayant brisé le ressort qui lui rendoit la vie desirable & qui le pouvoit à se conserver, lui montre qu'il doit sortir du rang ou du système où il se trouve trop mal pour vouloir y rester. La patrie ou la famille n'a point droit de se plaindre d'un membre qu'elle ne peut rendre heureux, & dont elle n'a plus rien à espérer pour elle-même. Pour être utile à sa patrie ou à sa famille, il faut que l'homme chérisse sa propre existence, ait intérêt de la conserver, aime les liens qui l'unissent aux autres, soit capable de s'occuper de leur félicité. Enfin pour que le suicide fût puni dans l'autre vie & se repentît de sa démarche précipitée, il faudroit qu'il se survécût à lui-même, & que par conséquent il portât dans sa demeure future ses organes, ses sens, sa mémoire, ses idées, sa façon actuelle d'exister & de penser.

EN un mot, rien de plus utile que d'inspirer aux hommes le mépris de la mort, & de bannir de leurs esprits les fausses idées qu'on leur donne

(85) Le Suicide est, dit-on, très commun en Angleterre, dont le climat porte les habitans à la mélancolie. Ceux qui se tuent en ce pays sont qualifiés de *Lunatiques*; leur maladie ne paroît pas plus blâmable que le transport au cerveau.

de ses suites. La crainte de la mort ne fera jamais que des lâches; la crainte de ses suites prétendues ne fera que des fanatiques ou de pieux mélancoliques, inutiles pour eux-mêmes & pour les autres. La mort est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée, que l'injustice des hommes réduit souvent au désespoir. Si les hommes craignoient moins la mort, ils ne feroient ni esclaves ni superstitieux. La vérité trouveroit des défenseurs plus zélés, les droits de l'homme feroient plus hardiment soutenus, les erreurs seroient plus fortement combattues, & la tyrannie seroit à jamais bannie des nations; la lâcheté la nourrit & la crainte la perpétue. En un mot les hommes ne peuvent être ni contents ni heureux tant que leurs opinions les forceront de trembler.



C H A P I T R E X V .

*Des intérêts des Hommes ou des IDÉES
qu'ils se font du Bonheur. L'homme ne
peut-être heureux sans la vertu.*

LUTILITÉ, comme on l'a dit ailleurs, doit être l'unique mesure des jugemens de l'homme. Être utile, c'est contribuer au bonheur de ses semblables; être nuisible, c'est contribuer à leur malheur. Cela posé, voyons si les principes que nous avons établis jusqu'ici sont avantageux ou nuisibles, utiles ou inutiles aux êtres de l'espece humaine. Si l'homme cherche son bonheur dans tous les instans de sa vie, il ne doit approuver que ce qui

le lui procure ou lui fournit les moyens de l'obtenir.

CE que nous avons dit ci-devant a déjà pu servir à fixer nos idées sur ce qui constitue le bonheur: nous avons déjà fait voir que ce bonheur n'étoit que le plaisir continué; (86) mais pour qu'un objet nous plaise il faut que les impressions qu'il fait sur nous, les perceptions qu'il nous donne, les idées qu'il nous laisse, en un mot que les mouvemens qu'il excite en nous, soient analogues à notre organisation, à notre tempérament, à notre nature individuelle, modifié par l'habitude & une infinité de circonstances ou de causes qui nous donnent des façons d'être plus ou moins permanentes ou passagères: il faut que l'action de l'objet qui nous remue ou dont l'idée nous reste, loin de s'affoiblir ou de s'anéantir, aille toujours en augmentant: il faut que, sans fatiguer, épuiser ou déranger nos organes, cet objet donne à notre machine le degré d'activité dont elle a continuellement besoin. Quel est l'objet qui réunisse toutes ces qualités? Quel est l'homme dont les organes sont susceptibles d'une agitation continue sans s'affaïsser, sans se fatiguer, sans éprouver un sentiment pénible? L'homme veut toujours être averti de son existence le plus vivement qu'il est possible, tant qu'il peut l'être sans douleur. Que dis-je? Ils consent très souvent à souffrir plutôt que de ne point sentir. Il s'accoutume à mille choses qui, dans l'origine, ont dû l'affecter d'une façon désagréable, & qui finissent souvent par se changer en des besoins, ou par ne plus l'af-

(86) Voyez le Chapitre IX.

fecter du tout (87). Où trouver en effet dans la nature des objets capables de nous fournir en tout tems une dose d'activité proportionnée à l'état de notre organisation, que sa mobilité rend sujette à des variations perpétuelles? Les plaisirs les plus vifs sont toujours les moins durables, vû que ce sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

Pour être heureux sans interruption, il faudroit que les forces de notre être fussent infinies; il faudroit qu'à sa mobilité il joignît une vigueur, une solidité que rien ne pût altérer; ou il faudroit que les objets qui lui communiquent des mouvemens, pussent acquérir ou perdre des qualités, suivant les différens états par lesquels notre machine est forcée de passer successivement; il faudroit que les essences des êtres changeassent dans la même proportion que nos dispositions, soumises à l'influence continuelle de mille causes qui nous modifient à notre insçu & malgré nous. Si notre machine éprouve à tout instant des changemens plus ou moins marqués, dûs aux différens degrés de ressort, de pesanteur, de sérénité dans l'air, de chaleur & de fluidité dans notre sang, d'ordre ou d'harmonie entre les différentes parties de notre corps; si dans chaque instant de notre durée nous n'avons pas la même tension dans les nerfs, le même ressort dans les fibres, la même

(87) Nous en avons des exemples dans le Tabac, le Caffé, & surtout l'Eau de-vie, à l'aide de laquelle les Européens ont asservi les Negres & maîtrisé les Sauvages. Voilà peut-être encore pour-quoi nous courons aux Tragédies, & le peuple aux exécutions des criminels, qui sont des Tragédies pour lui. En un mot le désir de sentir ou d'être fortement remué, paroît être le principe de la curiosité & de cette avidité avec laquelle nous faisons le merveilleux, le surnaturel, l'incompréhensible, & tout ce qui fait beaucoup travailler notre imagination. Les hommes tiennent à leur religion comme les sauvages à l'eau-de-vie.

activité dans l'esprit, la même chaleur dans l'imagination, &c. il est évident que les mêmes causes, en ne conservant pas toujours les mêmes qualités, ne peuvent pas en tout tems nous affecter de la même manière. Voilà pourquoi les objets qui nous plaisoient autrefois, nous déplaisent aujourd'hui; ces objets n'ont point sensiblement changé; mais nos organes, nos dispositions, nos idées, nos façons de voir & de sentir ont changé; telle est la source de notre inconstance.

Si les mêmes objets ne sont pas en état de faire constamment le bonheur d'un même individu, il est aisé de sentir qu'ils peuvent encore bien moins plaire à tous les hommes, ou qu'un même bonheur ne peut leur convenir à tous. Des êtres variés pour le tempérament, les forces, l'organisation, pour l'imagination, pour les idées, pour les opinions & les habitudes, & qu'une infinité de circonstances, soit physiques soit morales, ont modifiés diversement, doivent se faire nécessairement des notions très différentes du bonheur. Celui d'un avaro ne peut être le même que celui d'un prodige; celui d'un voluptueux que celui d'un homme flegmatique; celui d'un intempérant que celui d'un homme raisonnable qui ménage sa santé. Le bonheur de chaque homme est en raison composée de son organisation naturelle & des circonstances, des habitudes, des idées vraies ou fausses qui l'ont modifiée; cette organisation & ces circonstances n'étant jamais les mêmes, il s'ensuit que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent ou même déplaire à l'autre, & que, comme on l'a dit ci-devant, personne ne peut être le juge de ce qui peut contribuer à la félicité de son semblable.

L'ON appelle *intérêt* l'objet auquel chaque homme, d'après son tempérament & les idées qui lui sont propres, attache son bien-être; d'où l'on voit que *l'intérêt* n'est jamais que ce que chacun de nous regarde comme nécessaire à sa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme, dans ce monde, n'est totalement sans intérêt. Celui de l'avare est d'amasser des richesses; celui du prodigue est de les dissiper; l'intérêt de l'ambitieux est d'obtenir du pouvoir, des titres, des dignités; celui du sage modeste est de jouir de la tranquillité; l'intérêt du débauché est de se livrer sans choix à toutes sortes de plaisirs; celui de l'homme prudent est de s'abstenir de ceux qui pourroient lui nuire. L'intérêt du méchant est de satisfaire ses passions à tout prix; celui de l'homme vertueux est de mériter, par sa conduite, l'amour & l'approbation des autres, & de ne rien faire qui puisse le dégrader à ses propres yeux.

AINSI lorsque nous disons que *l'intérêt est l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer par là que chaque homme travaille à sa manière à son propre bonheur, qu'il place dans quelqu'objet soit visible soit caché, soit réel soit imaginaire, & que tout le système de sa conduite tend à l'obtenir. Cela posé nul homme ne peut être appelé désintéressé; l'on ne donne ce nom qu'à celui dont nous ignorons les mobiles, ou dont nous approuvons l'intérêt. C'est ainsi que nous appellons généreux, fidele & désintéressé celui qui est bien plus touché du plaisir de secourir son ami dans l'infortune, que de celui de conserver dans son coffre d'inutiles trésors. Nous appellons désintéressé tout homme à qui l'intérêt de sa gloire est plus précieux que celui de sa fortune. Enfin

nous appellons désintéressé tout homme qui fait à l'objet auquel il attache son bonheur, des sacrifices que nous jugeons coûteux, parce que nous n'attachons point le même prix à cet objet.

Nous jugeons souvent très mal des intérêts des autres, soit parce que les mobiles qui les animent sont trop compliqués pour que nous puissions les connoître; soit, parce que, pour en juger comme eux, il faudroit avoir les mêmes yeux, les mêmes organes, les mêmes passions, les mêmes opinions: cependant, forcés de juger des actions des hommes d'après leurs effets sur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime, toutes les fois qu'il en résulte quelque avantage pour l'espece humaine; c'est ainsi que nous admirons la valeur, la générosité, l'amour de la liberté, les grands talens, la vertu, &c; nous ne faisons alors qu'approuver les objets dans lesquels les êtres que nous louons ont placé leur bonheur. Nous approuvons leurs dispositions, lors même que nous ne sommes point à portée d'en sentir les effets; mais dans ce jugement nous ne sommes point désintéressés nous-mêmes; l'expérience, la réflexion, l'habitude, la raison nous ont donné le goût moral & nous trouvons autant de plaisir à être les témoins d'une action grande & généreuse, qu'un homme de goût en trouve à la vue d'un beau tableau dont il n'est point le propriétaire. Celui qui s'est fait une habitude de pratiquer la vertu, est un homme qui a sans cesse devant les yeux l'intérêt qu'il a de mériter l'affection, l'estime & les secours des autres, ainsi que le besoin de s'aimer & de s'estimer lui-même; rempli de ces idées devenues habituelles en lui, il s'abstient même des crimes cachés qui l'aviliroient à ses propres yeux,

il ressemble à un homme qui ayant dès l'enfance contracté l'habitude de la propreté, seroit péniblement affecté de se voir souillé, lors même que personne n'en seroit le témoin. L'homme de bien est celui à qui des idées vraies ont montré son intérêt ou son bonheur dans une façon d'agir que les autres sont forcés d'aimer & d'approuver pour leur propre intérêt.

Ces principes, duement développés, sont la vraie base de la morale; rien de plus chimérique que celle qui se fonde sur des mobiles imaginaires que l'on a placés hors de la nature, ou sur des sentimens innés, que quelques spéculateurs ont regardé comme antérieurs à toute expérience, & comme indépendants des avantages qui en résultent pour nous; il est de l'essence de l'homme de s'aimer lui-même, de vouloir se conserver, de chercher à rendre son existence heureuse (88); ainsi l'intérêt ou le desir du bonheur est l'unique mobile de toutes ses actions; cet intérêt dépend de son organisation naturelle, de ses besoins, de ses idées acquises, des habitudes qu'il a contractées; il est, sans doute, dans l'erreur, lorsqu'une organisation viciée ou des opinions fausses lui montrent son bien être dans des objets inutiles ou nuisibles à lui-même, ainsi qu'aux autres: il marche d'un pas sûr à la vertu, lorsque des idées vraies lui font placer son bonheur dans une conduite utile à son espece, approuvée des autres, & qui le rend un objet intéressant pour eux. La morale seroit une science vaine, si elle ne prouvoit aux hommes que leur plus grand intérêt est d'être ver-

(88) Seneca dit: *modus ergo diligendi præcipiendus est homini, id est quomodo se diligat aut proficit sibi; quin autem diligat aut proficit sibi, dubitare dementis est.*

rueux. Toute obligation ne peut être fondée que sur la probabilité ou la certitude d'obtenir un bien ou d'éviter un mal.

E N effet, dans aucun des instans de sa durée, un être sensible & intelligent ne peut perdre de vue sa conservation & son bien-être; il se doit donc le bonheur à lui-même; mais bientôt l'expérience & la raison lui prouvent que, dénué de secours, il ne peut tout seul se procurer toutes les choses nécessaires à sa félicité; il vit avec des êtres sensibles, intelligens, occupés comme lui de leur propre bonheur, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il desire pour lui-même; il s'apperçoit que ces êtres ne lui seront favorables que lorsque leur bien-être s'y trouvera intéressé; il en conclut que pour son bonheur il faut qu'il se conduise en tout tems d'une façon propre à se concilier l'attachement, l'approbation, l'estime & l'assistance des êtres les plus à portée de concourir à ses vues; il voit que c'est l'homme qui est le plus nécessaire au bien-être de l'homme, & que pour le mettre dans ses intérêts, il doit lui faire trouver des avantages réels à seconder ses projets: mais procurer des avantages réels aux êtres de l'espece humaine, c'est avoir de la vertu; l'homme raisonnable est donc obligé de sentir qu'il est de son intérêt d'être vertueux. La vertu n'est que l'art de se rendre heureux soi-même de la félicité des autres. L'homme vertueux est celui qui communique le bonheur à des êtres capables de le lui rendre, nécessaires à sa conservation, à portée de lui procurer une existence heureuse.

T E L est donc le vrai fondement de toute morale; le mérite & la vertu sont fondés sur la natu-

re de l'homme, sur ses besoins. Ce n'est que par la vertu qu'il peut se rendre heureux (89). Sans vertus la société ne peut ni être utile ni subsister; elle ne peut avoir des avantages réels, que lorsqu'elle rassemble des êtres animés du desir de se plaire, & disposés à travailler à leur utilité réciproque; il n'existe point de douceurs dans les familles, si les membres qui les composent ne sont dans l'heureuse volonté de se prêter des secours mutuels, de s'entr'aider à supporter les peines de la vie, & d'écarter, par des efforts réunis, les maux auxquels la nature les assujettit. Le lien conjugal n'est doux, qu'autant qu'il identifie les intérêts de deux êtres, réunis par le besoin d'un plaisir légitime, d'où résulte le maintien de la société politique, & capable de lui former des citoyens. L'amitié n'a des charmes, que lorsqu'elle associe plus particulièrement des êtres vertueux, c'est à-dire, animés du desir sincere de conspirer à leur bonheur réciproque. Enfin ce n'est qu'en montrant de la vertu que nous pouvons mériter la bienveillance, la confiance, l'estime de tous ceux avec qui nous avons des rapports: en un mot, nul homme ne peut heureux tout seul.

EN effet le bonheur de chaque individu de l'espece humaine dépend des sentimens qu'il fait naître & qu'il nourrit dans les êtres parmi lesquels son destin l'a placé; la grandeur peut bien les éblouir; le pouvoir & la force peuvent bien leur arracher des hommages involontaires; l'opulence peut séduire des ames basses & vénales; mais l'humanité, la bienfaisance, la compassion, l'é-

(89) *Est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta & ad summum perducta natura.* CICERO DE LEGIBUS I. Il dit ailleurs *virtus rationis absolutio definitur.*

quité peuvent seuls obtenir sans effort, les sentimens si doux de la tendresse, de l'attachement, de l'estime dont tout homme raisonnable sent la nécessité. Etre vertueux, c'est donc placer son intérêt dans ce qui s'accorde avec l'intérêt des autres; c'est jouir des bienfaits & des plaisirs que l'on répand sur eux. Celui que son naturel, son éducation, ses réflexions, ses habitudes ont rendu susceptible de ces dispositions, & que ses circonstances mettent à portée de se satisfaire, devient un objet intéressant pour tous ceux qui l'approchent: il jouit à chaque instant; il lit avec plaisir le contentement & la joie sur tous les visages; sa femme, ses enfans, ses amis, ses serviteurs lui montrent un front ouvert & serein, lui représentent le contentement & la paix dans lesquels il reconnoit son ouvrage; tout ce qui l'environne est prêt à partager ses plaisirs & ses peines; chéri, respecté, considéré des autres, tout le ramene agréablement sur lui-même; il connoit les droits qu'il s'est acquis sur tous les cœurs; il s'applaudit d'être la source d'une félicité par laquelle tout le monde est enchaîné à son sort. Les sentimens d'amour que nous avons pour nous-mêmes, deviennent cent fois plus délicieux, lorsque nous les voyons partagés par tous ceux avec qui notre destin nous lie. L'habitude de la vertu nous fait des besoins que la vertu suffit pour satisfaire; c'est ainsi que la vertu est toujours sa propre récompense, & se paie elle-même des avantages qu'elle procure aux autres.

ON ne manquera point de nous dire, & même de nous prouver, que dans la présente constitution des choses, la vertu, loin de procurer le bien-être à ceux qui la pratiquent, les plonge souvent dans

l'infortune, & met des obstacles continuel à leur félicité; par tout on la voit privée de récompenses; que dis-je! mille exemples peuvent nous convaincre que presqu'en tout pays elle est haïe; persécutée, forcée de gémir de l'ingratitude & de l'injustice des hommes. Je réponds en avouant que, par une suite nécessaire des égaremens du genre humain, la vertu mene rarement au objets dans lesquels le vulgaire fait consister le bonheur. La plupart des sociétés, gouvernées trop souvent par des hommes que l'ignorance, la flatterie, le préjugé, l'abus du pouvoir & l'impunité concourent à rendre ennemis de la vertu, ne prodiguent communément leur estime & leurs bienfaits qu'à des sujets indignes, ne récompensent que des qualités frivoles & nuisibles, & ne rendent point au mérite la justice qui lui est dûe. Mais l'homme de bien n'ambitionne ni les récompenses ni les suffrages d'une société si mal constituée: content d'un bonheur domestique, il ne cherche pas à multiplier des rapports qui ne feroient que multiplier ses dangers: il sçait qu'une société vicieuse est un tourbillon avec lequel l'homme honnête ne peut se coordonner: il se met donc à l'écart, hors de la route battue, où il seroit infailliblement écrasé. Il fait le bien autant qu'il peut dans sa sphere; il laisse le champ libre au méchants qui veulent descendre dans l'arêne; il gémit des coups qu'ils se portent, il s'applaudit de sa médiocrité qui le met en sûreté; il plaint les nations malheureuses par leurs erreurs, & par les passions qui en sont les suites fatales & nécessaires; elles ne renferment que des citoyens malheureux; ceux-ci, loin de songer à leurs véritables intérêts, loin de travailler a leur bonheur mutuel, loin de sentir combien la vertu leur devoit être chere, ne font

que se combattre ouvertement ou se nuire sourdement, & détestent une vertu qui gêneroit leurs passions défordonnées.

QUAND nous disons que la vertu est sa propre récompense, nous voulons donc simplement annoncer que, dans une société dont les vues seroient guidées par la vérité, par l'expérience, par la raison, chaque homme connoitroit ses véritables intérêts, sentiroit le but de l'association, trouveroit des avantages ou des motifs réels pour remplir ses devoirs, en un mot, seroit convaincu que, pour se rendre solidement heureux, il doit s'occuper du bien-être de ses semblables, & mériter leur estime, leur tendresse & leurs secours. Enfin dans une société bien constituée le gouvernement, l'éducation, les loix, l'exemple, l'instruction devroient conspirer à prouver à chaque citoyen que la nation dont il fait partie, est un ensemble qui ne peut être heureux & subsister sans vertus; l'expérience devroit à chaque instant le convaincre que le bien-être des parties ne peut résulter que de celui du corps; la justice lui feroit sentir que la société, pour être avantageuse, devroit être un système de volontés, dans lequel celles qui agissent d'une façon conforme aux intérêts du tout, éprouveroient infailliblement une réaction avantageuse.

MAIS hélas! par le renversement que les erreurs des hommes ont mis dans leurs idées, la vertu disgraciée, bannie, persécutée ne trouve aucun des avantages qu'elle est en droit d'espérer. L'on est forcé de lui montrer dans l'avenir des récompenses dont elle est presque toujours privée dans le monde actuel; on se croit obligé de trom-

per, de séduire, d'intimider les mortels pour les engager à suivre une vertu que tout leur rend incommode; on les repaît d'espérances éloignées; on les allarme par des terreurs funestes pour les solliciter à la vertu que tout leur rend haïssable, ou les détourner du mal que tout leur rend aimable & nécessaire. C'est ainsi que la politique & la superstition, à force de chimeres & d'intérêts actifs, prétendent suppléer aux mobiles réels & véritables que la nature, que l'expérience, qu'un Gouvernement éclairé, que la Loi, que l'instruction, que l'exemple, que des opinions raisonnables pourroient fournir aux hommes. Ceux-ci, entraînés par l'exemple, autorisés par l'usage, aveuglés par des passions non moins dangereuses que nécessaires, n'ont point d'égards aux promesses & aux menaces incertaines qu'on leur fait; l'intérêt actuel de leurs plaisirs, de leurs passions, de leurs habitudes l'emporte toujours sur l'intérêt qu'on leur montre à obtenir un bien-être futur ou à éviter des malheurs, qui leur paroissent douteux toutes les fois qu'ils les comparent à des avantages présents.

C'EST ainsi que la superstition, loin de faire des hommes vertueux par principes, ne fait que leur imposer un joug aussi dur qu'inutile: il n'est porté que par des enthousiastes ou par des pusillanimes, que leurs opinions rendent ou malheureux ou dangereux; & qui, sans devenir meilleurs, rongent en frémissant le foible mors qu'on leur met dans la bouche. En effet l'expérience nous prouve que la Religion est une digue incapable de résister au torrent de la corruption, auquel tant de causes accumulées donnent une force irrésistible. Bien plus cette religion n'augmente-t-elle pas

pas elle-même le désordre public par les passions dangereuses qu'elle déchaîne & qu'elle sanctifie ? La vertu n'est presque en tous lieux le partage que de quelques âmes, assez fortes pour résister au torrent des préjugés ; contentes de se payer elles-mêmes des biens qu'elles répandent sur la société, assez modérées pour être satisfaites des suffrages d'un petit nombre d'approbateurs, enfin détachées des futiles avantages que des sociétés injustes n'accordent trop communément qu'à la bassesse, à l'intrigue & aux crimes.

MALGRÉ l'injustice qui regne dans le monde, il est pourtant des hommes vertueux ; il est, au sein même des nations les plus vicieuses, des êtres bienfaisans, instruits du prix de la vertu, qui savent qu'elle arrache des hommages, même à ses ennemis ; il en est qui se contentent au moins des récompenses intérieures & cachées dont nul pouvoir sur la terre n'est capable de les frustrer. En effet l'homme de bien acquiert des droits sur l'estime, la vénération, la confiance & l'amour de ceux-mêmes dont la conduite est opposée à la sienne ; le vice est forcé de céder à la vertu, dont, en rougissant, il reconnoît la supériorité. Indépendamment de cet ascendant si doux, si grand, si sûr, quand l'univers entier seroit injuste pour l'homme de bien, il lui reste l'avantage de s'aimer, de s'estimer lui-même, de rentrer avec plaisir dans le fond de son cœur, de contempler ses actions des mêmes yeux, que les autres devroient avoir s'ils n'étoient aveuglés. Nulle force ne peut lui ravir l'estime méritée de lui-même ; cette estime n'est un sentiment ridicule, que lorsqu'elle n'est point fondée ; il ne doit être blâmé que lorsqu'il se montre d'une façon humiliante & fâcheuse pour

les autres; c'est alors que nous le nommons *orgueil*; s'appuie-t-il sur des choses futiles? nous l'appelons *vanité*; on ne peut le condamner, on le trouve légitime & fondé, on l'appelle *élévation*, *grandeur d'ame*, noble fierté, lorsqu'il s'appuie sur des vertus & sur des talens vraiment utiles à la société, quand même elle seroit incapable de les apprécier.

CESSONS donc d'écouter les déclamations de ces superstitions, qui, ennemies de notre bonheur, ont voulu le détruire jusque dans le fond de nos cœurs; qui nous ont prescrit la haine & le mépris de nous-mêmes; qui prétendent arracher à l'homme de bien la récompense, souvent unique, qui reste à la vertu dans ce monde pervers. Anéantir en lui le sentiment si juste d'un amour propre fondé, ce seroit briser le plus puissant des ressorts qui le porte à bien faire. Quel mobile lui resteroit-il en effet dans la plupart des sociétés humaines? N'y voyons-nous pas la vertu méprisée & découragée? le crime audacieux & le vice adroit récompensés? l'amour du bien public taxé de folie; l'exactitude à remplir ses devoirs regardée comme une duperie; la compassion, la sensibilité, la tendresse & la fidélité conjugale, l'amitié sincère & inviolable méprisées & traitées de ridicules? Il faut à l'homme des motifs pour agir; il n'agit bien ou mal, qu'en vue de son bonheur; ce qu'il juge son bonheur est son intérêt; il ne fait rien gratuitement; & quand on lui retient le salaire de ses actions utiles, il est réduit ou à devenir aussi méchant que les autres, ou à se payer de ses propres mains.

Cela posé, l'homme de bien ne peut jamais être complètement malheureux; il ne peut être to-

talement privé de la récompense qui lui est due; la vertu peut tenir lieu de tous les biens ou bonheurs d'opinion, il n'en est point qui puissent la remplacer. Ce n'est pas que l'homme honnête soit exempt d'afflictions; ainsi que le méchant, il est sujet aux maux physiques; il peut être dans l'indigence; il est souvent en butte à la calomnie, à l'injustice, à l'ingratitude, à la haine; mais au milieu de ses traverses, de ses peines & de ses chagrins, il trouve en lui-même un support; il est content de lui-même; il se respecte, il sent sa propre dignité, il connoît la bonté de ses droits, & se console par la confiance qu'il a dans la justice de sa cause. Ces appuis ne sont point faits pour le méchant: sujet ainsi que l'homme de bien à des infirmités & aux caprices du fort, il ne trouve dans le fond de son cœur que des soucis, des regrets, des remors; il s'affaisse sur lui-même; il n'est pas soutenu par sa conscience; son esprit & son corps se trouvent accablés de tous côtés à la fois. L'homme de bien n'est point un Stoïcien insensible; la vertu ne procure point l'impassibilité; mais, s'il est infirme, il est moins à plaindre que le méchant malade; s'il est indigent, il est moins malheureux que le méchant dans la misère; s'il est dans la disgrâce, il est moins accablé que le méchant disgracié.

LE bonheur de chaque homme dépend de son tempérament cultivé; la nature fait les heureux; la culture, l'instruction, la réflexion font valoir le terrain que la nature a formé, & le mettent à portée de produire des fruits utiles. Etre heureusement né pour soi-même, c'est avoir reçu de la nature un corps sain, des organes agissants avec précision, un esprit juste, un cœur dont les pas-

fions & les desirs sont analogues & conformes aux circonstances dans lesquels le sort nous a placés. La nature a donc tout fait pour nous, lorsqu'elle nous a donné la dose de vigueur & d'énergie qui nous suffit pour obtenir les choses que notre état, notre façon de penser, notre tempérament nous font désirer. Cette nature nous a fait un présent funeste, lorsqu'elle nous a donné un sang trop bouillant, une imagination trop active, des desirs impétueux pour des objets impossibles à obtenir dans nos circonstances, ou du moins que nous ne pouvons nous procurer sans des efforts incroyables, capables de mettre notre bien-être en danger, & de troubler le repos de la société. Les hommes les plus heureux, sont communément ceux qui possèdent une ame paisible, qui ne desire que les choses qu'elle peut se procurer par un travail propre à maintenir son activité, sans lui causer des secousses trop importunes & trop violentes. Un Philosophe, dont les besoins sont aisément satisfaits, étranger à l'ambition, content dans le cercle d'un petit nombre d'amis, est, sans doute, un être plus heureusement constitué, qu'un conquérant ambitieux, dont l'imagination affamée est réduite au désespoir de n'avoir qu'un monde à ravager. Celui qui est heureusement né, ou que la nature a rendu susceptible d'être convenablement modifié, n'est point un être nuisible à la société: elle n'est communément troublée que par des hommes mal nés, turbulens, mécontents de leur sort, éivrés de passions, épris d'objets difficiles, qui la mettent en combustion pour obtenir les biens imaginaires, dans lesquels ils ont fait consister leur bonheur. Il faut à un Alexandre des empires détruits, des nations baignées dans le sang, des villes réduites en cendres pour contenter cette

passion pour la gloire dont il s'est fait une fausse idée, & dont son imagination est altérée; il ne faut à Diogene qu'un tonneau, & la liberté de paroître bizarre; il ne faut à Socrate que le plaisir de former des disciples à la vertu.

L'HOMME étant par son organisation un être à qui le mouvement est toujours nécessaire, doit toujours desirer; voilà pourquoi une trop grande facilité à se procurer les objets, les rend bientôt insipides pour lui. Pour sentir le bonheur il faut des efforts pour l'obtenir; pour trouver des charmes dans la jouissance, il faut que le desir soit irrité par des obstacles; nous sommes, sur le champ, dégoutés des biens qui ne nous ont rien coûté. L'attente du bonheur, le travail nécessaire pour se le procurer, les peintures variées & multipliées que l'imagination nous en fait, donnent à notre cerveau le mouvement dont il a besoin, lui font exercer ses facultés, mettent tous ses ressorts en jeu, en un mot, lui donnent une activité agréable, dont la jouissance du bonheur lui-même ne peut point nous dédommager. L'action est le véritable élément de l'esprit humain; dès qu'il cesse d'agir, il tombe dans l'ennui. Notre ame a besoin d'idées, comme notre estomac d'alimens. (90)

AINSI, l'impulsion que le desir nous donne, est lui-même un grand bien; il est pour l'esprit, ce

(90) L'avantage que les sçavans & les gens de lettres ont sur les ignorans & les gens désœuvrés ou inhabitués à penser & à étudier, n'est dû qu'à la multitude & à la variété des idées que fournissent à l'esprit l'étude & la réflexion. L'esprit d'un homme qui pense, trouve plus de pâture dans un bon livre, que l'esprit d'un ignorant dans tous les plaisirs que ses richesses lui procurent. Etudier, c'est amasser un magasin d'idées. C'est la multitude & la combinaison des idées qui met tant de différence entre les hommes, & qui leur donne de l'avantage sur les autres animaux.

que l'exercice est pour le corps; sans lui nous ne trouvons aucun plaisir dans les alimens qu'on nous présente; c'est la soif qui rend le plaisir de boire si agréable pour nous; la vie est un cercle perpétuel de desirs renaissans & de desirs satisfaits. Le repos n'est un bien que pour celui qui travaille; il est une source d'ennuis, de tristesse & de vices pour celui qui n'a point travaillé. Jouir sans interruption, c'est ne jouir de rien; l'homme qui n'a rien à désirer, est, à coup sûr, plus malheureux que celui qui souffre.

CES réflexions fondées sur l'expérience doivent nous prouver que le mal ainsi que le bien dépend de l'essence des choses. Le bonheur, pour être senti, ne peut être continu; le travail est nécessaire à l'homme pour mettre de l'intervalle entre ses plaisirs; son corps a besoin d'exercice; son cœur a besoin de desirs; le mal-aise peut seul nous faire goûter le bien-être; c'est lui qui forme les ombres dans le tableau de la vie humaine. Par une loi irrévocable du destin, les hommes sont forcés d'être mécontents de leur sort, de faire des efforts pour le changer, de s'envier réciproquement une félicité, dont aucun d'eux ne jouit parfaitement. C'est ainsi que le pauvre envie l'opulence du riche, tandis que celui-ci est souvent bien moins heureux que lui; c'est ainsi que le riche envie les avantages d'une pauvreté qu'il voit active, saine & souvent riante, au sein même de la misère.

SI tous les hommes étoient parfaitement contents, il n'y auroit plus d'activité dans le monde; il faut désirer, agir, travailler pour être heureux;

tel est l'ordre d'une nature, dont la vie est dans l'action. Les sociétés humaines ne peuvent subsister que par un échange continuel des choses dans lesquelles les hommes font consister leur bonheur. Le pauvre est forcé de désirer & de travailler pour obtenir ce qu'il sçait nécessaire à la conservation de son être; se nourrir, se vêtir, se loger, se propager, sont les premiers besoins que la nature lui donne; les a-t-il satisfaits? bientôt il est forcé de se créer des besoins tout nouveaux, ou plutôt son imagination ne fait que raffiner sur les premiers; elle cherche à les diversifier, elle veut les rendre plus piquants; quand une fois, parvenu à l'opulence, il a parcouru tout le cercle des besoins & de leurs combinaisons, il tombe dans le dégoût. Dispensé de travail, son corps amasse des humeurs; dépourvu de desirs, son cœur tombe en langueur; privé d'activité, il est forcé de faire part de ses richesses à des êtres plus actifs, plus laborieux que lui; ceux-ci, pour leur propre intérêt, se chargent du soin de travailler pour lui, de lui procurer ses besoins, de le tirer de sa langueur, de contenter ses fantaisies. C'est ainsi que les riches & les grands excitent l'énergie, l'activité, l'industrie de l'indigent; celui-ci travaille à son propre bien-être en travaillant pour les autres; c'est ainsi que le désir d'améliorer son sort, rend l'homme nécessaire à l'homme; c'est ainsi que les desirs toujours renaissans & jamais rassasiés, sont le principe de la vie, de la santé, de l'activité, de la société. Si chaque homme se suffisoit à lui-même, il n'auroit nul besoin de vivre en société; nos besoins, nos desirs, nos fantaisies nous mettent dans la dépendance des autres, & font que chacun de nous, pour son propre intérêt, est forcé d'être utile à des êtres capables de

lui procurer les objets qu'il n'a pas lui-même. Une nation n'est que la réunion d'un grand nombre d'hommes, liés les uns aux autres par leurs besoins ou leurs plaisirs ; les plus heureux y sont ceux qui ont le moins de besoins, & qui ont le plus de moyens de les satisfaire.

DANS les individus de l'espece humaine, ainsi que dans les sociétés politiques, la progression des besoins est une chose nécessaire ; elle est fondée sur l'essence de l'homme ; il faut que les besoins naturels, une fois satisfaits, soient remplacés par des besoins que nous nommons *imaginaires* ou *besoins d'opinion* ; ceux-ci deviennent aussi nécessaires à notre bonheur, que les premiers. L'habitude qui permet au sauvage d'Amérique d'aller tout nud, force l'habitant civilisé d'une nation Européenne de se vêtir ; l'homme pauvre se contente d'un vêtement très simple qui lui sert toute l'année ; l'homme riche veut un habit conforme à chaque saison ; il souffriroit s'il n'avoit point la commodité d'en changer ; il seroit affligé si son habit n'annonçoit point aux autres son opulence, son rang, sa supériorité. C'est ainsi que l'habitude multiplie les besoins du riche ; c'est ainsi que sa vanité devient elle-même un besoin, qui met en jeu mille bras pressés à la satisfaire ; enfin cette vanité procure à des hommes indigens, les moyens de subsister. Celui qui s'est habitué au faste, au luxe dans les habits, lorsqu'il est privé de ces signes de l'opulence, auxquels il attache une idée de bonheur, se trouve aussi malheureux que le pauvre qui n'a point de quoi se vêtir. Les nations, civilisées aujourd'hui, ont commencé par être sauvages, errantes & vagabondes, occupées de la chasse & de la guerre, forcées de chercher leur subsistance avec peine : peu-à-peu elles se

font fixées, elles se font livrées à l'agriculture, ensuite au commerce; elles ont raffiné sur leurs premiers besoins; elles en ont étendu la sphere; elles ont imaginé mille moyens pour les conten-ter: progression naturelle & nécessaire dans des êtres actifs qui ont besoin de sentir, & qui, pour être heureux, doivent varier leurs sensations.

A MESURE que les besoins des hommes se multiplient, ils deviennent plus difficiles à satisfaire; ils sont forcés de dépendre d'un plus grand nombre de leurs semblables; pour exciter leur activité, pour les engager à concourir à ses vues, l'on est donc obligé de se procurer les objets capables de les inviter à contenter ses desirs; un sauvage n'a qu'à étendre la main pour cueillir le fruit qui suffit à sa nourriture, le citoyen opulent d'une société florissante, est obligé de faire mouvoir des milliers de bras pour créer le repas somptueux & les mets recherchés, devenus nécessaires pour réveiller son appétit languissant, ou pour flatter sa vanité. D'où l'on voit que, dans la même proportion que nos besoins se multiplient, nous sommes forcés de multiplier les moyens de les satisfaire. Les richesses ne sont autre chose que des moyens de convention, à l'aide desquels nous sommes à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à contenter nos desirs, ou de les inviter par leur intérêt propre à contribuer à nos plaisirs. Que fait l'homme riche sinon d'annoncer à des indigens qu'il peut leur fournir les moyens de subsister, s'ils consentent à se prêter à ses volontés? Que fait l'homme qui a du pouvoir, sinon de montrer aux autres qu'il est en état de leur fournir des moyens de se rendre heureux? Les souverains, les grands, les riches ne nous paroissent heureux, que parce qu'ils possèdent des

moyens ou des motifs suffisans pour déterminer un grand nombre d'hommes à s'occuper de leur bonheur.

Plus nous envisagerons les choses, & plus nous nous convaincrions que les fausses opinions des hommes sont les vraies sources de leurs malheurs : le bonheur n'est si rare parmi eux, que parce qu'ils l'attachent à des objets ou indifférens ou inutiles à leur bien être, ou qui se tournent en maux réels pour eux. Les richesses sont indifférentes en elles-mêmes, il n'y a que l'usage qu'on en sçait faire, qui les rende utiles ou nuisibles. L'argent, indifférent au sauvage, qui ne sçauroit qu'en faire, est amassé par l'avare, pour qui il devient inutile, & dépensé par le prodigue & le voluptueux, qui ne s'en servent que pour acheter des regrets & des infirmités. Les plaisirs ne sont rien, pour qui est incapable de les sentir; ils deviennent des maux réels, quand destructeurs pour nous-mêmes, ils dérangent notre machine, nous font négliger nos devoirs, & nous rendent méprisables aux yeux des autres. Le pouvoir n'est rien en lui-même; il nous est inutile, si nous ne nous en servons pour notre propre félicité; il nous devient funeste, dès que nous en abusons; il devient odieux, dès que nous l'employons à faire des malheureux. Faut-e d'être éclairés sur leurs vrais intérêts, ceux d'entre les hommes qui jouissent de tous les moyens de se rendre heureux, ne trouvent presque jamais le secret de les faire servir à leur propre bonheur. L'art de jouir est le plus ignoré; ce seroit celui qu'il faudroit apprendre avant que de desirer; la terre est remplie d'hommes qui ne s'occupent que du soin de se procurer des moyens sans jamais en connoître la fin. Tout le monde desire de la fortune & du pouvoir, & nous voyons très peu de gens que ces objets rendent heureux.

IL est naturel, très nécessaire, très raisonnable de desirer les choses qui peuvent contribuer à augmenter la somme de notre félicité. Les plaisirs, les richesses, le pouvoir, sont des objets dignes de notre ambition & de nos efforts, lorsque nous sçavons en faire usage pour rendre notre existence plus agréable; nous ne pouvons blâmer celui qui les desire, ni mépriser ou haïr celui qui les possède, que quand, pour les obtenir, il emploie des moyens odieux, ou lorsque, après les avoir obtenus, il en fait un usage pernicieux soit pour lui-même, soit pour les autres. Desirons la puissance, la grandeur, le crédit, lorsque nous pouvons y prétendre, sans les acheter aux dépens de notre repos ou de celui des êtres avec qui nous vivons. Desirons les richesses, quand nous sçaurons en faire un usage vraiment avantageux pour nous-mêmes & pour les autres; mais n'employons jamais pour nous les procurer, des voies que nous serions forcés de nous reprocher, ou qui nous attireroient la haine de nos associés. Souvenons-nous toujours que notre bonheur solide doit se fonder sur l'estime de nous-mêmes & sur les avantages que nous procurons à d'autres, & que de tous les projets, le plus impraticable pour un être qui vit en société, c'est celui de vouloir se rendre exclusivement heureux.





CHAPITRE XVI.

Les erreurs des hommes sur ce qui constitue le bonheur sont la vraie source de leurs maux. Des vains remèdes qu'on leur a voulu appliquer.

LA raison ne défend point à l'homme de former de vastes desirs; l'ambition est une passion utile au genre humain, quand elle a son bonheur pour objet. De grandes âmes veulent agir dans une grande sphère; des Génies puissants, éclairés, bienfaisants, placés dans d'heureuses conjonctures, répandent au loin leurs influences favorables; ils ont besoin pour leur propre félicité de faire un grand nombre d'heureux. Tant de Princes jouissent si rarement d'un vrai bonheur, parce que leurs âmes foibles & rétrécies sont forcées d'agir dans une sphère trop étendue pour leur peu d'énergie. C'est ainsi que par l'inaction, l'indolence, l'incapacité de leurs chefs, les nations languissent souvent dans la misère, & sont soumises à des maîtres aussi peu capables de faire leur propre bonheur, que celui de leurs sujets. D'un autre côté des âmes trop emportées, trop bouillantes, trop actives sont elles-mêmes à la gêne dans la sphère qui les renferme, & leur chaleur déplacée en fait des fléaux du Genre humain (91).

(91) *Æstuat infelix angusto limite mundi. Seneque dit d'Alexandre, post Darium & Indos pauper est Alexander; inventus est qui concupisceret aliquid post omnia.*

Alexandre fut un monarque aussi nuisible à la terre & aussi mécontent de son sort, que le despote indolent qu'il parvint à détrôner. Les ames de l'un & de l'autre furent peu proportionnées à leurs spheres.

LE bonheur de l'homme ne résultera jamais que de l'accord de ses desirs avec ses circonstances. La puissance souveraine n'est rien pour celui qui la possède, s'il ne sçait en user pour son propre bonheur; elle est un mal réel, si elle le rend malheureux: elle est un abus détestable, si elle produit l'infortune d'une portion du genre-humain. Les Princes les plus puissants ne sont pour l'ordinaire si étrangers au bonheur, & leurs sujets ne sont si communément dans l'infortune, que parce que les premiers possèdent tous les moyens de se rendre heureux, sans jamais en faire usage, ou parce qu'ils ne sçavent qu'en abuser. Un sage sur le trône seroit le plus fortuné des mortels. Un monarque est un homme, à qui tout son pouvoir ne peut procurer d'autres organes & d'autres façons de sentir, qu'au dernier de ses sujets; s'il a des avantages sur lui, c'est par la grandeur, la variété, la multiplicité des objets dont il peut s'occuper, qui donnant une action perpétuelle à son esprit, l'empêchent de se flétrir & de tomber dans l'ennui. Si son ame est vertueuse & grande, son ambition se satisfait à chaque instant à la vue du pouvoir de réunir les volontés de ses sujets à la sienne, de les intéresser à sa conservation, de mériter leur affection, & d'arracher les respects & les éloges de toutes les nations. Telles sont les conquêtes que la raison propose à tous ceux que le sort destine à gouverner des Empires; elles sont assez grandes pour satisfaire l'imagination

la plus vive, & l'ambition la plus vaste. Les Rois ne font les plus heureux des hommes, que parce qu'ils ont la faculté de faire un plus grand nombre d'heureux, & de multiplier ainsi les causes du contentement légitime d'eux-mêmes.

CES avantages de la puissance souveraine sont partagés par tous ceux qui contribuent au gouvernement des états. Ainsi la grandeur, le rang, le crédit sont des objets desirables pour ceux qui connoissent les moyens de les faire servir à leur propre félicité; ils sont inutiles à ces hommes médiocres qui n'ont ni l'énergie ni la capacité de les employer d'une façon avantageuse pour eux-mêmes; ils sont détestables, lorsque, pour les obtenir, on compromet son bonheur & celui de la société, celle-ci est dans l'erreur, toutes les fois qu'elle respecte des hommes qui n'emploient qu'à sa destruction, une puissance qu'elle ne doit approuver que lorsqu'elle en recueille les fruits.

LES richesses, inutiles à l'avare qui n'en est que le triste géolier; nuisibles au débauché, à qui elles ne procurent que des infirmités, des ennuis, des dégoûts, peuvent mettre dans les mains de l'homme de bien, mille moyens d'augmenter la somme de son bonheur; mais avant de desirer les richesses, il faut sçavoir en user; l'argent n'est que le signe représentatif du bonheur; en jouir, s'en servir pour faire des heureux, voilà la réalité. L'argent, d'après les conventions des hommes, procure tous les biens que l'on puisse desirer; il n'est est qu'un seul qu'il ne procure point, c'est celui d'en sçavoir user. Avoir de l'argent sans sçavoir en jouir, c'est posséder la clef d'un Palais commode dont on s'interdit l'entrée; le prod-

guer, c'est jeter cette clef dans la riviere; en faire un mauvais usage, c'est s'en fervir pour se bleffer. Donnez à l'homme de bien éclairé les plus amples trésors, il n'en fera point accablé; s'il a l'ame grande & noble il ne fera qu'étendre au loin ses bienfaits; il méritera l'affection d'un grand nombre d'hommes; il s'attirera l'amour & les hommages de ceux qui l'entourent; il sera retenu dans ses plaisirs, afin de pouvoir en jouir; il sçaura que l'argent ne rétablira point une ame usée par la jouissance, des organes affoiblis par des excès, un corps énervé & devenu désormais incapable de se soutenir qu'à force de privations; il sçaura que l'abus des voluptés étouffe le plaisir dans sa source, & que tous les trésors du monde ne peuvent renouveler des sens.

ON voit donc que rien n'est plus frivole que les déclamations d'une sombre philosophie contre le desir du pouvoir, de la grandeur, des richesses, des plaisirs. Ces objets sont desirables pour nous, dès que notre sort nous permet d'y prétendre, ou lorsque nous sçavons la maniere de les faire tourner à notre avantage réel; la raison ne peut les blâmer ou les mépriser, quand pour les obtenir, nous ne bleffons personne; elle les estime, quand nous nous en servons pour nous rendre nous-mêmes & les autres heureux. Le plaisir est un bien, il est de notre essence de l'aimer; il est raisonnable, lorsqu'il nous rend chere notre existence, lorsqu'il ne nous nuit point à nous-mêmes, lorsque ses conséquences ne sont point fâcheuses pour les autres. Les richesses sont le symbole de la plupart des biens de ce monde; elles deviennent une réalité, lorsqu'elles sont entre les mains d'un homme qui en sçait user. Le pouvoir est le plus grand des biens, lorsque celui qui

en est le dépositaire a reçu de la nature & de l'éducation une ame assez grande, assez noble, assez forte pour étendre ses heureuses influences sur des nations entieres, qu'il met par-là dans une légitime dépendance, & qu'il enchaîne par ses bienfaits: l'on n'acquiert le droit de commander aux hommes, qu'en les rendant heureux.

LES droits de l'homme sur son semblable ne peuvent être fondés que sur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'espérer; sans cela le pouvoir qu'il exerce sur lui seroit une violence, une usurpation, une tyrannie manifeste; ce n'est que sur la faculté de nous rendre heureux que toute autorité légitime est fondée. Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre; mais nous l'accordons volontairement à celui de qui nous espérons notre bien être. Le gouvernement n'est que le droit de commander à tous, conféré au souverain pour l'avantage de ceux qui sont gouvernés. Les souverains sont les défenseurs & les gardiens de la personne, des biens, de la liberté de leurs sujets; ce n'est qu'à cette condition que ceux-ci consentent d'obéir; le gouvernement n'est qu'un brigandage, dès qu'il se sert des forces qui lui sont confiées pour rendre la société malheureuse. L'empire de la religion n'est fondé que sur l'opinion où l'on est, qu'elle a le pouvoir de rendre les nations heureuses; les Dieux ne seroient que des phantômes odieux, s'ils rendoient les hommes malheureux. (92) Le gouvernement &

(92) Cicéron dit: *Nisi homini Deus placuerit, Deus non erit.*
 „ Dieu ne peut obliger les hommes à lui obéir qu'en leur faisant
 „ connoître qu'il est en son pouvoir de les rendre heureux ou mal-
 „ heureux. *Voyez défense de la religion Tom. I. pag. 433.* Il
 „ faut conclure de ces principes, que l'homme est en droit de juger la
 „ religion & les Dieux, d'après les avantages ou les délayantages qu'ils
 „ procurent à la société.

& la religion ne feroient des institutions raisonnables, qu'autant que l'un & l'autre contribueroient à la félicité des hommes; il y auroit de la folie à se soumettre à un joug, dont il ne résulteroit que du mal; il y auroit de l'injustice à forcer les mortels de renoncer à leurs droits, sans avantage pour eux.

L'AUTORITÉ qu'un Pere exerce sur sa famille, n'est fondée que sur les avantages qu'il est supposé lui procurer. Les rangs dans les sociétés politiques, n'ont pour base que l'utilité réelle ou imaginaire de quelques citoyens, en faveur de laquelle les autres consentent à les distinguer, à les respecter, à leur obéir. Le riche n'acquiert des droits sur l'indigent, qu'en vertu du bien-être qu'il est en état de lui faire éprouver. Le génie, les talens de l'esprit, les sciences & les arts n'ont des droits sur nous, qu'en raison de l'utilité, des agrémens & des avantages qu'ils procurent à la société. En un mot, c'est le bonheur, c'est l'attente du bonheur, c'est son image que nous chérifions, que nous estimons, que nous adorons sans cesse. Les Dieux, les Monarques, les Riches, les Grands peuvent bien nous en imposer, nous éblouir, nous intimider par leur puissance; jamais ils n'obtiendront la soumission volontaire de nos cœurs, qui seuls peuvent conférer des droits légitimes, que par des bienfaits réels & des vertus. L'utilité n'est autre chose que le bonheur véritable; être utile, c'est être vertueux; être vertueux, c'est faire des heureux.

LE bonheur qu'on nous procure, est la mesure invariable & nécessaire de nos sentimens pour les êtres de notre espece, pour les objets que nous

desirons, pour les opinions que nous embrassons ; pour les actions dont nous jugeons ; nous sommes les dupes de nos préjugés, toutes les fois que nous cessons de nous servir de cette mesure pour régler nos jugemens. Nous ne risquerons jamais de nous tromper, lorsque nous examinerons qu'elle est l'utilité réelle qui résulte pour notre espèce des religions, des gouvernemens, des loix, de toutes les institutions, les inventions & les actions des hommes.

UN coup d'œil superficiel peut souvent nous séduire ; mais des expériences réfléchies nous ramènent à la raison, qui ne peut nous tromper. Elle nous apprend que le plaisir est un bonheur momentané, mais que souvent il devient un mal ; que le mal est une peine passagère qui souvent devient un bien ; elle nous fait connoître la vraie nature des objets, & pressentir les effets que nous pouvons en attendre ; elle nous fait distinguer les penchans auxquels notre bien-être nous permet de nous livrer, de ceux à la séduction desquels nous devons résister. Enfin elle nous convaincra toujours que l'intérêt des êtres intelligens, amoureux de leur bonheur & qui desirent de rendre leur existence heureuse, veut que l'on détruise pour eux tous les phantômes, les chimères & les préjugés qui mettent des obstacles à leur félicité dans ce monde.

SI nous consultons l'expérience, nous verrons que c'est dans des illusions & des opinions sacrées que nous devons chercher la source véritable de cette foule de maux, dont nous voyons par-tout le genre humain accablé. L'ignorance des causes naturelles lui créa des Dieux ; l'imposture les re-

dit terribles, leur idée funeste poursuivit l'homme sans le rendre meilleur, le fit trembler sans fruit, remplit son esprit de chimeres, s'opposa aux progrès de sa raison, l'empêcha de chercher son bonheur. Ses craintes le rendirent esclave de ceux qui le tromperent sous prétexte de son bien; il fit le mal quand on lui dit que ses Dieux demandoient des crimes; il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui fit entendre que ses Dieux le condamnoient à être misérable; il n'osa jamais résister à ses Dieux ni se débarrasser de ses fers, parce qu'on lui fit entendre que la stupidité, le renoncement à la raison, l'engourdissement de l'esprit, l'abjection de son ame étoient de sûrs moyens d'obtenir l'éternelle félicité.

Des préjugés non moins dangereux, ont aveuglé les hommes sur leurs gouvernemens. Les nations ne connurent point les vrais fondemens de l'autorité; elles n'osèrent exiger le bonheur de ces Rois, chargés de le leur procurer; elles crurent que les souverains, travestis en Dieux, recevoient en naissant le droit de commander au reste des mortels, pouvoient disposer à leur gré de la félicité des peuples, & n'étoient point comptables des malheureux qu'ils faisoient. Par une suite nécessaire de ces opinions, la politique dégénéra dans l'art fatal de sacrifier la félicité de tous au caprice d'un seul, ou de quelques méchans privilégiés. Malgré les maux qu'elles éprouverent, les Nations furent en adoration devant les Idoles qu'elles s'étoient faites, & respectèrent follement les instrumens de leurs miseres; elles obéirent à leurs volontés injustes; elles prodiguèrent leur vie, leur sang, leurs trésors pour assouvir leur ambition, leur avidité insatiable, leurs fantaisies

renaissantes; elles eurent une vénération stupide pour tous ceux qui posséderent, avec le souverain, le pouvoir de nuire; elles furent à genoux devant le crédit, le rang, les titres, l'opulence, le faste: enfin, victimes de leurs préjugés, elles attendirent vainement leur bien-être de quelques hommes, qui, malheureux eux-mêmes par leurs vices & par l'incapacité de jouir, ne furent gueres disposés à s'occuper du bien-être des peuples: sous de tels chefs leur bonheur physique & moral fut également négligé, ou même anéanti.

Nous trouvons le même aveuglement dans la science des mœurs. La religion, qui n'eut jamais que l'ignorance pour base & l'imagination pour guide, ne fonda point la morale sur la nature de l'homme, sur ses rapports avec les hommes, sur les devoirs qui découlent nécessairement de ces rapports: elle aima mieux la fonder sur des rapports imaginaires, qu'elle prétendit subsister entre l'homme & des puissances invisibles qu'elle avoit gratuitement imaginées, & faussement fait parler. Ce furent ces Dieux invisibles, que la religion peignit toujours comme des Tyrans pervers, qui furent les arbitres & les modèles de la conduite de l'homme; il fut méchant, insociable, inutile, turbulent, fanatique, quand il voulut imiter ces Tyrans divinifiés, ou se conformer aux leçons de leurs interprètes. Ceux-ci profitèrent seuls de la religion, & des ténèbres qu'elle répandit sur l'esprit humain; les nations ne connurent ni la nature, ni la raison, ni la vérité: elles n'eurent que des religions, sans avoir aucunes idées certaines de la morale ou de la vertu. Quand l'homme fit du mal à ses semblables, il crut avoir offensé son Dieu, il se crut quitte en s'humiliant de-

vant lui, en lui faisant des présens, en mettant son prêtre dans ses intérêts. Ainsi la religion, loin de donner une base sûre, naturelle & connue à la morale; ne lui donna qu'une base chancelante, idéale, impossible à connoître. Que dis-je? Elle la corrompit, & ses expiations acheverent de la ruiner. Quand elle voulut combattre les passions des hommes, elle le fit vainement; toujours entoussaste & privée d'expérience, elle n'en connut jamais les vrais remèdes; ses remèdes furent dégoutans & propres à révolter les malades; elle les fit passer pour divins, parce qu'ils ne furent point faits pour des hommes; ils furent inefficaces, parce que des chimères ne peuvent rien contre des passions que les motifs les plus réels & les plus forts concouroient à faire naître & à nourrir dans les cœurs. La voix de la religion ou des Dieux ne put se faire entendre dans le tumulte des sociétés, où tout crioit à l'homme qu'il ne pouvoit se rendre heureux sans nuire à ses semblables: ces vaines clameurs ne firent que rendre la vertu haïssable, parce qu'elles la représenterent toujours comme ennemie du bonheur & des plaisirs des humains. Dans l'observation de leurs devoirs, on ne fit voir aux mortels que le cruel sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, & jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce sacrifice. Le présent l'emporta sur l'avenir, le visible sur l'invisible, le connu sur l'inconnu, & l'homme fut méchant, parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

C'EST ainsi que la somme des malheurs du genre humain ne fut point diminuée, mais s'accrut au contraire par ses religions, par ses gouvernemens, par son éducation, par ses opinions, en

un mot, par toutes les institutions qu'on lui fit adopter, sous prétexte de rendre son sort plus doux. L'on ne peut trop le répéter, c'est dans l'erreur que nous trouverons la vraie source des maux dont la race humaine est affligée, ce n'est point la nature qui la rendit malheureuse; ce n'est point un Dieu irrité qui voulut qu'elle vécût dans les larmes; ce n'est point une dépravation héréditaire qui a rendu les mortels méchants & malheureux; c'est uniquement à l'erreur que font dûs ces effets déplorables.

LE souverain bien, tant cherché par quelques sages, & par d'autres annoncé avec tant d'emphase, ne peut être regardé que comme une chimère, semblable à cette *Panacée* merveilleuse que quelques adeptes ont voulu faire passer pour le remède universel. Tous les hommes sont malades, la naissance les livre aussi-tôt à la contagion de l'erreur; mais chacun d'eux, par une suite de son organisation naturelle & de ses circonstances particulières, en est diversément affecté. S'il est un remède général que l'on puisse appliquer aux maladies diversifiées & compliquées des hommes, il n'en est qu'un, sans doute, & ce remède est la vérité, qu'il faut puiser dans la nature.

A LA vue des erreurs qui aveuglent le plus grand nombre des mortels, & qu'ils sont forcés de sucir avec le lait; à la vue des desirs dont ils sont perpétuellement agités, des passions qui les tourmentent, des inquiétudes qui les rongent, des maux tant physiques que moraux qui les assiegent de toutes parts, on seroit tenté de croire que le bonheur n'est point fait pour ce monde, & que ce seroit une entreprise vaine que de vou-

loir guérir des esprits que tout conspire à empoisonner. Quand on considère ces superstitions qui les allarment, les divisent & les rendent insensés, ces gouvernemens qui les oppriment, ces loix qui les gênent, ces injustices multipliées sous lesquelles on voit gémir presque tous les peuples de la terre, enfin ces vices & ces crimes qui rendent l'état de société si haïssable, presque à tous ceux qui s'y trouvent, l'on a peine à se défendre de l'idée que l'infortune est l'apanage du genre humain, que ce monde n'est fait que pour rassembler des malheureux, que le bonheur est une chimère, ou du moins un point si fugitif qu'il est impossible de le fixer.

DES superstitionx atrabilaires & nourris de mélancolie, virent donc sans cesse la nature ou son auteur acharnés contre l'espece humaine; ils supposèrent que l'homme, objet constant de la colère du ciel, l'irritoit même par ses desirs, & se rendoit criminel en cherchant une félicité qui n'étoit pas faite pour lui. Frappés de voir que les objets que nous désirons le plus vivement ne sont jamais capables de remplir notre cœur, ils ont décrit ces objets comme nuisibles, comme odieux, comme abominables; ils ont prescrit de les fuir, ils ont fait main basse indistinctement sur toutes les passions les plus utiles à nous-mêmes & aux êtres avec qui nous vivons; ils ont voulu que l'homme se rendît insensible, devînt l'ennemi de lui-même, se séparât de ses semblables, renonçât à tout plaisir, se refusât le bonheur, en un mot se dénaturât. „ Mortels! ont-ils dit, vous êtes nés „ pour le malheur; l'auteur de votre existence „ vous destina pour l'infortune; entrez donc „ dans ses vues & rendez vous malheureux. Com-

„ battez ces desirs rebelles qui ont la félicité pour
 „ objet ; renoncez à ces plaisirs qu'il est de votre
 „ essence d'aimer ; ne vous attachez à rien ici
 „ bas ; fuyez une société qui ne sert qu'à enflam-
 „ mer votre imagination pour des biens que vous
 „ devez vous refuser ; brisez le ressort de votre
 „ ame ; réprimez cette activité qui cherche à
 „ mettre fin à vos peines ; souffrez, affligez-
 „ vous, gémissiez : telle est pour vous la route
 „ du bonheur. ”

A V E U G L E S Médecins ! qui ont pris pour une maladie l'état naturel de l'homme ! ils n'ont point vu que ses passions & ses desirs lui sont essentiels ! que lui défendre d'aimer & de désirer, c'est vouloir lui enlever son être ; que l'activité est la vie de la société, & que nous dire de nous haïr & de nous mépriser nous-mêmes, c'est nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu. C'est ainsi que, par ses remèdes surnaturels, la religion, loin de guérir les hommes de leurs maux, n'a fait que les aggraver & les désespérer ; au lieu de calmer leurs passions, elle rendit plus incurables, plus dangereuses & plus envenimées celles que leur nature ne leur avoit données que pour leur conservation & leur bonheur. Ce n'est point en éteignant nos passions que l'on nous rendra heureux ; c'est en les dirigeant vers des objets vraiment utiles à nous-mêmes & aux autres.

M A L G R É les erreurs dont le genre humain est aveuglé ; malgré l'extravagance de ses institutions religieuses & politiques ; malgré les plaintes & les murmures que nous faisons continuellement contre le sort, il est des heureux sur la terre. Nous y voyons quelquefois des souverains

animés de la noble ambition de rendre les nations florissantes & fortunées ; nous y trouvons des Antonins, des Trajans, des Julien, des Henri ; nous y rencontrons des ames élevées qui mettent leur gloire & leur bonheur à encourager le mérite, à secourir l'indigence, à tendre la main à la vertu opprimée. Nous y trouvons des génies occupés du desir d'arracher l'admiration de leurs concitoyens en les servant utilement, & jouissant du bonheur qu'ils procurent aux autres.

NE croyons point que le pauvre lui-même soit exclu du bonheur. La médiocrité, l'indigence lui procurent souvent des avantages que l'opulence & la grandeur sont forcées de reconnoître & d'envier. L'ame du pauvre, toujours en action, ne cesse de former des desirs, tandis que le riche & le puissant sont souvent dans le triste embarras de ne sçavoir que souhaiter, ou de desirer des objets impossibles à se procurer (93). Son corps habitué au travail, connoît les douceurs du repos ; ce repos est la plus rude des fatigues pour celui qui s'ennuie de son oisiveté. L'exercice & la frugalité procurent à l'un de la vigueur & de la fanté ; l'intempérance & l'inertie des autres, ne leur donne que des dégoûts & des infirmités. L'indigence tend tous les ressorts de l'ame, elle est mere de l'industrie ; c'est de son sein que l'on voit sortir le génie, les talents, le mérite auxquels l'opulence & la grandeur sont forcées de rendre hommage. Enfin les coups du sort trouvent dans le pauvre un roseau flexible qui cede sans se briser.

AINSI la nature ne fut point une marâtre

(93) Petrone dit, *nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas.*

pour le plus grand nombre de ses enfants. Celui que la fortune a placé dans un état obscur ignore l'ambition qui dévore le courtisan, les inquiétudes de l'intrigant, les remors, les ennuis & les dégoûts de l'homme enrichi des dépouilles des nations dont il ne sçait profiter. Plus le corps travaille, & plus l'imagination se repose; c'est la diversité des objets qu'elle parcourt, qui l'allume; c'est la satiété de ces objets, qui lui cause du dégoût: l'imagination de l'indigent est circonscrite par la nécessité; il reçoit peu d'idées, il connoît peu d'objets, par conséquent il a peu de desirs; il se contente de peu, tandis que la nature entière suffit à peine pour contenter les vœux insatiables & les besoins imaginaires de l'homme plongé dans le luxe, qui a parcouru ou épuisé tous les objets nécessaires. Ceux que le préjugé nous fait regarder comme les plus malheureux des hommes, jouissent souvent d'avantages plus réels & plus grands, que ceux qui les oppriment, qui les méprisent & qui quelquefois sont réduits à les envier. Des desirs bornés, sont un bien très réel: l'homme du peuple dans son humble fortune, ne desire que du pain; il l'obtient à la sueur de son front, il le mangeroit avec joie, si l'injustice ne le lui rendoit communément amer. Par le délire des gouvernemens, ceux qui nâgent dans l'abondance, sans être plus heureux pour celà, disputent au cultivateur les fruits mêmes que ses bras font sortir de la terre. Les Princes sacrifient leur bonheur véritable & celui de leurs états, à des passions, à des caprices qui découragent les peuples, qui plongent leurs provinces dans la misère, qui font des millions de malheureux sans aucun profit pour eux-mêmes. La tyrannie oblige ses sujets de maudire leur existence, d'abandonner le travail, & leur

ôte le courage de donner le jour à des enfans qui seroient aussi misérables que leurs peres : l'excès de l'oppression les force quelquefois de se révolter ou de se venger par des attentats, des injustices qu'on leur fait. L'injustice en réduisant l'indigence au désespoir, l'oblige de chercher dans le crime, des ressources contre ses malheurs. Un gouvernement inique produit le découragement dans les ames ; ses vexations dépeuplent les campagnes, les terres demeurent sans culture ; de-là naît l'affreuse famine qui fait éclore les contagions & les pestes. Les malheurs des peuples produisent les revolutions ; aigris par l'infortune, les esprits entrent en fermentation, & les renversemens des Empires en sont les effets nécessaires. C'est ainsi que le physique & le moral sont toujours liés, ou plutôt sont la même chose.

Si l'iniquité des chefs ne produit pas toujours des effets si marqués, au moins elle produit la paresse, dont l'effet est de remplir les sociétés de mendians & de malfaiteurs, que ni la religion ni la terreur des loix ne peuvent arrêter, & que rien ne peut engager à demeurer les spectateurs malheureux d'un bien-être, auquel il ne leur est pas permis de prendre part. Ils cherchent leur bonheur passager, aux dépens même de leur vie, lorsque l'injustice leur a fermé la route du travail & de l'industrie qui les auroit rendu utiles & honnêtes.

QUE l'on ne nous dise point que nul gouvernement ne peut rendre tous ses sujets heureux ; il ne peut, sans doute, se flatter de contenter les fantaisies insatiables de quelques citoyens oisifs, qui ne savent qu'imaginer pour calmer leurs en-

nuis: mais il peut & il doit s'occuper à contenter les besoins réels de la multitude. Une société jouit de tout le bonheur dont elle est susceptible, dès que le plus grand nombre de ses membres sont nourris, vêtus, logés, en un mot, peuvent, sans un travail excessif, se procurer les besoins que la nature leur a rendu nécessaires. Leur imagination est contente, dès qu'ils ont l'affurance que nulle force ne pourra leur ravir les fruits de leur industrie, & qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Par une suite des folies humaines, des nations entières sont forcées de travailler, de suer, d'arroser la terre de larmes, pour entretenir le luxe, les fantaisies, la corruption d'un petit nombre d'insensés, de quelques hommes inutiles, dont le bonheur est devenu impossible, parce que leur imagination égarée ne connoît plus de bornes. C'est ainsi que les erreurs religieuses & politiques ont changé l'univers en une vallée de larmes.

FAUTE de consulter la raison, de connoître le prix de la vérité, d'être instruits de leurs véritables intérêts, de sçavoir en quoi consiste le bonheur solide & réel, les Princes & les peuples, les riches & les pauvres, les grands & les petits sont, sans doute, souvent très éloignés d'être heureux; cependant si nous jettons un coup d'œil impartial sur la race humaine, nous y trouverons un plus grand nombre de biens que de maux. Nul homme n'est heureux en masse, mais il est en détail. Ceux qui se plaignent le plus amèrement de la rigueur du destin, tiennent pourtant à leur existence par des fils, souvent imperceptibles, qui les empêchent d'en sortir. En effet l'habitude nous rend nos peines plus légères; la douleur suspendue devient une vraie jouissance; chaque

besoin est un plaisir au moment où il se satisfait; l'absence du chagrin & de la maladie est un état heureux, dont nous jouissons fourdement & sans nous en appercevoir; l'espérance, qui rarement nous abandonne tout-à-fait, nous aide à supporter les maux les plus cruels. Le prisonnier rit dans les fers; le villageois fatigué rentre en chantant dans sa cabane; enfin l'homme qui se dit le plus infortuné, ne voit point arriver la mort sans effroi, à moins que le désespoir n'ait totalement défiguré la nature à ses yeux. (94)

TANT que nous désirons la continuation de notre être, nous ne sommes pas en droit de nous dire complètement malheureux; tant que l'espérance nous soutient, nous jouissons encore d'un très-grand bien. Si nous étions plus justes, en nous rendant compte de nos plaisirs & de nos peines, nous reconnoîtrions que la somme des premiers excède de beaucoup celle des derniers; nous verriens que nous tenons un registre très exact du mal & peu exact du bien. En effet nous avoueriens qu'il est peu de journées entièrement malheureuses dans tout le cours de notre vie. Nos besoins périodiques nous procurent le plaisir de les contenter; notre ame est perpétuellement remuée par mille objets, dont la variété, la multiplicité, la nouveauté nous réjouit, suspend nos peines, fait diversion à nos chagrins. Les maux physiques sont-ils violens? Ils ne sont pas d'une longue durée, ils nous conduisent bientôt à notre terme; les maux de notre esprit nous y mènent également. En même tems que la nature nous refuse tout bonheur, elle nous ouvre une porte pour fortir de la vie; refusons-nous d'y

(94) Voyez ce qui a été dit sur le Suicide dans le chapitre XIF.

passer, c'est que nous trouvons encore du plaisir à exister. Les nations réduites au désespoir, sont-elles complètement malheureuses? Elles ont recours aux armes, & au risque de périr, elles font leurs efforts pour terminer leurs souffrances.

DE ce que tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons donc en conclure qu'ils ne sont pas si malheureux qu'on le pense. Ainsi ne nous exagérons plus les maux de l'espece humaine; imposons silence à l'humeur noire qui nous persuade que ses maux sont sans remede; diminuons peu-à-peu le nombre de nos erreurs, & nos calamités diminueront dans la même proportion. De ce que le cœur de l'homme ne cesse de former des desirs, n'en concluons point qu'il est malheureux; de ce que son corps a besoin chaque jour de nourriture, concluons qu'il est sain & qu'il remplit ses fonctions; de ce que son cœur desire, il faut en conclure qu'il a besoin à chaque instant d'être remué, que les passions sont essentielles au bonheur d'un être qui sent, qui pense, qui reçoit des idées & qui nécessairement doit aimer & désirer ce qui lui procure ou lui promet une façon d'exister analogue à son énergie naturelle. Tant que nous vivons, tant que le ressort de notre ame subsiste dans sa force, cette ame desire; tant qu'elle desire, elle éprouve l'activité qui lui est nécessaire; tant qu'elle agit, elle vit. La vie peut être comparée à un fleuve, dont les eaux se poussent, se succèdent & coulent sans interruption: forcées de rouler sur un lit inégal, elles rencontrent par intervalles des obstacles qui empêchent leur stagnation; elles ne cessent de jaillir, de bondir & de couler, jusqu'à ce qu'elles soient rendues dans l'océan de la nature.



CHAPITRE XVII.

*Des idées vraies ou fondées sur la nature
sont les seuls remèdes aux maux des hom-
mes. Récapitulation de cette première
partie. Conclusion.*

TOUTES les fois que nous cessons de prendre l'expérience pour guide nous tombons dans l'erreur. Nos erreurs deviennent encore plus dangereuses & plus incurables, lorsqu'elles ont pour elles la sanction de la religion; c'est alors que nous ne consentons jamais à revenir sur nos pas; nous nous croyons intéressés à ne plus voir, à ne plus nous entendre, & nous supposons que notre bonheur exige que nous fermions les yeux à la vérité. Si la plupart des moralistes ont méconnu le cœur humain; s'ils se sont trompés sur ses maladies & sur les remèdes qui pouvoient lui convenir; si les remèdes qu'ils lui ont administrés ont été inefficaces ou même dangereux, c'est qu'ils ont abandonné la nature, ils ont résisté à l'expérience, ils n'ont osé consulter leur raison, ils ont renoncé au témoignage de leurs sens, ils n'ont suivi que les caprices d'une imagination éblouie par l'entousiasme ou troublée par la crainte; ils ont préféré les illusions qu'elle leur montrait, aux réalités d'une nature qui ne trompe jamais.

C'EST faute d'avoir voulu sentir qu'un être intelligent ne peut point perdre un instant de vue sa propre conservation, son intérêt réel ou fictif,

son bien-être solide ou passager, en un mot, son bonheur vrai ou faux; c'est faute d'avoir considéré que les desirs & les passions sont des mouvemens essentiels, naturels, nécessaires à notre ame, que les docteurs des hommes ont supposé des causes surnaturelles de leurs égaremens, & n'ont appliqué à leurs maux que des topiques inutiles ou dangereux. En leur disant d'étouffer leurs desirs, de combattre leurs penchans, d'anéantir leurs passions, ils n'ont fait que leur donner des préceptes stériles, vagues, impraticables; ces vaines leçons n'ont influé sur personne; elles n'ont tout au plus retenu que quelques mortels qu'une imagination paisible ne sollicitoit que foiblement au mal; les terreurs dont on les accompagnoit ont troublé la tranquillité de quelques personnes modérées par leur nature, sans jamais arrêter les tempéramens indomptables de ceux qui furent éivrés de leurs passions ou emportés par le torrent de l'habitude. Enfin les promesses & les menaces de la superstition n'ont fait que des fanatiques, des enthousiastes, des êtres inutiles ou dangereux, sans jamais faire des hommes véritablement vertueux, c'est à dire, utiles à leurs semblables.

Ces Empyriques, guidés par une aveugle routine, n'ont point vu que l'homme, tant qu'il vit, est fait pour sentir, pour désirer, pour avoir des passions, & pour les satisfaire en raison de l'énergie que son organisation lui donne; ils ne se sont point aperçus que l'habitude enracinoit ces passions, que l'éducation les semoit dans les cœurs, que les vices du gouvernement les fortifioient, que l'opinion publique les approuvoit, que l'expérience les rendoit nécessaires, & que dire aux hommes ainsi constitués de détruire leurs passions, c'étoit
les

les jeter dans le désespoir, ou bien leur ordonner des remèdes trop révoltans pour qu'ils consentissent à les prendre. Dans l'état actuel de nos sociétés opulentes, dire à un homme, qui sçait par expérience que les richesses procurent tous les plaisirs, qu'il ne doit pas les désirer; qu'il ne doit pas faire d'efforts pour les obtenir; qu'il doit s'en détacher, c'est lui persuader de se rendre malheureux. Dire à un ambitieux de ne point désirer le pouvoir & la grandeur, que tout conspire à lui montrer comme le comble de la félicité, c'est lui ordonner de renverser tout d'un coup le système habituel de ses idées, c'est parler à un sourd. Dire à un amant d'un tempérament impétueux, d'étouffer sa passion pour l'objet qui l'enchanté, c'est lui faire entendre qu'il doit renoncer à son bonheur. Opposer la religion à des intérêts si puissans, c'est combattre des réalités par des spéculations chimériques.

EN effet si nous examinons les choses sans prévention, nous trouverons que la plupart des préceptes que la religion, ou que sa morale fanatique & surnaturelle donnent aux hommes, sont aussi ridicules qu'impossibles à pratiquer. Interdire les passions aux hommes, c'est leur défendre d'être des hommes; conseiller à une personne d'une imagination emportée de modérer ses desirs, c'est lui conseiller de changer son organisation, c'est ordonner à son sang de couler plus lentement. Dire à un homme de renoncer à ses habitudes, c'est vouloir qu'un citoyen accoutumé à se vêtir consente à marcher tout nud; autant vaudroit-il lui dire de changer les traits de son visage, de détruire son tempérament, d'éteindre son imagination, d'altérer la nature de ses fluides, que de

lui commander de n'avoir point de passions analogues à son énergie naturelle, ou de renoncer à celles que l'habitude & ses circonstances lui ont fait contracter & ont converties en besoins (95). Tels sont pourtant les remèdes si vantés, que la plupart des moralistes opposent à la dépravation humaine. Est-il donc surprenant qu'ils ne produisent aucun effet, ou qu'il ne fassent que réduire l'homme au désespoir par le combat continu qu'ils excitent entre les passions de son cœur, ses vices, ses habitudes, & les craintes chimériques dont la superstition a voulu l'accabler. Les vices de la société, les objets dont elle se fert pour irriter nos desirs; les plaisirs, les richesses, les grandeurs que le gouvernement nous montre comme des appas séducteurs; les biens que l'éducation, l'exemple & l'opinion nous rendent chers, nous attirent d'un côté, tandis que la morale nous sollicite vainement d'un autre, & que la religion, par ses menaces effrayantes, nous jette dans le trouble & produit en nous un conflit violent, sans jamais remporter la victoire; quand par hasard elle l'emporte sur tant de forces réunies, elle nous rend malheureux, elle brise tout-à-fait le ressort de notre ame.

LES passions sont les vrais contrepois des passions; ne cherchons point à les détruire, mais tâchons de les diriger: balançons celles qui sont nuisibles, par celles qui sont utiles à la société. La

(95) On voit que ces conseils, tout extravagants qu'ils sont, ont été suggérés aux hommes par toutes les religions. Les Indiens, les Japonais, les Mahométans, les Chrétiens, les Juifs, d'après leurs superstitions, font consister la perfection à jeûner, se macérer, s'abstenir des plaisirs les plus honnêtes, fuir la société, s'infliger mille tourmens volontaires, travailler sans relâche à contredire la nature. Chez les Payens les Galles & les Prêtres de la Déesse de Syrie n'étoient pas plus sensés; il se mutiloient par piété

raison, fruit de l'expérience, n'est que l'art de choisir les passions que nous devons écouter pour notre propre bonheur. L'éducation est l'art de semer & de cultiver dans les cœurs des hommes des passions avantageuses. La législation est l'art de contenir les passions dangereuses, & d'exciter celles qui peuvent être avantageuses au bien public. La religion n'est que l'art de semer & de nourrir dans les âmes des mortels, des chimères, des illusions, des prestiges, des incertitudes d'où naissent des passions funestes pour eux-mêmes, ainsi que pour les autres; ce n'est qu'en les combattant, que l'homme peut être mis sur la route du bonheur.

LA raison & la morale ne pourront rien sur les mortels, si elles ne montrent à chacun d'entre eux que son intérêt véritable est attaché à une conduite utile à lui-même; cette conduite, pour être utile, doit lui concilier la bienveillance des êtres nécessaires à sa propre félicité; c'est donc pour l'intérêt ou l'utilité du genre humain; c'est pour l'estime, l'amour, les avantages qui en résultent, que l'éducation doit allumer de bonne heure l'imagination des citoyens; ce sont les moyens d'obtenir ces avantages, que l'habitude doit leur rendre familiers, que l'opinion doit leur rendre chers, que l'exemple doit les exciter à rechercher. Le gouvernement, à l'aide des récompenses, doit les encourager à suivre ce plan; à l'aide des châtimens, il doit effrayer ceux qui voudroient le troubler. C'est ainsi que l'espoir d'un bien être véritable & la crainte d'un mal réel feront des passions propres à contrebalancer celles qui nuiroient à la société; ces dernières deviendroient au moins très rares, si au lieu de repaître les hommes de spéculations inintelligibles & de

mots vuides de sens, on leur parloit de choses réelles, & on leur montrait leurs véritables intérêts.

L'HOMME n'est si souvent méchant, que parce qu'il se sent presque toujours intéressé à l'être; que l'on rende les hommes plus éclairés & plus heureux, & on les rendra meilleurs. Un gouvernement équitable & vigilant rempliroit bientôt son état de citoyens honnêtes; il leur donneroit des motifs présents, réels & palpables de bien faire: il les feroit instruire, il leur feroit éprouver ses soins, il les séduiroit par l'assurance de leur propre bonheur; ses promesses & ses menaces, fidèlement exécutées, auroient, sans doute, bien plus de poids que celles de la superstition, qui ne propose jamais que des biens illusoires, ou des châtimens dont les méchants endurcis douteront, toutes les fois qu'ils auront intérêt d'en douter; des motifs présents les toucheront bien plus, que des motifs incertains & éloignés. Les vicieux & les méchants sont si communs sur la terre, si opiniâtres, si attachés à leurs déréglemens, parce qu'il n'est aucun gouvernement qui leur fasse trouver de l'avantage à être justes, honnêtes & bien-faisans; au contraire par-tout les intérêts les plus puissans les sollicitent au crime, en favorisant les penchans d'une organisation vicieuse que rien n'a rectifiée ni portée vers le bien (96). Un sauvage qui dans sa horde ne connoit point le prix de l'argent, n'en fera certainement aucun cas; si vous le transplantez dans nos sociétés policées, il apprendra bientôt à le désirer, il fera des efforts pour l'obtenir; & s'il le peut sans danger, il

(96) Salluste dit, *nemo gratuitò malus est*. On peut dire de même *nemo gratuitò bonus*.

finira par voler, sur-tout s'il n'a point appris à respecter la propriété des êtres qui l'environnent. Le sauvage & l'enfant sont précisément dans le même cas; c'est nous qui rendons l'un & l'autre méchants. Le fils d'un grand apprend dès l'enfance à désirer le pouvoir, il devient un ambitieux dans l'âge mûr, & s'il a le bonheur de s'insinuer dans la faveur, il deviendra méchant, & le sera impunément. Ce n'est donc point la nature qui fait des méchants; ce sont nos institutions qui déterminent à l'être. L'enfant élevé parmi des brigands ne peut devenir qu'un malfaiteur; s'il eut été élevé parmi des honnêtes gens il fût devenu un homme de bien.

Si nous cherchons la source de l'ignorance profonde où nous sommes de la morale & des mobiles qui peuvent influencer sur les volontés des hommes, nous la trouverons dans les idées fausses que la plupart des spéculateurs se sont faites de la nature humaine. C'est pour avoir fait l'homme double; c'est pour avoir distingué son ame de son corps; c'est pour avoir tiré son ame du domaine de la physique, afin de la soumettre à des loix fantastiques émanées des espaces imaginaires; c'est pour l'avoir supposée d'une nature différente en tout des êtres connus, que la science des mœurs est devenue une énigme impossible à deviner. Ces suppositions ont donné lieu de lui attribuer une nature, des façons d'agir, des propriétés totalement différentes de celles que l'on voit dans tous les corps. Des métaphysiciens s'en emparèrent, & à force de subtiliser, ils la rendirent totalement méconnoissable. Ils ne se sont point aperçus que le mouvement étoit essentiel à l'ame ainsi qu'au corps vivant; ils n'ont point vu que les besoins de l'une

se renouvelloient fans cesse, ainsi que les besoins de l'autre; ils n'ont point voulu croire que ces besoins de l'ame, ainsi que ceux du corps, sont purement physiques, & que l'une & l'autre n'étoient jamais remués que par des objets physiques & matériels. Ils n'ont point eu d'égard à la liaison intime & continuelle de l'ame avec le corps; ou plutôt, ils n'ont point voulu convenir qu'ils ne sont qu'une même chose, envisagée sous différens points de vue. Obstinés dans leurs opinions surnaturelles ou inintelligibles, ils ont refusé d'ouvrir les yeux pour voir que le corps en souffrant, rendoit l'ame malheureuse, & que l'ame affligée minoit & faisoit dépérir le corps. Ils n'ont point considéré que les plaisirs & les peines de l'esprit influoient sur ce corps, & le plongeioient dans l'affaïssement ou lui donnoient de l'activité. Ils ont cru que l'ame tiroit ses pensées, soit riantes, soit lugubres, de son propre fond; tandis que ses idées ne lui viennent que des objets matériels qui agissent, ou qui ont agi matériellement sur les organes; tandis qu'elle n'est déterminée, soit à la gaîté soit à la tristesse, que par l'état durable ou passager dans lequel se trouvent les solides & les fluides de notre corps. En un mot, ils n'ont point reconnu que cette ame, purement passive, subissoit les mêmes changemens qu'éprouvoit le corps, n'étoit remuée que par son intermede, n'agissoit que par son secours, & recevoit souvent, à son insçu & malgré elle, de la part des objets physiques qui la remuent, ses idées, ses perceptions, ses sensations, son bonheur ou son malheur.

PAR une suite de ces opinions, liées à des systèmes merveilleux, ou inventées pour les justifier, on supposa que l'ame humaine étoit libre,

c'est-à-dire, avoit la faculté de se mouvoir d'elle-même, & jouissoit du pouvoir d'agir indépendamment des impulsions que ses organes recevoient des objets qui sont hors d'eux; on prétendit qu'elle pouvoit résister à ces impulsions, &, sans y avoir d'égard, suivre les directions qu'elle se donnoit à elle-même par sa propre énergie; en un mot, on soutint que l'ame étoit libre, c'est-à-dire, avoit le pouvoir d'agir sans être déterminée par aucune force extérieure.

Ainsi cette ame, que l'on avoit supposée d'une nature différente de tous les êtres que nous connoissons dans l'univers, eut aussi une façon d'agir à part; elle fut, pour ainsi dire, un point isolé qui ne fut point soumis à cette chaîne non interrompue de mouvemens, que, dans une nature dont les parties sont toujours agissantes, les corps se communiquent les uns aux autres. Epris de leurs notions sublimes, ces spéculateurs ne virent point qu'en distinguant l'ame du corps & de tous les êtres que nous connoissons, ils se mettoient dans l'impossibilité de s'en former une idée vraie; ils ne voulurent point s'appercevoir de l'analogie parfaite qui se trouvoit entre sa manière d'agir & celle dont le corps étoit affecté, non plus que de la correspondance nécessaire & continuelle qui se trouvoit entre l'ame & lui. Ils refuserent de voir que, semblable à tous les corps de la nature, elle étoit sujette à des mouvemens d'attraction & de repulsion, dûs aux qualités inhérentes aux substances qui mettent ses organes en action; que ses volontés, ses passions, ses desirs n'étoient jamais qu'une suite de ces mouvemens, produits par des objets physiques qui ne sont nullement en son pouvoir; & que ces objets la rendoient heureuse

ou malheureuse, active ou languissante, contente ou affligée, en dépit d'elle-même & de tous les efforts qu'elle pouvoit faire pour se trouver autrement. On chercha dans les cieus des mobiles fictifs pour la remuer; on ne présenta aux hommes que des intérêts imaginaires; sous prétexte de leur faire obtenir un bonheur idéal, on les empêcha de travailler à leur bonheur véritable qu'on se garda bien de leur faire connoître; on fixa leurs regards sur l'empyrée pour ne plus voir la terre; on leur cacha la vérité, & l'on prétendit les rendre heureux à force de terreurs, de phantômes & de chimères. Enfin, aveugles eux-mêmes, ils ne furent guidés que par des aveugles dans le sentier de la vie, où les uns & les autres ne firent que s'égarer.

C O N C L U S I O N.

DE tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte évidemment, que toutes les erreurs du genre humain en tout genre viennent d'avoir renoncé à l'expérience, au témoignage des sens, à la droite raison, pour se laisser guider par l'imagination souvent trompeuse & par l'autorité toujours suspecte. L'homme méconnoitra toujours son vrai bonheur, tant qu'il négligera d'étudier la nature, de s'instruire de ses loix immuables, de chercher en elle seule les vrais remèdes à des maux qui sont des suites nécessaires de ses erreurs actuelles. L'homme sera toujours une énigme pour lui-même, tant qu'il se croira double & mu par une force inconcevable, dont il ignore la nature & les loix. Ses facultés qu'il nomme intellectuelles, & ses qualités morales, seront inintelligibles pour lui, s'il ne les considère du même œil que ses qualités ou facultés corporelles, & ne les voit soumises

en tout aux mêmes regles. Le systême de sa liberté prétendue n'est appuyé sur rien; il est à chaque instant démenti par l'expérience; elle lui prouve qu'il ne cesse jamais d'être dans toutes ses actions sous la main de la nécessité; vérité qui, loin d'être dangereuse pour les hommes, ou destructive pour la morale, lui fournit sa vraie base; puisqu'elle fait sentir la nécessité des rapports subsistants entre des êtres sensibles, & réunis en société, dans la vue de travailler par des efforts communs à leur félicité réciproque. De la nécessité de ces rapports, naît la nécessité de leurs devoirs, & la nécessité des sentimens d'amour qu'ils accordent à la conduite qu'ils nomment vertueuse, ou de l'aversion qu'ils ont pour celle que l'on nomme vicieuse & criminelle. D'où l'on voit les vrais fondemens de *l'obligation morale*, qui n'est que la nécessité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme se propose dans la société, où chacun de nous, pour son propre intérêt, son propre bonheur, sa propre sûreté, est forcé d'avoir & de montrer les dispositions nécessaires à sa propre conservation, & capables d'exciter dans ses associés les sentimens, dont il a besoin pour être heureux lui-même. En un mot, c'est sur l'action & la réaction nécessaires des volontés humaines, sur l'attraction & la répulsion nécessaires de leurs ames, que toute morale se fonde: c'est l'accord ou le concert des volontés & des actions des hommes qui maintient la société; c'est leur discordance qui la dissout ou la rend malheureuse.

L'on a pu conclure de tout ce que nous avons dit, que les noms sous lesquels les hommes ont désigné les causes cachées qui agissent dans la nature & leurs effets divers, ne sont jamais que la né-

cessité envisagée sous différens points de vue. Nous avons trouvé que *l'ordre* est une suite nécessaire de causes & d'effets, dont nous voyons ou croyons voir l'ensemble, la liaison & la marche, & qui nous plaît, lorsque nous la trouvons conforme à notre être. Nous avons vu pareillement que, ce que nous appellons *désordre*, est une suite d'effets & de causes nécessaires que nous jugeons défavorables à nous-mêmes ou peu convenables à notre être. L'on a désigné sous le nom *d'intelligence*, la cause nécessaire qui opéroit nécessairement la suite des événemens que nous comprenons sous le nom *d'ordre*. On a nommé *divinité*, la cause nécessaire & invisible qui mettoit en action une nature où tout agit suivant des loix immuables & nécessaires. On a nommé *destinée* ou *fatalité*, la liaison nécessaires des causes & des effets inconnus que nous voyons dans ce monde; on s'est servi du mot *hasard*, pour désigner les effets que nous ne pouvons présenter, ou dont nous ignorons la liaison nécessaire avec leurs causes. Enfin, l'on a nommé facultés *intellectuelles* & *morales*, les effets & les modifications nécessaires de l'être organisé que l'on a supposé remué par un agent inconcevable, que l'on a cru distingué de son corps ou d'une nature différente de la sienne, que l'on a désigné sous le nom *d'ame*.

EN conséquence, l'on a cru cet agent immortel & non dissoluble comme le corps. Nous avons fait voir que le dogme merveilleux de l'autre vie, n'est fondé que sur des suppositions gratuites démenties par la réflexion. Nous avons prouvé que cette hypothèse est non seulement inutile aux mœurs des hommes, mais encore qu'elle n'est propre qu'à les engourdir, à les détourner du soin de

travailler à leur bonheur réel; à les éni vrer de vertiges & d'opinions nuisibles à leur tranquillité; enfin, à endormir la vigilance des législateurs, en les dispensant de donner à l'éducation, aux institutions & aux loix de la société, toute l'attention qu'ils leur doivent. Nous avons fait sentir que la politique s'est à tort reposée sur une opinion peu capable de contenir des passions que tout s'efforce d'allumer dans les cœurs des hommes, qui cessent de voir l'avenir, dès que le présent les séduit ou les entraîne. Nous avons fait voir que le mépris de la mort est un sentiment avantageux, propre à donner aux esprits le courage d'entreprendre ce qui est vraiment utile à la société. Enfin, nous avons fait connoître ce qui pouvoit conduire l'homme au bonheur, & nous avons montré les obstacles que l'erreur oppose à sa félicité.

QUE l'on ne nous accuse donc pas de démolir sans édifier; de combattre des erreurs sans leur substituer des vérités; de sapper à la fois les fondemens de la religion & de la saine morale. Celle-ci est nécessaire aux hommes; elle est fondée sur leur nature; ses devoirs sont certains, & doivent durer autant que la race humaine; elle nous oblige, parce que sans elle, ni les individus ni les sociétés ne peuvent subsister ni jouir des avantages que leur nature les force de désirer.

ECOUTONS donc cette morale établie sur l'expérience & sur la nécessité des choses; n'écou tons point cette superstition fondée sur des rêveries, sur des impostures & sur les caprices de l'imagination. Suivons les leçons de cette morale humaine & douce qui nous conduit à la vertu par la voie du bonheur: bouchons nos oreilles aux cris

inefficaces de la religion, qui ne pourra jamais nous faire aimer une vertu qu'elle rend hideuse & haïssable, & qui nous rend réellement malheureux en ce monde, dans l'attente des chimères qu'elle nous promet dans un autre. Enfin voyons si la raison, sans le secours d'une rivale qui la décrie, ne nous conduira pas plus sûrement qu'elle, vers le but ou tendent tout nos vœux.

QUELS fruits en effet le genre humain a-t-il jusqu'ici retiré de ces notions sublimes & surnaturelles dont la Théologie, depuis tant de siècles, a repu les mortels? Tous ces phantômes créés par l'ignorance & par l'imagination; toutes ces hypothèses, aussi insensées que subtiles, dont l'expérience fut bannie, tous ces mots vuides de sens, dont les langues se sont remplies; toutes ces espérances fanatiques & ces terreurs paniques, dont on s'est servi pour agir sur les volontés des hommes, les ont-ils rendu meilleurs, plus éclairés sur leurs devoirs, plus fideles à les remplir? Tous ces systèmes merveilleux & les inventions sophistiquées dont on les appuie, ont-ils porté la lumière dans nos esprits, la raison dans notre conduite, la vertu dans notre cœur? Hélas! Toutes ces choses n'ont fait que plonger l'entendement humain dans des ténèbres, dont il ne peut se tirer, semer dans nos âmes des erreurs dangereuses, faire éclore en nous des passions funestes dans lesquelles nous trouverons la vraie source des maux, dont notre espèce est affligée.

CESSE donc, ô homme! de te laisser troubler par les phantômes que ton imagination ou que l'imposture ont créés. Renonce à des espérances vagues; dégage-toi de tes craintes accablantes;

fuis fans inquiétude la route nécessaire que la nature a tracée pour toi. Seme-là de fleurs, si ton destin le permet; écarte, si tu le peux, les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable; son obscurité suffit pour te prouver qu'il est inutile ou dangereux à fonder. Pense donc uniquement à te rendre heureux dans l'existence qui t'est connue. Sois tempérant, modéré, raisonnable, si tu veux te conserver; ne sois point prodigue du plaisir, si tu cherches à le rendre durable. Abstiens-toi de tout ce qui peut nuire à toi-même & aux autres. Sois vraiment intelligent, c'est-à-dire, apprends à t'aimer, à te conserver, à remplir le but qu'à chaque instant tu te proposes. Sois vertueux, afin de te rendre solidement heureux, afin de jouir de l'affection, de l'estime & des secours des êtres que la nature a rendu nécessaires à ta propre félicité. S'ils sont injustes, rends-toi digne de t'applaudir & de t'aimer toi-même; tu vivras content, ta sérénité ne fera point troublée; la fin de ta carrière, exempte de remors, ainsi que ta vie, ne la calomnierá point. La mort fera pour toi la porte d'une existence nouvelle dans un ordre nouveau: tu y seras soumis, ainsi que tu l'es à présent, aux loix éternelles du destin, qui veut que pour vivre heureux ici bas, tu fasses des heureux. Laisse-toi donc entraîner doucement par la nature, jusqu'à ce que tu t'endormes paisiblement dans le sein qui t'a fait naître.

Pour toi, méchant infortuné! qui te trouves sans cesse en contradiction avec toi même! machine défordonnée, qui ne peut s'accorder ni avec ta nature propre ni avec celle de tes associés! ne crains pas dans une autre vie le châtement de

tes crimes: n'es-tu pas déjà cruellement puni? Tes folies, tes habitudes honteuses, tes débauches n'endommagent-elles pas ta santé? Ne traînes-tu pas dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès? l'ennui ne te punit-il pas de tes passions affouvies? La vigueur & la gaîté n'ont-elles point déjà fait place à la foiblesse, aux infirmités, aux regrets? Tes vices chaque jour ne creusent-ils pas le tombeau pour toi? Toutes les fois que tu t'es souillé de quelque crime, as-tu bien, sans frayeur, osé rentrer en toi même? N'as-tu pas trouvé le remors, la terreur & la honte établis dans ton cœur? N'as-tu pas redouté les regards de tes semblables? N'as-tu pas tremblé tout seul, & sans cesse appréhendé que la terrible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux? Ne crains donc plus l'avenir, il mettra fin aux tourmens mérités que tu t'infliges à toi même; la mort, en délivrant la terre d'un fardeau incommode, te delivrera de toi, de ton plus cruel ennemi.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



